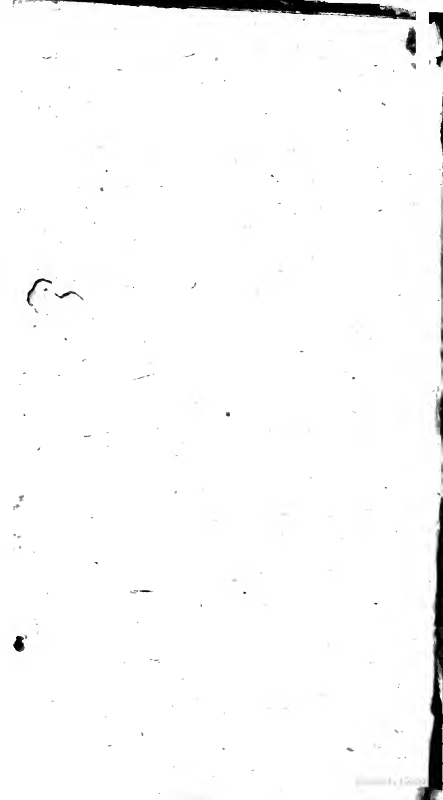






DISCOURS MORAUX,

EN FORME DE PRÔNES,

POUR TOUS LES DIMANCHES de l'Année, & les Feries de Carême.

TOME CINQUIE'ME.

Où l'on traite

Des faux devots.
Du pain beni.
Des bonnes œuvres.
Du jeu.
Des inspirations divines.
De la contrition.
Des vrais devots.
De l'ignorance & de ses devoirs.
Des Indulgences.
De l'obligation d'être uniquement à Dieu.
De la pieté envers les morts.
De ceux qui ont trop de scrupules.
De ceux qui n'ont point assés de scrupules.
Du murmure.
Des mauvaises communions.
De l'Extrême-Onction.
De l'obligation de payer ses dettes.
De la flaterie.
Du delai de la penitence.
Des desirs inéficaces.

A PARIS,
Chez JEAN COUTEROT, & LOUÏS GUERIN, ruë Saint Jaques, à l'image Saint Pierre.

M. DC. LXXXVI.
Avec Aprobation & Privilege.

TABLE
DES SERMONS,
Et des Sujets contenus dans ce cinquiéme Tome des Prônes.

Pour le V. Dimanche d'après la Pentecôte.

DIVISION.

IL y a des devots aparens & hypocrites, des devots imparfaits, ou demi devots : dans les uns, c'est dissimulation & fourberie : dans les autres, c'est grossiereté & illusion. Les premiers se contrefont & se déguisent par une duplicité artificieuse, & un rafinement d'amour propre, & les seconds font consister leur devotion en des choses où elle ne consiste pas, & la renferment en de certaines bornes au delà desquelles il faut qu'elle s'étende. Les premiers se servent de leurs vertus pour cacher leurs vices, & les seconds acommodent leurs vices avec leurs vertus, 3. & 4.

Preuves du premier Point.

Rien n'est plus dificile que de distinguer le vrai, & le faux devot, 5. Leurs paroles &

dans l'Eglise, 31. & suivans. L'Eglise a ses raisons de le faire ; elle y imite Jesus-Christ qui benit les pains du desert, pour faire connoître que tout y est surnaturel, & pour donner à ces pains une nouvelle espece de bonté, & en quelque maniere, de sainteté, 33. & suivans. Ce ne sont plus des pains communs, ce sont des pains sanctifiez, & comment ? 35.36. & suivans.

Preuves du second Point.

Le pain beni étoit autrefois donné pour supléer au défaut de la communion sacramentelle, & pour être une marque de la parfaite union des Chrétiens ; ainsi quand l'Eglise le presente à ses enfans, son dessein est qu'ils le reçoivent. Premierement avec beaucoup de pieté & de respect. Secondement, avec un esprit de paix, & de charité fraternelle, 40.41. & suivans.

Pour le VII. Dimanche d'après la Pentecôte.

De la necessité des bonnes œuvres, page 50.

Division.

Comme Dieu est juste, il a ataché nôtre sanctification à nos bonnes œuvres, & comme il est bon, il s'engage de donner son ciel à la pratique de nos bonnes œuvres. Ainsi nous devons en faire, si nous voulons nous sanctifier, & répondre à la grace de nôtre vocation. Nous devons aussi en faire, si nous voulons nous sauver, & achever l'ouvrage de nôtre predestination. Ne pas faire desbon-

qu'on devoit l'aimer, 134 135. Et cette douleur supose un commencement d'amour, non d'un amour d'amitié & de bienveillance, qui n'est pas absolument necessaire, 138. 139. Mais d'un amour d'esperance & de reconnoissance, 140. Preuves tirées des Peres & des Theologiens, là-même, & suivans.

Preuves du second Point.

Il faut dans la contrition un amour constant, qui consiste dans une veritable resolution de ne plus retomber dans les pechez qu'on a commis, 147. Cette disposition de penitent est necessaire pour quatre raisons. Premierement, parcequ'il faut concevoir une haine du peché, & cette haine s'étend sur les pechez futurs, aussi bien que sur les pechez passez. Secondement, parceque Dieu n'est pas moins Dieu de l'homme dans le futur, qu'il l'a été par le passé. Troisiémement, parcequ'il ne serviroit de rien de se reprocher sa faute, si on vouloit y retomber. Quatriémement, parceque Dieu promettant de ne plus abandonner l'homme penitent, il faut que cet homme lui promette de ne le plus renoncer, là-même, & suivans.

Pour le XI. Dimanche d'après la Pentecôte.

Des vrais devots, page 156.

DIVISION.

LA vraye devotion consiste en deux choses, à ne rien negliger de ce que l'on est obligé de faire, & à ne rien faire par un motif d'une vaine gloire. Etre ardent & empressé à faire tout le bien que l'on doit faire, c'est le pre-

plûpart des Chrétiens de s'instruire de leurs devoirs. Le premier est celui des gens du monde, qui disent qu'ils ont trop d'afaires. Le second est celui des orgueilleux, qui disent qu'ils en sçavent asses. Le troisiéme est celui des méchans, qui disent qu'ils n'en veulent pas tant sçavoir. Aucun de ces pretextes n'excuse en eux, l'ignorance dans laquelle ils sont de leurs devoirs, 285.

Preuves du premier Point.

Comme les devoirs de la vie chrétienne doivent être preferez à ceux de la vie civile, jamais les afaires ne peuvent dispenser un homme de s'instruire de ses devoirs, 184. & suivans. Ainsi en matiere de religion & de salut, il n'y a point d'ignorance qui nous excuse, & dont nous ne devions tâcher de sortir, quelques embarras que nous ayons d'ailleurs, 185. 186. & suivans. Vû même que cette ignorance volontaire peut être seule, la cause de nôtre reprobation, en nous ôtant la premiere de toutes les grâces sans laquelle nous ne pouvons recevoir les autres, 190. 191. & suivans.

Preuves du second Point.

En matiere de religion & de salut, on n'en sçait jamais asses: Ainsi c'est un faux pretexte d'aporter cette excuse, pour s'empêcher de s'instruire de ses devoirs, 197. 198. Souvent on prend les vices pour les vertus, & on espere d'être recompensé de certaines œuvres qui paroissent bonnes, & qui neanmoins ne meritent que les derniers suplices, là-même, & suivans.

Preuves du troisiéme Point.

Ceux qui ne veulent pas en matiere de salut, en sçavoir plus qu'ils sçavent, & qui aprehendent d'être trop instruit de leurs devoirs, por-

lâchement, comme s'il n'y avoit plus rien à faire, là-même, & suivans.

Pour le XIV. Dimanche d'après la Pentecôte.

De l'obligation d'être uniquement à Dieu, 238.

DIVISION.

Tout ce que nous avons apartient à Dieu, Dieu nous a donné tout ce qu'il a. Deux puissans motifs pour nous atacher uniquement à lui. Il n'y a rien en nous qui n'apartienne à Dieu ; il est donc de nôtre justice de n'avoir pour lui aucune reserve, dans le service que nous lui rendons. Il n'y a rien en Dieu qu'il n'ait consacré à nôtre bien & à nos usages : Il est donc de nôtre reconnoissance qu'il n'y ait rien en nous, que nous emploiyons à l'honorer & à le servir, 240. & suivans.

Preuves du premier Point.

Si nous n'avons rien qui n'apartient à Dieu, par ce titre de domaine absolu qu'il a sur nous, toute reserve & toute exception dans le service que nous lui rendons, nous est defenduë, 241. C'est pourquoi pour le servir comme il souhaite d'être servi, il veut que nous lui donnions tout nôtre esprit, 242. & suivans. Tout nôtre cœur, 244. & suivans. Et le sacrifice de tout nôtre être, pour ne rien aimer à son préjudice, 247. & suivans.

Preuves du second Point.

Il est ne nôtre reconnoissance de rendre à Dieu amour pour amour, & service pour service, 251. 252. & suivans. Ainsi comme il nous a aimé de tout son esprit, de tout son cœur, & de toutes ses forces, nous sommes

Pour le XV. Dimanche d'après la Pentecôte.

De la pieté envers les Morts, page 263.

DIVISION.

Preuves du premier Point.

une infinité de choses, les scrupules qu'on devroit avoir, parcequ'elle ôte & la honte, & la crainte du mal, 319. 320. & suivans.

Preuves du troisiéme Point.

Les Directeurs trop relachez ôtent beaucoup de scrupules, & le malheur est, qu'on afecte de s'adresser à eux, plûtôt qu'à d'autres, 326. 327. & suivans.

Pour le XVIII. Dimanche d'après la Pentecôte.

Du murmure, page 333.

L DIVISION.
Impieté de ceux qui murmurent contre Dieu, quand il ne satisfait pas leurs passions: L'impatience de ceux qui murmurent contre lui, quand il ne les délivre pas assès-tôt de leurs aflictions, 335. 336.

Preuves du premier Point.

Dieu dispose de nous comme il lui plaît, mais souvent on ne veut pas se soûmettre à sa conduite, 337. 338. & suivans. On veut se faire une autre providence, comme s'il n'y avoit point de Dieu : & c'est là une grande impieté. Premierement, en ce que l'on ne se contente pas de Dieu, 343. 344. Secondement, en ce que l'on s'en prend par ses murmures & ses blasphêmes, non à des creatures, mais au Createur même, 345. Troisiémement, en ce que l'on se déplace, & que l'on sort de l'ordre où l'on doit être, 346. 347.

Preuves du second Point.

Il y a premierement de l'injustice dans l'impatience que nous avons, de trouver de prompts soulagemens à nos maux, puisque ce n'est pas à nous à marquer à Dieu le tems, auquel il faut qu'il nous donne le secours que nous atendons, 350. 351. & suivans. Secondement, il y a de la folie puisque Dieu ne change pas pour cela de conduite, 235. 353. & suivans.

Pour le XIX. Dimanche d'après la Pentecôte.

Des Communions indignes, page 359.

DIVISION.

ON croit que c'est un peché peu considerable de communier indignement, & cependant c'est un peché tres-enorme, & tres rigoureusement puni. On se flate que c'est un peché auquel on n'a point de part ; & cependant il est tres-dificile qu'on n'en soit coupable. Rien de plus criminel, ni de plus pernicieux à un Chrétien, qu'une communion sacrilege ; rien cependant de plus commun & de plus ordinaire, 361. 363.

Preuves du premier Point.

On se rend coupable du corps & du sang du Seigneur, quand on communie indignement, voilà l'énormité du crime que l'on commet, on mange son jugement, voilà le malheur qu'on s'atire, 363. 364. & suivans.

Preuves du second Point.

Le discernement qu'on devroit faire & qu'on ne fait pas du corps de Jesus-Christ, est la cause d'une infinité de mauvaises communions, 373. & suivans.

Pour le XX. Dimanche d'après la Pentecôte.

de l'Extrême-onction, page 383.

DIVISION.

LA necessité, & les éfets du sacrement d'Extrême-onction ; les dispositions avec lesquelles on doit le recevoir, 385.

Preuves du premier Point.

Trois éfets principaux de l'Extrême-onction la rendent necessaire & avantageuse : elle console un malade dans la violence de son mal, & contre les frayeurs de la mort, elle anime dans son dernier combat contre les tentations du demon. Elle le fortifie contre l'excessive crainte des jugemens de Dieu, par une salutaire confiance qu'elle lui inspire, 388. 389. & suivans.

Preuves du second Point.

Il faut qu'un malade se dispose à recevoir l'Extrême onction par la pureté de sa conscience, 400. & suivans. Il faut qu'il s'unisse à l'intention & aux prieres de l'Eglise, quand il a reçoit, 403. 404. Et il faut qu'il ait une parfaite resignation à la volonté de Dieu quand il l'a reçûe, 405.

Pour le XXI. Dimanche d'après la Pentecôte.

Pour le XXII. Dimanche d'après la Pentecôte.

ni religion, ni satisfaction. C'est une grande foiblesse d'esprit, défaut par consequent de raison ; une foiblesse qui va jusqu'à l'idolâtrie, défaut par consequent de religion ; une idolâtrie qui s'atire moins d'honneur & de respect, que de railleries & de mépris ; défaut par consequent de satisfaction, 447. 448. & suivans.

Pour le XXIII. Dimanch. d'après la Pentecôte.

Du délai de la penitence, page 462.

DIVISION.

EN diferant sa conversion & sa penitence, on fait la plus grande de toutes les pertes, & l'on s'expose au plus grand de tous les malheurs, 463.

Preuves du premier Point.

On fait deux grandes pertes en diferant sa penitence. Premierement, on est hors de la grace de Dieu, & l'on perd son amitié. Secondement, on perd le merite, & le fruit des bonnes œuvres que l'on fait, 463. 464. 465. & suivans.

Preuves du second Point.

En diferant sa penitence on ne peut s'assurer sur rien, on doit craindre & se defier de tout, 476. 477. & suivans.

Pour le XXIV. Dimanche d'après la Pentecôte.

Des desirs inéficaces, page 486.

DIVISION.

TOut homme qui n'a que des desirs foi-

Fin de la Table des Sermons.

APROBATION.

J'Ai lû un Manuscrit qui porte pour titre, *Discours Moraux en forme de Prône*, Tome V. & dernier. Fait à Paris le 7. Septembre 1693. COURCIER, Theologal de Paris.

DISCOURS



DISCOURS EN FORME DE PRÔNE.

POUR LE V. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES FAUX DEVOTS.

Amen dico vobis, nisi abundaverit justitia vestra, plusquàm Scribarum & Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth.* 5.

Je vous le dis en verité, si vôtre justice n'est plus grande que celle des Docteurs de la loi, & des Pharisiens, vous n'entrerés jamais dans le royaume des Cieux.

SI l'on peut dire à l'honneur de nôtre siecle, que jamais il n'y a eu tant de devots, & de devotes, on peut ajoûter à sa confusion, que jamais peut être la vraye devotion n'a été moins connuë, ou plûtôt moins pratiquée.

Ne faisons pas cette injure aux Chrêtiens de nos jours, de croire qu'ils n'ont pour la plûpart que de fausses vertus. Nous avons la consolation de voir des gens d'une pieté édifiante & non suspecte ; dans la Cour comme dans le Cloître, dans les Villes comme dans le Clergé, dans les Armées comme dans les societés paisibles, parmi les femmes mariées comme parmi les Vierges, parmi les Laïques, comme parmi les Ecclesiastiques, & les reguliers: chacun de ces devots s'y sanctifie dans sa vocation ; chacun y adore Dieu en esprit, & en verité ; chacun y fait penitence, ou y porte les croix de son état ; chacun comme Magdelaine remplit la maison où il est, & la profession qu'il exerce, de l'odeur de ses parfums, & de ses bonnes œuvres : & si dans la primitive Eglise il y avoit quelques vices parmi beaucoup de vertus, dans le nôtre il y a toûjours quelques vertus parmi beaucoup de vices.

Mais à cela prés, il n'y en a que trop qui n'ont qu'une justice Pharisaïque, & une devotion apparente. Car combien s'en trouve-t-il qui habillent cette devotion à leur mode, qui la font servir à leurs fins, qui la rapportent à leur interêt ou à leur caprice, qui la reglent sur leurs dispositions naturelles, & leur temperament? Elle est politique & interessée dans les grands, superstitieuse & grossiere dans les petits, enjoüée & sensuelles dans les jeunes, farouche & taciturne dans les vieillards, cachée & resevée dans les timides, ardente & precipitée dans les étourdis. Dans les mécontens, c'est une devotion de dégoût, de chagrin, dans les orgueilleux,

c'eſt une devotion d'oſtentation : & de faſte, dans les mercenaires, c'eſt une devotion d'humiliation & de souppleſſe, dans les envieux & les vindicatifs, c'eſt une devotion de contrainte, & d'une fauſſe patience qui n'attend que les occaſions propres pour ſe venger. Phariſiens, c'étoient-là vos vices, Chrêtiens, ne ſeroient-ce pas encore en partie les vôtres? Il eſt d'autant plus important de vous le demander, & de vous prier d'y reflechir, que Jeſus-Chriſt vous aſſure avec ſerment, que ſi vôtre juſtice & vôtre devotion ne ſont plus grandes que celle de Phariſiens & des Docteurs de la loi, vous n'entrerés jamais dans le roïaume de Cieux. *Amen dico vobis, niſi abundaverit, &c.*

Diſtinguons, pour cet effet, deux ſortes de faux devots, des devots apparens & hypocrites, des devots imparfaits, ou ſi vous voulés des demi-devots. Deux caracteres de fauſſeté bien differens que Jeſus-Chriſt nous a marqués dans l'Evangile, au ſujet de la juſtice, & de la devotion Phariſaïque. Ceux qui affectent de paroître devots, & qui ſe ſoucient peu de l'être, voilà les premiers; ceux qui croient effectivement être devots, & qui cependant ne le ſont pas, voilà les ſeconds. Dans les uns c'eſt diſſimulation & fourberie, dans les autres c'eſt groſſiereté & illuſion. Dans les uns c'eſt un défaut de ſincerité, & de bonne foi : Dans les autres c'eſt un défaut de diſcretion, & d'attention ſur eux-mêmes. Les premiers ſe contrefont & ſe déguiſent par une duplicité artificieuſe, & un raffinement d'amour propre; & les ſeconds font conſiſter leur devotion en des Diviſion.

choses où elle ne consiste pas, & la renferment en de certaines bornes, au delà desquelles il faut qu'elle s'étende. Les premiers se servent de leurs vertus pour cacher leurs vices; & les seconds, accommodent leurs vices avec leurs vertus. J'en ai déja, ce semble, assés dit pour vous faire connoître ce que j'appelle une devotion Pharisaïque & fausse; ou pour parler plus exactement ce que j'appelle de faux devots; je vais cependant les caracterizer encore davantage afin de les mieux combattre dans les deux parties de ce discours.

I. POINT. Comme la delicatesse de l'Art a inventé de certains masques qui imitent si parfaitement tous les traits d'un visage, qu'à moins d'y prendre garde de bien prés, il est presque impossible d'en connoître la difference: Il y a aussi de certains pechés si adroits à se couvrir des apparences de la vertu, qu'afin de ne les pas prendre pour la vertu même, il a fallu que Jesus-Christ nous en ait fait observer les differens caracteres.

S'il ne s'agissoit que de vous expliquer d'où vient une si artificieuse imitation & si propre à nous seduire, je vous dirois avec saint Augustin, qu'il en est de nos esprits comme de nos sens, & que les mêmes vrai semblances imposent également aux uns & aux autres. Nos yeux se trompent quand ils prennent l'ombre pour le corps, & qu'ils regardent l'image qui sort du miroir, comme quelque chose de réel. Nos oreilles se trompent, lorsqu'entendans parler une personne que nous ne voïons pas, nous la pre-

nons pour une autre, ou lorsque nous prenons l'écho pour la voix méme. Nôtre toucher se trompe, quand nous prenons la plume d'un cigne pour celle d'une oye, ou un enfant pour un autre, comme Isaac fit Jacob pour Esaü.

Nôtre esprit de même se trompe, lorsque par la conformité exterieure qu'il y a entre le vrai & le faux devot, nous prenons l'ombre pour le corps, l'écho pour la voix, la réalité pour ceux qui n'en a que l'apparence. L'un & l'autre parlent, marchent, agissent avec tant de ressemblance, qu'on n'y met point de difference, ou si l'on en trouve quelqu'une, souvent elle paroît plus favorable pour le faux que pour le vrai. Celui ci imite la nature, qui ne travaille aux parties exterieures qu'aprés avoir formé le dedans; celui-là imite l'art, qui se souciant peu du dedans qu'on ne verroit pas, s'occupe uniquement au de hors qui frappe les sens. Celui-ci est un homme caché du cœur, celui-là est un homme peint de visage : celui-ci forme sa conscience à la vertu, par une certaine uniformité d'actions toûjours égales & saintes, avant que d'en exposer la monrre qui ne sert qu'à faire connoitre la regularité de ses mouvemens : & celui-là n'aïant que de mauvais ressorts & de faux poids, se contente d'une montre qui lui fasse honneur comme s'il étoit toûjours effectivement bien reglé.

Voilà, dit saint Augustin, ce qui nous trompe, & ce que je vous dirois, s'il ne s'agissoit que de vous expliquer d'où vient qu'il y a tant de faux devots, qu'on prend pour ce qu'ils ne sont pas. *Similitudine le-* *D. Aug. lib. 2. Soliloquiorũ c. 6.*

nocinante fallimur, & eas res veras nominamus, quas verisimiles deprehendimus. Une ressemblance flateuse nous impose, & nous regardons comme vrai ce dont nous voions les apparences.

* Mais il s'agit de quelque chose de plus considerable. Il s'agit de faire voir quelle est la duplicité, corruption interieure, la malice, l'attentat; & l'épouvantable difformité de ces fourbes qui prennent le masque de la devotion afin de paroître devots, de ces sepulchres blanchis qui sont enrichis de mille ingenieuses inscriptions, & qui ne renferment qu'une infection cachée, de ces faux Hectors, comme les appelle saint Augustin, parce qu'ils le contrefont sur le theatre, & qu'ils ne le sont pas; & de ces vrais Comediens qui sont tels en effet, parce qu'en representant un personnage qui leur est étrange, ils executent effectivement leur dessein.

Ibid. c. 10.

Jamais il n'y eut de plus bizearre, ni de plus detestable fourberie: S'il est avantageux de paroître homme de bien, pourquoi ne voulez-vous pas étre ce que vous souhaitez de paroître, & s'il est dangereux de passer pour mechant, d'où vient que vous voulez étre ce dont vous seriez fâchez d'avoir la re-

* Dicito mihi ô hypocrita, si bonum est esse bonum, ut quid non vis esse, quod vis apparere? si verò malum est esse malum, ut quid vis esse quod non vis apparere? Nam quod turpe est apparere turpius est esse, quod autem formosum est apparere, formosius est esse. Ergo aut esto quod appares, aut appare quod es. *D. Chrys. hom. 45. in cap. 23. Matthei.*

putation; S'il y a de l'avantage & de la gloire à paroître homme de bien, il y en a encore plus à l'être effectivement : & s'il y a du danger & de la honte à paroître méchant, il y en a encore plus à l'être ; soyez donc ce que vous paroissez, ou paroissez ce que vous étes.

Ainsi parle saint Jean Chrysostome à des devots hypocrites qu'il regarde, dans l'ordre de la grace, comme quelque chose de plus monstrueux, que ne le sont les monstres mêmes dans celui de la nature. Ce sont des hommes artificieux, composez, interessez, malins, qui voulans garder quelques apparences de regularité qui leur fassent honneur, ou qui soutiennent leur fortune, se servent de la pieté même pour parvenir à leurs fins. Qu'un homme ait un méchante affaire, qu'une femme entreprenne un procez injuste, pourvû que celui là ait la reputation d'être homme de bien, pourvû que celle ci passe pour devote, l'un & l'autre tromperont quelquefois, & helas que trop souvent leurs Juges, qui persuadez qu'ils ne voudroient rien entreprendre contre leur conscience, n'examineront peut être pas aussi exactement les pieces de leur procez, qu'ils eussent fait, s'ils n'avoient été prevenus en leur faveur.

Ces Juges seront-ils excusez devant Dieu, pour dire que ces faux devots les ont trompez ? Non sans doute, ils seront responsables de tous les dommages que les malheureuses victimes de leur hypocrisie auront soufferts. Ah ! que j'apprehende, par là qu'ils n'ayent de grands comptes à rendre à Dieu. Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que de se laisser surprendre de la sorte, puisqu'il n'y a rien de

plus commun que de servir du voile de la devotion, pour se mettre à son aise, pour amasser du bien, pour se venger de ses ennemis, les perdre & les appauvrir? Crime dont Jesus-Christ accuse si souvent les Pharisiens dans l'Evangile. *Væ vobis qui comeditis domos viduarum longas orationes habentes.* Malheur à vous qui faites de longues prieres, afin de passer pour devots, & qui semblez avoir acheté par vôtre detestable hypocrisie, le droit de piller la veuve & l'orfelin. Malheur à vous qui payez de menuës dîmes afin que l'on croye, qu'étans si exacts dans les petites choses, vous l'êtes dans les plus grandes; malheur à vous, qui sous pretexte de quelques aumônes que vous faites, volez hardiment le public, qui affectez un air religieux & mortifié, pour vous introduire dans les maisons, & priver souvent les heritiers de leur portion hereditaire.

Salvien leur donne un beau nom, il les appelle des attrapeurs de testamens:*Captatores testamentorum.* Quand ces faux devots connoissent qu'on a quelque bonne volonté pour eux, & qu'on les croit gens de bien, il font en presence de ceux dont ils esperent quelque grace, qu'ils peuvent pour s'insinuer dans leurs esprits. Ils suplantent adroitement ceux qu'ils croyent leur étre contraires, ils ne parlent que de Dieu & de religion, ils contrefont méme les charitables dans leur dureté ou dans leur médisances; & lorsqu'ils nuisent davantage, ils se composent si bien, qu'on les croit desinteressez & integres. Cependant c'est l'avarice qui les domine, c'est la proye qu'ils cherchent en feignant de

la fuïr ; semblables à ces Scribes & à ces Pharisiens qui ne voulurent jamais recevoir les trente deniers que Judas leur reporta, aprés avoir trahi son maître, & qui cependant les lui avoient donnez pour lui faire répandre le Sang du Juste.

Jugez de là quelle est la corruption interieure, & la malice de leurs cœurs. *O plene omni dolo & omni fallacia fili Diaboli, & inimice omnis justitiæ non desinis Domini vias pervertere rectas!* O homme plein de toute malice & de toute fourberie, enfant du Demon, ennemi de toute Justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voïes droites de Dieu? dit saint Paul à Elimas. C'étoit un magicien & un hypocrite qui, comme remarque saint Chrysostome, sous pretexte de devotion & de salut, vouloit perdre cet Apôtre, empêcher que Sergius Proconsul ne se convertît. *Act. 3.* *D. Chrys. hom. 28. in acta Apo.*

C'est pourquoi il ne se contente pas de l'appeller fourbe & malin, il dit qu'il est plein de fourberie, & de malice ; qu'il n'y a rien en lui qui ne soit odieux, rien que la fausse pieté dont il se couvre, ne rendre autant abominable, que la magie qu'il professe: *Plene omni dolo, atque fallacia.*

Il ne se contente pas de dire qu'il est méchant & injuste, il ajoûte qu'il est, par état, l'ennemi declaré de justice dont il renverse toutes les loix, & aneantit toutes les maximes : *Inimice omnis justitiæ.* Il ne se contente pas de dire qu'il est l'agent & le ministre du Demon ; il ajoûte qu'il en est l'enfant ; *fili Diaboli*, comme s'il vouloit nous apprendre, que si cet execrable pere pouvoit produire un esprit semblable à sa nature, il

produiroit Elimas, que ce Demon s'étant autrefois transfiguré en serpent, pour perdre nôtre premier pere, prendre de nouveau la personne de cet insigne hypocrite, pour seduire les hommes, & les entretenir dans l'idolatrie.

Il ne se contente pas de dire qu'il marche dans les voies qu'il s'est faites à lui même; il dit que feignant de marcher dans celles de Dieu, il les change, & il les pervertit: *Non desinis Domini vias pervertere rectas.*

Le libertin declaré, & l'impie marchent dans les voïes de leur peché; on les connoît par leurs actions & par leurs discours, il suffit de les entendre & d'observer ce qu'ils font, pour sçavoir quel est leur genie. Prenons des roses pour nous en faire des couronnes avant qu'elles flétrissent, disent-ils, & qu'il n'y ait aucune prairie, où nous ne laissions quelques vestiges de nôtre impureté. Ils sónt tres criminels, il est vrai, mais il semble qu'ils ayent encore cette espece de bonne foi de ne se pas montrer autres qu'ils sont: au lieu que les faux devots ajoûtent à leur malice interieure, ce nouveau caractere d'imposture, de finesse, de dissimulation, de fourberie.

Quoiqu'ils marchent dans leurs voies, on croit qu'ils marchent dans celles de Dieu; & par là ils les pervertissent. Les voies de Dieu sont des voies droites & simples, dit le Prophete, & celles de ces malheureux n'ont rien moins que la simplicité & la droiture. Les voies de Dieu ne trompent personne, & ces faux devots s'en servent pour tromper leurs freres, & s'ils le pouvoient, Dieu même. Ils les pervertissent donc, mais com-

ment ? non pas en les faisant changer ; elles sont immuables & éternelles, mais en faisant croire aux esprits foibles qu'elles sont mauvaises & tortuës, attirant à la veritable devotion des railleries, des satyres, & des médisances qui ne devoient tomber que sur la fausse, en jettant d'injurieux soupçons sur les gens de bien, en les faisant passer tous pour des bigots, en flattant le libertinage par cette pernicieuse erreur, qu'il n'y a plus dans le Christianisme qu'une ombre & une apparence de sainteté ; en corrompant les remedes les plus salutaires, en rendant inutiles les censures & les corrections que l'on fait du vice, en imputant à la pieté des crimes qu'elle condamne, & à la religion des abominations qu'elle punit.

Quelques aveugles & corrompus qu'ayent été les idolâtres, dit saint Augustin, ils n'ont cependant jamais fait cette injure à la sainteté, que de la mettre dans leurs Temples, ni de lui eriger des statuës, comme ils ont fait à tous les autres vices. Ils ont consacré l'impureté dans les venus, la vengeance dans les Junons, l'avarice & la voracité dans les Saturnes, le vol dans les Mercures, l'adultere & l'inceste dans les Jupiters : mais ils n'ont jamais consacré, ou plûtôt comme parle saint Augustin, deshonoré la sainteté par aucun culte exterieur qu'ils lui aient rendu, ni par aucune statuë qu'ils lui aient dressée: adorateurs aveugles & abominables, mais si l'on peut parler ainsi, adorateurs sincères qui imitoient ce qu'ils adoroient, & qui n'adoroient pas ce qu'ils ne vouloient pas imiter, adorateurs qui dans leurs criminels &

superstitieux hommages, témoignoient assez vouloir être, ce qu'étoient ces ridicules divinitez ausquelles ils donnoient de l'encens.

Les faux devots portent, en un sens, leurs sacrileges plus loin : c'est la sainteté, c'est le modéle de toute sainteté, c'est vous même, ô mon Dieu qu'ils adorent exterieurement, pour vous outrager avec plus de fureur. C'est vous qu'ils salüent comme Judas par un baiser, c'est vous qu'ils cherchent comme Herodes, pour vous assassiner, c'est devant vous qu'ils fléchissent les genoux comme les Juifs, pour vous deshonorer. Si cette malheureuse fille veut entretenir un commerce honteux qui ne la diffame pas, si ce domestique veut faire à son maître un vol dont on ne s'apperçoive pas, si cet envieux veut se défaire d'un ennemi par des voies dont on ne se méfie pas, il faut que de longues prieres, un air mortifié & abattu, une contenance modeste, des paroles de charité & d'amitié, la frequentation des sacremens leur servent de voiles. O *plene omni dolo, & astutia, fili Diaboli, inimice omnis justitiæ, non desinis Domini vias pervertere rectas.* Faux devots qui êtes remplis de toute fourberie & de toute malice, enfans du Demon, ennemis declarez de toute justice, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies droites du Seigneur ? L'énormité de vôtre crime ne vous fera-t-elle jamais rentrer en vous mêmes ?

Je n'insiste pas plus long-tems à vous faire voir la duplicité, la corruption, sa malice, le cruel attentat de ces malheureux qui affectent de paroître ce qu'ils ne veulent pas être. Je passe sous silence les maladictions,

qu'ils s'attirent, l'impenitence, l'endurcissement, & le desespoir, qui en sont les suites ordinaires. Je descends à une autre espece qui a quelque chose de moins criminel, mais qui neanmoins n'est pas sans peché, je veus dire à ces devots qui, quoique sinceres & de bonne foi, ne laissent pas d'être de faux devots par un défaut de perfection qui se rencontre, dans leur justice, & qui à moins qu'elle ne soit plus abondante que celle des Scribes & des Pharisiens, les exclura comme eux du roïaume des Cieux. Ils n'ont pas assez d'impieté pour sa contrefaire, & se déguiser par une duplicité artificieuse : mais ils n'ont pas assés d'attention sur eux-mêmes, pour s'acquitter de tous les devoirs que la vraye devotion demande. Ils ne se servent pas de leurs fausses vertus, pour cacher leurs vices : mais ils accommodent leurs vices avec leurs vertus : Autre caractere de fausseté que je vais vous exposer dans la seconde, & derniere partie de ce discours.

II. POINT.

Saint Augustin a tres judicieusement remarqué, qu'une chose peut être appellée fausse en deux manieres, ou lorsqu'elle n'est pas ce qu'elle imite, ou lorsqu'elle n'arrive pas à la perfection de ce qu'elle imite. Dans la premiere de ces circonstances, c'est une fausseté qui vient d'une conformité, & d'une ressemblance trompeuse : Dans la seconde, c'est une fausseté qui vient d'une espece d'inégalité, ou comme il dit, d'un défaut d'une juste, & entiere proportion. Dans la premiere de ces circonstances un chose est fausse, parce qu'elle ressemble à une autre par

des dehors qui trompent ; & dans la seconde elle est fausse, parce qu'elle ne remplit pas toutes les qualités de ce qu'elle represente. Car si elle en remplissoit tous les devoirs, & toutes les qualités, elle seroit ce qu'elle imite ; & si elle étoit ce qu'elle imite, il n'y auroit, dit saint Augustin, nulle difference entre l'une & l'autre : mais dés qu'on y remarque quelque défaut d'une plenitude essentielle, dés là l'on peut dire que la seule imperfection qui s'y trouve, est capable de la rendre fausse. *In tantùm mentitur, & falsa est, in quantum ei similis est, aut in quantum eam non assequitur.* Ceci est un peu speculatif, & abstrait ; mais je vais le rendre intelligible, l'appliquant au sujet que je traite ; & j'ai crû devoir établir d'abord ce beau principe de morale, pour vous faire mieux connoître quelle est cette seconde espece de faux devots dont je parle.

D. Aug. lib. 2. Sol. c. 2. & de vera religione c. 33.

Ce ne sont pas des hypocrites qui ayent dessein de tromper leur prochain par une devotion étudiée & contrefaite : Ce sont des Chrêtiens de bonne foi, mais qui cependant avec toute leur bonne foi, & leur integrité, ne remplissent pas tous les devoirs de la vraye devotion. Ce ne sont pas des imposteurs & des fourbes, qui veulent cacher de grands crimes sous de specieuses apparences de vertus ; ce sont des Chrêtiens sinceres, mais qui nonobstant leur sincerité ne donnent pas à ces vertus, la perfection, & les qualités essentielles qu'elles exigent. Ils ne veulent tromper personne par une imitation maligne; mais ils se trompent eux-mêmes par un

défaut d'une imitation exacte. Ils n'outragent pas la vraye devotion en affectant de paroître devots, quoiqu'ils n'ayent pas dessein de l'être : Mais ils n'ont pas non plus cette vraye devotion, en ne faisant pas tout ce qu'ils devroient faire pour être de vrais devots.

Car, qu'est-ce qu'un vrai devot ? Je vous en donnerai ailleurs une definition encore plus exacte, pour tâcher de ne rien oublier dans une matiere de cette importance; qu'est-ce qu'un vrai devot? C'est un homme simple, ennemi de prévention, de singularité, d'intrigue, de cabale, & qui marche droit dans les voïes du salut : Un homme qui compatissant aux foiblesses de ses freres, ne travaille qu'à combattre ses propres passions, un homme qui n'a de zele à reprendre les défauts d'autrui, qu'aprés qu'il s'est occupé à corriger les siens; un homme qui sans negliger les petits devoirs, s'applique tout entier aux plus grands : un homme enfin, qui s'oubliant lui-même dans les bonnes actions qu'il fait, ne regarde en toutes choses, que la gloire de Dieu.

Voyés le Prône pour l'onziéme Dimanche d'aprés la pentecôte, desvrais devots.

Je ne vous marque toutes ces choses, que pour vous faire connoître par leur opposition, quels sont les faux devots dont je parle. Ce sont tantôt des devots entêtés, singuliers, amateurs de nouveautés, gens de parti & d'intrigue, qui quoique menans d'ailleurs une vie irreprochable, se mêlent de tout, n'approuvent & ne loüent presque que ce qu'ils font, & que ce qu'ils disent, tant ils sont pleins d'eux mêmes, & prévenus en leur faveur. Tantôt de ces devots delicats.

immortifiés, qui ne veulent rien qui les gesne, ni que les incommode notablement: tantôt des devots occupés à des besoins étrangers, pendant qu'ils negligent ceux qui les regardent ; censeurs zelés, & reformateurs indiscrets des autres, tandis qu'ils se pardonnent tout à eux-mêmes : Tantôt des devots, qui s'attachans à de petits devoirs, oublient les plus essentiels ; & qui nettoyans les dehors de la coupe, ne se font nul scrupule d'avaler des chameaux : Tantôt enfin, des devots qui par un artificieux retour d'amour propre, & d'orgueil, se sçavent bon gré de leur devotion ; & qui souvent sans qu'ils s'apperçoivent de la plus delicate, & de la plus dangereuse de toutes les tentations, cherchent moins Dieu, qu'ils ne se cherchent eux-mêmes. Etranges vices dont Jesus-Christ a repris les Pharisiens, & les Docteurs de la loi, en tant de differens endroits de son Evangile : Vices neanmoins au sujet desquels je ne vous dirois rien, de peur que vous ne prissiés ce détail pour une satyre, s'il ne vous assuroit avec serment, que vous n'entrerés jamais dans son Royaume, si vôtre devotion n'est plus abondante que cette justice fausse & imparfaite.

J'appelle fausse & imparfaite celle des premiers. Ils sont exacts à leurs devoirs, ils observent la loi exterieurement avec une édifiante fidelité ; ils ne voudroient peut-être pas, avoir fait volontairement un seul peché mortel. Mais avec tout cela, ils sont entêtés, singuliers, & amateurs d'eux-mêmes : A force d'avoir le goust trop fin, ils ne trouvent presque rien de bon ; la verité de la do-

ctrine, & la pureté de la morale; semblent n'être que chés eux; & semblables à Eliu, ils ne peuvent souffrir que Job ouvre la bouche, à moins qu'il ne parle, comme ils parlent. *Job stultè locutus est, & verba illius non sonant disciplinam.*

A peine ont-ils fait quelques repas de legumes, pratiqué quelques abstinences, servir quelques pauvres, frequenté quelques hôpitaux, visité quelques prisonniers, cherché par chagrin ou par caprice quelque solitude, pour revenir peut-être bien-tôt dans le grand monde: A peine ont-ils fait quelques bonnes œuvres qui les sanctifieroient, si elles étoient pleines & entieres, qu'ils se regardent comme des gens d'un caractere distingué, se satisfaisans de leur propre justice; blâmans le relâchement des Chrêtiens qui ne vivent pas comme eux, le frequent usage des Sacremens, la molle & interessée complaisance des Directeurs, déchirans par de pieuses railleries ce qui ne leur plaît pas, médisans devotement, & comme Jesus-Christ le reprochoit aux Pharisiens, bâtissans de magnifiques Tombeaux aux Prophetes qui sont morts; c'est à dire loüant pour se faire honneur, les Chrêtiens de ces premiers siecles de l'Eglise, qui vivoient avec tant de pureté, afin de se donner le droit de blasmer par de delicates invectives, ou par des libelles diffamatoires, le peu qui reste aujourd'hui de vertu.

Væ vobis qui ædificans monumenta Prophetarum.

De là cette affectation à rechercher la nouveauté, la singularité, la morale la plus severe, & qui quoique bonne en elle même, n'est pas propre à toute sorte de conditions,

& d'état. De là ces contestations, ces jalousies, ces divisions : On envie, & on est envié, devots contre devotes ; devotes contre devots : jusques là, comme remarque saint Gregoire, qu'ils ne s'arrêtent quelquefois à ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé, qu'afin de pouvoir obscurcir par l'éclat de leurs bonnes œuvres, la reputation d'autrui.

Lib. 1. Dialog. cap. 10. *Qui idcircò bona facere student, ut gratiam alienæ operationis obnubilent.* Au lieu de dire comme Moïse, lorsqu'on lui rapporta qu'il y avoit d'autres Prophetes que lui : *Num. 11.* Plût à Dieu que tout le peuple prophetizât, & que le Seigneur leur donnât son esprit, ils veulent être singulieres, ne consulter que leurs Prophetes, ou acquerir assés de reputation pour être consultés eux mémes : Desordre qui paroît souvent jusques dans les femmes, & les fausses devotes.

Saint Paul vouloit qu'elles se tûssent ; l'Eglise les a excluës des fonctions hierarchiques, & cependant elles veulent s'ingerer dans la plus difficile de toutes, telle qu'est la direction des consciences. Elles donnent des avis, elles corrigent des abus, elles invectivent contre des relâchêmens imaginaires, sans vocations, sans talent, sans experience, sans authorité ; (car j'excepte ici celles qui par leur rang, ou par leur jurisdiction spirituelle, sont élevées au dessus des autres, & pour lesquelles je ne puis avoir trop de respect, elles entreprennent la conduite d'autrui, jusqu'à vouloir assujettir les esprits à leurs maximes, jusqu'à refuser aux pauvres qui ne suivent pas leur caprice, les secours necessaires dans leurs besoins, jusqu'à blâmer ouvertement

ce qui ne s'accorde pas à leurs sentimens ; jusqu'à se persuader peut être, comme Priscille & Maximille, fausses devotes de l'heresiarque Montanus, que le Saint Esprit n'est que chés elles. Sont celà, à vôtre avis, de vrais devots, & de vraies devotes.

Tertull. lib adv. Prisc.

Il y en a d'autres d'un caractere bien opposé. Ils accommodent leur devotion avec leurs plaisirs ; le matin à l'Eglise, le soir au jeu ; le matin à la priere, le soir aux divertissemens ; le matin Chrétiens, le soir Payens. A les entendre, en menant la vie qu'ils menent, ils peuvent étre & plus utiles à leur prochain, & plus saints en eux-mêmes. Par là ils osteront à la devotion ce qu'elle a de farouche, & de rebuttant dans les compagnies : ils la civilizeront, ils l'humanizeront ; ils feront voir par leur conduite, qu'elle n'a pas toûjours la discipline à la main, ni les testes de mort devant les yeux, qu'elle s'accorde à toutes les conditions, & à tous les besoins, que semblable à la manne, elle est de tout goût ; qu'un air de mortification & de penitence aigrit plus de pecheurs, qu'il n'en convertit ; qu'on n'a pour l'ordinaire que de l'aversion, ou du mépris pour ces devotions sauvages, au lieu qu'en les rendant amies du plaisir, on peut par un judicieux temperament faire plus de bien, que les Directeurs les plus habiles, & les Predicateurs les plus eloquens.

A les entendre, sans passer pour de faux devots, (nom qui rebute, & qui scandalize tant de gens) ils peuvent être ce que sont les veritables. Ils s'avancent ou se relâchent, & en passant le temps, ils songent à l'eterni-

té. La folie des pompes, des modes, des divertissemens du monde, leur en donne plus de dégoût ; ils apprennent la vraie pieté, en voïant joüer la fausse sur le theatre, & ils observent tout ce qu'il y a de dangereux dans l'amour, en y remarquant ses galanteries, & ses intrigues. Une serieuse reflexion au milieu de leurs danses, & de leurs pas mesurés, les arreste quelquefois tout court : Je ne danserai pas toûjours, le mauvais Ange est à mes côtés, qui me precipitera peut-être si je n'y prends garde, dans le tombeau, & du tombeau dans les Enfers. Au reste ils n'ont point d'attache pour tous ces plaisirs, ils le témoignent en suite à Dieu dans la ferveur de leurs oraisons, & lui disent comme Esther, qu'ils les ont en horreur ; mais il faut plaire à un mari, il faut se faire aux coûtumes, & aux bienseances du monde, joüer, danser, rire avec les autres, afin que par une alternative de prieres & de plaisirs, de mortifications & de jeux, de recüeillement & de dissipation, d'abstinence & de bonne chere, ils servent Dieu, & de meilleure foi, & plus long-tems.

O l'agréable illusion ! ô la belle devotion, inconnuë à Jesus-Christ, & aux Peres de son Eglise ! c'étoit celle des Pharisiens, & si la vôtre n'est plus abondante que la leur, je vous dis de sa part que vous n'entrerés jamais dans son Royaume. Ces Pharisiens mesloient quelques mortifications avec quelques plaisirs ; & s'il y a quelque difference entr'eux & vous, c'est qu'ils se mortifioient encore plus que vous ne faites ; leurs prieres étoient plus longues, leur visage plus maigre, & plus

défait ; leur exterieur plus modeste, leur regularité plus apparente, leurs ceremonies legales plus onereuses, & avec tout cela ils sont regardés comme de faux devots.

Vous aurés sans doute trouvé dans notre siecle un secret, dont des esprits moins raffinés que le vôtre ne s'étoient pas avisé dans le leur : suivre toutes les modes, & être devot, aller à la comedie & être devot, ne vouloir souffrir aucune incommodité considerable, & être devot. Aller aprés Jesus-Christ sans porter sa croix, & sans se renoncer, être digne de lui, sans quitter pour lui pere frere, mere sœur, (choses qui peut-être vous seroient indifferentes) sans quitter mêmes vos divertissemens & vos jeux. Avoir une devotion sans humiliation pour l'esprit, sans mortification pour le corps, être recueillis sans vous gesner, sobres sans vous incommoder, obeïssans sans vous abaisser, patients sans vous humilier, chastes pour ne point faire parler le monde, libres cependant, & enjoüés pour ne lui pas déplaire.

Si ce sont là de vrais devots, saint Augustin & saint Gregoire se seroient bien trompés, eux qui établissent pour principe, que ceux qui font profession de pieté, s'approchent de Dieu par l'amertume de leurs pleurs, aprés s'en être éloignés par la douceur de leurs plaisirs, & que si dans cette region de mort où nous sommes, il n'y a que travail, & que douleur pour tous les mortels, dans cet attachement particulier qu'ils contractent avec Jesus-Christ, ce leur est un nouvel engagement à un surcroit de douleurs & de peines.

D. Aug. in Ps. 85. D. Greg. 3. part. Pastoralis admon. 31.

Si ce sont là de vrais devots, saint Chrysostome, & saint Jean Climaque se seroient bien trompés, quand ils ont appellé la devotion, une religion de mortification & de croix, un renoncement universel à toutes les œuvres corrompuës de la chair & du monde, un assujetissement volontaire à toute sorte de peines & de travaux, un crucifiment du vieil homme avec ses vices & ses convoitises, une profession expresse d'étre uniquement à Dieu, une nouvelle servitude qu'on s'impose & qu'on ajoûte à celle de son Baptéme.

Climac. grad. 1.

Si ce sont là de vrais devots, saint Paul se seroit bien trompé, losque sans faire distinction ni d'âge, ni de qualité, ni de sexe, il a dit en general que tous ceux qui veulent vivre avec pieté, doivent se resoudre, ou à étre persecutés, ou à se persecuter & se mortifier eux mêmes. Saint Jacques se seroit bien trompé, lorsque voulant nous faire voir la difference qu'il y a entre la vraïe devotion, & celle qui n'en a que les dehors, il l'a representée comme une religion, & une pieté sans tache, qui consiste non seulement dans quelque actes exterieurs, tels que seroient ceux de visiter les orfelins, & d'assister les veuves dans leurs afflictions, mais à se conserver pur de la corruption du siecle.

2. Ad Tim. 3.

Iacobi 1.

La vie que menent ces devots dont je parle, est-ce une vie sans tache, une vie mortifiée & penitente, une vie de renoncement & de crucifiement, une vie exempte des desordres & de la corruption du monde? N'est-ce pas dans les compagnies que l'ame se dissipe, qu'elle perd ce recüeillement, & cette presen-

ce d'esprit, si necessaires pour converser avec Dieu? Qu'il s'y commet une infinité de choses si contraires à la vraïe pieté, qu'à moins de rompre avec le monde, il faut parler, médire, agir comme le monde? Où est l'ame assés forte pour resister au torrent de tant de mauvais exemples, & de tant de malheureuses bienseances auquelles il faut se rendre tôt ou tard? Vous prétendés reformer le monde, mais vous deviendrés la victime des railleries du monde, le sujet de ses chansons & de ses fables. Il faut ou qu'il vous corrompe, ou que vous le changiés: êtes-vous assés forts pour resister à ses tentations? est-il assés docile pour recevoir vôtre reforme? Encore quelle reforme, où pour vouloir être à deux maîtres, on n'est ni bon pour l'un, ni commode & agreable à l'autre?

Que ne pourrois je pas dire ici des jeux, des divertissemens, & des autres plaisirs dont l'habitude & l'attache ont toûjours été regardées comme d'invincibles obstacles à la vraïe devotion? Elle n'est pas si ennemie de l'homme, qu'elle les condamne tous; mais elle ne peut souffrir qu'ils soient frequens, habituels, engageans, suspects, plus propres à énerver l'esprit, qu'à le délasser: & cependant sont-ils tous de cette nature?

On traitera les deux autres dans l'onziéme Dimanche d'aprés la Pentecôte.

Je reviens en finissant, à un troisiéme caractere de la fausse devotion, ou pour mieux parler, des faux devots qui occupés à ce qui ne les regarde pas, negligent leur propre satisfaction, & qui censurans par un zelo amer les desordres de leur prochain, sont tres-indulgens pour eux-mêmes.

Que leur dirai-je? Qu'ils ne se mettent

pas en peine de ce qui se passe dans le monde, qu'ils laissent regner l'impieté & le libertinage sans se plaindre, que l'Eglise n'a pas besoin de leurs secours, que chacun portera son fardeau, que Dieu sçaura bien reformer le monde, ou le punir quand il lui plaira: ce n'est pas là ce que je leur dirai. Je les prierai seulement de regler leur zele, & de donner à leur devotion tout l'exercice, & toute l'étenduë qu'elle doit avoir.

Je leur dirai avec Jesus-Christ: Medecins travaillés à la guerison de vos freres malades, mais songés auparavant à vous guerir vous-mêmes: corrigés les seul à seul, & gagnés-les, mais avant toutes choses corrigés-vous vous-mêmes, & tournés contre vos pechés personnels, toute l'amertume de vôtre zele.

Je leur dirai avec Origene: Prenés garde que vous étes tres pauvres & tres-miserables, & que vous voulés répandre dans les autres, des richesses spirituelles que vous n'avés pas: que vous ressemblés à ces Vierges folles qui ayans laissé éteindre leurs lampes, couroient par la ville, & s'embarassoient de mille choses superfluës, sans se hâter de faire provision d'huile avant que l'époux vint: que vous devriés aucontraire imiter ces sages qui eussent bien voulu donner de la leur à ces folles, mais qui s'en excuserent par cette seule raison: *Ne forte sufficiat nobis & vobis*, nous apprehendons que nous n'en ayons point assés pour nous & pour vous, allés en acheter à ceux qui en vendent.

Orig. hom. in cap. 25. Mat.

Car si ces vierges sages qui avoient l'huile de la charité & de la devotion, refuserent d'en donner

donner à leurs compagnes, de peur qu'elles n'en manquassent elles mêmes : & si elle les envoïerent vers ceux dont l'employ étoit d'en vendre ; par quelle temerité, vous qui n'avés point de charité voudriés vous en inspirer aux autres;par quelle temerité entreprendriés, vous vous qui n'avés point de devotion, ni souvent d'autoritê sur vos freres, d'invectiver contre leur indevotion ? Faites provision de vertu, & abandonnés vous aprés cela aux mouvemens d'un zele qui soit selon la science. Corrigés vos vices, & aprés cela reprenés avec prudence les desordres de vôtre prochain, ou dites-les à l'Eglise, & à ceux à qui elle a confié sa puissance. Ayés de la patience & de la douceur, & vous en ferés utilement des leçons aux autres ; mortifiés-vous & faites penitence, & vous la persüaderés efficacement aux autres.

Ces avis paroissent trop durs à la mollesse, & à l'orgueil des faux devots. Telle femme criera contre des vices qu'elle verra dans une famille voisine, qui ne s'appercevra pas qu'il y en a encore de plus grands dans la sienne. Tel homme murmurera contre la simonie & la dissipation des biens de l'Eglise, qui ne se reprochera jamais ses usures, & sa dureté envers les pauvres. Tel maître frappera outrageusement ses domestiques quand ils prend ont quelques petits divertissemens, qui sera toûjours ou au jeu ou à table. Voulés-vous corriger les autres ? corrigés-vous vous mêmes. Voulez vous comme les Pharisiens jetter des pierres contre une femme surprise en adultere ¿ Regardés si vous

étes innocens, & n'aïés pas contre les autres, l'aigreur & l'animosité que vous n'avés pas contre vous-mêmes.

Faites ce que fait le vrai devot. La premiere chose par laquelle il commence, c'est
Prov. de s'accuser. *Justus prior est accusator sui.*
18. Tout juste qu'il est il s'accuse, sans denonciateur, sans Juge, sans témoin; & avant que de faire de salutaires menaces, ou de donner des leçons de penitence à son prochain, il la pratique, & il s'y condamne le premier.

Isaïe annonce de tres grands malheurs à
Isaïe Jerusalem : Mais comme remarque saint Je-
20 D. rôme, il prophetize, en marchant nud, &
Hier. en état de penitent, la servitude dont cette
epist.16. ville étoit menacée. Ezechiel s'emporte
ad Bo- contre les desordres des Juifs & veut les en-
nas. gager à faire penitence : mais il mange lui-
Ezec. même du pain pêtri de toute sorte d'immon-
24. dices, & il a la douleur de voir mourir sa
Amos 7. femme. On chasse Amos de Samarie; on en-
Jerem. voit Jeremie vers l'Euphrate, afin d'y faire
13. pourrir sa ceinture dans un trou de pierres, entre le camp des Caldées & celui des Assyriens, mais pourquoi ? Pour vous apprendre, dit saint Jerôme, à tourner contre vous-mêmes le zele amer de vôtre devotion, avant que de le répandre sur les autres, à l'exemple de grands hommes qui faisoient eux-mêmes penitence, pendant qu'ils crioient contre les pechés des peuples. Par ce moïen vôtre justice sera plus abondante que celle des Scribes & des Pharisiens, par ce moïen vôtre devotion ne sera ni hypocrite comme

la leur, ni critique & entêtée comme la leur, ni delicate & immortifiée comme la leur, ni severe aux autres, indulgente à vous mêmes comme la leur ; elle aura au contraire en ce monde toute la perfection qu'elle doit avoir, & la recompense que Jesus-Christ lui promet en l'autre. *Amen.*



DISCOURS EN FORME DE PRÔNE, POUR LE VI. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DU PAIN BENIT.

Ipsos benedixit, & jussit apponi. *Marci.* 8.

Jesus Christ benit les sept pains, & le peu de poissons qu'on lui apporta, & commanda qu'on les servît.

JE trouve heureusement dans ces paroles de mon Texte, de quoi vous entretenir d'une matiere, dont on ne parle jamais dans les instructions qu'on fait aux peuples. Aprés les ceremonies qui s'observent dans l'administration des Sacremens, l'une des principales est la benediction de l'eau & du pain. C'est ce pain qu'on benit tous les Dimanches dans vos Paroisses; c'est ce pain benit qu'on vous distribuë dans l'Eglise; c'est ce pain beni qu'on vous envoïe quelquefois dans vos maisons, & comme cette benediction renferme plus de mysteres que vous ne pensés, je ne

pouvois avoir d'occasion plus favorable pour vous en dire quelque chose, par rapport à une belle circonstance de mon Evangile.

Nous y voyons Jesus-Christ qui touché de compassion, de ce que prés de quatre milles personnes qui l'avoient suivi pendant trois jours, n'avoient pas dequoi manger, prend sept pains, & quelques petits poissons qu'on lui presente, les benit, & rendant graces à son pere, les rompt, & en nourrit toute cette multitude par une multiplication miraculeuse.

Parler sur ce sujet, de la bonté, & de la misericorde de cet Homme Dieu, qui doit vous servir de modéle dans ces miseres extrêmes où vôtre prochain a besoin de vos charités: Vous entretenir de la confiance que vous devés avoir en sa providence, par rapport à ces peuples qui oublierent même d'apporter avec eux du pain, tant ils avoient d'empressement à le suivre, & à l'écouter, ce seroit vous faire faire sur ces endroits de mon Evangile, d'importantes reflexions : mais comme nous en avons déja parlé ailleurs, souffrés que je m'arréte à la benediction qu'il donna à ces pains, & à ces poissons; benediction misterieuse, & que je regarde comme une circonstance que l'Eglise a voulu imiter dans la ceremonie du pain benî.

Rien de plus simple en apparence ; ce ne sont que quelques paroles, & quelques aspersions d'eau benite : mais c'est beaucoup en effet, & vous en conviendrés vous mêmes, si vous considerés attentivement avec moi, pourquoi on le benit; *Ipsos benedixit*, ce sera Divimon premier point : Et quel est le dessein de sion.

l'Eglise, quand elle vous le presente ; afin que vous le mangiés, *& jussit apponi* ; ce sera mon second Point, & tout le partage de ce discours.

I. POINT. Il y a quelque chose de si admirable, & de si auguste dans les ceremonies de l'Eglise, ce qu'elle observe merite d'être traité avec tant de soumission & de respect, que quand mêmes nous ne trouverions rien ni dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament qui en parlât, ses seules coûtumes, selon saint Augustin, devroient passer dans nos esprits, pour des espéces d'engagemens & de loix. Il arrive souvent, dit ce Pere, que l'Ecriture ne s'explique point sur la plûpart de nos pratiques, & que nous n'y découvrons rien qui les marque en particulier : mais dés que nous faisons reflexion, qu'elles sont fondées sur l'exemple du Peuple de Dieu ; & sur les coûtumes de nos peres, ce n'en est que trop pour nous y assujettir. *In his de quibus nihil certi statuit Scriptura, mos populi ei & instituta majorum pro lege tenenda sunt.*

August. epist. 59. ad Casucanum.

Pouvons nous en trouver une plus forte preuve que cette grande parole de l'Apôtre, qui voyant que les Corinthiens ne se rendoient pas aux raisons qu'il leur apportoit, sur l'obligation que les femmes avoient de se voiler dans l'Eglise, leur dit : nous ne souffrirons jamais qu'elles entrent dans nos Temples sans être voilées, & si vous contestés davantage sur ce point, nous n'avons qu'une chose à vous répondre, que ce n'est pas là nôtre coûtume. *Si quis autem videtur contentiosus esse : nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.*

1. ad Cor. 15.

Excellente réponse qui devroit imposer silence aux Heretiques de nos jours, qui ne peuvent souffrir ni l'invocation des Saints, ni les prieres pour les morts, ni la veneration pour les images, ni nos processions & nos Confrairies, ni la benediction de nos cierges & de nos cloches, ni plusieurs autres pratiques qui, quand même elle, ne se trouveroient pas dans l'Ecriture, sont cependant fondées sur l'exemple des premiers Chrêtiens, & sur des coûtumes qui sont passées d'eux jusqu'à nous. Vous voudriés que nous n'eussions ni Reliques, ni Images, que nous ne fissions ni Processions, ni signes de Croix; qu'insensibles aux maux de nôtre prochain, nous n'employassions pas pour leur soulagement aprés leur mort, le sacrifice du Corps & du Sang de Jesus-Christ, que nos cloches ne nous servissent, comme elles vous servent, que de signal à nôtre revolte : *Nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.* Ce n'est pas là nôtre coûtume, ce ne fut jamais celle de nos predecesseurs, ni de l'Eglise nôtre mere.

* Nous avons tant de veneration pour nos coûtumes, qu'elles nous tiennent lieu de loix, quand nous ne sçaurions pas même les raisons pour lesquelles elles ont été établies, dit Hugues de saint Victor. Elles sont venuës de nos peres jusqu'à nous : Rougi-

* Consuetudines sanctæ Ecclesiæ tenendæ sunt, etsi rationem ignoremus quare ab illa sic constituta sint. Deus enim suam Ecclesiam in his quæ ad ipsum pertinent, non permittit errare. *Hugo Victor in cap.* 15. *ad Corinth.*

rions nous de faire ce qu'ils ont fait ? l'Eglise les a observées & authorisées ? Dieu permettroit-il qu'elle se trompât dans les choses qu'elle ordonne pour son service ? Des hommes mille fois plus saints & plus éclairés que nous les ont introduites : Ferions nous difficulté de marcher sur leurs pas ? & un raffinement moderne y trouveroit-il des superstitions qu'ils n'y ont jamais trouvées ?

Si j'avois à justifier une ceremonie, & un usage dont je ne verrois aucun exemple dans l'Ecriture, voilà ce que je pourrois dire : C'est la coûtume de l'Eglise d'en user ainsi ; ne m'en demandés pas d'autre raison : *Mos populi Dei & instituta majorum pro lege tenenda sunt.* Mais dans le sujet que je traitte, j'ai cette avantage de trouver la ceremonie du pain benit, non seulement autorisée par une pratique universelle dont je vous ferai voir l'antiquité, mais encore par exemple & la conduite de Jesus-Christ même.

Dans les deux miracles de la multiplication des pains, où l'un s'est fait sur la Montagne, & l'autre dans le Desert, où dans l'un il y avoit prés de cinq mille personnes, & dans l'autre prés de quatre mille ; où dans l'un il y avoit cinq pains & deux poissons, & dans l'autre sept pains, & quelques petits poissons : Dans ces deux miracles, dis je les Evangelistes qui les rapportent, y remarquent expressement des benedictions & des actions de graces de la part de Jesus-Christ.
Matth. 14. *Aspiciens in cœlum benedixit*, dit saint Matthieu. *Intuens in cœlorum benedixit* ; *ipsos benedixit, & jussit apponi*, dit saint Marc en
Marci 6. & 8. deux endroits : *Benedixit illis, & fregit*, dit

saint Luc : Voilà ces pains benis par Jesus-Christ ; mais pourquoi cette benediction ? *Luca 9.*

Premierement pour faire connoître, qu'il n'y auroit rien que de surnaturel dans le miracle qu'il alloit faire, & qu'il n'appartient qu'à Dieu de multiplier les êtres en les benissant. Dés qu'il eut créé les poissons, les oiseaux, & les animaux, il voulut qu'ils se multipliassent, & il leur donna sa benediction comme une marque, & un principe de leur fecondité future. *Benedixit illis dicens ; crescite & multiplicamini.* C'est pourquoi Jesus-Christ qui est Dieu, benit les pains qu'on lui presente, & en même-tems il les multiplie.

Secondement il les benit, pour leur donner une nouvelle espece de bonté, & en quelque maniere, de sainteté. *Tout ce que Dieu a créé est bon*, dit saint Paul, *& l'on ne doit rien rejetter de ce que l'on mange avec action de graces*, pourquoi ? *Sanctificatur enim per verbum Dei & orationem,* parce qu'il est santifié par la parole de Dieu, & par la priere. Comment cela, demande saint Chrysostome. C'est, répond ce Pere, premierement parce que les choses que l'on mange viennent de Dieu qui nous les donne, & que Dieu n'a rien fait que de bon ; & en second lieu, parce qu'elles reçoivent un nouveau dégré de bonté & de sainteté quand l'Eglise nous les presente, aprés les avoir santifiées par la benediction qui s'y fait au nom de Dieu, & l'impression du signe de la croix : *Sanctificatur facta benedictione in nomine Dimini per signum crucis impressum.* *D.Chrys hom. 12. in 1. ad Timoth.*

Comprenés vous déja, mes freres, quelle

est par là la difference du pain qu'on vous donne tous les Dimanches dans vos Paroisses, d'avec les pains ordinaires dont vous vous nourrisses; Il est bon de lui-méme en qualité de creature, il est bon qualité de nourriture & d'aliment: mais à la difference des autres, il reçoit une seconde espece de bonté & de santification, en vertu des ceremonies de l'Eglise, de la benediction qu'elle lui donne, sur le modéle de celle que Jesus-Christ donna à ces pains qu'on lui presenta.

Ne le regardés donc plus comme un pain commun, considerés le comme un pain santifié, & tiré d'un un usage profane par la benediction de l'Eglise. Je remarque avec saint Augustin plusieurs sortes de santifications: Une santification d'alliance & de commerce, c'est ainsi que saint Paul dit, qu'une femme fidelle santifie un mary infidele, & un mary fidele une femme payenne. Une santification de lieu & de presence; c'est ainsi que les Reliques des Saints consacrent les chasses dans lesquelles elles sont renfermées. Une santification de personnes; c'est ainsi que l'on dit que les Catechumenes étoient santifiés avant que de recevoir le Baptême, c'est-à-dire qu'ils étoient benis: Une santification de viande & de nourriture; & c'est de la sorte que le pain beni est santifié par l'eau benite, les prieres, & les autres ceremonies de l'Eglise. A la verité ce ne sont là que des santi-

* Secundum quemdam modum senctificantur per signum crucis, & aquam & manus impositionem. *D. Aug. lib. 2. de Baptis. c. 15. mar.* 203.

fications impropres, & inferieures à celles que nous recevons par la grace & la vertu des Sacremens ; mais les sujets qui les reçoivent, ne laissent pas d'avoir leur prix, & de porter une certaine impression de bonté, & de sainteté qui ne se rencontrent pas dans les autres.

Je prends de l'eau benite, je fais de signes de croix ; ce n'est rien en apparence: cependant c'est quelque chose de mysterieux, de grand, & pour le dire avec Tertulien, de magnifique. Avec cette eau benite je me lave des pechés veniels que mon ame a contractés, comme avec l'eau naturelles, j'oste de dessus mon corps les taches qui y sont. Avec cette eau benite que je trouve à l'entrée des Eglises, dont je reconnois l'usage dés les premiers siecles ; une invisible aspersion, & que la seule foi me découvre, se fait sur mon cœur pour le nettoyer, & le purifier. *Unda lavat carnis maculas, sed crimina purgat, purificatque animas mundior amne fide.* Avec cette eau benite, je reçois moi-même une nouvelle benediction ; & faisant la même reflexion que faisoit Tertullien, qu'il ne me serviroit de rien de laver mes mains de cette eau, ou d'en mettre sur mon front si j'avois l'ame salle & pleine de pechés, je prie le Seigneur de me donner un esprit de componction, & de faire interieurement en moi, ce que je fais exterieurement sur la plus eminente partie de mon corps ; Car, mes freres, voilà l'usage que vous devés faire de cette eau, & le fruit que vous pouvés recüeillir de sa benediction.

Vide Eusebl. lib. 1. cap. 4.

Ennod. Car. 149.

D. Paul. epist. 12.

Tertull. lib. de Orat. c. 11.

J'en dis de même du signe de la croix, & du pain beni. Avec ce signe de la croix, je

fais connoître aux ennemis de mon salut, & je me represente à moi-même, que je suis Chrêtien, que je porte les livrées, & l'étendart de Jesus-Christ mon Maître, que je me fais honneur de suivre, & d'adorer un homme crucifié & attaché à un poteau entre deux voleurs. Avec ce pain beni je m'imagine recevoir une santification interieure, si en le mangeant j'ai une vive foi, & un esprit veritablement Chrêtien. Avec ce pain beni je me represente, que si mon ame s'en nourrit, elle se fortifie dans ses langueurs & dans ses defaillances, comme ce peuple qui avoit suivi Jesus-Christ dans le desert, fut soûtenu & fortifié par ceux qu'il leur fit distribuer par ses Apôtres; que ce pain de force, comme celui d'Elie, me fera marcher avec courage dans cette terre de mon exil; & que je recevrai des Ministres du Seigneur qui l'ont beni, le même secours que reçût du grand Prêtre Abimelech David las, foible, & persecuté de Saul, lorsque lui & ses gens mangerent les pains de Proposition.

C'est pourquoy, mes freres, si l'on vous demande, d'où vient cette estime particuliere que vous faites du pain beni, répondés hardiment avec Tertulien, que c'est d'autant que toutes les benedictions de l'Eglise sont des benedictions toutes saintes, & que nous les regardons comme des especes de Sacremens, quoi qu'elles leur soient d'ailleurs inferieures en une infinité de choses: *Omnis benedictio inter nos summum est disciplina & conversationis sacramentum:* Que c'est d'autant que les pasteurs presentent de la part de Dieu ce pain aux peuples assemblés

dans un même lieu, comme Jesus-Christ fit distribuer ceux du desert par ses Apôtres, aux troupes fidelles qui l'avoient suivi; que c'est pour ces enfans que l'Eglise depositaire de l'autorité de son Epoux, les benit, que c'est pour eux qu'elle la sanctifie, afin que cette benediction & cette sanctification de cees êtres inanimez, passent jusques dans leurs personnes.

Répondez hardiment avec Vincent de Lerins, que la coûtume de benir le pain aussi bien que plusieurs autres pratiques de l'Eglise, est venuë de vos peres jusqu'à voûs, par le canal d'une pure tradition; que vous l'avez trouvée établie depuis plusieurs siecles, sans l'avoir établie vous mêmes; qu'elle passera dans ceux qui vous suivront, comme elle est passée de ceux qui vous ont procedez jusqu'à vous? & que si la modestie, & la gravité chrêtienne ne vous permettent pas de donner à la posterité aucun usage de vôtre invention, elles veulent que vous conserviez fidellement; & avec respect celui qui vient de vos ancêtres. *Omnia quà fide à patribus suscepta sunt, eadem fide filiis tradimus; idque proprium est modestiæ christianæ, & gravitati non sua posteris tradere, sed à majoribus accepta servare.* *Vi cent. Lir. de Laudibus Stephans.*

Il est vrai que ce grand homme ne le disoit pas au sujet du pain beni, mais l'antiquité & l'universalité de cette pratique dans toutes les Eglises, me donnent le droit de lui applique ces solides & eloquentes paroles. Oüi l'antiquité. Car encore bien que quelques Historiens croient, qu'un Concile d'Antioche assemblé sous l'Empereur Constance, ait introduit dans l'Eglise la coûtu- *Belsam. ad Can. 2.*

me de benir le pain, & de le distribuer au peuple aprés la Messe, il est certain neanmoins qu'elle étoit plus ancienne, puisque saint Augustin en fait en beaucoup endroits une mention expresse, & que saint Paulin en parle dans plusieurs de ses Epîtres, soûs ce nom fameux d'*Eulogie* dont tous nos livres sont remplis.

On attribua d'abord ce mot *d'Eulogie* à la sainte Eucharistie, comme nous remarquons dans saint Paul, & dans quelques anciens Peres; ensuite à de certains pains benis que les Evêques & les Prêtres envoïoient à leurs amis: mais on le donna aussi au pain qu'on distribuoit dans l'Eglise les Dimanches & les Fêtes, aprés la celebration des saints Mysteres: Pain sanctifié par les prieres & les ceremonies de l'Eglise, pain de benediction, & qui, comme remarque saint Augustin, deviendra une benediction plus abondante, par l'affection & la pieté avec lesquelles vous le recevrez: *Uberior benedictio fiet dilectione accipientis.* L'Eglise le benit, *benedixit*; l'ayant beni, elle vous le presente, *& jussit apponi*; C'est à dire à le recevoir, & à le manger avec les dispositions qu'elle exige, & que je vais vous expliquer dans la seconde & derniere partie de ce discours.

D. Aug. epist. 31. ad Paul & Theresiam.

II. POINT. Je ne puis mieux entrer dans la preuve de cette seconde partie, que par une ingenieuse reflexion de saint Augustin, qui distingue quatre sortes de gens d'un caractere fort different. Ceux qui ont l'ame de la Religion sans en avoir le corps, ceux qui en ont le corps sans en avoir l'ame, ceux qui n'en ont

ni l'ame ni le corps; & ceux qui en ont l'ame & le corps tout ensemble.

Ceux qui ont l'ame & l'esprit de la Religion sans en avoir le corps, sont les Catechumenes. Ils n'en ont pas le corps puisqu'ils n'ont pas encore reçû le Baptême qui est le premier de nos Sacremens, & qui comme parle ce Pere, est un Sacrement d'union & d'incorporation. Mais on peut dire avec lui qu'ils en ont l'ame, par le saint desir qu'ils ont d'être baptisez, par les vertus qu'ils pratiquent, les bonnes œuvres, & les mortifications qu'ils font.

Ceux qui ont le corps de la Religion sans en avoir l'ame, sont les Juifs & les Pharisiens. Attachez à d'onereuses ceremonies, & à mille observations legales dont ils se faisoient un point capital, ils negligeoient l'essentiel; & honorant Dieu de leurs lévres par un culte purement exterieur, ils avoient leur cœur fort éloigné de lui, par un défaut de cette adoration qui doit lui être renduë en esprit, & en verité.

Ceux qui n'ont ni le corps ni l'ame de la Religion, sont les Heretiques, & les Schismatiques. Ils se sont separez de nous, dit saint Augustin, & ils ont voulu faire un Corps à part; l'Eglise qui est Une, & fondée dans l'unité, les a rejetté de son sein, hors duquel il n'y a ni salut à faire, ni bonnes œuvres dont on puisse attendre la recompense: *Arma contra Ecclesiam portant, se à cleri ejus & plebis societate secernunt, contemptis Episcopis & Dei Sacerdotibus derelictis, constituere audent aliud altare, preces alteras illicitis vocibus facere, & Do-*

D. Cypr. lib. de unitate Ecclesiæ.

minica hostia veritatem per falsa sacrificia prophanare. C'est le portrait qu'en fait saint Cyprien, en parlant des Novatiens. Ils portent les armes contre l'Eglise, ils se separent de son peuple, & de son Clergé, méprisant les Evêques, & abandonnant les Prêtres du Seigneur, ils ont le front de dresser d'autres autels, de faire d'autres prieres que nous, & de profaner par leurs sacrileges la verité & la sainteté de nôtre victime; ils n'ont donc ni le corps, ni l'ame, & l'esprit de la Religion.

Ceux qui en ont le corps & l'ame tout ensemble, sont les vrais Fideles; c'est vous-même, mon cher auditeur, de quelque sexe, & de quelque condition que vous soyez, si étant déja incorporé, & uni à l'Eglise Catholique par les Sacremens & par la foi, vous vous unissez encore par la charité qui est un lien de perfection, par un exacte observance de la loi du Seigneur, par un service raisonnable, comme parle l'Apôtre, par un fidele & pieux attachement aux pratiques, aux ceremonies, & à l'esprit de la religion que vous professez.

Que si vous me demandez sur cela, quelle est l'intention de l'Eglise, lorsqu'elle vous presente le pain qu'elle a beni, afin que vous entriez dans son esprit, en recevant ce gage de sa liberalité, & de sa bonté: Voici ce que j'ai trouvé de plus considerable, & de plus particulier sur cette matiere.

Je marque aprés les Peres, & les Historiens Ecclesiastiques, que le pain beni represente deux choses. Premierement, le Corps adorable de Jesus-Christ, au défaut duquel on le donnoit à ceux qui n'avoient pas com-

munié, & qui leur tenoit en quelque maniere, lieu de leur communion. Secondement, la charité, l'union, la fraternité, & une certaine communauté de biens spirituels, qui doit être entre des personnes qui font profession d'une même Religion, qui s'assemblent dans un même lieu, & qui y mangent le même pain. Ce que je vais vous dire vous paroîtra assez curieux en particulier, mais il ne laissera pas d'être solide, & d'une tres-grande instruction: car de là voici ce que j'en infere.

S'il est vrai que dans le dessein, & selon la coûtume de la primitive Eglise, le pain beni étoit donné pour suppléer au défaut de la Communion, & de la participation du Corps de Jesus-Christ, il s'ensuit de là que vous devez le recevoir avec beaucoup de pieté, d'humilité, de reconnoissance, de respect: & si d'ailleurs dans le dessein de la même Eglise, il vous est presenté comme une marque, & un simbole de la parfaite union qui doit être entre des Fideles assemblés dans un même lieu; & composans un même corps de Religion, il s'ensuit que vous devez le recevoir dans un esprit de paix, d'amour, & de charité fraternelle. Vous ne croiez peut-être pas qu'il y eût dans ce pain beni tant de mysteres, ni qu'il vous engageât à tant de choses, je ne dirai rien cependant, ni de faux ni d'outré.

Le vin & le pain ont toûjours renfermé de grands mysteres, & representé des choses assez differentes. Tantôt c'est un vin de prostitution & de fornication, que cette impudique femme dont il est parlé, dans l'Apocalypse, presente aux habitans de la terre, tantôt au con-

traire, c'eſt un vin pur qui produit des Vierges. Tantôt c'eſt un vin de fureur qui marque la colere de Dieu ; tantôt c'eſt un vin de miſericorde que ſa providence donne à ſes enfans, tantôt c'eſt un vin fumeux qui enyvre les reprouvez, tantôt c'eſt un vin delicat qui rejoüit le cœur des predeſtinez.

Dans la méme Ecriture, le pain nous repreſente auſſi des choſes aſſez differentes. Chez David c'eſt quelquefois un pain de larmes que nous mangeons à la ſueur de nôtre viſage, & dont Dieu nous nourrit dans cette vallée de miſeres, & chez ce même Prophete c'eſt quelquefois un pain de conſolation & de joye, dont nous ſommes raſſaſiez avec les Anges. Quelquefois Jesus-Chriſt nous expoſe ſa parole ſous le ſymbole du pain, & quelquefois ſon propre Corps ſous cette figure: *Panis quem ego dabo caro mea eſt pro mundi vita.*

Ne pourrions-nous pas dire quelque choſe de ſemblable du pain beni ? C'eſt un pain de larmes, un pain qui doit nous faire ſouvenir des miſeres de nôtre pelerinage & de nôtre exil ; un pain deſtiné non pour ſatisfaire l'avidité de quelques affamez ſerviteurs d'Egliſe, mais pour donner des loix de ſobrieté, & de penitence aux Chrêtiens, dit ſaint Paulin, lorſqu'il en envoia à Romanien ſon ami. *Ne vacuum fraternæ humanitatis officium videretur, panes tibi mittimus de bucellato chriſtianæ expeditionis, in cujus procinctu quotidie ad frugalitatis annonam militamus.* Pour ne pas marquer aux devoirs de la bienſeance, & de l'amitié fraternelle, je vous envoie du pain benit comme un

Paulin. epiſt. 7. ad Romanianum.

pain de munition de la milice de Jesus-Christ, soûs lequel nous combattons tous les jours, par une sainte & édifiante sobrieté.

C'est aussi un pain de joye & de consolation ; un pain dont Dieu rassasie les pauvres, & les humbles qui demandent sa grace, un pain qui les fortifie jusqu'à ce qu'ils arrivent comme Elie à la montagne d'Oreb, & qu'ils jouissent de cette facilité pleine & entiere qu'auront les Bienheureux, lorsqu'un pain incorruptible & éternel leur sera servi dans le Ciel.

Ajoûtons que ce pain étant santifié par les prieres de l'Eglise, & par les paroles de ses Ministres, peut aussi être appellé, comme l'appellé un Concile de Nantes, le pain de la parole : & ne feignons pas de dire avec saint Augustin, que quoique ce pain ne soit pas le corps de Jesus-Christ, cependant comme il tient en quelque maniere lieu de Communion à ceux qui ne l'ont pas reçû, c'est un pain saint, & plus saint que tout ce que nous mangeons. *Hic panis quamvis non sit Corpus Christi, sanctus est tamen, & sanctior cibis quibus alimur.* *D. Aug. lib. 2. de peccat.*

Je le repete ; il tenoit en quelque maniere lieu de Communion à ceux qui ne recevoient pas le Corps de Jesus-Christ. Car pour remonter à l'origine de la benediction de ce pain, & de la distribution qui s'en faisoit dans la primitive Eglise, remarquez, je vous prie, que les Fidelles n'observant plus si exactement comme dans le tems de leur premiere ferveur, cette pieuse coûtume de communier aux Messes qu'ils entendoient aux jours de Dimanches & de Fêtes, on crut à *remis∫ions c. 26.*

propos de leur donner quelque morceau de pain, qui fût comme un ſupplement à leur Communion. On beniſſoit ce pain, comme on le benit à preſent, & la Meſſe étant dite, on le donnoit à tous ceux qui n'avoient pas communié, & mêmes aux Catechumenes qui n'avoient pas droit de communier.

Mais comment le recevoit-on ? étoit-ce comme aujourd'hui, ſans reflexion, ſans pieté, ſans reſpect, preſque ſans aucun ſentiment de Religion ? Les tems ſont bien changez, mes chers freres ; & lorſque l'on compare ce qui ſe faiſoit autrefois avec ce qui ſe paſſe de nos jours, on peut dire que vous étes tout autres que n'étoient vos peres. On recevoit ce pain beni de la main du Prêtre aprés l'avoir humblement baiſée ; & pour marquer qu'on vouloit reſpecter juſqu'à la figure même qui repreſentoit le corps de Jeſus-Chriſt, qu'on ne reçoit qu'à jeun, on ne mangeoit auſſi ce pain qu'à jeun : en ſorte que ceux qui avoient déjeuné, n'en prenoient pas, ou s'ils le recevoient, c'étoit pour le donner à leurs voiſins qui n'avoient pas mangé.

Loüerai je ce reſpect, & cette ſobrieté de vos predeceſſeurs ? Blâmerai-je vôtre indevotion, & vôtre intemperance ? C'eſt à vous à vous juger ſur cet article, quoiqu'il vous paroiſſe d'une tres petite conſequence. Cependant s'il eſt vrai, que le pain benit dans l'intention de l'Egliſe, n'été ſubſtitué au défaut de la participation du Corps adorable de Jeſus-Chriſt, n'avez-vous pas ſujet de vous reprocher le peu de religion, & l'irreverence avec laquelle ſouvent vous le mangez ;

Il vous est aussi presenté comme un signe de charité, d'union, de fraternité, de communauté de biens spirituels entre vos freres & vous. Vôtre condition, vôtre fortune, vôtre naissance, vos emplois vous separent les uns des autres : mais l'Eglise & la religion vous réünissent. Vous avez dans le monde des marques de distinction que je ne vous dispute pas ; vous étes riches, vous étes puissans, vous avez du credit, & du bien, à la difference de tant d'autres qui menent une vie pauvre & obscure : mais qui que vous soyez, vous étes les membres d'un même corps, les enfans d'une même mere, les heritiers d'un même Roïaume. Qui que vous soyez, avez-vous la même foi, la même loi, le même Dieu, les mêmes Sacremens, le même pain, par consequent les mêmes marques, & les mêmes principes d'union & de charité.

Cependant j'ai à vous dire avec l'Apôtre, que quand vous vous assemblez dans l'Eglise, il y a des divisions parmi vous, & que ces Assemblées vous nuisent plûtôt qu'elles ne vous servent ; *Non in melius, sed in deterius convenitis.* Saint Paul le disoit, comme remarque saint Chrysostome, à l'occasion de deux grands abus qu'il ne pouvoit souffrir.

On faisoit de son tems, aprés la celebration des saints mysteres, des festins dans l'Eglise, où quelques-uns tomboient dans de scandaleux excez d'intemperance, & de crapule : ce qui a obligé dans la suite les Peres du Concile de Laodicée, de les retrancher. C'étoit là le premier abus : *Quidam esurit, alius autem ebrius est.*

* Le second, c'étoit de dresser autant de tables, particulieres, qu'il y avoit de differentes personnes de qualité, & d'en exclure des pauvres qui n'avoient rien apporté à manger ; abus qu'il appelle *Schisme & Heresie*, non de doctrine, comme l'explique saint Chrysostome, mais de division, & de partialité, *non doctrinæ, sed dissidiorum.* D'abord les pauvres étoient invitez par les riches, de venir manger avec eux à une mêmes table, comme les enfans d'une même famille : mais dans la suite cette table qui devoit faire le sujet de la consolation des pauvres, de la moderation des riches, de l'union fraternelle qui devoit étre entre les uns & les autres devient une matiere de divisions & de separation. Retirez-vous pauvres, vous n'avez rien apporté, vous estes indignes de vous asseoir à table avec nous.

C'est là, mes freres ce grand abus que

* Cùm contingeret altos quidem pauperes, divitias esse, non omnia in communi conferebant. Communes faciebant mensas institutis diebus, ut decebat, & collectione perfecta, post mysteriorum communicationem ad commune omnes epulum conveniebant, & cibi ferebantur præsumptuosissimos. Pauperes ; & qui nihil habebant ab illis vocabantur, & communiter omnes discumbant: sed procedente tempore hujusmodi abolevir consuetudo, alii se aliis adjungebant. . . . erat delectionis argumentum paupertatis consolatio, diviriarum moderatio, doctrina humilitatis. *D. Chrys. hom. 27. in c. 11. 12. ad Corinth.*

ſaint Paul ne pouvoit ſouffrir de ſon tems, & qui s'eſt peut-être perpetué juſques au nôtre, non par ces feſtins communs qui ne ſont plus en uſage, mais par la diſtribution du pain beni, qui eſt preſque la ſeule marque qui nous eſt reſtée de nôtre union. On ne s'aſſemble plus dans l'Egliſe pour y boire ni pour y manger, mais on y benit & on y rompt le même pain ; à quel deſſein ? Eſt-ce afin que les riches, & ceux qui auront quelque rang dans une Paroiſſe, en aient une ſi abondante portion, qu'à peine il en reſte quelques petits morceaux pour les pauvres, & le petit peuple ? on n'oſeroit le dire, & c'eſt là neanmoins ce qui n'arrive que trop ſouvent : *Audio ſciſſuras eſſe inter vos, non in meliùs ſed in deteriùs convenitis.*

Dans l'Evangile de ce jour nous ne voions pas qu'on y eût fait aucune marque de diſtinction dans la diſtribution des pains que Jeſus-Chriſt avoit benis. Il fit aſſeoir à terre tous ceux qui l'avoient ſuivi : *Præcepit turbæ diſcumbere ſuper terram.* Pauvres & riches, jeunes & vieux, foibles & forts, ils s'aſſirent tous dans un même deſert, tous reçurent des mains des Apôtres cette miraculeuſe nourriture, que leur Dieu commun leur faiſoit diſtribuer : *Erigit panes & dabat diſcipulis ſuis ut apponerent* : Tous en furent ſi ſatisfaits qu'il y en eut de reſte. Grande marque d'union & de communauté de biens ſpirituels, dont nous ne voions preſque aujourd'hui aucun veſtige.

Que ceux que la naiſſance, les emplois, ou le caractere diſtinguent, participent les

premiers à cette offrande commune, à la bonne heure : mais qu'ils se souviennent au moins qu'ils ont des freres en Jesus-Christ, qui doivent manger avec eux le même pain, comme ils participent avec eux aux mêmes Sacremens.

Y eut-il jamais dans l'ancienne loi, quelque distribution de la manne pour les uns, qui ne fut pas pour les autres ? Tomba t-elle jamais dans l'endroit où étoit le camp des riches avec plus d'abondance, que dans celui où étoient les pauvres ? Les plus avides, ou les plus forts en emportoit-ils davantage que les plus foibles, & les plus sobres ? Au contraire nous lisons que ceux qui en recüeilloient trop, avoient la douleur de la voir pourrir, & que ceux qui en ramassoient moins, n'en avoient pas moins pour leur substance. Ce miracle est passé ; mais il nous fait assez connoître que dans les desseins de Dieu, ce qui est santifié par les ceremonies de l'Eglise, & distribué par cette charitable mere, doit être commun à tous les Fidelles.

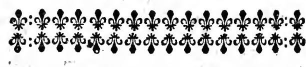
* Ce pain est une marque visible de l'union & de la charité chrêtienne, dit saint Augustin. Le pain est fait de plusieurs grains, le corps est composé de plusieurs membres, l'Eglise même est composée de plusieurs Fidelles,

* Vnus panis & unum corpus Ecclesia Christi dicitur, quia sicut unus panis ex multis granis conficitur, & unum corpus ex multis membris componitur, sic Ecclesia Christi ex multis fidelibus charitate copulante convertitur. *August. tract. 26. in Ioan.*

deles,

deles, qui quoique d'une condition fort inégale selon le monde, sont cependant unis ensemble par les liens d'une charité commune. Faites la voir, mes freres, cette charité, & recevez ce pain benit que l'Eglise vous presente, avec le même esprit que ces peuples de nôtre Evangile reçurent ceux que Jesus-Christ avoit benis, & qu'il leur fit distribuer.

Ils les receurent avec humilité & pieté, recevez le vôtre dans le même esprit, ils le receurent avec beaucoup de reconnoissance, témoins ceux dont parle saint Jean, qui aprés la multiplication des pains voulurent faire Jesus-Christ leur Roi, recevez le dans un même esprit. C'est un pain santifié qu'on vous donne, mangez le pour vous santifier; & si l'Apôtre veut que lorsque vous beuvez, *1. Cor. 1.* ou que vous mangez, vous rendiez gloire à Dieu, n'y étes-vous pas plus obligez, lorsque vous recevez ce pain qu'il a tiré d'un usage profane, pour vous le donner comme à ses vrais enfans assemblez dans une même Eglise pour le loüer? Il vous tient en quelque maniere lieu du Corps de Jesus-Christ, (raison pour laquelle quelques-uns l'ont appellé un pain divin) ayez donc pour lui le respect que vous devez avoir, afin que le mangeant pour vôtre santification, vous ayez un jour le même avantage, que celui que le Saint Esprit appelle bienheureux, lorsqu'il mangera son pain dans le roïaume des Cieux: ***Beatus qui manducabit panem in regno cœlorum.*** Je le souhaite. ***Amen.***



DISCOURS EN FORME DE PRÔNE,

POUR LE VII. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DE LA NECESSITE' DES bonnes œuvres.

Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. *Math.* 7.

Tout homme qui me dit : Seignenr Seigneur, n'entrera pas dans le roiaume des Cieux, ce sera seulement celui qui fait la volonté de mon Pere.

QUE le Demon nous éleve par la présomption, ou qu'il nous abatte par le desespoir; qu'il nous conduise au precipice par des sentiers parsemez de fleurs, ou qu'il nous y pousse avec violence au milieu d'une

triste & obscure nuit ; que nous implorions comme Antiochus une misericorde que nous ne devons pas recevoir ; ou que semblables à Caïn, nous commettions des pechez dont nous desesperons de recevoir le pardon ; c'est là de quoi cet ennemi de nôtre salut se soucie peu, pourvû qu'il arrive à l'unique fin qu'il se propose qui est nôtre impenitence & nôtre perte.

Il y en a, dit saint Jean Climaque, qu'il trompe par de flateuses idées qu'il leur donne de la bonté, & de la misericorde de Dieu ; il y en a qu'il décourage, & qu'il perd par la triste image qu'il leur laisse de sa severité & de sa justice ; à peu prés, comme un Oiseleur rusé, qui tantôt prend des oiseaux par le chant des autres d'une même espece ; & qui tantôt en battant des mains, & faisant grand bruit, les fait tomber dans ses filets. Il y en a qu'il aveugle par une pernicieuse securité, & par quelques apparences exterieures de sainteté ; c'est là l'illusion des honnêtes gens, selon le monde : Il y en a qu'il jette dans l'abattement, & dans la défiance, par la veuë de leurs desordres ; c'est là la tentation des grands pecheurs.

Quel remede à ces deux maux ? Le voici dans les paroles de mon Texte. *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le roïaume des Cieux ; mais ceux qui feront la volonté de mon Pere, seront ceux qui y entreront.* Car de là voici les deux consequences que je tire. Si pour aller au Ciel il ne suffit pas d'invoquer le nom de Dieu, mais s'il faut faire sa volonté, ne vous flatez pas mal-à propos, vou-

qui vous contentez d'une pieté oisive, & d'une foi destituée de bonnes œuvres. Mais d'ailleurs si pour aller au Ciel, il suffit de faire la volonté de Dieu, & d'accomplir sa loi, ne vous découragez pas, vous qui ayans jusques ici véсu dans une continuelle opposition à cette volonté, & à cette loi, pouvez encore satisfaire à ce devoir.

Dieu est bon ; il suffit pour aller au Ciel, que je dise. *Seigneur*, *Seigneur*, Vous vous trompez, voici de quoi confondre vôtre présomption : *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des Cieux.* Dieu est juste, il me fermera le Ciel, aprés tant de pechez que j'ai commis ; vous vous trompez, voici de quoi vous guerir de vôtre desespoir : *Celui qui fera la volonté de mon Pere, sera celui qui entrera dans le royaume des Cieux.*

Corrigez donc ces deux propositions l'une par l'autre ; & comme *la bonté & la justice de Dieu, sont les deux voyes par lesquelles il marche*, faites servir sa justice de regle à l'accomplissement de vos devoirs, & sa bonté de motif à vôtre esperance, quand vous les aurez accomplis : Deux raisons qui établissent solidement la necessité des bonnes œuvres. Parce que Dieu est juste, il a attaché vôtre santification à vos bonnes œuvres; & parce que Dieu est bon, il s'est engagé de donner son Ciel à la pratique de vos bonnes œuvres. Vous devez en faire si vous voulez vous santifier, & répondre à la grace de vôtre vocation : ce sera mon premier Point, Vous devez en faire si vous voulez vous sauver, & achever l'ouvrage de vôtre predesti-

Division.

nation ; ce sera mon second Point. Ne pas faire de bonnes œuvres, c'est manquer à la grace qu'on reçoit, premiere proposition. Ne pas faire de bonnes œuvres, c'est renoncer à la recompense qu'on entend, seconde proposition, elles feront toutes deux le partage de mon discours.

I. Point.

Quelque gratuite & officieuse que soit la grace, elle nous est accordée pour quelque fin, & quoique Dieu n'ait acception de personne dans la distribution qu'il en fait, il est certain qu'il ne la donne jamais à l'aveugle, & sans de grandes raisons. Or j'apprens de lui-même que lorsqu'il nous l'accorde, c'est afin que nous travaillons sous elle, & avec elle ; & l'un des plus importans avis que l'Apôtre saint Paul nous donne, est de prendre garde de n'y pas manquer : *Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei.*

Car c'est comme s'il nous disoit : Dieu de son côté fait par un excez,de misericorde au de là de ce qu'il vous doit, & jamais il ne vous manque dans le besoin. Sa grace est si obligeante qu'elle vous prévient ; si empressée à se communiquer, qu'il ne vous coûte que la peine de la demander dans vos prieres ; encore cette priere est elle même une grace : *Propter quod remissas manus, & soluta genua erigite, pacem sequimini in omnibus, & sanctimonium, contemplantes ne quis desit gratiæ Dei.* (Hebr. 12.) C'est pour cela que vous devez élever vos mains, & vos pieds, que l'oisiveté a appesantis, chercher la paix & la sainteté, & prendre garde de ne pas manquer à la grace de Dieu, qui de

son côté ne vous manque pas. C'est pour cela que vous devez veiller sur vous-mêmes, afin de ne la plus rejetter, puisqu'elle s'offre avec tant de gratuité, & de ne la pas rendre inutile, , puisqu'elle ne vous est donnée, qu'afin que vous travailliez avec elle, & elle avec vous.

Si cette grace ne vous estoit donnée que pour vous servir d'ornement, ou pour operer toute seule l'ouvrage de vôtre salut, vous vous croirez dispensez d'agir, & de faire de bonnes œuvres : Mais elle vous est donnée comme vôtre aide, comme vôtre soûtien, comme vôtre force ; & par ce moien vôtre fidelité & vôtre empressement à y répondre, entrent necessairement dans l'œconomie de vôtre predestination.

Elle vous éclaire, & elle vous touche ; mais éclairez & touchez, vous devez suivre la lumiere qui vous guide, & le mouvement de l'esprit qui vous pousse. Vôtre volonté toute seule sans cette grace ne pourroit rien ; cette grace toute seule sans vôtre volonté ne feroit rien. C'est par leur union que vôtre salut se doit accomplir, & dès que vous refusez d'agir conformement à ses desseins, & à ses mouvemens, vous lui manquez.

Refuser la grace dont on a besoin pour s'enrichir, c'est vouloir demeurer dans une éternelle pauvreté, mais enfouïr ce talent quand on l'a reçû, & ne s'en pas servir dans son negoce spirituel, c'est abuser des moyens necessaires pour sortir de sa pauvreté. Dans le premier de ces états, c'est malice ; dans le second, c'est paresse : & nous voïons dans l'Evangile, qu'un serviteur mauvais, & un

serviteur paresseux sont également precipitez dans les tenebres exterieures, *Serve male & piger . . . . projicite servum inutilem in tenebras exteriores.* Il n'avoit rien fait ce serviteur inutile, & c'est pour n'avoir rien fait, qu'il est si severement puni.

Etrange condamnation, & qui devroit bien effrayer tant de Chrêtiens qui se croyent fort innocens, quand ils ne font point de mal, comme si n'estoit pas un peché de borner sa vertu à n'estre pas vertueux, comme si la grace d'un Chrêtien le dispensoit de travailler à son salut, par la pratique des bonnes œuvres; comme s'il croyoit que Dieu dût recevoir pour excuse, qu'il s'est abstenu de mal faire autant qu'il a pû, lui ordonne également d'éviter le mal, & de faire le bien, de se depoüiller du vieil homme, & de se re vétir du nouveau, de faire servir à la justice, les membres qui ont servi à l'iniquité; lui qui sans accuser un serviteur de fripponnerie, de desobeïssance, d'infidelité, le condamne aux derniers supplices, pour avoir enfouï son talent. *Projicite servum inutilem in tenebras exteriores.*

Voilà cependant à quoi se terminer le plus souvent, la pretenduë sainteté d'une infinité de Chrêtiens qui passent pour honnêtes gens dans le monde; & que le siecle semble canonizer déja par avance, quand il ne les voit pas engagez dans les dereglemens, & les pechez les plus grossiers des autres. *Optimus hodie est qui non est nimis malus.* Voulez vous sçavoir, dit saint Bernard, qui sont ceux qu'on appelle gens de bien, & qu'on croit même fort vertueux? Ce sont

ceux qui ne paroissent pas excessivement méchans. Voilà quelle est la sainteté de nos jours ; telles sont les idées basses & indignes qu'on en forme, telles sont les images defectueuses & fausses qu'on en trace au dedans de soi, avec d'autant plus de plaisir, qu'on croit y avoir beaucoup de part. *Optimus hodie est, qui non est nimis malus.*

Telle est, par exemple, la prétenduë sainteté de cet Ecclesiastique, qui se contente de vivre tranquillement de son patrimoine ou des revenus de l'Eglise. Il a, dit-on, de la pieté & de la conscience, il ne veut point de benefice à charge d'ames, parce qu'il aprehende de n'y pas bien faire son devoir. Il jouë, mais il ne trompe personne ; il voit les belles compagnies, mais il garde toûjours les bienséances de son caractere. Il se réjoüit & il se divertit ; mais c'est de son bien. Il aime propreté, & les meubles magnifiques ; mais ses domestiques n'en sont pas moins bien recompensez, ni les marchands moins bien payez.

Il fait de belles dépenses, mais il fait gagner les ouvriers & les artisans. Il a un carosse bien attellé, une maison richement meublée, une table couverte de mets delicatement aprestez, mais il proportionne ses dépenses à ses revenus. Il a ses heures de toilette, & ses heures de breviaire, ses heures à faire ses visites, ses heures à voir panser ses chevaux, il tient son rang aux cercles comme aux sermons, il sçait toutes les petites histoires, toutes les intrigues, toutes les avantures:

S'il n'est pas fort studieux, c'est qu'il est

d'une complexion delicate ; du moins il a un belle Biblioteque ; la curiosité de voir ses livres bien arrangez,& la reputation d'avoir de quoi se rendre sçavant, lui tiennent lieu d'étude. S'il n'a pas une grande connoissance des Peres, il sçait les bons mots qui se disent dans les conversations spirituelles, il fait des vers ou il en recite, il rafine, sur la politesse du langage,& les Dames ne sçavent gueres mieux que lui les nouvelles, & les modes. Au reste, on ne se plaint pas qu'il vive mal, qu'il entretienne des commerces suspects, ni encore moins qu'il passe son temps à des divertissemens scandaleux. Or le saint homme ! ô que l'Eglise doit lui sçavoir bon gré de ce qui ne vit pas comme quelques autres ! O qu'elle perdra, quand il viendra à mourir !

Telle est la prétenduë sainteté de cette femme. Elle se leve, elle s'habille, elle mange, elle joüe, elle se promene, elle court, elle se divertit, elle dort. Si elle parle, c'est avec beaucoup d'honnêteté, sans medire de personne : Si elle marche, c'est sans affectation, sans cet air dédaigneux & choquant, qu'ont plusieurs autres de son sexe. Elle aime les ornemens, mais ce n'est que pour se satisfaire elle même,& les civilitez qu'elle rend sont sans suite. Si elle s'ajuste, c'est sans dessein de plaire à autrui ; du moins on ne la voit pas engagée dans de mauvais commerces. Elle hait les nuditez, le fard, les mouches, & elle croiroit que Dieu lui reprocheroit un jour l'amour excessif qu'elle auroit eu de sa personne, si elle s'arrêtoit à ces pompes & à ces redicules vanitez du siecle : mais avec

tout cela elle veut conserver la beauté, & la fraicheur de son teint. Lui parler de mortification, elle ne sait ce que c'est d'aumônes, elle n'a pas trop de bien, de prieres, elles est trop distraite, de visites de pauvres, elle en a d'autres plus importantes à rendre; de soin de famille, elle s'en décharge sur ses domestiques: Quel mal fait cette Dame? Quel mal fait cet Ecclesiastique?

Vous me le demandez; & moi je vous réponds quel mal, & quel peché ne font-ils pas? Peché dans la perte du temps, c'est un si grand bien, un bien si rapide, un bien avec lequel ils pourroient acquerir mille vertus & ils le passent dans une pernicieuse oisiveté.

Peché dans la negligence des occupations serieuses & necessaires. Est-ce pour ne rien faire que ce Ministre est entré dans l'Eglise? Est-ce plûtôt pour reciter un sonnet dans une agreable compagnie, que pour se mesler avec les Prêtres, & chanter dans nos Temples les loüanges du Seigneur? Est ce plûtost pour dissiper un bien qui ne lui appartient pas, que pour en faire une liberale distribution aux pauvres, à qui la meilleure partie est deuë? O Abbé & Abbé, s'écrioit autrefois saint Bernard! *O Abbas & Abbas?* Abbés anciens! Abbés modernes! Abbés laborieux & mortifiez! Abbés oisifs & delicats! Abbés recüeillis & penitens, Abbés dans les joyes & dans les plaisirs du grand monde! *O Abbas & Abbas!* Quelle monstrueuse difference! Qui d'eux est plus agreable à Dieu? Qui d'eux remplit mieux les devoirs de son ministere?

Eſt-ce pour ne rien faire, que la providence a mis cette femme au monde, & qu'elle lui a donné du bien ? Celles qui ont precedé, eſtoient actives, laborieuſes, appliquées aux ſoins de leur ſalut, & aux affaires de leur ménage, elles manioient la laine & le fuſeau ; elles veilloient elles mêmes à l'éducation de leurs enfans, & apprenoient par leurs exemples à leurs filles, la neceſſité de s'occuper dans un ménage.

Peché dans le danger évident, & preſque inévitable, de tomber dans une infinité de deſordres que la ſeule oiſiveté entraine. C'eſt une habile, mais pernicieuſe maîtreſſe, dit le Sage, il n'y a preſque point de malice qu'elle n'enſeigne. De là la curioſité, la diſſipation, la tiedeur, la lâcheté, l'oubli de Dieu, le dégoût & l'averſion de ſes devoirs ; vices ordinaires aux pareſſeux, qui negligent la pratique des bonnes œuvres.

Peché enfin dans l'indifference qu'ils ont pour la grace, & le mauvais uſage qu'ils en font. Nous pouvons conſiderer cette grace par rapport au principe d'où elle vient, par rapport au modéle auquel elle ſe conforme, par rapport aux figures, & aux ſymboles qui la repreſentent. Et de tous ces rapports nous ne pouvons conclure autre choſe, ſinon que c'eſt une grace qui opere, une grace qui nous porte à paſſer de vertus en vertus, & à amaſſer ſans ceſſe de nouveaux merites : une grace par conſequent à laquelle nous manquons, & que nous deshonorons quand nous menons une vie inutile & oiſive.

Par rapport à ſon principe ; elle vient de nôtre Sauveur Jeſus-Chriſt : *qui s'eſt donné*

lui-même pour nous, dit l'Apôtre saint Paul: *Qui dedit semetipsum pro nobis :* Mais à quel dessein ? *Ut nos redimeret ab omni iniquitate & mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. Afin de nous racheter de toute iniquité, & de nous purifier pour se faire un peuple qui lui fût agreable, & fervent dans la pratique des bonnes œuvres.*

Act. Tit' cap. 2.

Jesus-Christ s'est proposé deux choses dans la grace, qu'il est venu nous donner: Nôtre redemption ; c'est la premiere : nôtre sanctification par la pratique des bonnes œuvres, c'est la seconde. Il est venu pour nous racheter & pour nous purifier ; voilà ce que le regarde personnellement, & ce à quoi nous ne pouvons avoir aucune part. Mais il est venu pour se faire un peuple nouveau, un peuple choisi qui lui agréât un peuple qui marchât sur ses traces, & qui s'attachât à la pratique des bonnes œuvres, *Sectatorem bonorum operum :* Voilà ce qui nous regarde, & ce que nous sommes obligez de faire, pour répondre à ses desseins.

Il fait de son côté tout ce qu'il a dû : disons mieux, tout ce qu'il ne nous a pas dû, puisqu'il ne nous doit rien, afin que nous fissions du nôtre, ce que nous sommes obligez de faire.

Il ne nous devoit pas cette redemption, ni cette exemption de pechez, cependant il l'a fait : Mais aussi il veut que pour répondre à cette grace, nous fassions les bonnes œuvres qui sont de nôtre vocation, & de nôtre état. Sans cela serions-nous ce peuple choisi, ce peuple agreable, ce peuple autant distingué

des Juifs par ses privileges, que les Juifs l'estoient avant sa venuë, des autres nations de la terre? S'il n'avoit pas fait ce qu'il a voulu faire, par un excez de sa bonté, nous n'aurons pas ces graces de redemption & de salut: mais aussi si nous ne voulons pas faire ce que ces graces demandent, nous leur manquons, & elles ne contribueront qu'à nous perdre.

Car seroit-il bien possible, ô mon Dieu, que vous fussiez venu au monde pour nous dispenser de nos devoirs, pour nous laisser vuides de vertus, & destinez de bonnes œuvres? Seroit-il bien possible, qu'ayans esté choisis pour vous dédommager de l'ingratitude, & la grossiereté de Juifs, nous fussions exempts de bien faire, & que tout le fruit de vôtre grace ne consistât que dans une pure cessation de pechez? Eût-il esté necessaire pour cet effet que vous fussiez descendu sur la terre, afin d'y mener une vie penitence & pauvre: Eût-il fallu operer tant de miracles, nous faire tant d'instructions, & nous imposer tant de devoirs, nous dire que vous n'estes pas venu pour détruire, mais pour perfectionner une loi qui obligeoit déja les Juifs à la pratique de tant de bonnes œuvres, qui leur sont marquées dans toutes les pages de l'ancien Testament?

Non, non, *vôtre grace a paru à tous les hommes*, mais en même temps, *elle nous a appris*, quoi? *que nous devons renoncer à l'impieté, & aux desirs corrumpus du siecle*: c'est bien là une partie de nos obligations, mais ce n'est pas tout; *Elle nous appuis encore que nous devons vivre en ce*

monde, avec temperance, avec justice, & avec pieté : Ut abnegantes impietatem & sæcularia desideria sobriè, justè, & piè vivamus in hoc sæculo. Or c'est dans ces trois grandes vertus que sont renfermées toutes les bonnes œuvres qu'on nous demande, dit saint Augustin. Temperance necessaire, non seulement pour ne pas pecher par attachement, ou par excez dans l'usage des plaisirs, mais encore pour nous reduire aux regles de la sobrieté & de la mortification Chrêtienne. Justice necessaire, non seulement pour ne pas faire à nôtre prochain le mal que nous ne voudrions pas qu'il nous fit, mais pour rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar, pour assister nos freres dans leurs besoins, par nos aumônes, les proteger dans leurs opressions par nôtre credit, les aider dans leurs embarras par nos conseils, supporter leurs défauts par nôtre patience, arrêter leurs desordres par nos corrections, & nos bons exemples. Pieté necessaire, non seulement pour ne pas tomber dans le libertinage ou dans la tiedeur, mais pour adorer Dieu en esprit & en verité, le servir avec joye, recourir à lui avec confiance, obeïr à son Eglise avec respect, nous acquitter avec fidelité de tous les devoirs que sa religion nous impose. *Sobriè, justè & piè vivamus in hoc sæculo.*

La pratique des bonnes œuvres ne nous est pas moins necessaire, pour nous conformer à tant de modeles que la grace presente à nos yeux, & à tant de Saints où elle a operé de si grandes choses. Que l'heretique ou libertin soûtienne qu'il suffit d'avoir la foi pour estre sauvé. Je ne me contenterai pas de lui

dire avec saint Jacques, que cette foi sans les bonnes œuvres, est une foi morte; que la religion & la pieté sans tache, consiste à visiter les veuves & les orfelins dans l'affliction, & à se purifier de la corruption du siecle: Je le menerai comme par la main, pour lui montrer, aprés saint Paul, tous les Saints de l'ancien & du nouveau Testament, dont la foi s'est manifestée, conservée, augmentée par leurs bonnes œuvres.

Voyes vous Abel, lui dirai-je? Il est loüé dans l'Ecriture pour sa foi: mais quelle foi? *Une foi par laquelle il a offert à Dieu une plus excellente hostie que Caïn, une foi par laquelle il est declaré juste, Dieu rendant lui même ce témoignage à sa justice, par l'acceptation qu'il a faite de son present.*

Voyez-vous Noë? *Ayant esté averti de ce qui devoit arriver: & apprehendant ce qu'il croyoit, & ce qu'il ne voyoit pas encore, il a basti par une inspiration d'en haut, & un mouvement de sa foi une arche*, & une maison flotante pour se sauver du deluge, lui & sa famille, *& en la bâtissant il a condamné le monde, & est devenu heritier de la justice qui nait de la foi?* Est-ce là une foi sterile, & destituée de bonnes œuvres?

Voyés-vous Abraham? Quand on parle d'un homme qui a une vraye foi, son exemple vous vient aussi-tôt en pensée: Mais qu'elle a été sa foi? Une foi pleine de soûmission, & d'une aveugle obeïssance, *en quittant son païs, sans sçavoir où il alloit, ni quelle estoit la terre qu'il devoit recevoir pour heritage?* Une foi pleine d'humilité & de resignation, *en demeurant dans*

cette terre qui lui avoit esté promise comme dans une terre étrangere, se logeant soûs des tentes avec Isaac & Jacob qui devoient estre heritiers avec lui de cette promesse. Une fois pleine *d'esperance contre toute esperance*, en consentant d'immoler son fils unique, le menant sur une montagne, lui faisant porter le triste appareil de son sacrifice.

Voyez-vous, lui dirai-je encore avec le méme Apôtre, voyez-vous cette troupe innombrable des Saints qui ont été santifiés & „ sauvez par leur foi, Mais souvenez-vous „ que c'est par elle, qu'il ont conquis les „ royaumes, qu'ils ont accompli les devoirs „ de la justice, & de la vertu, & qu'ils n'ont „ reçû l'effet des promesses divines, que par la „ pratique de bonnes œuvres. Souvenez-vous „ que les uns ont été cruellement tourmentez, ne voulant point racheter leur vie presante, afin d'en trouver une meilleure : que „ les autres ont souffert les railleries, les „ foüets les chaines, les prisons; que ceux-là „ ont été lapidez, sciez, décapitez : ceux ci, „ abandonnez, affligez, persecutez, tous justifiez par une fois operante, & par tant d'admirables actions qu'ils ont faites.

Voilà ce que je dirai à ces Chrêtiens lâches & oisifs, voilà *cettenuée de temoins* que je leur montrerai, & ses grands modeles de vertus que j'exposerai à leurs yeux, pour les instruire, ou pour les confondre. Car pretendez-vous, leur dirai-je, estre justifiez par d'autres voyes que par celles qui les ont rendus si agreables à Dieu, & qui leur ont merité tant d'éloges dans les livres saints ? Pretendez-vous que les graces qu'il ont reçûes,

& celles qu'on vous donne, ont été pour eux des graces vives, operantes, pleines d'empressement, & d'ardeur pour le bien ; les vôtres, des graces mortes, oisives, steriles, & bornées à vous garantir du mal ?

Sous quelques figures que le Saint Esprit nous les ait representées dans l'ancien Testament, & de quelques paraboles que Jesus-Christ se soit servi dans le nouveau, pour nous faire connoître l'usage que nous en devons faire ; il est aisé de juger que c'est leur manquer & les deshonnorer, quand on les reçoit en vain, par la cessation des bonnes œuvres.

Elles sont comparées à des eaux: non à ces eaux dormantes qui ne portent que la corruption, & qui ne sont remplies que d'insectes, mais, à ces eaux vives qui bondissent, & qui coulent sans cesse ; à ces eaux qui rompant tout ce qui s'oppose à leur cours, ou à leur élevation, rejaillent par de continuels mouvemens, jusqu'à la vie éternelle ; à ces eaux qui par des proprietez d'autant plus merveilleuses, qu'elles paroissent incompatibles, rassassient parce qu'elles sont la charité & la justice, & alterent en même temps, parce que plus on fait d'actes de charité & de justice, plus on en veut faire : Car c'est sous cette figure que Jesus-Christ nous les a representées, dans cette mysterieuse conversation qu'il eut avec cette celebre femme de Sacrement. *D. Aug.*

Il les compare aussi dans un autre endroit *tract.* à une semence, pourquoi cela, demande saint *5. in 1.* Augustin ? C'est, repond-il, parce qu'elles *epist.* sont semées dans leur cœur de l'homme par les *Joan.*

invisibles mains de celui qui dans l'Ecriture est appellé *un laboureur*; qu'aprés s'estre cachées un peu de temps dans ce cœur, pour y germer, elles poussent insensiblement, croissent & produisent des fruits en abondance. Elles ne paroissent pas d'abord, peu à peu elles s'élevent, & deviennent ensuite un si grand arbre, que les oiseaux du Ciel y font leur nid.

Vous voyés bien, mes freres, par toutes ces figures & ces paraboles, quel est le dessein de la grace, quels ourrages on lui fait quand on la laisse vaine & inutile en sa personne, lorsqu'on devroit se servir d'elle pour s'élever à Dieu par de nobles saillies, & fructifier en bonnes œuvres

Mais si vous le voyez, d'où vient cette tiedeur, & cette nonchalance dans laquelle vous vivez, & sur laquelle vous vous rendez si peu de justice? D'où vient que parmi ces pechez dont vous vous accusez, vous ne songez presque jamais à ces inactions, & à ces negligences habituelles, qui vous rendent cependant si coupables, par toutes les raisons que vous venez d'entendre? D'où vient que vous recherchez avec tant de scrupule, le mal que vous avez fait, & que vous ne pensez pas même à vous examiner sur tant d'omission volontaires d'un bien que vous deviez faire? Vous y êtes obligez, si vous voulez vous sauver & consumer l'ouvrage de vôtre predestinarion. Vous croyez peut estre que Dieu est si bon, que vous ne laissairez pas d'estre sauvez sans faire de bonnes œuvres. Fatale presomption qui perd tant d'ames, & dont Jesus-Christ doit vous avoir gueri, en vous

avertissent *que ce ne sera pas celui qui dira Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume du Ciel, mais celui qui aura fait la volonté de son Pere.* Si vous ne faites pas de bonnes œuvres, vous manqués à la grace qui doit vous sanctifier ; c'est ce que vous avés vû. Si vous ne faites pas de bonnes œuvres, vous vous privés de la recompense que vous attendez, c'est de quoi je veus vous convaincre en peu de mots.

Le Saint Esprit trouve si déraisonnable & si injuste, la presomption de la pluspart des hommes, qu'il demande par une espece d'étonnement & d'indignation, d'où elle est venue, & sur quoi elle peut estre fondée. O *præsumptio nequissima unde creata es?* Seroit-ce sur la droiture de leur esprit ? Mais il est aveuglé par leur péché. Sur la bonté de leur cœur ; mais il est vicieux & corrompu : Sur leur liberté ? elle peut seule se perdre ; elle ne peut seule se sauver. Sur leur vocation ? elle est purement gratuite. Sur le pardon de leurs pechés Soit qu'ils leur soient pardonnés, soit qu'ils ne le soient pas, ils ne doivent jamais vivre sans crainte. Sur leur conversion future ? elle est tres-incertaine. Sur leur foi ? mais sans les bonnes œuvres, elle est morte. Sur les bonnes œuvres ? mais il faut qu'elles viennent de la charité. Sur la charité ? mais elle est répanduë par le S. Esprit. Sur le Saint Esprit ? mais il se donne, & il se refuse, quand il lui plaît. O *præsumptio nequissima unde creata es?* O tres-méchante & tres pernicieuse presomption ! d'où viens-tu, & sur quoi peus-tu être fondée ?

II. Point.

Eccl. 37.

Sur quoi, mes freres, le croiriés-vous ? sur la bonté & la misericorde de Dieu, qu'on veut dépoüiller en quelque maniere de sa justice, pour l'obliger à sauver un homme qui n'aura point fait de bonnes œuvres. Ce qui devroit faire trembler les pecheurs, les rassure ; ce qui devroit les faire rentrer en eux-même pour accomplir sa sainte volonte, pour une fidele & constante pratique des bonnes œuvres, les fait tomber dans une fatale inaction, & dans une malheureuse nonchalance. Au lieu de se dire : Dieu est si bon qu'il se contente du peu de bien que nous faisons, & qu'il nous promet le Ciel si nous accomplissons sa sainte volonté ; ils se flattent de cette fausse pensée, que cette bonté divine s'étend jusqu'à se satisfaire d'eux, pourvû qu'ils ne fassent point de mal, & qu'ils s'écrient de temps en temps, *Seigneur, Seigneur*, comme pour lui faire connoître qu'ils ne l'ont pas entierement oublié.

Si c'est là leur presomption rien n'est plus formel que ces paroles si claires de Jesus-Christ dans nôtre Evangile, pour la confondre. Vous esperés d'entrer dans mon reyaume, en vous contenter de dire, Seigneur, Seigneur,& mon je vous assure que si vous ne faites la volonté de mon Pere, vous n'y entrerés jamais. La volonté de mon Pere vous a été assés declarée, quand il vous a dit d'éviter le mal, & de faire le bien ; & par là la negligence de ce bien, & s'omission des bonnes œuvres, le grand chemin de vôtre reprobation, & une raison qui toute seule suffit, pour vous fermer la porte du Paradis.

Ne perdons rien si nous pouvons de nôtre

Evangile, puisque nous y trouvons de si belles, & de si fortes preuves de cette verité. Nous y remarquons trois sortes de Chrêtiens d'un caractere bien different, & qui nous sont representés sous la figure de trois sortes d'arbres. Il y en a qui font de bonnes actions, il y en a qui en font de mauvaises, il y en a qui n'en font ni de mauvaises, ni de bonnes.

Les premiers ressemblent à cet arbre dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui étant doucement humecté, & arrosé des eaux par le pied, portoit reglément des fruits dans la saison, veritable figure de ces Chrêtiens, qui prévenus & aidés de la grace, font de saintes actions, & remplissent fidellement tous les devoirs de leur état.

Les seconds ressemblent à cette vigne dont Dieu dit chés Isaïe, que quoiqu'il l'ait fait fumer, & cultiver soigneusement, quoiqu'il ait ôté les pierres, & bâti une tour au milieu; elle n'est cependant chargée que de fruits sauvages & amers, au lieu de porter de bons raisins: Ce sont ces pecheurs, qui quoi qu'élevés dans la vraïe Eglise, nourris des Sacremens, animés par de bons exemples; & encouragés à bien faire par de puissans secours, ne font que de mauvaises actions, au lieu d'en produire de saintes. *Isaïe 5.*

Enfin les troisiémes ressemblent à ce figuier dont est fait mention au chapitre vingt-uniéme de saint Matthieu, que Jesus-Christ dessécha, & qu'il frappa de la malediction, parce qu'il ne rapportoit aucun fruit: Ce sont tous ces Chrêtiens inutiles & oisifs, qui se contentans de ne point commettre de pe-

chés qui les damnent, se soucient peu de faire de bonnes œuvres qui les santifient.

Ces trois sortes de Chrêtiens, nous sont, dis-jes representés dans nôtre Evangile. Les premiers, par ce bon arbre qui porte de bons fruits : *Arbor bona bonos fructus facit.* Les seconds, par ce méchant arbre qui en porte de mauvais : *Mala autem malos fructus facit.* Les troisiémes, par cet arbre qui n'en produisant ni de bons ni de mauvais, ne laisse pas d'être couppé & jetté au feu. *Omnis arbor qua non facit fructum bonum excidetur, & in ignem mittetur.*

Car que peut-on conclure plus naturellement de cet étrange arrest, sinon que le seul défaut des bonnes œuvres, est un titre suffisant de condamnation aux flammes éternelles; qu'un homme qui en est destitué, n'estant propre que pour le feu, n'entrera jamais dans le Ciel; que pour être exclus de ce roïaume, il n'est pas necessaire d'avoir fait de grans crimes; que la seule negligence des devoirs de son état, en porte une exclusion formelle; & qu'en, si l'on est indigne du Ciel quand on a commis des pechés mortels qui meritent châtiment, on n'en est pas digne, quand on n'a pas fait de bonnes œuvres qui meriteroient recompense.

Je tremble, dit saint Jean Chrysostome, quand je m'imagine entendre Jesus-Christ dit aux Reprouvés : *Retirés-vous de moi, maudits, allés au feu eternel.* Mais je tremble encore davantage, quand je me represente la raison sur laquelle est fondée une si cruelle separation. Je croiois qu'il diroit : *Retirés-vous de moi*, vous êtes des impudiques, des

avares, des usuriers, des médisans, des yvrognes, des meurtriers, des blasphemateurs, vous ne posséderez jamais mon roïaume. Mais il ne fait aucune mention de ces crimes, que tout le monde sçait porter un caractere de reprobation : Il ne parle que des bonnes œuvres qu'ils n'ont pas faites, & dont l'omission est capable toute seule de leur attirer cette malediction divine. *J'ai eu soif, & vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ay eu faim, & vous ne m'avés pas donné à manger, j'ay esté enfermé dans un cachot, & vous ne m'estes pas venu voir, retirez-vous maudits*, vous n'entrerez jamais dans mon Royaume.

Aussi, selon ce Pere, l'un des plus pernicieux desseins du Demon, est d'empécher que ceux qui ont aversion du peché, ne fassent de bonnes œuvres. Il ne nous porte pas toûjours à prendre le bien d'autrui par des usures, des vexations, & d'autres injustes : mais il nous empêche de donner le superflu du nôtre, Il ne nous porte pas toûjours à murmurer, & à blasphemer contre Dieu ; mais il affoiblit, & il étouffe autant qu'il peut l'ardeur que nous avons de l'honorer,& de le servir. Il ne nous porte pas toûjours à faire de scandaleuses railleries de nos mysteres, ou à déchirer par de cruelles médisances, la réputation des gens de bien : il luî suffit,pourvû que nous écoutions froidement ces railleries, que nous témoignions par nôtre silence, & nôtre indifference, que nous nous soucions peu qu'on médise en nôtre presence de nôtre prochain.

Il nous traite en cette occasion (c'est la

D'ailleurs (& je finis par cette raison) ne pas faire son devoir, & negliger la pratique des bonnes œuvres, c'est mettre un obstacle formel à sa predestination, & renoncer à tous les droits qu'on peut avoir au Ciel; pourquoi? Parce que cette inaction, & cette nonchalance marquent un abattement spirituel, une pesanteur d'ame, & un dégoût du service de Dieu; abattement, pesanteur, dégoût, signes évidens de reprobation, dispositions prochaines à commettre une infinité de pechés, dont le moindre porte une exclusion formelle du roïaume du Ciel. L'eussiez-vous crû, mais freres? Cependant rien de plus vrai.

Il y a, dit saint Thomas, deux sortes d'oisiveté & de paresse: l'une qui est une suite du travail corporel, & une faineantise qui vient d'un amour dereglé de ses aises, & d'une aversion pour tout ce qui trouble le repos & le plaisir: c'est en ce sens que nous appellons un serviteur, paresseux & faineant. Mais il y en a une autre qui est une indolence spirituelle & interieure, un abbattement de courage, un oubli volontaire de ses devoirs, une negligence affectée, & habituelle à ne pas s'acquitter des devoirs du Christianisme: en un mot, comme dit saint Thomas, un dégoût du service du Dieu.

Or quand ce dégoût qui détourne une ame du chemin de la vertu, ne seroit pas de lui-même un peché mortel, il est certain qu'il la conduit comme naturellement & necessairement à plusieurs autres. Est-elle dégoûtée du service de Dieu, & de la pratique des bonnes œuvres? La même chose, dit saint Au-

gustin, lui arrive qu'à un malade à qui l'on presente les remedes les plus salutaires. Son cœur se souleve contre ces remedes ; si on le sollicite de s'en servir, il témoigne par ses gestes, & ses contorsions l'aversion qu'il en a : si pour le presser davantage, on lui dit qu'il sera homicide de lui-même, en refusant une potion qui le gueriroit ; quelquefois comme il se flatte de pouvoir guerir sans elle, il refuse de la prendre, ou quand il l'a prise, son estomach se soûleve si fort qu'il la rejette.

Il en est ainsi d'un homme qui se dégoûte de la vertu : comme elle est difficile & penible, il trouve une repugnance qui la lui fait abandonner. Donner une partie de ce que j'ai aux pauvres, me reconcilier avec un ennemi qui m'a deshonoré, assister les Fêtes & les Dimanches aux services divins, & renoncer pendant ce tems aux jeux & aux promenades, porter avec patience les croix de mon état, & me mortifier par des jeûnes & des abstinences : ce sont là des remedes trop amers c'est que ce je ne puis faire. Mais si vous ne les prenez, vous mourez ; je n'en crois rien, Dieu est trop bon, & il se contente que je ne fasse point de peché. Encore un coup vous mourrez ; C'est un article de foi, que pour être sauvé il ne suffit pas d'éviter le mal, mais qu'il faut encore faire de bonnes œuvres : elles sont trop penibles ces bonnes œuvres, j'y ai trop de repugnance, & de dégoût, mon cœur se souleve contre des remedes si amers, il faut que je les rejette.

Hé quoi, vous vous dégoûtez donc de Dieu ? Mais si cela est, ne se dégoûtera-t-il

pas de vous? Car pourquoi vous souffriroit il, quand vous ne pouvez le souffrir? & s'il se dégoûte de vous, s'il vous rejette, & s'il vous vomit, comme il jure qu'il le fera, où irés-vous? au Ciel? Quelle apparence qu'il vous y souffre à contrecœur, & à la compagnie de ses Saints, qui l'ont goûté, & souverainement aimé? Où irés vous donc? Où alla ce malheureux dont il est parlé chez Ezechiel. *Juxta impietatem ejus ejeci eum:* *Ezech. 31.* Je l'ai chassé, & rejetté loin de moi: dit le Seigneur, à cause qu'il n'a point eu de pieté; *Descendit ad inferos, operui eum abysso, contristatus est super eum Libanus & omnia ligna agri concussa sunt.* Il est descendu dans les Enfers, le Liban a regretté sa perte, tous les bois de la campagne en ont été ébranlés: il passoit pour honnête homme dans le monde, on le croioit sauvé à cause qu'il s'étoit abstenu de faire le mal qu'il pouvoit faire: il est cependant descendu dans les Enfers, je lai ouvert de l'abyme, il n'en sortira jamais.

O Dieu, que vos jugemens sont terribles! Vous étes infiniment bon, mais vous étes infiniment juste. Vous étes infiniment bon, de donner une recompense éternelle au peu de bonnes œuvres que nous faisons mais vous étes infiniment juste, de nous la refuser, si nous n'en faisons pas. Vous étes infiniment bon, de vous contenter de si legeres choses, encore viennent-elles de vôtre grace: mais vous étes infiniment juste de nous les demander, afin de couroxner vos propres dons. Vous étes infiniment bon, de nous dire *que si nous faisons la volonté de nôtre Pere, nous entrerons dans vôtre Roïaume;* mais

vous étes infiniment juste, de nous avertir, que si *nous nous contentons de dire : Seigneur, Seigneur, nous n'y entrerons jamais.*

Nous avons trop d'interêt, pour ne pas profiter d'un avis de cette consequence. Nous adorons en toutes choses vôtre bonté, & vôtre justice, puisqu'elles sont inseparables, & qu'elles travaillent également au grand ouvrage de nôtre salut. Quelque redoutable que soit vôtre justice, elle ne nous servira pas de pretexte pour nous décourager, par la confiance que nous aurons en vôtre bonté : & quelque favorable que nous soit vôtre bonté, elle ne nous portera jamais à une aveugle presomption, par la crainte que nous aurons de vôtre justice. Par les graces que nous recevrons de vôtre bnnté, nous ferons un amas de bonnes œuvres ; & par la recompense que vous leur accorderés, nous joüirons de tous les effets de vôtre magnificence, & de vôtre justice : je le souhaite. *Amen.*



DISCOURS
EN FORME DE PRÔNE,
POUR LE VIII. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DU JEU.

Diffamatus eſt apud illum, quaſi diſſipaſſet bona ipſius. *Luca* 16.

L'Econome d'un homme riche fut accuſé devant lui, d'avoir diſſipé ſon bien.

LEs femmes, le luxe, les procez, le jeu, ſont les quatre malheureuſes cauſes de la ruïne de la plûpart des familles, & comme autant de vents impetueux, qui ébranlant les quatre coins des maiſons, les renverſent par terre, comme ils renverſerent celle de Job, & enſeveliſſent ſous leurs ruïnes, les enfans, & les domeſtiques qui y demeurent. *Iob.* 1.

Les femmes, le luxe, les procés sont ces *trois choses* qui, selon le témoignage du Saint Esprit, *sont insatiables*, & le jeu est *la quatriéme qui ne dit jamais : c'est assés.* Ce qui est échappé aux débauches honteuses des impudiques, aux dépenses excessives des ambitieux, aux chicanes infinies des plaideurs, souvent est consumé & devoré par la fureur du jeu. *La sauterelle mange les restes de la chenille, les vers les restes de la sauterelle, & la niéle les restes du ver. Residuum erucæ comedit locusta; residuum locustæ comedit bruchus, & residuum bruchi comedit rubigo.*

Joëlis c. 1.

Car pourquoi ne dirois-je pas que la chenille qui n'est remplie que d'ordures, est l'image de l'impureté; que la sauterelle qui remuë sans cesse, & saute de place en place, est la figure d'un luxe, & d'une ambition volage qui veulent toûjours paroître; que le ver qui par ses differentes tortuosités, s'étend continuellement & se replie, represente les subtilités, & les differens détours des plaideurs : & qu'enfin la niéle qui s'attachant aux plantes, les desséche, & leur oste toute leur nourriture, est un symbole fort naturel du jeu, qui épuise toute la substance d'une maison, & la laisse dans une funeste aridité :

Quoique nous ne sçachions pas au vrai, de quelle maniere ce mauvais Econome, dont il est parlé dans nôtre Evangile, avoit dissipé le bien de son maître, & le sien, il y a beaucoup d'apparence, que c'étoit par quelqu'une de ces voïes. Il n'est pas remarqué qu'il eût fait quelque perte considerable,

que le feu eût brûlé ses fermes, que des voleurs lui eussent enlevé ses troupeaux; circonstances qui l'eussent rendu un digne objet de pitié; au contraire il est accusé d'avoir dissipé & mal administré ce qui lui avoit été confié : Circonstance qui devoit lui attirer l'indignation de son maître, & qui regardant en particulier une infinité de joüeurs, me donne lieu de condamner le mauvais usage qu'ils font du tems, de l'argent, & des autres bienfaits de la providence qu'ils dissipent. *Diffamatus est apud illum, quasi dissipasset bona ipsius.*

Hé quoi, me dites-vous d'abord, n'est-il pas permis de joüer? A cela je vous réponds deux choses, dont l'éclaircissement vous fera connoître, en quoi particulierement on condamne de peché les jeux de hazard. Il est permis de joüer pour se divertir, & se delasser de ses grandes occupations, & souvent on s'en fait une habitude & un engagement; premiere cause de peché. Dans ce divertissement que l'on prend, il n'est permis de joüer que des sommes modiques, & souvent on y risque, & on y perd des sommes considerables, seconde cause de peché, comme j'espere de vous le faire voir dans les deux parties de ces discours. Division.

Si l'on consideroit bien ce que vaut le tems, l'obligation qu'il y a de le ménager, & comme dit l'Apôtre, de le racheter; si l'on se presentoit que depuis le peché du premier homme, on n'est né que pour le travail, & la penitence; qu'en qualité de Chrêtien, on a renoncé au Demon, & à ses I. Point.

œuvres; & que par la religion de ce serment, les plaisirs qui paroissent les plus innocens, sont devenus ou criminels, ou suspects : Si l'on faisoit ces serieuses reflexions, on auroit d'autant plus d'aversion pour le jeu, qu'on est prevenu en sa faveur ; & tel qui ne se fait aujourd'hui aucun scrupule de s'y abandonner, pourvû qu'il n'aille pas à des excez évidemment mauvais, se feroit par un principe même de conscience, un legitime devoir d'y renoncer.

Les vrais Chrêtiens qui s'occupent de ces saintes pensées, ne trouvent jamais plus de tems qu'il ne leur en faut, pour la conduite de leurs affaires ou de leur ménage, pour les fonction de leurs Charges ; pour l'exercice de leurs emplois, & de la religion qu'ils professent. Liberaux en beaucoup d'autres choses, ils ne sont avares que du tems dont la seule avarice leur paroît permise ; & bien loin d'en trouver de superflu qu'ils puissent emploïer à leurs divertissemens, ils se plaignent de la brieveté des jours, & de ces momens fugitifs qui leur échappent par leur continuelle rapidité. Les uns dans cette veuë s'imposent une inviolable loi de ne jamais joüer, afin de pouvoir rendre à Dieu, & aux hommes le même témoignage que lui rendoit autrefois Tobie, quand il disoit :

Tobia 3. *Numquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant, participem me prabui. Je ne me suis jamais mêlé avec des joüeurs, jamais je n'ai eu part aux desordres de ceux qui dansent, & dont l'esprit est souvent aussi leger que leur corps.* Les autres gardent au moins cette regle, de ne se ja-

mais faire une habitude du jeu, de n'avoir ni des lieux, ni des heures reglées pour le jeu, de n'être jamais à personne une occasion d'engagement au jeu, de ne postposer jamais des occupations necessaires, & encore moins le service divin, au plaisir du jeu; se contentans de le prendre comme un remede par necessité, le commençans, & le finissans avec une égale indifference; plaignans moins la perte qu'ils y souffrent de leur argent, que celle du tems dont ils font un mauvais usage; aïans enfin, par la disposition interieure où ils se sentent, cette consolation de pouvoir dire: Je jouë quelquefois, mais c'est Jerem.
plus par necessité ou par bienseance, que par 15.
aucun attachement que j'y aie; je me trouve quelquefois à la compagnie de ceux qui jouent je ne me suis jamais assis avec eux, comme si j'eusse voulu faire de ce divertissement un exercice reglé, une occupation habituelle, & perseverante. *Non sedi in concilio ludentium.*

Condamner absolument toutes sortes de jeux, ceux qui sont purifiez de fourberies, d'impatience, d'avarice, de blasphemes, comme ceux où regnent ces detestables pechez; faire une loi égale pour toute sorte de conditions, d'âges, & d'état, où l'on défende le jeu aux seculiers, comme aux reguliers, aux laborieux comme aux faineants, aux Laïques comme aux Ecclesiastiques, aux personnes riches comme à celles dont le bien est engagé, aux gens du monde comme aux devots: ce seroit porter les choses à un dangereux excez, & trop allarmer les consciences.

L'Eglise qui connoît nos infirmitez, & nos lassitudes, est trop bonne mere pour souffrir que nous en soïons accablez. Comme elle sçait que la contention & la vehemente application s'affoibliroient bien-tôt par la langueur, ou par l'épuisement des esprits qui contribuent à nos operations, si nous n'avion quelque tems de relâche, & quelques heures de divertissemens : Elle veut bien avoir égard à nos besoins, peut-être même à cause de la dureté de nos cœurs, condescendre à nôtre delicatesse. Mais comme elle ne s'éloigne jamais des re[illegible]s de la verité & de la justice, elle n'excuse aussi jamais par une lâche complaisance, ce qui porte à de vicieux excez : & dés qu'on se fait un habitude d'un jeu pour lequel on a de l'attachement, elle a autant de severité pour le condamner, qu'elle a eu d'indulgence pour le souffrir, tandis qu'il s'est renfermé dans les bornes qu'elle a prescrites.

Ces jeux doivent être rares, innocens, sans attache ; voilà les bornes dans lesquelles il faut qu'ils se renferment : en voici la raison. Ce sont des nourritures, les divertissemens n'étans pas moins necessaires à l'esprit, pour lui faire reprendre les forces dont il a besoin, que les alimens le sont au corps pour reparer les brêches de la chaleur naturelle : il faut donc qu'elles soient bonnes, & qu'on ne le prenne jamais avec excés. Ce sont des remedes pour rendre à l'ame sa premiere vigueur, dissipée par l'application & le travail : il faut donc en user sobrement, & dans la seule necessité. Ce sont des dispenses de cet arrêt prononcé contre tous les hommes,

de manger leur pain à la sueur de leur front : il ne faut donc jamais les étendre au delà des termes, & de l'esprit de la loi.

Etranges principes de morale, dont tous les Peres & les Theologiens conviennent, mais dont on ne peut tirer que des consequences encore plus étranges. Car de là il s'ensuit, premierement que le jeu n'est pas pour les gens oisifs & faineants. Il n'est pas pour cette femme, dont l'occupation est de n'en point avoir, dont la meilleure partie de la vie se passe à recevoir des visites, & à en rendre, à se mettre à table, & à sa toilette ; dont toute la peine consiste à épuiser la bourse d'un mary, ou à chercher des domestiques, sur la fidelité desquels elle se repose pour la conduite de sa maison. Il n'est pas pour cet Ecclesiastique qui vit du bien de l'Eglise sans servir l'Eglise, pour cet Ecclesiastique qui se nourrit bien grassement d'un gros Benefice, dont toute la peine est de dire tous les jours son breviaire, encore Dieu veüille qu'il le dise : dont tout le tems s'écoule à ne sçavoir à quoi passer le tems.

Car s'il est vrai, d'un côté que le jeu est un divertissement, puisqu'on n'en conçoit point d'autre idée que celle là dans le monde ; & s'il est vrai d'un autre côté, que ce que nous appellons divertissement n'est qu'une interruption des occupations serieuses & utiles qui appliquent l'esprit, ou qui fatiguent le corps : Quelle est l'occupation serieuse & utile de cette femme, & de cet Ecclesiastique ? Où est la contention vehemente de leur esprit, la fatigue, & le travail penible de leur corps ? S'ils prennent le jeu comme un divertissement,

afin de passer le tems, comme ils disent, & de se desennuyer : où est le tems qu'ils ont emploïé aux exercices de leur profession, quel ennui, & quel accablement ont precedé le plaisir qu'ils cherchent pour se rendre ensuite plus assidus à remplir les devoirs de leur état ?

Prov. 31. Je vois dans les Proverbes, la femme forte, *prendre la quenoüille, & le fuseau*: mais je ne lui vois point manier de cartes ni de dez. je remarque qu'*elle travaille à la laine, & à la soye avec ses filles, & ses servantes*: mais je ne remarque pas qu'elle se trouve à la compagnie des berlandiers. Je lis bien *qu'elle se leve de nuit, afin de pourvoir aux besoins de sa maison*, aprés avoir passé le jour à des ouvrages utiles : mais je ne lis pas, qu'elle passe la plus grande partie des jours, & des nuits à joüer.

Cependant, qui devroit plûtôt se divertir, ou cette femme forte qui n'a pas moins l'esprit appliqué aux affaires de sa famille, que le corps affoibli & épuisé par le travail, ou ces femmes feneantes & inutiles, plus propres à dissiper le bien d'une maison, qu'à en reparer les ruines ! ou cette femme vigilante & active, dont la prévoyance, & les fatigues usent les forces ? ou ces femmes endormies & paresseuses, dont une longue & molle oisiveté énerve le corps, & n'en fait que des idoles ? ou cette femme, pour le divertissement de laquelle il est juste qu'un mary & des enfans qui en reçoivent mille petits secours, s'interessent, ou ces autres qui à peine se souviennent elles qu'elles sont meres, & qui semblent n'être nées que pour aug-

menter le chagrin, ou precipiter la ruine d'un mari ?

On peut en juger de même de ces Ecclesiastiques oisifs, qui s'oublians de leurs devoirs, & profanans par nonchalance, la saintete de leur caractere, passent une grande partie du tems au jeu. Non, non, s'il y en a de permis, ce n'est ni pour ces femmes faineantes, ni pour ces Ecclesiastiques. Les loix de l'Eglise les déposent quand ils en font profession, & celles des Princes les privent de leurs revenus, & veulent qu'on les mette à penitence, lorsqu'ils *seront atteints & convaincus d'avoir joüé aux dez, ou d'être entré dans les lieux où l'on y joüoit.* Ils doivent, dit l'Empereur Leon, s'appliquer à la contemplation des choses divines, avec toute l'attention dont ils sont capables ; & ils se laissent emporter aux vices des laïques, & aux folies de la jeunesse. A peine ont-ils le tems necessaire pour vaquer à leurs emplois, quand ils veulent mener la vie qu'ils sont obligez de mener : & ils consument & perdent ce tems pretieux, en des divertissemens profanes. Qu'on les punisse donc selon les constitutions Apostoliques ; conclud cet Empereur, qu'on les renferme pour trois ans dans les Monasteres, d'où ils ne sortiront qu'aprés avoir fait penitence ; & au cas qu'ils retombent dans leurs pechez, qu'ils soient pour toûjours dégradez de l'Etat Ecclesiastique, qu'ils auront si scandaleusement deshonoré.

Leo Imperator novella 87.

Il s'ensuit en second lieu, que le jeu n'étant permis que comme un remede, pour reparer les forces qu'on a perduës, & rendre

un Chrêtien plus laborieux dans la suite, l'attache, & l'habitude en sont défenduës. On ne se fait pas une habitude des remedes, & tel qui s'y accoûtumeroit, ruineroit plûtôt qu'il ne rétabliroit sa santé.

Le jeu de cette nature. Joüe-t-on rarement sans passion, sans attache? C'est un amusement qui peut divertir: mais s'en fait-on une habitude, & une profession? ce n'est plus qu'un fâcheux exercice, une occupation gesnante, une source d'inquietudes, d'allarmes, de dépits, de chagrins On le sçait, on s'en plaint on voudroit bien se dompter, mais la passion & l'habitude ont prevalu. A quelque jeu que l'on joüe, n'importe, on ne sçauroit se passer de joüer; avec qui, & en quel tems, n'importe; on n'est plus maître de soi; & jamais le tems ne semble plus long, que lorsqu'on se trouve avec des gens qui n'aiment pas le jeu.

Or voilà ce que le Christianisme condamne absolument, ce que l'Eglise nonobstant son indulgence & sa douceur ne peut souffrir. Aimer le jeu, se faire une habitude du jeu, avoir une ardente passion pour le jeu; voilà ce qu'elle a regardé de tout tems comme un puissant obstacle aux vertus Chrêtiennes, & une maudite disposition à toute sorte de peché. Je m'apperçois que je m'engage insensiblement à de longues preuves, mais je les abregerai.

Je dis que l'attache au jeu est un puissant obstacle aux vertus Chrêtiennes. Penser à Dieu, & jouer; reflechir sur ses devoirs, & joüer; aimer Dieu, & aimer à joüer; vouloir prier Dieu avec l'application, le re-

pos, le recüeillement que l'on doit, & vouloir joüer, sont des choses incompatibles. Vous ne pouvez cependant être sauvez sans ces saints exercices, sans penser à Dieu, sans élever vos cœurs à Dieu, sans rapporter ce que vous faites à Dieu: mais quand vous aimez le jeu, & que cette forte passion vous domine, étes-vous dans ces dispositions?

Vous pensez à Dieu, mais c'est comme les Israëlites y pensoient, lorsqu'à l'abscence de Moïse, ils joüoient, dansoient, chantoient, buvoient & mangeoient. Vous pensez à Dieu, mais c'est comme les soldats Romains y pensoient, lorsqu'aux pieds de la Croix de Jesus-Christ ils joüoient ses habits au sort. Vous pensez à Dieu, mais c'est pour l'outrager par d'execrables blasphemes, ou pour murmurer contre lui par de secrets dépits qui vous devorent. Vous y pensez: O que vôtre esprit est bien recüeilli & bien tranquile, & que vous vous trouvez disposez à le prier;

Que dirai-je des autres vertus Chrêtiennes, telles que sont la paix, la douceur, la charité, la justice? Je dirai avec saint Basile, que toutes ces vertus font naufrage, dans la tempête du jeu, & dans l'orage des passions: que le Demon n'a inventé ce damnable exercice, que pour détruire dans une ame les sentimens de religion qu'on peut avoir; qu'il ne balance la fortune, & qu'il ne la tient suspenduë, que pour faire perdre la patience, la douceur, la tranquillité aux uns, que pour faire violer toutes les loix de l'humanité, de l'honnêteté, de la justice, de la charité aux autres.

Je dirai avec saint Ephrem, que par cette habitude du jeu, on se retranche du Corps & du Sang de Jesus Christ, qu'on retracte les vœux de son Baptême, comme si l'on se repentoit d'avoir renoncé au monde, & aux œuvres de Sathan ausquelles on s'abandonne avec une déplorable fureur. Le pensiez-vous de la sorte, mes freres? Cependant si malheureusement pour vous, la passion du jeu vous domine, vous avez dû reconnoître que jamais vous n'avez été moins Chrêtiens qu'en ces occasions, ni jamais plus portés aux vices qui deshonorent en vos personnes, la qualité de Chrêtiens.

Un joüeur & une joüeuse sont capables de tout. Une femme qui aime passionnément le jeu, & qui n'a pas de quoi le soûtenir, s'oublie aisément de son devoir. Il est vrai qu'il y en a de tres-chastes; mais il ne s'en trouve que trop, à qui cette passion fait renoncer à ce qu'elles doivent avoir de plus cher. Vagao avant que de faire passer Judith dans la tente d'Holophernes, la fit passer par la chambre de son tresor, comme pour la tenter par ce prodigieux amas d'or & d'argent qu'elle y voïoit. La passion du jeu & l'attrait de l'argent, sont d'étranges tentations à une joüeuse: Y resistera-t-elle? j'en doute fort, répond l'Autheur du traité du Jeu, qu'on attribuë à saint Cyprien.

Mais quand on n'en viendroit pas à ces excés, combien d'autres crimes la passion du jeu n'attire-t-elle pas? Que d'infidelités, de mensonges, de parjures, de contestations, de querelles, de dépits, d'imprecations, de rages, de meurtres? Saint Antonin y distin-

gue autant de pechez mortels qu'il y a de points sur toutes les differentes faces d'un dez ; & considerant les joüeurs de profession comme des ennemis de l'Eglise, de l'Etat, & d'eux mêmes, il les regarde comme des perfides, des violens, des fourbes, des faussaires, des blasphemateurs, des voleurs, des sacrileges, des idolâtres.

Où est leur bonne foi, eux qui n'ont de subtilité, de ruse, de détour que pour tromper leur prochain, & le dépoüiller? Où est leur charité, eux qui font tant de pauvres, & qui n'en assistent aucun? Leur religion? eux *qui dressent une table à la fortune*, & qui la regardent comme la maîtresse de leurs bons & de leurs mauvais evenemens? Leur douceur? eux qui sont pleins d'emportemens & de fureur? Leur sagesse? eux qui sont toûjours dans l'agitation, & dans le trouble? Leur amour pour leurs freres; eux qui les entraînent dans le precipice, qui les engagent dans leurs partis de divertissemens, & qui leur mettent dans la tête la passion du jeu? Ce jeune homme étoit assidu à son emploi, il gouvernoit son negoce, & conduisoit heureusement sa boutique ; un ami, ou une parente l'a insensiblement engagé au jeu, il s'en est enfin fait une maudite habitude, il a perdu son credit, il s'est ruiné : maudite femme qui l'as entraîné dans ce malheur ; tu en répondras devant Dieu, il n'en faut pas davantage pour te damner.

Toutes ces circonstances devroient faire trembler les joüeurs de profession, dont il est impossible que la vie ne soit pleine de déreglemens, quand même ils ne tomberoient

Aleam dico ubi dementia & furta, & venale perjurium, imperium & colloquium serpentinum. Illic rabiosa amicitia, illic atrocissimi sceleris fraternitas discordans, illic convitia sæva, nu-

pas dans quelques-uns de ces pechés grossiers dont je viens de vous parler. Quand nous se ra t-il donc permis de joüer, me dirés-vous? Ce sera quand vous en aurez besoin pour le soulagement de vôtre corps, & la liberté de vôtre esprit. Ce sera quand vous sentans épuiséz & fatiguez, vous prendrez quelque heure de divertissement, pour vous acquiter ensuite avec plus de vigueur, des devoirs de vôtre état. Ce sera quand vous reconnoîtrez que le jeu n'est pas pour vous une occasion prochaine de pechés, & que vous ne tombez en aucun de ces excés qui sont si ordinaires à tant d'autres. Ce sera quand vous ne vous en ferez pas une habitude, ni une occupation reglée; que vous en userés moderément, par bienseance & necessité. Ce sera quand vos afaires, ou le service divin ne vous appellerons pas ailleurs: Ce sera enfin quand vous vous imposerez cette loi, de ne joüer que des sommes modiques, qui n'aillent ni au delà de vôtre condition, ni au dessus de vos forces; sans cela vous ne joüerés jamais sans peché, comme je pretends vous le faire voir dans la seconde partie de ce discours.

bes insana & fera impatientia, & *Cyprian vel alius author tract. de Aleatoribus.*

II. Point. Il y a deux sortes de loix dans le jeu: celles que le caprice & la bizarerie des joüeurs y ont mises, celles que l'Eglise & la Religion y mettent. Pecher contre ces premieres loix c'est perdre son argent; pecher contre ces secondes loix, c'est perdre son ame. On tâche de ne point faire de fautes au jeu, parce qu'on y paye fort cherement tout ce qui se fait contre ces ri-

dicules loix : mais on se soucie peu de faire des playes mortelles à son cœur par des excez criminels, parce qu'on ne les regarde pas comme des fautes qui doivent être severement punies. Il faut sçavoir les loix du jeu, pour éviter une perte certaine ; il faut sçavoir les clauses que la Religion y a mises, pour éviter une damnation infaillible.

Or l'une de ces clauses est, de ne pas joüer des sommes excessives, mais de regler son jeu sur son bien, sur sa famille, sur ses engagemens, sur ses besoins futurs, sur les secours qu'on doit rendre aux pauvres, & sur mille autres chefs dont la discussion seroit infinie, si on vouloit les expliquer tous.

Il y a dans le jeu une loi de temperance & de moderation, qui paroit même plus necessaire que dans toute autre chose. Il semble que dans les autres plaisirs ou engagemens l'on se possede, que soit par raison, soit par dégoût, on ne tombe pas frequemment dans de grands exces. La passion du jeu est presque seule une passion insatiable, qui dit à tout moment comme cette sangsue de l'Ecriture, *apportes*, *apportes*, une passion aveugle, & incapable de conseil, une passion avide, vorace, meurtriere qui risque tout, qui sacrifie tout, qui consume tout pour se satisfaire. Ce n'est pas un divertissement, c'est une folie ; ce n'est pas une folie, c'est une fureur & une rage, disent les Peres.

On ne perd pas seulement dans la chaleur du jeu, ce qu'on avoit abandonné à la perte ou gain, on y perd souvent tout

son bien, & celui des autres par cette cruelle necessité où l'on se trouve de n'être plus maître de soi, quelque resolution qu'on ait faite de ne joüer que de petites sommes. Plus on perd, plus on risque dans l'esperance de regagner ce que l'on a perdu ; plus on est malheureux, plus on cherche son malheur, & par un déreglement d'esprit dont on ne sçauroit assez s'étonner ; plus on abandonne au sort ce qu'on a de liquide & de comptant, plus on avance sa ruine, & sa damnation même : O fureur ! ô cruauté ! *O manus crudeles, & ad perniciem sui armatæ, quæ bona paterna, & opes avorum sudore quæsitas ignominioso studio dilapidant !* O mains cruelles, & armées contre vous mêmes ; mains barbares & infames, qui jettez sur une table le patrimoine de vos peres, & qui perdés en peu de tems, ce qui leur a coûté tant de sueurs, & tant d'années à acquerir !

Si des familles entieres sont ruinées, si un jeune homme devore en peu de tems de grandes successions, & s'il se reduit à une honteuse mendicité ; attribuez-en la principale cause au jeu. Il s'est vû élevé tout d'un coup à une puissante fortune par la mort d'un pere ou d'un parent : ce bien qui ne lui a rien coûté à gagner, se dissipera avec la même facilité : c'est un ouvrage de ver qu'un petit souffle forma hier ; demain il ne sera plus rien par un autre souffle. Son pere qui sentoit la peine que lui avoit donné l'établissement de sa fortune, a sçu la ménager ; & ce jeune étourdi qui la reçüeille sans fatigue,

la consumera sans reflexion. Que ne joüoit-il rarement & un petit jeu ? Mais je demande de la raison à un homme qui n'en a point. Que ne moderoit-il sa dépense ? Mais je demande à un joüeur, presque l'impossible ; sa passion lui a renversé la tête, il n'est plus dans son bon sens, il le reconnoîtra lui-même quand sa fureur sera passée, il avoüera & son peché, & son malheur ; & peut-être ne testera-t-il son peché, que par raport à son malheur.

Representez vous ici ce que vous avez pû voir fort souvent, ou ce que vous n'avez peu-étre que trop ressenti en vous mêmes. Representez-vous avec saint Ambroise, la posture, la contenance, les allarmes, la fureur de deux joüeurs acharnez l'un contre l'autre. Ils tiennent les dez & battent les cartes tour à tour, s'observans à tous momens, lisans dans les yeux, dans les mains, dans les paroles de leur adversaire ce qui peut leur étre avantageux ou nuisible. Vous diriez que la fortune qui jouë avec eux, & qui se jouë d'eux, veut étre de moitié ; ils l'appellent du moins à leurs secours, & dans l'incertitude si elle leur sera favorable ou non, ils changent de couleur à chaque coup de dez. Celui qui perd fremit de rage, celui qui gagne tressaille de joye ; ou si par une fausse moderation, ils paroissent insensibles à la perte ou au gain, ils en ressentent de plus grandes revolutions dans leurs cœurs.

Ne leur demandés pas dans ce tems de crise, qu'ils épargnent leur argent, & qu'ils se souviennent de ce qu'ils ont promis : Ils ne vous écouteront pas ; car comment vous

écouteroient ils, puisqu'ils ne s'écoutent pas eux-mêmes ? Gagnent-ils? leur gain les rend plus hardis à tenir coup à celui qui perd. Perdent ils ? Leur perte les engage à hazarder ce qui leur reste, pour ravoir ce qu'ils ont perdu. Ni moderez dans leur bonne fortune, ni rendus sages par leur mauvaise, ils sont sans cesse en halaine, comme ces oiseaux qui ont toûjours l'œil sur la proye, ou comme ces gladiateurs qui ne s'observent que pour se tüer. Tantôt riches, tantôt pauvres, tantôt nuds & depoüillés, tantôt enrichis des dépoüilles de leurs adversaires. *Subitò egentes, repentè divites, deinde nudi, singulis jactibus statum mutantes.* Tantôt celui qui avoit tout n'a plus rien, tantôt celui qui n'avoit presque plus rien regagne tout : Malheureuses victimes d'une insatiable passion, qui faisant courir plusieurs patrimoines sur une table, les abandonne à de déplorables excez de crainte, & d'esperance, de joye & de desespoir, & les engage sans qu'ils s'en apperçoivent, à perdre ce qu'ils ont de plus cher, leur repos, leur bien, leur honneur, leur liberté.

Interêt de famille, éducation d'enfans, dangers d'une pauvreté & d'une mendicité prochaine, reproches de parens & d'amis, miseres du tems, larmes & gemissemens d'une femme, poursuite de creanciers, vous n'étes pas capables de les toucher. Ce sont des gens yvres, ils ne se connoissent pas, dit saint Basile : ce sont des foux & des furieux, ajoûte-t-il, il ne faut attendre d'eux ni moderation, ni raison.

Barbares, que vous ont fait ces enfans

pour les depouiller avec tant de cruauté ? Sera-t-il dit que vous ne les aurez mis au monde, que pour les y rendre miserables, que pour leur faire porter, tout innocens qu'ils sont la peine de vôtre peché ? Si vous les aimés, pourquoi les ruinez-vous ? Si vous les ruinez, comment les aimez vous ? Vous n'étes pas leurs peres vous étes leurs tyrans ; vous n'êtes pas leurs meres, vous étes leurs marâtres. Quand même vous leur laisseriez de quoi vivre, le mauvais exemple que vous leur donnés, seroit seul capable de vous perdre. Vous leur montrez ce qu'ils ne pourront jamais desaprendre ; la lépre du jeu passera de vous jusqu'à eux ; & ils vous auront l'obligation de leur damnation, ou de leur ruine. Aprés leur avoir servi d'exemples, ils serviront à leur tour de modéles aux autres, ils tromperont & ils seront trompés, & comme vous aurez été les maudites causes de tant de desordres, vous en souffrirez à proportion un nouveau surcroît de peines dans les Enfers.

Un jeu moderé où vous risquez le peu que vous voulés bien perdre, ne vous attirera pas ces disgraces. Vous joüerés sobrement, & avec quelque espece de repugnance, & quand l'interêt y aura moins de part que la bienseance, & la necessité d'un honnête divertissement, Dieu n'y sera pas offensé. Mais qu'il est rare de demeurer dans ce juste milieu ! Qu'il est difficile d'avoir cette moderation si necessaire ! Il est plus aisé de s'abstenir de joüer, que de ne pas joüer au delà de ce que l'on peut raisonnablement emploier au jeu. Dans la premiere de ces rencontres,

c'eſt la raiſon qui agit, & qui arrête la paſ-ſion : Dans la ſeconde, c'eſt la paſſion qui domine, & qui l'emporte ſur la raiſon. Dans la premiere, on s'éloigne du danger ; dans la ſeconde, on le cherche. Y perira-t-on ? N'y perira-t-on pas ? Me voilà, M. bien éloigné de mon deſſein : je voulois, ce ſemble, excuſer un jeu mediocre ; & à peine en puis-je trouver un qui le ſoit.

J'aime donc mieux me reduire aux termes des loix, non ſeulement Eccleſiaſtiques, mais même civiles, qui pour empêcher la ruine des familles, & arrêter le cours des deſordres publics, ont fait de ſi ſeveres ordonnances contre les jeux de hazard. Je n'en rapporterai qu'une partie, & je n'avancerai rien que ſur des témoignages, & des preuves inconteſtables.

Les Rois & les Magiſtrats, auſſi bien que les Conciles, & lee Papes ont de tout tems regardé les joüeurs, comme des corrupteurs de la jeuneſſe, comme des peſtes de l'Etat, comme de dangeureux tentateurs de leurs freres, comme des gens ennemis des bonnes mœurs ; & enfin comme des infames qu'il falloit chaſſer honteuſement des republiques. C'eſt pourquoi ils ont fait de tres ſeveres loix contre ceux qui tenoient, & qui frequentoient des academies du jeu, ordonnans aux Juges de les bannir pour jamais des Villes, les declarans incapables d'aucune charge de magiſtrature, leur oſtant par une excluſion formelle, la liberté d'en acheter, & de les exercer, & celle même de rendre aucun témoignage en juſtice. Liſez les Ordonnances de nos Rois, vous y trouverez en ter-

mes

mais exprez ce que je dis : Et sur cela je fais deux petites reflexions que je vous prie de faire avec moi.

La premiere, que c'est en quelque maniere avoir perdu le bon sens, que de s'exposer volontairement à de telles peines. Il est vrai qu'on ne met pas à present en execution de si severes Ordonnances : mais il est vrai aussi que bien loin d'avoir esté abrogées par des Declarations contraires, elles ont esté réiterées de temps en temps, afin de retenir dans le devoir par des peines civiles, des peuples que la raison & la soûmission aux loix divines n'y retenoient pas.

Charles V. confirma de son temps ce que saint Loüis avoit établi sur ce sujet ; François I. ce qu'avoit fait Charles V. Charles IX. ce qu'avoit fait François I. Henry III. ce qu'avoit fait Charles IX. & Loüis XIII. d'heureuse memoire ce qu'avoient fait ses augustes & sages predecesseurs, jusqu'à vouloir que ceux *qui se trouveront convaincus d'avoir esté trois fois aux academies de jeu, soient declarés infames & intestables, & que les oppositions en ce chef soient reçûes contre eux, lorsqu'ils se presenteront pour avoir quelque office que ce soit :* jusqu'à commander aux *Juges de se saisir de ceux qui s'y trouveront, aussi bien que de leur argent, de faire, & parfaire le procez, tant aux joüeurs, qu'aux proprietaires & locataires des maisons qui les recevront.* *Ordonnance de Loüis XIII de 1629. art. 137.*

La seconde reflexion que je fais, est que les loix humaines n'estans que des écoulemens de la loi divine, on est marqué d'un bien autre caractere d'infamie, & condam-

né de Dieu à bien d'autres peines, dans l'exercice assidu & perseverant d'une profession, qui paroit si infame, & si criminelle aux yeux des hommes. Ce que des Princes condamnent avec tant d'équité & de justice, seroit-il bien possible que vous l'approuvassiez, ô mon Dieu, que vous laissassiez impunis des gens qui menent une vie errante, & qui ne sçavent à quoi passer le temps, qui suivent sans regle, sans religion, sans conduite, le torrent de leurs passions, & de celles d'autrui? Des gens qui se ruinent, & qui vous offensent, pendant que des Rois animez de vôtre esprit ne peuvent les souffrir dans des états bien reglez, & qu'ils se servent, pour les punir, de l'autorité que vous leur avez mise vous-même entre les mains?

J'avouë bien (c'est la remarque que fait Salvian) & ce qu'il dit de son temps, nous pouvons par la même raison le dire du nôtre.) J'avouë bien que la fureur du jeu n'est ni si violente, ni si ordinaire, qu'elle l'a esté par le passé. J'avouë bien qu'on ne jouë, & qu'on ne perd plus des sommes aussi excessives, que celles que l'on joyoit, & que l'on perdoit autrefois. Mais graces en soient renduës, non à la religion, & à la moderation des joyeurs, mais aux fleaux publics & aux miseres particulieres. *Quod non agantur quæ priùs acta sunt, miseriæ beneficium est non disciplinæ.*

On ne jouë plus dans Mayence, ni dans Marseille, dit ce grand homme, parce que ces Villes sont toutes ruinées. On ne jouë plus, ni à Cologne qui est pleine de trouppes ennemies, ni à Treves qui a esté pillée,

& détruite par quatre fois. On ne joüe plus comme l'on faisoit dans la plupart des villes de France & d'Espagne : Le feu de la guerre, & le fleau de la famine n'y ont laissé que de tristes vestiges de ce qu'elles estoient auparavant. Ce n'est par tout, que miseres, que nudité, que pauvreté, que faim. Ceux qui étoient riches, ne le sont plus; & par ce principe, ceux qui joüoient, ne joüent plus.

Auparavant on ne voyoit que jeux, & que festins, à present chacun se renferme dans sa maison, chacun ménage, malgré soi, le peu qui lui reste, & les choses sont venuë, heureusement ou malheureusement, en un tel point, que ce qui se faisoit auparavant par une profusion criminelle ne se fait plus, par une épargne à laquelle on est forcé. *Quod priùs actum est, vitiositatis fuit; quod nom agitur, necessitatis.* Les miseres de l'état, & l'épuisement du tresor public ne permettent plus qu'on fasse d'aussi grandes, d'aussi ridicules, & d'aussi excessives dépenses qu'on faisoit par le passé. *Calamitas fisci, & mendacitas ærarii non sinit, ut in res nugatorias, perditæ profundantur expensæ.*

Quoique l'on voye encore aujourd'hui, une grande dissipation de biens qui se perdent dans le jeu comme dans un abysme, ou dans une voirie; il ne s'en dissipe plus tant, parce qu'on n'en a plus tant à perdre : mais si l'on est plus moderé, & plus sage devant les hommes, en est on moins criminel devant Dieu ? A peine la misere du temps oblige-t-elle quelques parti-

culiers, de rentrer en eux-mêmes pour demander au Seigneur, pardon de leurs excez passez, & faire cette ferme resolution, que quand ils auroient autant d'argent, qu'ils en ont perdu, ils ne voudroient jamais l'employer au jeu.

Tous les autres ne se retranchent que par necessité, & la passion de joüer les domine si fort, que c'est la pure misere qui les retient, malgré eux, dans le devoir: Chose si vraye, que dans leurs miseres mêmes, ils ne peuvent calmer cette fureur, ne faisant que trop connoître par les sommes modiques qu'ils joüent, & qui toutes modiques qu'elles sont, excedent leur pouvoir, ce qu'ils feroient s'ils estoient plus riches.

Changeons l'ordre des tems, nous dirons la même chose du nôtre. Faut-il ouvrir des plaïes qui seignent encore, & rappeller dans vôtre imagination, la triste image de tant de maux qui ne vous est que trop presente? Vous jouez de grosses sommes pendant que tant de familles languissent, que le pain manque à tant de pauvres, que les membres de Jesus-Christ sont exposez à toutes les rigueurs de la faim, que la mort est peinte sur leurs visages, & qu'ils vous demandent dans leur extrême necessité, de quoi leur procurer quelque petit soulagement. Vous jouez de grosses sommes au scandale de la religion & des gens de bien, aux dépens des marchands, des artisans, & de vos creanciers que vous ne payez pas, avec autant de fidelité & de promptitude que vous devriez.

Retranchez de vôtre jeu tant de superfluitez, ou pour mieux dire ne joüés plus. Ce qui vous seroit peut-être permis en d'autres tems, vous est deffendu en celui-ci. Guerissez cette maudite habitude par de bonnes. Vous aimiez le jeu à cause que vous joüiez souvent ; abstenez vous de joüer, & vous ne l'aimerez plus. Vous aimiez le jeu pour passer le tems : Hé ! ce tems ne passe que trop-tôt, tems fugitif, tems irreparable, tems du bon usage duquel dépend vôtre bienheureuse éternité. Ce tems ne passe que trop-tôt : en avez-vous de reste, si vous voulez le bien emploïer ? Le soin du ménage pour une femme, l'amour de sa profession pour un homme, l'obligation des uns & des autres, & de se santifier par la priere, par la visite des lieux saints par la frequentation des Sacremens, par l'assiduité à entendre la parole de Dieu, & à assister aux offices divins : c'en est là assez pour ne pas trouver de tems de reste. Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas d'autres divertissemens innocens ! hé comment passent le tems ceux qui ne joüent jamais ; & qui neanmoins arrivent à une vieillesse heureuse & tranquille ?

Ne joüez donc plus ; Que vôtre famille, que vos creanciers, que vos enfans, que les pauvres s'apperçoivent que vous ne joüez plus : & imitans la sage conduite de l'Econome de nôtre Evangile, faites ce qu'il fit. Il avoit dissipé une grande partie du bien de son maître, mais il voulut conserver le reste par une prudence que ce maître, tout choqué qu'il étoit auparavant de sa dissipation, approuva. Il se fit des amis, afin qu'ils lui

rendiſſent ſervice dans ſon malheur ; faites-en de même, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vous en avertit ; &, ce que vous dépenſerés au jeu, donnés-le aux pauvres, afin que ces amis fideles & reconnoiſſans vous *faſſent entrer avec eux dans les tabernacles éternels. Amen.*



DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE,
POUR LE IX. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES INSPIRATIONS DIVINES,

Si cognovisses & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi: nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis...... eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ. *Luc.* 19.

Si tu avois connu au moins en ce jour, ce que le Seigneur a fait pour t'apporter la paix: mais à present toutes ces choses te sont cachées, à cause que tu n'a pas connu le tems auquel il t'a visité.

QUELS reproches, mes chers auditeurs, quelles plaintes, quels avertissemens, quelles menaces! reproches d'in-

fidelité & de rebellion : Jerusalem que Dieu avoit si long-temps gouvernée par ses loix, protegée par sa bonté, comblée de graces & de bienfaits par son infine misericorde, l'a cependant oublié, méconnu, abandonné, outragé. Quelles plaintes? elles sont entrecoupées de gemissemens & de soupirs : Jesus-Christ qui prévoit la ruine future de cette malheureuse Ville, en est si touché de compassion, qu'il en pleure. Quels avertissemens! il ne tient encore qu'à elle de profiter des instructions qu'il lui donne, & de jouir dans ces derniers jours de la paix qu'il apporte Quelles predictions! quelles menaces! Elle n'a pas voulu connoître le temps auquel Dieu l'a visitée; un jour viendra que ses ennemis l'environneront de tranchées, qu'ils la serreront de prés, qu'ils la razeront, qu'ils la détruiront elle & ses enfans.

Plût à Dieu, mes freres, plût à Dieu que ces reproches, ces plaintes, ces menaces ne nous regardassent pas, ou qu'aprés avoir si souvent abusé comme Jerusalem des graces du Seigneur, nous nous missions au moins en ce jour en état d'écouter ses avis, & de connoître les visites dont il nous honore. Dans la pensée d'un Pere, il nous visite en plusieurs manieres. par les commandemens qu'il nous fait, par les afflictions qu'il nous envoye, par les miracles qu'il expose à nos yeux, enfin, par les inspirations dont il nous prévient, & les graces actuelles qu'il nous donne.

Dieu visita autrefois les Juifs en toutes ces manieres. Tantôt il leur faisoit connoî-

tre sa volonté par les loix qu'il leur imposoit, tantôt sa justice, par les fleaux dont il les frappoit souvent sa toute puissance par les prodiges qu'il operoit en leur faveur ; toûjours sa bonté & sa misericorde, par les inspirations dont il les prevenoit.

Ces inspirations qui sont, à proprement parler, les visites de Dieu, ne sont-elles pas encore aujourd'hui plus frequentes ? Et cependant quelque prevenus que nous soyons de tant de graces actuelles, connoissons nous mieux qu'eux l'obligation qu'il y a d'y répondre, & le danger d'y resister ?

C'est là, selon tous les Peres, ce que Jesus-Christ veut nous apprendre dans ces paroles de mon texte. Le peché d'une ame qui méconnoît, & qui rejette les inspirations de Dieu. *Si cognovisses & tu* : Le malheur d'une ame quand elle les a méconnuës & rejettées : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* Voilà tout mon dessein. Ce que nous faisons contre Dieu, quand nous resistons à ses inspirations : ce que Dieu fait contre nous, pour punir nôtre resistance. Nôtre infidelité ; nôtre châtiment : Ces deux considerations devroient nous faire trembler, puisqu'elles tirerent autrefois des larmes des yeux de Jesus-Christ méme. Division.

Je ne puis mieux entrer dans la discussion des importantes verités que j'ai à vous dire dans ce premier Point ; qu'en supposant d'abord avec les Peres & les Theologiens, qu'outre les graces qui nous sont données pour autrui, il y en a de deux sortes qui regardent nôtre santification particuliere I. Point.

l'habituelle, & l'actuelle. J'appelle avec eux grace habituelle, une qualité surnaturelle & divine, qui demeurant dans nôtre ame, la purifie des pechez qu'elle a contractez, la retablit dans l'amitié de Dieu, & lui donne à ses yeux une je ne sçai quelle beauté qu'elle n'avoit pas. Grace de reconciliation qui nous est gratuitement accordée, en consideration des infinis merites de Jesus-Christ; grace d'union, qui nous unit à lui comme des membres vivans à leur chef, grace d'adoption qui nous rend ses coheritiers, grace de justification qui nous sanctifie, & nous donne une espece de droit sur le Ciel.

J'appelle avec eux graces actuelles, ces secours que Dieu nous accorde à chacune de nos actions, soit pour nous porter à faire penitence, si nous sommes pecheurs, soit pour vous faire perseverer dans la vertu, si nous sommes justes. Graces qu'ils appellent les visites d'un Dieu, qui s'approche de nous par les inspirations dont il nous previent, par les pensées de salut, & de conversion qu'il nous donne, par mille bons mouvemens qu'il produit en nous, independemment de nous, & lorsque nous y pensons le moins

Combien de fois, mes freres, recevez-vous de ces graces tantôt exterieures, par les predications que vous entendez, par les bons avis d'un homme spirituel qui vous conduit, par la lecture d'un livre qui vous touche, par quelques exemples tragiques qui vous effrayent; tantôt interieures par une vive connoissance de vos pechez & de vos mi-

feres, par un salutaire empressement de vous en delivrer, par les agitations & les remords de vôtre conscience, par des pieuses pensées de travailler tout de bon à vôtre conversion.

Ces inspirations qui vous viennent d'en-haut, ces agitations subites qui vous tirent de vôtre assoupissement & de vôtre lethargie, ces rayons échapez qui vous éclairent au milieu de vos tenebres & qui vous font voir ce que vous ne voyez pas : ce sont ces graces actuelles : dont je parle ; ce sont là ces visites d'un Dieu qui vous sollicite, qui vous avertit, qui vous presse, qui vous intimide, qui vous encourage, qui vous instruit, qui vous fortifie, qui vous attire à soi par les exhortations qui vous fait, par les exemples qu'il vous montre, par les dangers qu'il vous découvre, par les prodiges qu'il opere en vôtre faveur, par les bons avis qu'il vous donne, & les moyens qu'il vous offre d'en profiter. *Suadens exhortationibus, monens exemplis, terrens periculis, invitans miraculis, docens intellectum, inspirans consilium, cor ipsum illuminans, & fidei affectionibus imbuens,* dit excellemment saint Prosper. *Lib. 2. de vocat gentium. c. 26.*

Benissons ici l'infinie misericorde d'un Dieu qui vient avec tant de bonté nous chercher dans nôtre égarement, nous conduire dans nos tenebres, nous soûtenir dans nôtre foiblesse, nous instruire dans nôtre ignorance, nous exciter dans nôtre langueur : mais déplorons en même temps avec Jesus-Christ l'aveuglement, la nonchalance, la malice d'une infinité de Chrétiens qui observent si

peu le tems de ces visites du Seigneur, qui appliqués & ardens à profiter des moindres occasions qui peuvent contribuer à leur fortune, negligent ces moyens de leur salut, les laissent volontairement échaper, & les combattent même par une noire & lâche infidelite. Car c'est à eux encore plus qu'aux Juifs, qu'on a droit de faire ce sanglant reproche : *Si cognovisses & tu, & quidem in hac die quæ ad pacem tibi.* Cherchons avec frayeur les causes de cette infidelité, examinons d'où elle vient : quelles en sont les marques, les degrez, les desordres.

La premiere cause, & le premier degré de cette infidelité aux inspirations, & aux visites de Dieu, est le peu de cas qu'on en fait. Nous sommes arrivez à ces temps malheureux, où soit par ignorance, soit par corruption, on ne compte presque parmi les graces, & les visites du Seigneur, que ces mouvemens forts, victorieux, dominans, où Dieu usant de sa souveraine puissance, tire une ame de ses engagemens criminels, avec autant de rapidité & d'empire, que cet Ange qui vouloit sauver Loth, le tira de l'embrasement de Sodome, ou que cet autre qui prenant le Prophete Habacut par les cheveux, le transporta de Judée à Babylone, sans qu'il sçût où il alloit. *Apprehendit eum Angelus Domini in vertice, & portavit eum in impetu spiritus sui.*

On ne regarde comme de vraies graces, que ces graces efficaces, choisies, impetueuses qui enlevent un pecheur, qui l'emportent qui le terrassent, qui lui font dire, sans qu'il ait presque le loisir de se reconnoître, ce que

disoit Saul subitement revenu de sa fureur ? *Seigneur que voulez-vous que je fasse* ? On n'aime enfin qu'à se sentir enlevé *par ces esprits d'orage & de tempeste qui executent les ordres du Seigneur*, & qui les font infailliblement executer. Jusques là les pecheurs perseverent dans leurs desordres, attendans toûjours ces visites impetueuses, & ne faisans nul cas de tant inspirations qui pourroient commencer leur salut, comme elles ont commencé celui de tant d'autres qui leur ont esté fideles. Jusques là ils se roulent toûjours dans la fange, & dans l'ordure : & quoique Dieu leur dise comme à Elie, qu'il *ne vient pas toûjours ni parmi ces vents forts, qui renversent les montagnes, ni au milieu des tourbillons, & des feux qui ébranlent, & qui brisent ce qu'ils trouvent à leur passage*, mais que souvent il vient doucement, *aprés qu'un petit Zephir a preparé son arrivée* ils se soucient si peu de ces premieres graces, qu'ils n'y font nulle attention. Avis salutaires, exemples tragiques, corrections faites à propos, songes nocturnes, & visions effroyables, calamitez, maladies, lectures de bons livres, occasions de bien faire, reproches d'avoir mal fait ; craintes des jugemens divins, pensées de l'enfer, & de l'éternité : Visites & dons de Dieu qui avez commencé la conversion de tant de gens, on ne veut pas vous connoître ou vous traitte comme les Juifs ont traitté la personne de Jesus-Christ même, on vous méprise : *Si cognovisses & tu.*

Si vous les connoissiés, mes freres, vous en feriez bien plus de cas : vous en verriés la

necessité, vous ne pouvés rien faire pour vôtre salut sans elles: la gratuite dispensation, vous n'y avez aucun droit ; la rapidité, vous ne pouvez plus les rappeller quand elles sont passées ; le prix, c'est d'elles que dépend vôtre conversion, & vôtre perseverance. *Si cognovisses & tu.*

Si vous les connoissiez, vous verriez qu'elles vous sont d'une necessité absoluë. Vous pouvez estre Saints sans biens, sans credit, sans honneur ; mais vous ne le pouvez estre sans ces visites de la misericorde d'un Dieu, & sans ses premiers rayons du Soleil de justice qui se leve sur vous. Vous ne le pouvez faire, à moins que reflechissant sur l'énormité de vos pechez, vous ne vous sentiez émûs de cette crainte, qui est le commencement de la sagasse : à moins que jettans les yeux sur l'infinie bonté de Dieu, vous n'avez une humble confiance qu'il vous les pardonnera ; à moins que vous n'attendiez ce pardon des infinis merites de Jesus-Christ son Fils ; à moins que vous ne haissiez ce qui lui deplaît, & que vous ne l'aimiez comme source de toute justice, disent les Peres du Concile de Trente. Or ce sont là les bons offices que vous rendent ces inspirations, & les graces actuelles dont je vous parle ; graces qui vous disposent à cet amour parfait, graces que les Peres d'un autre Concile ont appellées pour cet effet graces de justification, non pas en ce sens qu'elles nous rendent effectivement justice : mais en ce qu'on estant aîdé dans les differences occasions qui se presentent, nous y trouvons de tres-grandes dispositions à nôtre justificat ion, soit pour

Concil. Trid sess. 6. 6. 5. &c.

l'operer, soit pour y perseverer. *Si cognovisses & tu.* Si vous connoissiez toutes ces choses, vous en feriez vôtre profit ; c'est donc vôtre ignorance, mais une ignorance crasse, affectée, maligne, qui est la premiere cause de vôtre infidelité & de vos desordres.

Le seconde, c'est l'oisiveté & l'inaction. L'Epouse des Cantiques connoissoit assez l'honneur que lui faisoit son bien-aimé, quand il la venoit voir, elle estoit persuadée de sa bonté, convaincuë que ses visites lui estoient également necessaires & utiles. Cependant la negligence l'emporta sur le devoir, & ayant differé à lui ouvrir la porte, elle ne le trouva plus, quand elle se leva pour le faire entrer.

Elle ne l'avoit pas directement rebuté, dit Richard dit saint Victor ; Au contraire, elle lui avoit allegué des raisons, que la civilité, & la bienseance autorisent, & dont probablement il devoit se satisfaire. Je me suis deshabillée, voulez-vous que je me r'habille ? J'ai lavez mes pieds, est-ce que je les sallirai de nouveau ? Specieux pretextes, vous ne futes pas cependant reçûs : excuses imaginaires & frivoles, vous ne fûtes pas écoutées. Amante indiscrete, tu t'avisas ensuite dé lui ouvrir la porte, mais tu y avois pensé trop tard, il s'estoit déja retiré : *Jam declinaverat atque abierat.*

Etrange exemple ! qui devroit bien vous faire reflechir sur vous mêmes, mes freres, & vous rendre fideles aux premieres graces que Dieu vous fait. Cette épouse estoit dans son lit ; ne vous endormez-vous pas souvent

dans l'accomplissement de vos devoirs ? Elle avoit écouté la voix de son bien aimé ; mais elle n'y avoit pas répandu assez tôt : combien vous vient-il d'inspirations ausquelles vôtre nonchalance vous empêche de répondre ? Les pretextes qu'elle avoit apportez pour se justifier, marquoient sa delicatesse, & son panchant à ne se pas gesner : Ah qu'il y a de molesse parmi ceux mêmes qui se piquent de devotion ! Qu'il y a d'amour propre, & d'immortification soûs un habit, & une profession de penitence.

Il n'en faut pas davantage à Dieu, pour nous accuser d'infidelité. Que dis-je ? il ne nous en faut pas davantage pour nous en accuser nous-mémes au tribunal de nôtre propre conscience. En agit-on de la sorte en toute autre rencontre que celle ci ? A-t-on pour les visites, & pour les premieres faveurs des hommes, la même froideur, & la même indifference qu'on a pour celles de Dieu, demande Saint Bernard.

Un Courtisan que son Prince regarde avec quelque espece de distinction, & à qui il fait l'honneur de dire en passant quelques paroles, se croit le plus heureux homme du monde. Le seul pouvoir d'approcher de son Roi, le console, le rejouït, le rend vigilant, appliqué, attentif au moindre progrés de sa fortune. Ce n'est qu'une œillade, ce n'est qu'un petit mot, n'importe : là-dessus il établit ses esperances, il se rend plus assidu à la Cour, & plus exact à tous ses devoirs ; là dessus il n'y a oint de projets qu'il ne forme, de momens qu'il ne menage, d'empressemens qu'il ne témoigne, de mesures

qu'il ne prenne, de machines qu'il n'éleve, de ressort qu'il ne fasse joüer. On le trouve le matin à la Cour, on l'y trouve le soir, contraignant son humeur, renonçant à ses plaisirs, veillant, courant, cherchant de bons avis, tâchant d'en profiter; & d'autant plus content de soi,& qu'ayant l'honneur de voir son Prince, & d'en estre vû, ces premieres faveurs ne sont, ce lui semble, que des dispositions à de plus grandes. Assiduitez, neanmoins humiliations, affectations de plaire, craintes de déplaire, souvent aussi inutiles à un Courtisan, aprés plusieurs années, que s'il avoit passé ses jours dans un desert.

Dieu dont les premieres graces ne sont que des voyes & des preparations à de secondes, est le seul qu'on n'écoute, qu'on ne regarde, qu'on ne consulte, qu'on ne recherche pas. Nous devrions lui faire la cour, & c'est lui-même qui nous la fait; c'est lui même qui nous inspire, qui nous sollicite, qui nous invite, qui nous prie, non pour son interêt, mais pour le nôtre,non pour en recevoir plus de gloire, mais pour nous rendre plus heureux, non pour nous demander quelque chose dont il ait besoin, mais pour avoir lieu de nous donner ce que nous lui demanderons.

Avec tout cela, sommes-nous plus diligens à profiter de ces premieres faveurs, à recueillir ces bienfaits naissans, à obeïr à ces inspirations, à marcher dans ces voyes de salut qu'il nous montre! Avec tout cela, sommes-nous plus ardens à nous attacher à lui,plus disposés à détruire en nous ce qui lui déplaît,

plus empressez à nous lever de nôtre lit, & à renoncer à nos plaisirs, plus appliqués à écouter sa voix, & à lui répondre ? Quelle nonchalance, quelle inaction, quelle tiedeur, quelle ingratitude, quelle infidelité, s'écrie saint Bernard ? Le Dieu de majesté nous pale, & nous faisons la sourde oreille pour donner toute nôtre attention, & tous nos soins aux niaiseries, & aux folies du monde ? *Alloquitur nos Deus majestatis, & avertimus aurem, & ad nestio quas ineptias convertimur.* Le Createur a la bonté de nous appeller, à soi, & une vile creature, un ver de terre, ne daigne pas de l'écouter : *Vilissimus vermis clamantem ad se audire dedignatur Creatorem.*

Quantæ temeritatis, imò quantæ insaniæ est, si fortè dùm alloquitur, &c. D. Bern serm. 5. de diversis.

Nous n'en demeurons pas là. Non seulement nous ne faisons, & nous ne faisons pas cas des inspirations de Dieu : non seulement nous les negligeons, & nous les détournons de nous ; nous les combattons encore, & nous leur resistons, troisiéme marque & troisiéme degré de l'infidelité de la pluspart des Chrêtiens. Dans les premiers, c'est ignorance, aveuglement, mépris ; dans les seconds, c'est dissipation, inaction, negligence: mais dans les troisiémes, c'est corruption, malice, opiniâtreté, rebellion : nous remarquons ces trois degrés dans les Juifs.

Ils ont méconnu Jesus-Christ, ils l'ont méprisé ; il estoit venu au monde, & le monde ne l'a pas connu ; il est venu chez ceux qui l'attendoient, & ils ne l'ont pas reçû, Quelquefois ils l'ont estimé, & admire méme : qui est cet homme qui sçait des langues qu'il n'a jamais aprises ? on n'a jamais parlé

comme il parle ; c'est ce qu'ils disoient par de frequentes exclamations, & cependant aprés l'avoir, écouté, loüé admiré, ils se retiroient aussi froids, & aussi peu resolus de faire ce qui paroissoit les avoit touché, que s'ils ne l'avoient point entendu *Mirabantur*, *&* *non convertebantur*, dit saint Augustin. Enfin ils en sont venus jusques à ce point de malignité de felonie, de rage, que de le haïr, de le maltraiter, de le faire passer pour un seducteur, de le chasser de leur Synagogue, de l'attacher, & de le faire mourir sur une Croix.

Je ne puis me persuader qu'il y ait des Chrêtiens qui veuillent porter leur infidelité, & leur fureur à ces abominables excez, mais on ne reçoit guere mieux ses inspirations & ses graces. Les uns les rejettent, & n'en veulent point ; les autres les combattent par une rebellion, & une opiniâtreté ouvertes. Il en a qui avec une tête dure & des cœurs incirconcisleur resistent ; il y en a qui esclaves des creatures, aiment mieux se perdre avec elles, que les quitter. Ils connoissent leurs desordres, & ils veulent y perseverer ; ils sçavent qu'ils se damnent, & ils veulent se damner. La crainte & la honte qui retiennent les autres dans le devoir, ne le retiennent plus ; la conscience qui inquiete, & qui tourmente les autres, nes les tourmente & ne les inquiete plus ; la multitude & la complication de leurs engagemens, la fougue & la violence de leurs passions, la durée & la force de leurs habitudes, leur ont presque osté toute connoissance, & tout sentiment.

Y a-t-il de ces gens, me direz vous ? Hé

las ! il n'y en a que trop. Tels ſont ceux qui fuyent les occaſions de ſe faire inſtruire de leurs devoirs, qui ne veulent ni lire de bons livres, ni entendre de predications, ni recevoir d'inſtructions, de peur que donnans trop d'attention à ce qu'on leur diroit, ils ne ſe ſentent obligez de faire ce qu'ils ſont reſolus de ne pas faire.

Tels ſont ces impudiques inveterez, qui entendans quelquefois la même voix qu'Hero les entendit, qui ne leur eſt pas permis de joüir de la femme d'autrui, entretiennent de longues, & de criminelles habitudes avec de malheureuſes creatures qui les damnent: Ces voleurs & ſes uſuriers de profeſſion, qui ſçachans qu'ils ne peuvent en conſcience retenir du bien mal acquis, ne veulent, de peur de le rendre, entrer dans le détail de leurs affaires, ni conſulter des caſuiſtes qui leur découvriroient ce qu'ils apprehendent de ſçavoir: Ces vindicatifs & ces furieux qui tout convaincus qu'ils ſont en état de damnation, s'abandonnent à tous les mouvemens de leur fureur; & nonobſtant les inſpirations de Dieu, les prieres de leurs amis, les avis des gens de bien, leur interêt même, veulent abſolument ſe vanger. O ingratitude, ô malice ! Eſt-ce que l'on reſiſtera impunément à ces inſpirations, & à cet graces ? Non, mes freres, vous venez de voir l'infidelité d'une ame qui les méconnoît, & qui les rejette; mais vous allez entendre quel eſt ſon malheur, quand elle les a méconnuës & rejettées.

II. POINT. Ce malheur d'une ame eſt grand, & je remarque d'abord, conformement aux paroles

de Jesus Christ, qu'il consiste en deux choses, à ne pas connoître la grandeur de la perte qu'elle souffre, *Nunc autem abscondita sunt oculis tuis*; C'est la premiere : A se voir livrée à toute la rage de ses ennemis, *Inimici tui circundabunt te vallo, & coangustabunt te undique*, c'est la seconde. Une ame qui resiste aux inspirations & aux graces actuelles de Dieu, en est souvent privée sans qu'elle s'en apperçoive, premier malheur. Une ame qui resiste aux inspirations & aux graces actuelles de Dieu, se trouve enfin assiegée, pressée, accablée par ses ennemis, exposée & abandonnée à leur fureur, second malheur. Jerusalem dont Jesus-Christ nous parle dans nôtre Evangile, en est un triste exemple : rendons-nous sages, & fideles à ses dépens.

On ne repond jamais aux inspirations, & aux premieres graces de Dieu, sans quelque recompense, on n'y resiste pas aussi sans quelque chastiment. S'il y a des graces que Dieu nous donne comme bon, il y en a aussi qu'il nous donne, ou qu'il nous refuse comme juste, dit saint Fulgence. Ces premieres graces dont je viens de vous parler, sont des purs dons de son infinie misericorde; & comme rien ne nous est moins dû qu'elles, rien ne nous est accordé plus gratuitement qu'elles. Mais si nous y répondons, le même Dieu qui ne nous doit rien, se fait une espece de loi & d'engagement de nous en donner d'autres. Fideles en peu de choses, nous sommes établis sur plusieurs; il augmente ce qu'il a commencé, il entretient ce qu'il a semé, & ce qu'il nous a gratuitement accor-

dé par une misericorde qui nous a prevenus, lorsque nous en estions indignes, il le perfectionne par une misericorde qui nous suit, lorsque nous y contribuons de nôtre part. *Quod cepit auget, quodt seminat enutrit, & quod misericordiâ præveniente donavit indignis, ad effectum perfectionis misericordiâ subsequente perducit.*

A proprement parler il ne nous doit rien de tout cela. Cependant comme il nous a promis quelque chose si nous lui sommes fideles, il nous donne par une espece d'engagement & de justice, ce qu'il nous accorde par un effet de sa bonté. Mais aussi comme il nous a souvent menacé, que le mépris que nous ferons de ses graces, seroit suivi de la soustraction de plusieurs autres ? par le même principe qu'il fait des secondes faveurs à ceux qui ont répondu aux premieres, il suspend, ou, il arrête entierement le cours de ces benedictions subsequentes, à ceux qui ont rejetté ses premiers dons. *Qui habet dabitur illi, & quicumque non habe, etiam quod putat se habere auferetur ab eo.* On donnera à celui qui a déja, & l'on ostera à celui, qui n'a pas, ce qu'il croit avoir.

Cet Oracle de Jesus-Christ me donne lieu de faire avec les Peres deux importantes reflexions. La premiere, qu'on ne rejette jamais aucune inspiration, ni aucune grace, qu'on ne s'atire deux grands malheurs, l'un de perdre cette grace, l'autre d'en perdre encore plusieurs que Dieu eût données, si on avoit esté fidele à la premiere.

Cette inspiration se perd, pourquoi ? Parce qu'il y a cette difference entre la grace-habi-

tuelle, & les graces actuelles, que l'une a quelque chose de permanent, au lieu que les autres n'ont pour ainsi dire, qu'un estre fluide & rapide. L'une demeure en nous, soit que nous agissions, soit que nous n'agissions pas ; & les autres qui ne sont que des actes passagers, se dissipent. L'une est une forme inherente qui nous santifie ; les autres sont des voix qui se perdent, des éclars qui s'évanoüissent, des bons mouvemens qui estans negligez ne reviennent plus.

Si j'en crois Origene, c'est peut-estre pour cette raison que Dieu s'est fait voir à Abraham comme un voyageur, & à Isaïe comme un courrier ; qu'il s'est fait sentir aux Juifs comme un vent, & à Jeremie comme un tourbillon ; qu'il a apparu à saint Jean comme une nuée, & à Ezechiel, dans le mouvement d'une rouë. Etranges visions, mysteres encore plus étranges, qui vous font connoître quelle est la rapidité de cet esprit du Seigneur, de ces inspirations d'en haut, de ces bonnes pensées, de ces pieux mouvemens. Negligez-vous d'y répondre ? Tout cela passe comme la diligence d'un voyageur, la vîtesse d'un courrier le souffle d'un vent, l'impetuosité d'un tourbillon, la rapidité, d'une rouë, & d'une nuée. Vous pouvez bien conserver le souvenir de ces inspirations & de ces graces, vous pouvez bien en marquer les lieux & les temps ; & ce n'en est là que trop pour vôtre condamnation : mais si vous les avez rejettés, elles sont perduës pour vous, & par un surcroit de malheur, vous vous exposez au danger d'estre privez pour jamais de plusieurs autres graces que vous eussiez

reçûes, si vous aviez esté fideles aux premieres.

Qui le dit? tous les Peres. Ces graces actuelles étoient des semences qui eussent fructifié au centuple, c'estoient des talens que vous eussent enrichi : vous avez étouffé ces semences, elles ne produiront rien ; vous avez caché ces talens, on vous regardera comme des serviteurs inutiles qui meritent d'estre jettez dans les tenebres exterieures. En rejettant ces bons mouvemens, vous avez fermé sur vous toutes les avenuës de la grace; & comme dans la nature il n'y a aucune forme qui soit reçûe dans un sujet, où il n'y a point de disposition qui ait quelque rapport avec elle, jamais la grace habituelle, qui est la forme de vôtre justification, ne demeurera en vous, si vous ne recevez ces inspirations qui sont surnaturelles comme elle ; & qui dans les decrets de Dieu, doivent commencer vôtre salut.

Ce sont ces bons mouvemens qui preparent vôtre cœur, mais il faut que vous y cooperiez ; ce sont eux qui vous disposent à la grace habituelle, mais il faut que vous y répondiez. Ils viennent immediatement de Dieu, qui vous les inspire sans vôtre cooperation ; mais afin qu'ils vous soient utiles, & qu'ils vous attirent d'autres graces, il faut, dit saint Augustin, que vous leurs ouvriez vôtre cœur. Si ces bons mouvemens ne venoient de Dieu, ils n'auroient aucun raport avec la grace santifiante ; mais si vous refusiez de les recevoir, jamais vous ne jouïrez des bienfaits de cette grace. Vous vous estes éloignez de Dieu, en écoutant les suggestions du

du Demon : vous ne vous en raprocherez jamais qu'en répondant à ses inspirations. *Per peccatum à Deo aversi sumus*, (ce sont les paroles du Concile de Trente) *per ejus excitantem atque adjuvantem gratiam, ad convertendum se eidem gratiæ libenter assentiendo, & cooperando disponuntur.* Les pecheurs se sont éloignez de Dieu par leurs pechez ; il faut que cooperans librement à la grace excitante qu'il leur donne, ils se disposent à leur conversion. Le font-ils ? on donnera à celui qui a déja, parce qu'il a bien usé de ce qu'il avoit. *Qui habet dabitur illi.* Ne le font-ils pas ? On ôtera à celui qui n'a pas ce qu'il croit avoir, *& quicumque non habet, etiam quod putat se habere auferetur ab eo.*

Comprenez-vous bien, mes freres, (& voici la seconde reflexion que j'avois à faire) ce que veulent dire ces paroles ? Si un homme n'a rien, qu'est-ce qu'on peut lui ôter, & si on lui ôte quelque chose, comment peut-on dire qu'il ne l'avoit pas ? C'est, répondent quelques Interpretes, qu'un homme qui n'écoute, & qui ne reçoit pas comme il doit les inspirations, les paroles, & les avertissemens de Dieu, non seulement est privé de plusieurs autres graces qu'il eut euës ; mais même ce qu'il s'imagine avoir, lui est ôté, c'est à dire, ou la faculté de comprendre les divins mysteres, ou plûtôt la connoissance de sa propre misere, & du pitoïable état où il est effectivement reduit.

Euthimius & Toletus annot. 35. in c. 8. Luca.

Nous avons souvent ce que nous croïons ne pas avoir, & souvent aussi nous n'avons pas ce que nous nous flattons d'avoir. Cet

Evêque de Laodicée se croïoit riche : Ecou-
Apoc. 3. tons comme il parle : *Dives sum & locupletatus, & nullius egeo.* Je suis riche, opulent, & n'ai besoin de rien : & cependant on lui dit de la part de Dieu même, qu'il est effectivement miserable & pauvre, *tu es miser & pauper*, & par un surcroît de misere il ne se connoît pas. *Et nescis.* Saül s'imaginoit avoir les bonnes graces de Dieu. J'ai fait, disoit-il, ce qu'il m'a commandé, & si j'ai offert l'holocauste, ce n'a été qu'à
1. Reg. 13. l'extremité, & ne pouvant faire autrement. Mais que lui dit Samüel ? Vous avez mal fait : si vous n'aviez pas commis cette faute, le Seigneur vous preparoit d'autres graces, & il auroit affermi vôtre regne : mais vous perirez ; & un homme que le Seigneur a cherché selon son cœur, sera substitué à vôtre place.

O vous qui étes touchés du desir de vôtre salut, quel fonds de reflexions ! Quel sujet de fraïeur est ce ici ? Combien avez-vous eu de bonnes pensées, combien vous est-il venu d'inspirations d'en haut ? Y avez vous cooperé, les avez vous rejettées ? Il ne dépendoit pas de vous que Dieu vous les envoïât, ou qu'il ne vous les envoïât pas ; mais il dépendoit de vous d'y répondre, ou de n'y pas répondre. En quel état vous voïés-vous ? Connoissez vous, sentez vous vôtre misere ?

Mais si je crois étre en état de grace, me direz-vous, n'ai-je pas de quoi demeurer en repos, & me consoler ? Oüi si fideles à cette grace vous avez fait humainement tout ce que vous pouviez faire, pour répondre aux

inspirations du Seigneur. Oüi, si vous avez une conscience delicate & tendre, & sur vos obligations de Chrêtien, & sur les devoirs particuliers de la vocation où vous étes. Oüi, si vous vous examinés sans déguisement, & si vous pezés les choses au poids du sanctuaire : mais si vous negligez les bonnes pensées qui vous viennent, & les occasions de vôtre salut, si sur un faux pretexte que c'est peu de chose, vous les laissés échapper sans vous en faire de justes sujets de réproches, j'apprehende beaucoup pour vous, que vous ne soïez effectivement miserables, & que vous ne connoissiez pas même vôtre propre misere. *Hæc autem abscondita sunt ab oculis tuis, eò quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Je reviens à mon Evangile, pour vous dire que principalement les grands pecheurs, & ces libertins de profession qui resistent opiniâtrement aux graces de Dieu, tombent dans un second malheur, qui est d'être livrez à la rage de leurs ennemis, & à la corruption de leur propre cœur. Jerusalem infidele aux visites du Seigneur, perdit sa protection, & dés qu'elle l'eut perduë, elle fut assiegée, pressée, saccagée par les Romains, livrée à leur inhumanité, & à leur fureur. Triste image du dernier malheur d'une ame, qui privée des graces de Dieu pour n'avoir pas voulu connoître le tems de ses visites, tombe enfin entre les mains des Demons qui font ressentir ce que leur ruse, & leur violence ont de plus malin. Cette seconde consideration me meneroit trop loin, je me contente seulement de vous en donner une legere idée.

Reprefentez-vous une Ville qui n'aïant pas voulu recevoir fon legitime Souverain, l'aïant même honteufement chaffé, l'oblige de s'en retirer avec indignation, & de permettre à fes ennemis de faire d'elle ce qu'il leur plaira. Ils l'affiegent, ils ferment toutes les avenuës d'où elle pourroit recevoir quelque fecours, ils la battent fans relâche par mille machines militaires; & dez qu'ils y ont fait bréche, ils mettent tout à feu & à fang, & la laiffent en un état, où à peine reconnoît-on quelque veftige de ce qu'elle a autrefois été.

Tel fut le malheur de Jerufalem dont Jesus-Chrift predit aujourd'hui la ruine: & tel eft le trifte fort d'une ame qui refifte volontairement, opiniâtrement, habituellement aux graces de Dieu. Les Demons qui font fes ennemis, l'affiegent par les mauvaifes penfées qu'ils lui donnent, par les dangereux objets qu'ils lui expofent de toutes parts, par les occafions de mal faire qu'ils lui prefentent. Dieu affiege une ame par fes infpirations; le Demon par fes fuggeftions: Dieu par de bons defirs; le Demon par de mauvais: Dieu pour demeurer au dedans d'elle, le Demon pour en être le corrupteur & le tyran: *Circumdabunt te inimici tui vallo.*

Ils n'en demeurent pas là, ils le ferrent de toute part, *coanguftabunt te undique*, ils la preffent, ils ne lui donnent aucun repos, dans l'apprehenfion que fi elle reflechiffoit un peu fur elle-même, fon prochain malheur ne l'obligeât de rappeller à fon fecours fon legitime Souverain.

Dés qu'ils y ont fait bréche, & qu'ils y

sont entrez, quels actes d'hostilité n'y font-ils pas? Ils la renversent par terre, *ad terram prosternent te*, par ce panchant vers les biens du monde qui les tient toûjours avides, & toûjours courbez, par cet amour déreglé des plaisirs qui les rend semblables aux bêtes, par cette insensibilité pour les choses du Ciel, & cet attachement à celles du monde; afin de lui ôter tout moïen de se relever, en détruisant entierement cet édifice spirituel, où ils tâchent de ne pas laisser pierre sur pierre. *Et non relinquent lapidem super lapidem.* Qui eût crû que de tels malheurs dussent avoir pour principe, comme il n'arrive que trop souvent, une negligence, un mépris, ou une rebellion qui nous paroissent si peu de chose?

Plaise au Seigneur, mes freres, que ce que je viens de vous dire, vous ait touché. Si cela est, voici pour le fruit de tout ce discours, trois courtes, mais importantes instructions que je vous laisse avec saint Bernard. Craignez, dit-il, quand Dieu vous visite par sa grace, craignez encore davantage quand il se retire; & quand même il revient, ne laissez pas de craindre. *Time cùm visitaverit gratia, time cùm abierit, time cùm denuò revertetur.* *D. Bern. ser. 54. Cant, n. 11. 12. 13. 14.*

Craignez quand Dieu vous visite par ses inspirations & par ses graces. Il les compte, il les peze, il les donne avec poids, & avec mesure; & avant qu'il abandonne quelqu'un, il le previent souvent par quelques évenemens extraordinaires qui devoient l'ébranler, & le faire retourner à lui. Avant qu'il perdît les hommes par le deluge; les grandes playes

qui le precederent, & la construćtion de l'arche qui dura cent ans, étoient autant de moyens exterieurs qu'il leur offroit. Avant qu'il perdît les habitans de Sodome & de Gomorrhe, il leur envoïa Loth, & dit luimême à Abraham qu'il descendroit, pour voir si cette clameur qui s'étoit élevée jusqu'à son trône, continuoit toûjours par leurs desordres. Avant qu'il enveloppât Pharaon & son armée dans la mer rouge; que de miracles ne fit il pas? Craignez donc qu'il ne vous arrive quelque chose de semblable. Ces graces actuelles, & ces inspirations divines vous sont gratuitement envoïées, mais apprehendez que ce ne soit pour vôtre malheur, & pour vous rendre inexcusables à son jugement. *Time cùm visitaverit gratia.*

Craignez encore davantage quand ces graces se retirent; & que vous n'y avez pas répondu. *Multò magis time cùm abierit.* Craignez, parce que vous allez bien-tôt tomber: *Time tanquam mox casurus.* Craignez, parce que vôtre protećteur, & vôtre gardien vous a quitté: *Time quia reliquit te custodia tua.* Il s'est retiré, reviendra-t-il encore? Il vous a éclairé, vous éclairera-t-il encore? Il vous a touché, vous touchera-t-il encore? Peut-être qu'oüi, peut être que non? Quel sujet de crainte?

Quand même il reviendroit, ne laissez pas de craindre: *Si gratia repropitiata redit, multò ampliùs time.* La conserverez vous toujours? vous tiendrez-vous toûjours debout? & si vous venez à tomber, vôtre dernier état ne sera-t-il pas pire que le premier? Craignez donc, mes chers auditeurs, mais

que cette crainte soit le commencement de vôtre sagesse, & non pas celui de vôtre desespoir. Craignez, mais que cette salutaire crainte vous porte à recevoir les dons & les visites de Dieu, avec toute la reconnoissance, la fidelité, le respect que vous pourrez y apporter.

Ce sont ses premiers regards vers vous, Pierre pleura dés que Jesus-Christ l'eut regardé; vous pleurerez peut-être comme lui. Ce sont les paroles & les invitations de Dieu: Zachée les écouta, & il le reçût dans sa maison; vous les écouterez, & vous le recevrez dans vôtre cœur Ce sont ses éclairs qui brillent, *illuxerunt fulgura ejus*: La terre les a vû, & en a été ébranlée, *vidit & commota est terra*: Vous les verrez, & tout terrestres que vous étes, vous en sentirez de salutaires émotions. Les montagnes les ont vûs & elles ont fondu comme de la cire en sa presence; vous les verrez, vôtre orgüeil encore plus élevé que ces montagnes, s'abaissera & s'aneantira. Les Cieux les ont vûs, & ils ont annoncé sa gloire: *Annuntiaverunt gloriam ejus.* Vous les verrez; & devenus tout celestes par la sainteté de vôtre vie, vous annoncerez cette gloire en ce monde, & joüirez d'elle en l'autre. *Amen.*





DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE,
POUR LE X. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.
DE LA CONTRITION.

Publicanus à longè stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum dicens: Deus propitius esto mihi peccatori. *Luc.* 18.

Le Publicain se tenant bien loin, n'osoit même lever les yeux au Ciel, mais frappant sa poitrine; il disoit: mon Dieu ayez pitié de moi qui suis un pecheur.

IL seroit difficile, M. de trouver de plus édifiantes marques d'un pecheur veritablement contrit, que celles dont Jesus-Christ nous fait un si exact détail dans la personne du Publicain. Tout parle dans cet homme affligé d'avoir offensé Dieu. Sa posture; *il se tient bien loin au bas du Temple: A longè stans*. Son humilité, *il n'ose même regarder le Ciel: Nolebat nec oculos ad cœlum levare.* Sa mortification, *il frappe sa poitrine, per-*

cutiebat pectus suum; les sentimens interieurs dont il est penetré, il se reconnoît pecheur, il sent son mal, il en demande la guerison;& plein d'une respectueuse confiance, il s'écrie: *Mon Dieu ayés pitié de moi qui suis un grand pecheur, Deus propitius esto mihi peccatori.*

Quelle difference entre le Pharisien, & lui? Celui là *se tient debout* dans la place la plus avantageuse, & la plus éminente; à celui-ci un petit coin suffit; & considerant combien son peché l'éloigne de Dieu, il s'estime trop heureux de ce qu'il le souffre dans l'endroit le plus reculé de sa maison. * Celui là bouffi d'orgüeil, plein de lui-même, & levant insolemment la tête, fait de prieres injurieuses, & à Dieu par l'ostentation de ses bonnes œuvres, & à son prochain par tous les crimes dont il le charge: Celui-ci couvert de honte, saisi de crainte, humilié, & consterné à la veuë de ses pechez, dit au Seigneur ce que lui disoit Manassez: *Je ne suis pas digne de lever les yeux, ni de regarder le Ciel, à cause du nombre, & de l'énormité de mes crimes.* Celui là enfin s'applaudit interieurement, & † *se sçait bon gré de ses jeûnes, & de sa fidelité à payer exactement la dîme de tout ce*

Pharisæus stans Ibid.

* Hæc apud se orabat, dicens: Deus tibi gratias ago quòd non sum sicut cœteri hominum. Non sum dignus intueri, & aspicere altitudinem cœli præ multitudine iniquitatum mearum. *Ier.* 2.

† Jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo. De corde exeunt cogitationes malæ, &c.

qu'il possede : Celui ci au contraire, gemit amerement, déplore sa misere, se fâche contre lui même, s'avouant pecheur, detestant son peché, implorant la misericorde de Dieu, le vengeant dans la partie qui l'a offensé ; je veus dire avec saint Chrysostome, frappant rudement sa poitrine, où est le cœur *cette funeste source des vols, des homicides, des adulteres, & de tant d'autres pechez qui salissent l'homme.*

Appliquez vous, Chrêtiens, à considerer toutes les demarches de ce fameux penitent, afin de concevoir comme lui une vraie douleur de vos pechez, & de former vôtre contrition sur le modele de la sienne. A-t-il plus offensé Dieu que vous ? avez vous commis plus de pechez que lui ? C'est au souverain Juge des vivans & des morts, que cette discussion appartient. Ce que je puis seulement vous dire de sa part, c'est que si vous concevez les mêmes sentimens, vous retournerez comme lui, justifiez dans vos maisons. *Amen dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam.* Voulez-vous que je vous les explique?

Contritio est animi dolor de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero. *Con. Trid. sess. 14. c. 4.*

Le premier de ces sentimens regarde le passé ; le second regarde le futur, dit le Concile de Trente. Sentiment de douleur pour le passé : Sentiment de fidelité pour le futur. Tristesse, & vraie douleur d'avoir offensé Dieu : Dessein, & resolution sincere de ne le plus offenser ; voilà ce que la contrition renferme. En un mot, c'est un amour naissant ; c'est un amour constant. Ces deux propositions meritent bien d'être expliquées ; je tâcherai de le faire dans le deux parties de ce discours.

Division.

* Que l'homme qui a offensé Dieu ne puisse être justifié, sans qu'il conçoive une vraie douleur de ses pechés, que sans une libre & sincere detestation de ses crimes, il n'en soit jamais absous ; que la contrition ait été de tout tems requise pour en obtenir le pardon ; & que cette contrition étant la premiere & la plus considerable partie de la penitence, renferme un desir de la confession, & de la satisfaction sacramentelle : Ce sont là autant de veritez autorisées par le consentement de toute l'Eglise, & que l'on ne peut nier sans en encourir les anathemes I. POINT.

Mais quels sont les caracteres, & les conditions essentielles de cette douleur, & de cette detestation des pechez dans le Sacrement de Penitence : Quel doit en être precisement le motif, & l'étenduë : Cette douleur d'une ame qui n'a plus d'attachement volontaire à ses pechez, & qui en espere le pardon, suffit-elle avec le sacrement, quoi qu'elle soit conçûë par la crainte des peines éternelles ? Faut-il au contraire qu'il y ait un amour commencé, sans quoi elle ne recevroit pas la grace de justification ? Ce sont là des questions sur lesquelles l'Eglise ne s'est pas encore declarée; questions agitées & soutenuës de part & d'autre, par de tres grands hommes ; questions, où de quelque côté que l'on panche, il est expressement défendu

* Fuit quovis tempore ad impetrandam veniam peccatorum, hic motus contritionis necessariús cum voto præstandi reliqua, quæ ad ritè suscipiendum hoc sacramentum requiruntur. *Concil. Trid. ibid.*

par les souverains Pontifes, d'accuser ceux qui sont d'une opinion contraire : questions cependant dont la decision semble d'une consequence d'autant plus grande, qu'à moins de s'arrêter à ce qu'il y a de plus seur, on s'expose à d'étranges dangers, comme je vous le dirai dans la suite.

Nos peres qui vivoient mieux que nous, n'étoient pas sur ce sujet, si pointilleux que nous. Ce terme, *d'attrition* : qui nous est à present si familier, leur étoit inconnu ; & selon la remarque que plusieurs grands hommes en ont faite, il n'a commencé à être en usage, que vers le milieu du douziême siecle. Jusqu'alors on ne parloit que de contrition, qu'on regardoit comme absolument necessaire, pour recevoir le sacrement avec fruit. *Jusques alors le bœuf & l'aigle marchoient où l'esprit de Dieu les conduisoit, sans regarder ni à côté, ni en arriere.* L'ignorant, & le sçavant, le docte & l'idiot, ne s'occupoient que du soin de leur salut, trop heureux de suivre le mouvement de l'esprit divin qui les portoit à penitence, sans s'embarrasser de toutes ces difficultés, qui dans la suite, ont fait tant de bruit dans l'Eglise.

Elle a laissé sur une si delicate matiere, plusieurs choses indecises ; mais ne pourroit-on pas déja presumer, que ce silence universel des Peres des douze premiers siecles à qui ce mot, *d'attrition*, étoit inconnu, semble condamner d'inutilité de la crainte des peines éternelles, destitué de tout amour, & que tant de grands hommes s'étans toûjours representé un cœur humilié, affligé, brisé, contrit par la vûë de ses pechez, comme le cœur

d'un vrai penitent ; ils supposoient qu'il y avoit quelque commencement d'amour, qui y produisoit de si salutaires émotions ?

Quoiqu'il en soit, on ne peut douter, que de ces deux propositions contradictoires qui ont partagé les esprits avec tant de chaleur, il n'y en ait au jugement de Dieu, une qui soit absolument vraie, l'autre qui soit absolument fausse. Pour obtenir le pardon de ses pechez dans le sacrement de Penitence, il n'est pas necessaire d'avoir un commencement d'amour de Dieu. Pour obtenir le pardon de ses pechez dans le sacrement de Penitence, il est indispensablement necessaire d'avoir ce commencement d'amour : voilà deux propositions contradictoires. Laquelle des deux est la vraie ? Laquelle des deux est la fausse ? Dieu le sçait, nous n'en sçavons rien; mais ce que nous sçavons, c'est qu'il faut que l'une soit vraie, & l'autre fausse. Or s'il est vrai de dire qu'un amour commencé est absolument necessaire à la validité du Sacrement ; où en sera, à l'heure de la mort, un pecheur qui ne l'aura pas eu dans sa derniere Confession, & qui aura crû n'être pas obligé de l'avoir ? Pour peu que l'on soit touché du desir de son salut, je me persuade qu'on ne balancera pas à suivre, sinon ce qu'il y a de plus certain, du moins ce qu'il y a de plus sûr dans l'une de ces deux opinions.

Car enfin il y va du salut ou de la perte éternelle d'un Chrêtien ; & il n'en est pas de cette verité comme de plusieurs autres, qui ne regardent pas directement la conduite des mœurs. Que je croïe, par exemple, que la sainte Vierge a été conçûë sans jamais avoir

contracté le peché d'origine, ou que je croïe l'opinion contraire, je ne risque rien pour mon salut, quoique de ces deux propositions contradictoires, il faille que l'une soit determinément vraie, l'autre determinement fausse. Mais si un commencement d'amour de Dieu par-dessus toutes choses est necessaire dans la douleur que j'ai de mes pechés ; & si le défaut de ce commencement d'amour rend ma confession nulle : où en suis-je, & que deviendrai je ne l'aïant pas aux dernieres extremitez de ma vie ?

C'est pourquoi, pour tâcher de donner quelque petit éclaircissement à une question de cette importance, voïons si en expliquant à la lettre les paroles du saint Concile de Trente, on ne peut pas apporter quelque temperament, qui satisfasse les deux parties opposées, & qui mette à couvert la conscience des penitens.

Ne peut-on pas dire pour cet effet, que les Peres de ce Concile appellans l'attrition *une douleur des péchés qu'on a commis*, ont prétendu que cette douleur surnaturelle eût Dieu pour objet, & qu'elle consistât dans un vrai regret de ne l'avoir pas aimé, comme on étoit obligé de l'aimer ? Quand je donnerois ce sens à ces paroles, *dolor de peccato commisso*, lui donnerois-je un sens outré ? Or il semble que cette disposition suffit, pour rendre un pecheur capable de recevoir dans le sacrement de Penitence, le pardon de ses pechez, & qu'on peut donner par là quelque éclaircissement à cette grande question qu'on a agitée de part & d'autre, avec plus d'entêtement peut-être que de fruit.

En effet, à ceux qui soûtiennent qu'il n'est pas necessaire d'avoir un commencement d'amour dans l'attrition, je dis qu'il faut au moins concevoir un vraie douleur, de n'avoir pas aimé Dieu comme on étoit obligé de l'aimer : & à ceux qui soûtiennent que cet amour commencé est necessaire, je dis qu'un penitent aïant cette douleur telle que je la suppose ; ils ne peuvent lui rien demander davantage, pour être absous dans le sacrement de Penitence : je m'explique.

Il est de foi que pour faire une bonne confession, il faut avoir quelque douleur des pechez qu'on a commis ; il est de foi qu'on n'a commis ces pechez, que pour avoir violé la loi de Dieu, & transgressé ses commandemens ; il est pareillement de foi, que la plenitude de cette loi,& le premier de ces commandemens, c'est l'amour de Dieu : Si donc selon le saint Concile de Trente,on doit avoir quelque douleur des pechez qu'on a commis, ce doit être celle d'avoir violé la loi de Dieu & le premier de ses commandemens, & par consequent une douleur de ne l'avoir pas aimé comme on étoit obligé de l'aimer.

N'en doutez pas, Chrêtiens, nous ne pechons mortellement, qu'à cause que nous n'aimons pas Dieu ; & si nous demeurions dans son amour, nous ne pecherions jamais. Cet amour fait nôtre vie, ce défaut d'amour fait nôtre mort : Cet amour fait nôtre sainteté, & nôtre attachement à la loi ; ce défaut d'amour fait nôtre peché, & nôtre desobeïssance à la loi. Si donc nous ne pechons que par un défaut d'amour de Dieu, & si pour être absous de nos pechez, nous devons

avoir une vraie douleur de les avoir commis; il est certain que cette douleur doit avoir Dieu pour objet; & que nous devons étre marris de ne l'avoir pas aimé, comme nous étions obligés de l'aimer.

Cela supposé, que dirons nous aux autres qui soûtiennent qu'il faut un commencement d'amour pour recevoir la grace du Sacrement? Nous leur dirons qu'ils doivent se contenter de cette douleur, & qu'ils ne peuvent rien demander davantage à un penitent. Car que peuvent ils lui demander? Ce n'est pas un amour parfait; autrement ils voudroient que la contrition parfaite fût une matiere necessaire au sacrement de Penitence, ce qui est faux. Ce n'est pas un amour d'amitié; autrement ils le supposeroient déja ami de Dieu, reconcilié à Dieu, animé de l'esprit de Dieu, & aïant droit sur son roïaume, s'il vient à mourir subitement sans confession.

Ce qu'ils peuvent donc lui demander, c'est un amour commencé, un mouvement du cœur humain, où il y de la crainte, de l'esperance, & de la connoissance; où l'on aime Dieu par dessus toutes choses, comme le souverain bien, & l'unique felicité de la creature: mouvement surnaturel, où l'interêt de l'homme qui apprehende, & qui espere, & celui de Dieu qui merite d'être servi, honoré, aimé, preferé tout ce que l'on a de plus cher, concourent ensemble pour sa justification: Mouvement produit par le Saint Esprit qui ne demeure pas encore en lui, mais qui le pousse, qui l'excite, & qui le dispose au pardon, & à la reconciliation qu'il attend.

Or dés qu'un homme qui s'approche des

tribunaux de la penitence, a une vraie douleur de n'avoir pas aimé Dieu comme il devoit l'aimer, il est certain qu'il a ce commencement d'amour, & par consequent qu'il est dans la voïe, & dans la disposition necessaire pour recevoir la grace du Sacrement.

Premierement, parce que dés qu'il conçoit une vraie douleur de n'avoir pas aimé Dieu, il n'agit plus par cette crainte purement servile que saint Augustin reprouve en tant d'endroits, & que les Theologiens condamnent aprés lui : crainte avec laquelle on conserve toûjours une secrette affection au peché, dont on ne s'abstient qu'à cause qu'on ne peut le commettre impunément ; crainte qui arrête la main, mais qui ne purifie pas le cœur ; crainte par laquelle on se propose la rigueur du châtiment, & non l'amour de la justice.

Vide Aug. de natura & gratia c. 54 epist. 144. de spiritu & littera c. 8. & innumeri saliis in locis.

Secondement, parce que supposé que nous aïons une vraie douleur de n'avoir pas aimé Dieu, comme nous devions l'aimer, il s'ensuit que nous voudrions donc l'avoir aimé; il s'en suit que nous nous reprochons donc l'indifference que nous avons euë pour lui, & le mépris que nous avons fait de sa loi, & de sa personne ; il s'ensuit que nous nous accusons de nous être attachez à la creature à son préjudice : & c'en est assez pour faire une bonne confession, & recevoir la grace du Sacrement.

Mais si c'en est là assez, on peut dire que sans cette disposition on ne s'approche pas utilement des tribunaux de la penitence On s'est soûlevé contre Dieu ; il faut avoir une vraie douleur de cette rebellion, on a peché contre le premier commandement de Dieu, qui est son amour, il faut dans cette douleur

reparer cette faute par une inclination opposée : on s'est engagé dans des plaisirs criminels ; il faut rompre ces liens & s'en debarrasser : l'amour du monde vous a retenus comme autant d'esclaves de sa cupidité ; un amour de Dieu commencé, vous disposera à recevoir la liberté de ses enfans.

C'étoit aussi cette douleur, & cette tristesse que saint Paul demandoit, & qu'il croioit si necessaire pour la justification des pecheurs ; tristesse salutaire qu'il oppose à celle que l'on a selon lemonde, & qui n'opere que la mort:tristesse surnaturelle que Dieu inspire, & dont il est lui même le principal objet ; tristesse enfin qui marque au moins un commencement d'amour, puisque nous nous affligeons de nôtre peché à cause que Dieu en est offensé ; & que nous ne pouvons-nous affliger d'avoir offensé Dieu, & que nous ne l'aimions, comme nous ne pouvons-nous affliger d'avoir manqué de fidelité au monde, que nous n'aimions ce même monde.

Mais quel est cet amour commencé qui entre dans cette douleur ? Est-ce un amour de bien veillance & d'amitié?Est-ce un amour qu'on appelle concupiscence, & qu'on pourroit appeller plus proprement, un amour d'esperance & de reconnoissance? Laissons ces termes de l'Ecole, & expliquons nous d'une maniere plus intelligible. Faut-il qu'un homme qui s'approche du sacrement de Penitence, soit marri d'avoir offensé Dieu purement, parce qu'il est infiniment bon, & infiniment aimable ? Suffit-il qu'il soit marri de l'avoir offensé, parce qu'il est infiniment juste, & infiniment bienfaisant ; parce qu'on est sensi-

ble aux bienfaits qu'on a reçûs, qu'on craint d'en étre puni en vivant mal, & qu'on espere d'en étre recompensé en menant une sainte vie?

A cela je réponds deux choses: La premiere, qu'il seroit à souhaiter que les penitens eussent tous cet amour qui n'a que Dieu seul, & ses infinies perfections pour objet ; cet amour si chaste, si dégagé de tout autre motif, qu'il le regarde seul en lui-même, independamment de ses châtimens ou de ses recompenses, de ses promesses ou de ses menaces.

La seconde, que ce commencement d'amour de bienveillance, & d'amitié, n'est pas une matiere absolument necessaire au sacrement de Penitence ; que lorsqu'on y demande un amour commencé, ce n'est pas de quelques degrez de cet amour que l'on parle ; puisqu'il est parfait dans son espece, & qu'encore bien qu'il puisse croître, il ne laisse pas d'avoir dés sa naissance certains caracteres particuliers de grandeur, & de pureté que n'ont pas tous les autres.

De quel amour s'agit-il donc ? d'un amour où sans rien ôter des droits de Dieu, on donne quelque chose à la foiblesse de la creature ; d'un amour par lequel on aime Dieu preferablement à tout ce qu'il y a au monde, & par lequel on se sent porté à souffrir plûtôt la perte de ses biens & de sa vie, que de l'offenser mortellement; d'un amour qui excluë toute volonté de pecher, & qui commence à rechercher la justice : d'un amour enfin qui n'étant pas encore parfait, reçoive sa perfection dans le Sacrement, qui rend un penitent contrit, d'attrit qu'il étoit auparavant.

Or tout cela s'accorde avec cet amour que

j'ai appellé d'esperance, & de reconnoissance. Car dés que je me represente que Dieu qui pouvoit me damner dés mon premier peché, m'a cependant conservé la vie par un pur effet de sa misericorde, que pouvant me laisser dans ces tenebres d'infidelité, & cette masse de perdition où sont tant d'autres, il m'a fait naître dans le sein de son Eglise, & m'a prevenu d'une infinité de graces; que pouvant m'ôter tout droit à son Paradis, il veut que je l'appelle mon pere, que je lui demande l'avenement de son roïaume, & que j'espere de l'obtenir en menant une sainte vie: Dés que je me represente toutes ces choses, dés là je me fâche contre moi même; & ressentant toutes les miseres où je me suis jetté par ma faute, je dis comme l'enfant prodigue: j'irai à mon pere, & prosterné aux pieds de ses Ministres, je lui dirai, que j'ai peché contre lui, & que je ne merite plus la qualité de son fils; & cependant, sans m'oublier je le prierai de me traiter comme le dernier de ses serviteurs, & de me donner quelque place dans sa maison. Dés là je m'attacherai par devoir, & par gratitude à un Dieu si bon, si misericordieux, si bienfaisant, si liberal; & étant aidé de sa grace je ferai par un motif surnaturel, ce que je ferois par un motif purement humain, pour m'attacher au service d'un ami, de qui nonobstant mes précedentes ingratitudes, j'aurois éprouvé la generosité. Ne serois-je pas marri de l'avoir desobligé? ne l'estimerois-je pas, & par son merite personnel, & par les bienfaits que j'en aurois reçûs? Or ce que je ferois par des considerations naturelles, ne puis-je pas,

par un mouvement du Saint Esprit, le faire pour mon salut, & pour la gloire du Dieu que j'adore ? Dés-là je me ferai une loi de ne le pas renoncer pour quelque raison que ce puisse être ; & si n'aïant encore ni cette force, ni ce mouvement, & ce vol rapide que l'amour de bienveillance & d'amitié donne aux Saints, je ne puis m'élever tout d'un coup vers ces montagnes éternelles où il fait sa demeure, je ferai en m'appuïant sur le bâton de ma crainte & de mon esperance, ce que fit Jacob, qui tout boiteux qu'il étoit, ne laissa pas de se traîner peu à peu, & de monter au lieu que le Seigneur lui avoit marqué.

Dans tout ce cela, me direz vous, n'y a-t-il pas quelque retour de la creature vers elle-même ? Oui il y en a. Cet amour n'est donc pas un amour chaste, mais un amour servile ; il ne s'ensuit pas de là. Ce mouvement du cœur a quelque chose de moins pur, que l'amour de bienveillance & d'amitié ; mais il a quelque chose de moins impur, qu'un simple amour de concupiscence. On n'y aime pas Dieu purement & simplement pour lui-même ; mais aussi on ne rapporte pas Dieu à soi : on se regarde comme investi des bienfaits de Dieu, comme obligé de s'attacher à Dieu ; comme attendant tout de la misericorde de Dieu : Motifs surnaturels & suffisans pour concevoir une vraie douleur de l'avoir offensé, & une ferme resolution de ne plus retomber dans ses desordres.

Si la possession de Dieu étoit separée de Dieu, ou si on l'aimoit comme un moïen necessaire pour arriver à quelque autre fin, cet

amour seroit impur ; mais quand on l'aime par dessus toute chose, quand on ne s'aime que par rapport à lui, quand on veut n'en être separé ni en cette vie, ni en l'autre, quand on le regarde comme faisant lui-même toute la recompense de ses élûs, & qu'on n'a plus d'attachement au peché ; on l'aime pour lors d'un amour gratuit, qui quoique naissant & foible, a cependant sont merite & son prix.

Aug. in Psal. 118. Con. 2. Qui le dit ? Saint Augustin. *Si cor non habeamus inclinatum ad avaritiam, Deum non colimus nisi propter Deum, ut sui cultus ipse sit merces.* Si nous n'avons pas le cœur panché vers l'avarice, nous n'aimons Dieu que pour Dieu même ; voilà cet amour pur: mais nous l'aimons afin qu'il soit lui-même la recompense d'un amour dont il est & le principe & l'objet : voilà cet amour d'esperance. *Diligimus Dominum gratis*, aimons Dieu gratuitement : Pourquoi ? *Totum præmium nostrum erit, ut in æterna illa vita bonitate ejus, & pulchritudine perfruamur.* Il sera toute nôtre recompense, afin que dans la vie éternelle nous jouïssions de sa bonté & de sa beauté.

I. de Catechizandis rudibus ultimo. * Ne seroit-ce pas aussi ce que ce Pere entendoit, quand il parloit d'une petite charité qu'il regardoit comme un degré à une plus grande ? Quand il disoit qu'elle naissoit pour croître, & pour se fortifier, & qu'elle

* Numquid mox ut nascitur charitas, jam perfecta est ? Imò ut perficitur, nascitur, cum fuerit nata roboratur, cum fuerit roborata perficitur, cùm ad perfectionem venerit, dicit: cupio dissolvi, & esse cum Christo. *Tract. in Joannem 2. Math. c. 1.*

arrivoit enfin à une si haute perfection, qu'un homme qui en étoit animé ne demandoit plus que la dissolution de son corps, pour faire à Dieu un sacrifice de tout son être, & s'unir inseparablement à lui ?

Cette petite charité ne souffriroit-elle pas avec le sacrement de Penitence, & ne pourroit-on pas la comparer à ce feu sacré dont il est fait mention dans le second Livre des Machabées ? Ce feu étoit tout enveloppé d'eau & de limon ; & cependant dés qu'il vient à être échauffé du rayon du Soleil, il consuma les victimes qui avoit été presentées au Seigneur. Cette petite charité est encore envelopée de quelque chose de terrestre ; il y entre de la crainte, il y entre de l'esperance, les interêts de l'homme y sont mêlez avec ceux de Dieu, c'est plûtôt de l'eau que du feu : mais ne vous découragez pas pour cela, la grace du Sacrement l'échauffera, & elle brûla le cœur qui en sera la victime.

Quand Nehemie eut pris de cette eau que les Prêtres lui apporterent, & qu'il en eut fait arroser les sacrifices, & le bois ; le Soleil qui jusqu'alors avoit été caché soûs d'épais nüages, commença à paroître, & cette eau se changea en un si grand feu, que tout le peuple en fut surpris. *Sol refulsit qui priùs erat in nubilo, & accensus est ignis magnus ita ut omnes mirarentur.*

Quand les Prêtres prendront cette eau que vous leur apporterez, quand ils presenteront au Seigneur vos larmes, & ces foibles mouvemens d'un cœur marri de l'avoir offensé, ce sera pour lors que le Soleil de la grace, commencera à paroître, & que de cette eau

échauffée & purifiée dans le Sacrement, il en sortira un feu dont vous vous étonnerez vous-mêmes.

Ex residuâ aquâ, Nehemias jussit lapides majores perfundi. Quod ut factũ est ex eis flãma accensa est *Ibid.*

Vous me demandez comment cela se fait: & moi je vous demande comment est-ce qu'une eau si épaisse a été changée en feu. Vous voulez que je vous dise comment une petite charité peut devenir grande, & comment ce qui n'eût pas auparavant suffi pour vôtre justification, suffit avec le Sacrement: & moi je vous prie de me dire comment cette eau, & ce limon qui eussent plûtôt servi d'obstacles à la combustion des victimes, & du bois, qu'à les faire brûler, ont été changez en un si grand feu, que tout fut consumé jusqu'aux pierres mêmes.

Mais vous expliquez les choses comme il vous plaît; & moi je vous réponds avec Hugues de S. Victor, * que je les explique dans un sens orthodoxe, & que je vous fais même plaisir en les expliquant de la sorte. Ne portez par les choses si haut, & reconnoissez que ceux qui tirent au dessus du but, ne réüssissent pas mieux, que ceux qui tirent au

* Sed fortè mercenarius erit si diligis Deum, & servis ei, & præmium ab illo accipias Dicunt hoc quidam, & seipsos non intelligunt. Diligimus Deum & servimus illi, non quærimus præmium, ne mercenarii simus; etiam ipsum non quærimus Dabit si voluerit, sed nos non quærimus. In tantùm enim excutimus manus ab omni opere, ut etiam ipsum non quæramus quem diligimus. Pura enim & gratuita & filioli dilectione diligimus, nihil quærimus...... audite homines

dessous.

dessous. Vous voulez un commencement d'amour avec le sacrement pour la justification d'un pecheur, j'y consens; mais si vous voulez que ce soit un commencement d'amour tout pur par lequel on aime Dieu simplement pour lui-même, independamment de ses recompenses; permettez-moi de vous dire avec ce grand homme, que parlant de la sorte, vous ne vous connoissez pas vous-mêmes.

Nous nous cherchons toûjours dans ce que nous faisons; & Dieu veut bien que nous nous cherchions, pourvû que nous nous cherchions en lui, & que nous ne regardions pas comme une chose differente de lui, une recompense qui effectivement n'est autre que lui-même. Si nous cherchions, & si nous desirions quelque chose hors de lui, nous ne l'aimerions pas gratuitement, mais c'est lui-même que nous cherchons, & que nous desirons comme nôtre propre bien; & comme c'est l'aimer, que de vouloir le posseder, c'est ce commencement d'amour, ce commencement de desir & d'esperance que nous sommes obligés d'avoir.

Je m'apperçois que j'ai donné trop d'éten-

sapientes : diligimus, inquiunt, ipsum; sed non quærimus. Hoc est dicere : diligimus ipsum, sed non curamus de ipso. Ergo homo sic diligi nollem à vobis..... qui hoc dicunt virtutem dilectionis non intelligunt. Quid est enim diligere, nisi ipsum velle habere? non aliud ab ipso sed ipsum hoc est gratis. Si aliud quæreres ab ipso gratis non amares, &c. *Hugo à S. Vict l.* 2. *Eud. Theol. de sacram. parte* 11. *c.* 8.

duë à ce premier point, qui demanderoit encore de plus grands éclaircissemens : venons au second qui regarde une autre condition necessaire à la contrition soit parfaite, soit imparfaite, je veus dire une resolution sincere de ne plus offenser Dieu qu'on est marri d'avoir offensé. C'est un amour naissant, vous l'avez vû, ce doit être un amour constant, je vais vous en expliquer les raisons, & vous en découvrir les moïens.

II. POINT. Si nous en croyons saint Eucher, les Juifs qui se virent delivrez de la dure domination de Pharaon par toute cette suite de prodiges dont l'Ecriture nous fait un si beau détail, n'eurent pas moins d'obligation à Dieu de leur avoir ôté le moyen de retourner en Egypte, & en refermant sur eux les eaux de la mer rouge, que de leur avoir ouvert ce miraculeux passage, pour faciliter leur liberté. *Desertum petentibus patefecit iter, sed quod magis est reditum clausit.*

Separer les eaux de la mer, & les tenir suspenduës pour faire passage à un peuple chargé des dépoüilles de ses ennemis, faire perir ces ennemis qui les poursuivoient, & les ensevelir dans les abîmes où ils s'étoient temerairement precipitez : Quelle grace, & qui est-ce qui vous ressemble, ô mon Dieu, dans l'exercice de vos misericordes & de vos vengeances ? *Quis similis tui in fortibus Domine. quis similis tui, terriblis atque laudabilis, faciens mirabilia ?* (*Exodi* 15.) Mais conduire ce peuple dans le desert, l'éloigner des Abominations des Egyptiens, le nourrir d'une viande qui satisfait en même tems à ses

besoins, & à sa delicatesse, & lui ôter les voyes de retourner dans ces païs maudits, où il a été si long-tems en servitude ; j'ose dire avec saint Eucher, que c'est encore une plus grande grace.

Telle est du côté de Dieu celle qu'il nous fait au sacrement de Penitence. Il nous tire du peché, ce n'est pas assez, il nous referme le passage qui nous y conduit, & par la condition qu'il met au pardon qu'il nous octroye de n'y plus retomber, il veut fixer nôtre inconstance, & assurer l'ouvrage de nôtre salut. Il nous traite comme une bonne mere, qui voyant son enfant blessé court aussi-tôt à lui, essuye sa playe, lui arrache le coûteau des mains, lui fait promettre qu'il ne reprendra jamais ce fatal instrument dont il s'est blessé. Jesus-Christ guerit un Paralytique de trente ans, mais il l'avertit en même tems de ne plus pecher, de peur qu'il ne lui arrive quelque chose de pire, il rend la santé à d'autres malades, mais il prend les mêmes précautions ? Ne pechez plus, ne retombez plus dans vos desordres, ne soyés plus à charge à ma misericorde, & si vous avez une vraie douleur de m'avoir offensé, ne soyez plus ni si temeraires, ni si ingrats que de m'offenser davantage.

Témoigner de la douleur d'avoir aimé la creature au mépris du Createur, sans cette resolution de lui être constamment fidele à l'avenir, c'est ne rien faire, dit saint Gregoire Pape : au contraire c'est chasser l'ennemi d'un côté, & le faire rentrer d'un autre, c'est insulter à Dieu, & s'en mocquer. Mais être marri de l'avoir lâchement abandonné, &

lui promettre de ne lui plus être infidele ; être affligé de ne l'avoir pas aimé, & s'engager pour tout le reste de sa vie, à l'aimer sans reserve, & sans partage, c'est là ce qui fait la vraie contrition, & ce qui dispose une ame à recevoir la grace du Sacrement.

J'en trouve chez les Peres quatre belles raisons. C'est, disent-ils, que dans la penitence, il faut concevoir une haine du peché, une detestation du peché, une horreur du peché, un cuisant regret d'être tombé dans le péché. Or les pechez futurs ne meritent pas moins cette haine, cette detestation, cette horreur que les pechez passez. Les pechez que l'on commettroit, n'offenseroient pas moins Dieu,& ne lui déplairoient pas moins, que les pechez que l'on a déja commis : Il faut donc que ce mouvement du cœur qui les hait, & qui les deteste, s'étende sur toutes les differences des tems, qu'il regrette le passé, qu'il fasse un bon usage du present, & qu'il se précautionne contre l'avenir : premiere raison.

Seconde raison. Dieu n'est pas moins Dieu de l'homme dans le futur, qu'il l'a été par le passé : Dieu n'est pas moins aimable, & il n'est pas moins la derniere fin de l'homme, en un tems qu'en un autre ; il ne merite donc pas moins d'être honoré, servi, aimé de sa creature. Si son regne étoit un regne temporel & passager, & si son domaine ne s'étendoit sur nous que pour un tems, peut-être pourrions-nous nous reserver quelque chose, & avoir quelque restriction dans nôtre douleur : mais comme *son regne est un regne de tous les siecles*, comme

il est égalemenr en toutes choses, & pour toûjours nôtre fin derniere, & nôtre souverain bien; nôtre resolution de le servir toûjours; & de ne jamais violer sa loi, doit répondre en quelque maniere à son éternité : seconde raison.

Troisiéme raison. Ce qui est passé n'est plus. Ce qui a été fait contre la gloire de Dieu, & contre son adorable majesté, ne peut pas n'avoir pas été fait. Il sera à jamais vrai de dire, que David a commis un meurtre & un adultere, que Magdelaine a été pecheresse dans la ville, que Pierre a renoncé son Maître, que Saul a persecuté les Fideles. Il est donc bien juste qu'un penitent qui ne sçauroit si bien effacer la tache de son peché, qu'il n'en demeure quelque vestige, fasse en sorte qu'au moins pendant le peu de vie qui lui reste, il repare sa faute par un amour constant : que ce sujet desobéissant qui ne peut empêcher qu'on ne dise qu'il s'est autrefois soûlevé contre son legitime souverain, promette & lui tienne inviolablement la parole qu'il lui donne de ne se soûlever jamais contre lui. Combien de fois ce sujet se reproche-t-il sa faute ? Combien de fois rougit-il de sa desertion ? Mais que lui serviroit-il de se la reprocher, & d'en avoir de la douleur, s'il n'étoit veritablement resolu de ne plus tomber dans la même infidelité, s'il ne se disoit à soi-même, qu'il faut que par une nouvelle ferveur, & un nouvel attachement aux interéts de son Souverain, il le dédommage, en quelque façon, du tort & de l'outrage qu'il lui a fait ?

Quatriéme raison. Dieu tient de son côté

ſa parole : Il aime le premier le pecheur, & il ne ſe ſepare de lui que le dernier. Il lui promet de ſon côté qu'il l'aimera toûjours ; que s'il ne lui eſt pas infidele, il fera ſucceder de nouveaux bienfaits aux anciens, qu'il le prendra ſous ſa protection, qu'il le défendra contre ſes ennemis, qu'il ſera ſon azile & ſon refuge, & qu'il lui témoignera en toutes choſes, qu'il eſt ſon Sauveur & ſon Dieu. En faut-il davantage, mon cher frere, pour te reſoudre à l'aimer conſtamment, pour lui dire non pas de bouche, mais de toute l'étenduë de ton cœur, que quoi qu'il arrive tu ne te ſepareras jamais de lui, que tu veus reconnoître l'immutabilité de ſon amour par la perſeverance du tien ; qu'ayant été tant de fois juſtifié, & abſous, tu prendras toutes les precautions poſſibles pour ne plus abuſer de ſes graces, que tu veus abſolument faire tout ce que tu pourras, pour te conſerver dans l'amitié d'un Dieu qui t'a conſervé juſques ici avec tant de miſericorde, afin que tu ne l'offenſaſſes plus. *Deum ſervare inoffenſum qui te ſibi ſervat illæſum.*

Ber. vel alius author. l. de dilig. Deo.

Prenez cette reſolution, mes chers auditeurs, & repoſez vous pour tout le reſte ſur l'infinie bonté de Dieu ; prenez cette reſolution, & ſi nonobſtant ce bon propos vous venez à retomber, j'attribuërai moins ces rechûtes à vôtre malice, qu'à vôtre foibleſſe. Il y a, dit Hugues de ſaint Victor, une grande difference à faire entre les hommes pendant qu'ils ſont en cette vie, & entre ces mêmes hommes aprés leur mort. Dans ce dernier état il y en a qui ſont ſi bons, qu'ils ne peuvent devenir mauvais, & il y en a qui ſont

Hugo à S. Victore erud. Theolog de ſacram. l. 2. part. 13. c. 11.

ſi mauvais, qu'ils ne peuvent devenir bons. Dans les uns, c'eſt une grace confirmée, & une ſainteté immuable qui les fixe au bien : Dans les autres, c'eſt une malice conſommée & endurcie, qui les determine au mal.

Il n'en eſt pas de même dans ce premier état, pendant le cours de cette vie mortelle. Ils ſont encore dans la voye, ils ſuivent encore la condition du tems & de leur nature ; & comme il n'y a point de pecheur ſi méchant qui ne puiſſe devenir bon, il n'y a point de juſte ſi affermi dans le bien, qui ne puiſſe devenir méchant. Vous pouvez donc changer, & quelque bon deſſein que vous ayez de ne plus offenſer Dieu, vous pouvez encore l'offenſer. Mais concluëra-t-on de là que vôtre penitence a été nulle, & vôtre contrition fauſſe ? Non, mes freres, pourvû que vous ne mentiez pas à Dieu, pourvû que vous ayez un cœur ſincere, pourvû que vous vouliez abſolument, & ſans reſerve ce que vous lui promettez, pourvû qu'avec le ſecours de ſa grace vous preniez les vrais moyens de rendre vôtre reſolution efficace, & d'avoir cet amour. Quels ſont ils. Appliqués-vous à ceci, il eſt de pratique, & ſera l'un des principaux fruits de ce diſcours.

Le premier de ces moyens, eſt de demander la grace de Dieu. *Deus meus propitius eſto mihi peccatori.* Mon Dieu ſoiez moi favorable, à moi qui ſuis pecheur, dit le Publicain de nôtre Evangile. Je n'ai jamais rien fait qui merite que vous m'exauciés : au contraire, ſi vous aviez puni mes pechez comme vous avez puni ceux de tant d'autres, il y a long tems, que je ſerois dans les Enfers.

De quelque côté que je me regarde, je ne vois que pechez en moi, je les connois, je les sens : mais vous sçavez, Seigneur, que vous été mon pere, & que tout formé que je sois de bouë, je suis cependant l'ouvrage
Isaia. 64. de vos mains ; regardés donc ce que vous avez fait, & non pas ce que j'ai fait moi-même, & souvenez vous que je suis vôtre enfant. Donnez moi, Seigneur, une vraie douleur de vous avoir offensé, & accordez-moi la grace de cet amour perseverant, dont j'ai besoin pour ne vous plus offenser.

Le Publicain qui fit une si humble, mais si fervente priere à Dieu, reçut la grace qu'il demandoit, & retourna justifié dans sa maison. Il se tenoit au bas du Temple, & fort éloigné de ces premieres places qu'occupoient les Pharisiens, & les faux penitens,
Aug. ser. 36. de verbis Domini. mais Dieu s'approchoit de lui, dit saint Augustin ; & si la connoissance qu'il avoit de la corruption de son cœur l'éloignoit de lui, sa pieté, son humilité, sa priere, & sa confiance en la misericorde du Seigneur, le lui rendroient present & favorable *cordis conscientia removebat, pietas applicabat.*

Le second de ces moyens, est non seulement de se reconnoître pecheurs, & de demander à Dieu la grace d'une douleur sincere & d'une vraie conversion, mais de rompre absolument avec le peché, de se défaire des habitudes du peché ; de quitter les occasions prochaines du peché, de jetter loin de soi tout ce qui peut porter au peché.

Multi assiduè se di- Il n'y en a que trop (c'est la reflexion du même saint Augustin) qui ont sans cesse leurs pechez devant les yeux, & qui s'avoüent

pecheurs, & qui avec tout cela ne laissent pas d'aimer le peché, & d'y retomber quelques resolutions qu'ils fassent. C'est une confession qu'ils en font, mais ce n'est pas un amandement veritable : ils s'en accusent, mais ils n'en guerissent pas, ou s'ils en guerissent, c'est une santé chancelante, & qui ne dure pas : d'où vient cela ? de ce qu'ils ne s'éloignent pas des occasions du peché, de ce qu'ils demeurent dans les confins du peché, de ce qu'ils ont encore quelque intelligence avec les causes de leurs pechez.

Pour rendre efficace leur resolution, & leur bon propos, ils devroient, dit Saint Basile, rompre absolument avec toutes ces creatures qui les ont porté au peché, arracher ces mains & ces pieds qui leur ont été des occasions de chûte, ne plus se rengager dans ces societés de libertinage & de débauche, ne plus conserver d'inclination pour ces jeux & ces spectacles, ne plus garder ces billets & ces tableaux ; dire genereusement à tous les ennemis de leur salut ce que leur disoit le Roi Prophete : Retirez-vous de moi vous tous qui offensez le Seigneur, car il a écouté la voix de mes gemissemens & de mes larmes. *Discedite à me omnes qui operamini iniquitatem, quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei.* C'est parce que Dieu est misericordieux, & qu'il m'a accordé le pardon de mes pechez, que je veus rompre avec vous ; c'est parce qu'il est infiniment bon, que je ne veus plus étre méchant : retirez-vous de moi, dût il m'en coûter mes biens, mon honneur, ma vie, je ne lierai plus avec vous les mêmes societez que j'ai liées.

cunt peccatores, & tamen adhuc delectat eos peccare, professio est, non emendatio, accusatur anima non sanatur, &c. *Aug. ser. 7. de tempore.*

D. Basil. & D. Ier. in Psal.

Psal. 6.

Ainsi parloit ce Roi penitent ; ainsi devez-vous parler ; sans cette precaution, toutes vos resolutions seront inutiles ; & avec elle, elles seront efficaces. Le monde tout corrompu qu'il est ne vous corrompra plus ; tout imposteur qu'il est, il ne vous imposera plus, tout flatteur & tout engageant qu'il est, il ne vous engagera plus: *Discedite à me omnes qui operamini iniquitatem, quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei.*

Par là vous ferez pour vôtre sanctification, & pour l'entiere destruction du peché, ce que Dieu fait lui-même contre les reprouvez pour l'entiere punition de ces mêmes pechés. Il les fait venir devant lui, il les appelle à son jugement, & leur dit : *Retirés-vous de moi maudits dans les feux éternels.* Vous rappellerez de même dans le tribunal de la penitence les Ministres, & les instrumens de vos pechés, & prononçant une espece d'arrêt contre eux, vous vous engagerez à ne les plus voir.

Le troisiéme moyen est de rappeller tant de bonnes resolutions, & tant de promesses que vous avez faites de ne plus offenser Dieu, afin que confus de lui avoir si souvent donné de si belles paroles qui n'ont été suivies que de frequentes rechûtes, vous vous déterminiez enfin à changer de conduite. *Juravi & statui custodire judicia justitiæ tuæ.* Je l'ai juré, ô mon Dieu, & si jusques ici je l'ai juré inutilement, je suis resolu de garder inviolablement vôtre loi, & de ne m'éloigner jamais de vôtre justice. Il est vrai que cette resolution m'a déja attiré beaucoup d'humiliations, & je ne doute pas

qu'elle ne m'en attire encore dans la suite : *Humiliatus sum usquequaque*, mais n'importe ; toute les fois que serai tenté de vous offenser, je me ressouviendrai de mon serment, je le rappellerai dans ma memoire, & je me dirai ; Te souviens tu bien de ce que tu as promis à Dieu ? Serois-tu assez infidele, & assez ingrat pour revoquer ta parole ? Si tu avois offensé une personne pour laquelle tu eusses quelque estime, tu croirois te mocquer d'elle ; si te contentant de lui dire que tu ne l'offenseras plus, les sentimens de ton cœur, ne répondoient pas à tes paroles, ou si quelque leger interêt t'obligeoit à te separer d'elle : & vous, ô mon Dieu qui m'avez fait tant de graces, & accordé si souvent le pardon de mes pechez, serez-vous le seul auquel il fut permis de donner de belles paroles qui n'auroient point d'effet ? Non, non, il n'en ira pas de la sorte. *Anima mea in manibus meis semper, & legem tuam non sum oblitus* ; Mon ame sera toujours entre mes mains, je me ressouviendra toûjours de la resolution que j'ai faite, & je n'oublierai jamais vôtre loi. Fortifiez seulement ce bon propos qui vient de vous, afin que vous ayant aimé d'un amour constant & perseverant en ce monde, je vous aime en l'autre pendant vôtre bienheureuse éternité. *Amen.*



DISCOURS EN FORME À DE PRÔNE,

POUR LE XI. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES VRAIS DEVOTS.

Statim apertæ sunt aures ejus, & solutum est vinculum linguæ illius, & loquebatur rectè; & præcepit illis ne cui dicerent. *Marci 7.*

Ses oreilles s'ouvrirent aussi-tôt, & sa langue se délia; il parloit distinctement, & Jesus-Christ lui ordonna de ne rien dire à personne le miracle qu'il venoit de faire.

JE n'en veus pas davantage, mes freres, pour justifier la devotion & la vraie vertu de tant de pechez dont on la charge. Elle est devenuë de nos jours un sujet de raillerie, & de satyre aux médisans, un pretexte de débauche, & d'endurcissement aux libertins, une occasion de chûte, & de scandale aux foibles. On se divertit des devots dans les compagnies, on les promene dans les cer-

ctes, on les tourne en ridicules & on les jouë sur les theatres, le nom scandaleux qu'on leur donne est passé en proverbe : Jamais on n'est ni plus éloquent, ni écouté avec plus d'attention, que quand on revele quelque mystere d'une pieté contrefaite ; jamais une conversation n'est plus agreable, ni la joïe d'un festin plus entiere, que lorsque l'histoire d'un devot y fait l'assaisonnement des mets, & qu'en bûvant on le prend pour le sujet de ses chansons : *Adversùm me loquebantur qui sedebant in porta; & in me psallebant qui bibebant vinum.*

Est ce à cause qu'il se trouve de faux devots, qu'on doit conclure qu'il n'y en a point de veritables ? ou bien est-ce que la vraie devotion approuve, qu'on doit lui imputer ce qui n'appartient qu'à la fausse ? L'hypocrisie d'autrui est elle un favorable azile au libertinage, & sous pretexte qu'il y en a qui n'ont que l'apparence de la pieté, sans en avoir la vertu, cette pieté n'est elle qu'en idée, & ne se trouve-t-elle que dans nos livres ?

Ce seroit là un tres-mauvais raisonnement, & une tres injuste consequence. Comme si à cause quil y a des femmes de mauvaise vie, il n'y en avoit point de chastes ; à cause qu'il y a de traitres dans un Etat, il n'y en avoit point des fideles à leur Prince ; à cause qu'il y a de faux amis dans les societés, il ne s'en trouvoit de sinceres. Comme si de peur de passer pour hypocrite, on pouvoit s'exempter d'être devot, & que le dereglement d'autrui servît de dispense à l'accomplissement de ses devoirs. Comme Jesus-Christ ne nous avoit pas donné de suffisantes mar-

ques, pour connoître les vrais & les faux devots, comme s'il ne nous avoit averti d'y prendre garde de bien prés, de peur de nous y tromper, & de nous en scandaliser; comme si enfin la vraie devotion seure de son innocence, & independante des jugemens des hommes, n'avoir pas de quoi faire taire l'insolence des médisans, confondre l'impieté des libertins, rassurer les vertus chancellantes des foibles.

Médisans & libertins voici de quoi vous faire taire & vous confondre. Vous faites passer les vrais devots, pour des pecheurs cachez & artificieux, pour des hommes pleins d'eux-mêmes, & qui ne cherchent dans toutes leurs actions qu'une vaine gloire: & Jesus-Christ (car c'est sur lui que les vrais devots se reglent, sans quoi ils ne le seroient pas.) Jesus-Christ dis je, qui vient de guerir un sourd & un muet, deffend de publier ce miracle, afin de ne pas s'attirer par sa manifestation, une gloire qui lui appartienne même en proprieté.

Foibles & chancelans dans la pratique de la vertu, voici de quoi vous rassurer & vous instruire. La vuë de certains faux devots qui ne font qu'une partie de leurs devoirs, & qui se montrans vertueux d'un côté, sont dereglez & vitieux d'un autre, vous scandalise, & souvent même vous fait croire, que c'est la en quoi toute la devotion pour se reduire. Mais Jesus-Christ qui ne vous l'a enseignée qu'aprés l'avoir pratiquée le premier, a été devot & saint en toute choses, cachant ses miracles quand il jugeoit à propos, les produisant quand il étoit necessai-

re, n'obmettant ni les petits ni les grands devoirs, s'employant tout entier à l'ouvrage que son Pere celeste lui avoit confié ; vous apprenant enfin par ses paroles & par ses exemples, que pour être vrai devot, il faut remplir toutes les obligations de vôtre état, & toute l'étenduë du nom de Chrêtiens, que vous portez.

Ne rien negliger de ce que l'on est obligé de faire, & ne rien faire par un motif d'une vaine gloire : voilà ce que j'appelle un vrai devot. Etre ardent & empressé à faire tout le bien que l'on doit faire, premier caractere d'un vrai devot ? être indifferent & insensible aux loüanges qu'on pourroit en recevoir, second caractere; je vais faire de l'un, & de l'autre le sujet de cet entretien. Division.

I. Point. Il n'est rien de si aisé, que de se tromper soit même en matiere de devotion, quoi qu'on n'ait nul dessein de tromper les autres, dit Richard de Saint Victor. L'Ange de tenebres se transfigure si adroitement en Ange de lumiere, l'amour propre nous séduit si agreablement, & nous impose si finement, les mouvemens de la nature ont en apparence tant de rapports avec ceux de la grace ; les maximes dont on se laisse prevenir, & les regles ausquelles on s'attache, sont si fautifes, les confins de la vertu & du vice se touchent de si prés, que sans un don de sagesse, & un parfait discernement, il est impossible de ne pas tomber dans des fautes d'autant plus facheuses qu'il est rare qu'on s'en releve.

Vide D. Greg. l. 32. mor. c. 17. Richard à sancto Victore. Tract. de Emman.

En effet, en quoi la vraie devotion consiste-t-elle ? Est-ce dans un culte, grossier,

bizearre, & purement exterieur ? Telle étoit la devotion des Samaritains. Est ce dans la pratique de certains petits devoirs qu'on prefere aux obligations les plus essentielles? Telle étoit la devotion des Pharisiens. Est-ce dans des consolations sensibles, dans la tendresse d'un cœur émû, par la beauté & la douceur qu'il trouve dans la vertu ? Telle est la devotion de ceux mêmes qui paroissent plus spirituels, & plus reguliers.

Devotio specialis est actus voluntatis spontè tradentis se ad famulatum Dei. D. Th. 2.2. q. 82.

Rien cependant de tout cela ne fait un vrai devot, comme je vais vous le faire voir dans la suite de mes preuves. En quoi donc la vraie devotion consiste-t-elle ? Elle consiste, dit S. Thomas, dans une ardeur & une empressement de la volonté à accomplir la loi de Dieu, à s'attacher à son service par un devoüement particulier, par une noble émulation de l'honorer & de lui plaire.

Cela supposé, un vrai devot est un homme spirituel, & éclairé, qui sans mépriser ce qui fait le corps de la vraie religion, en conserve particulierement l'esprit dans le culte qu'il rend à Dieu. Un homme parfait & accompli en toutes choses, qui ne negligeant ni les petits, ni les grands commandemens, observe exactement toute la loi : Un homme ardent & tout de cœur qui dans l'adversité, comme dans la prosperité, dans les ariditez spirituelles, comme dans les consolations sensibles, s'acquite également de tous ses devoirs : Vous reconnoissez-vous, mes freres, à ces traits ? Ce sont ceux des vrais devots.

Le premier est de servir Dieu comme il veut être servi, & de l'adorer comme il veut être adoré. Je veus dire d'un culte exte-

rieur & sensible, d'un culte interieur & invisible : d'un culte exterieur & sensible, qui est comme le corps de la devotion:d'un culte interieur & invisible, qui en est comme l'ame & l'esprit. Car il y a deux fâcheuses extremités en cette rencontre ; l'une de rejetter toutes les marques exterieures de pieté comme les Heretiques, & l'autre de s'arrêter tellement à ces choses exterieures, qu'on ne fasse sa principale occupation, comme une infinité de devots grossiers qui en font le capital de leur culte.

Vous le savés, mes freres, il n'y en a que trop qui se font un scrupule de mille petites pratiques omises, qui ne s'en font presque aucun de leurs devoirs essentiels ; qui se reprochent de n'avoir pas dit leurs prieres aux heures ordinaires, & qui ne s'accusent pas de les avoir dites sans attention,& sans reflexion sur eux mêmes, qui s'inquietent de ce qu'ils n'ont pas lû les exercices de pieté, ni les actes de contrition qui sont dans leurs livres, & qui ne prennent pas garde s'ils ont eu l'esprit dissipé ou recüeilli, le cœur endurci ou veritablement touché de douleur, des pechés qu'ils ont commis.

Ils ont leurs Eglises hors desquelles ils ne peuvent bien prier, leurs chapelets, leurs cierges, leurs images, leurs reliques, leurs confrairies, sans le secours desquelles ils se persuadent que leur devotion se perdroit, comme si c'étoient là les seuls appuis qui la soûtinssent. Ce n'est pas qu'on doive les blâmer ; au contraire, ces pieuses pratiques ayans été établies pour porter les Chrêtiens à un genre de vie plus saint & plus parfait, il

D. Aug. Januario de ritibus Ecclesiæ epist. 119. c. 19.

faut les approuver, & les loüer par tout où elles se rencontrent, dit saint Augustin.

Mais ce que l'on doit blâmer avec ce Pere, est de voir que souvent on s'arrête à cet exterieur d'une devotion grossiere, sans en avoir l'esprit. *Hoc nimis doleo, quia multa quæ in divinis libris saluberrimè præcepta sunt minùs curantur, & tàm multis præsumptionibus sic plena sunt omnia, ut graviùs corripiatur qui per octavas suas terram nudo pede tetigerit, quàm qui mentem vinolentiâ sepelierit.* On neglige souvent les commandemens de Dieu, & ce qu'il a si sagement ordonné pour le salut des hommes dans les livres saints, pendant que l'on s'arrête uniquement à ces pratiques exterieures: & il y a tant d'illusions, tant d'erreurs, tant de superstitions parmi une infinité de pretendus devots, qu'on est plus severement repris d'avoir marché pieds nuds pendant l'octave de son baptême, que de s'être enyvré, & tombé dans de criminels excez.

Car voilà, dit Saint Augustin, ce que la vraie devotion condamne; devotion qui s'éleve au dessus de ces exercices, qui les purifie de leur grossiereté, & qui les anime de son esprit: devotion qui sans negliger l'exterieur, songe encore plus à l'interieur, & adore Dieu en esprit & en verité, lorsqu'elle lui rend des hommages sensibles: Devotion enfin qui fait que la bouche ne parle que de l'abondance du cœur, de peur de s'attirer ce sanglant reproche; *Qu'on honore Dieu des lévres, & que le cœur est fort éloigné de lui.*

Vous comprendrez encore mieux qui sont ceux que j'appelle vrais devots, si à ce pre-

mier trait j'en ajoûte un second, qui est leur exactitude à observer & leurs grands, & leurs petits devoirs ; leur regularité, & si je puis parler ainsi, leur integrité en toutes choses, *afin de se rendre parfaits & accomplis en toute maniere, & que rien ne leur manque.* Car c'est ainsi que l'Apôtre Saint Jacques s'en est expliqué dans son Epître canonique : *Integri, & perfecti, & in nullo deficientes.* *Iacobi* 1.

Il n'en est pas de Dieu comme du Demon. Pourvû que cet ennemi de nôtre salut nous rende coupables par le violement d'un seul precepte essentiel, il se soucie peu du reste ; souvent même il nous persuade d'être exacts à plusieurs de nos devoirs, afin que les accomplissans, nous soyons moins scrupuleux & moins fideles dans les autres. Mais Dieu qui veut tout le cœur de l'homme, ne souffre jamais ce partage, & si par impossible il le souffroit, il le souffriroit moins dans les devots que dans le commun des Chrêtiens, par une belle raison qu'en apporte Saint Bernard, & aprés lui Saint Thomas.

La devotion est un genereux mouvement de la volonté, qui se fait un engagement particulier de servir Dieu, & un acte de religion par lequel la divinité est plus universellement honorée. Quand je fais penitence, qu'est-ce que j'honore ? La justice de Dieu à laquelle je tâche de satisfaire. Quand j'espere en Dieu, qu'est-ce que j'honnore? Sa magnificence & sa fidelité dans ses promesses dont j'attends les effets. Quand je lui offre des sacrifices, qu'est-ce que j'honore ? Sa grandeur & son independance qui est si grande, que pour témoigner qu'il n'a nul besoin de ces creatu- *D.Thom* 2. 2. q. 82.

res, il veut qu'on les lui immole. Quand je lui demande ses graces, qu'est-ce que j'honore? son infinie misericorde, & gratuite bonté de laquelle seule elles viennent.

Mais quand je me donne à lui par la devotion qui m'y attache, qu'est-ce que j'honore? toutes ses perfections en general, & chacune d'elle en particulier. J'honore la grandeur & la justice de Dieu, parce que je m'humilie sous lui; la bonté & la misericorde de Dieu, parce que je me confie en lui; l'unité de Dieu, parce que je ne veus vivre qu'en lui & pour lui; la sainteté de Dieu, parce que je tâche de me conformer a lui. Enfin par le titre de devot que je porte, je glorifie Dieu tout entier, je suis non seulement son sujet, mais son domestique, non seulement son serviteur & son esclave, mais son ami & son enfant: Je porte ses livrées, j'entre dans ses secrets, j'épouse ses interêts, je suis honoré de sa protection, & de son alliance, il me regarde comme une personne doublement à lui, & par l'engagement de mon baptême, & par celui de ma consecration.

Ainsi comme un Roi demande plus de choses à ses domestiques, & à ses officiers, qu'à ses simples sujets; comme un pere de famille attend plus de service de ses amis, & de ses enfans que de ses serviteurs: Dieu demande & attend plus de choses des vrais devots, que du commun des Chrêtiens, * il veut que leur devotion soit parfaite & accomplie en

* In honore non extollitur, quia non inflatur. In abjectione non confunditur, quia non est ambitiosa. Cupiditas non coarctat,

toute maniere, & que rien ne lui manque. *Integri, & perfecti, & in nullo deficientes.* Il veut, dit saint Bernard, que leur devotion ne soit ni enflée par les honneurs, parce qu'elle n'a point d'orgüeil; ni émeuë par les injures & les mépris, parce qu'elle n'a point de fiel; ni surmontée par l'avarice, parce qu'elle est sans interêts; ni endormie par l'oisiveté, parce qu'elle est sans tiedeur; ni seduite par les erreurs, parce qu'elle aime la verité; ni ébranlée par les persecutions, parce qu'elle souffre avec patience; ni renversée par le desespoir, parce qu'elle est soûtenuë par l'esperance; ni éteinte par la mort même, parce qu'encore bien que les autres vertus aprés la mort cessent dans l'autre vie, la seule charité qui est l'ame de la devotion, demeure toûjours.

Loin donc d'ici ces faux devots qui se partagent entre les grands & les petits devots: Ces devots d'humeur & de temperament qui ne suivent que les mouvemens de la nature, & qui n'accomplissent la volonté de Dieu que lorsqu'elle se rapporte à la leur. Ces devots de phantaise & de caprice qui abandonnent ce qui les gesne, & qui ne s'assujettissent qu'à ce qui flatte leur amour propre. Ces devots qui n'effacent jamais de leurs esprits,

quia non quærit quæ sua sunt, Contumeliæ non provocant, quia non irritatur. Errores non cæcant, quia congaudet veritati; Persecutiones non frangunt quia omnia suffert. Desperatio non absorbet quia omnia sperat; Mortis separatio non intercidit, quia non excidit. *Ber. tract. de charitate.*

les premieres impressions du bien ou du mal qu'on leur a données qui sacrifient à leur pieuse vengeance ce qui est opposé à leur inclination, ou à leur interêt. Ces devots qui avec leur devotion pretenduë, ne pardonnent jamais veritablement les injures qu'ils ont reçûës ; adroits à les dissimuler, plus adroits encore à s'en vanger, jusqu'à pecher par un zele de religion contre la religion même. Ces devots qui avec leur devotion ne relâchent jamais rien de leurs interests ; ardens pour tout ce qui les regarde, indifferens & froids pour tout ce qui peut rendre service à leurs freres. Ces devots pacifiques par hypocrisie, doux par dissimulation, honnêtes par necessité ; qui sous pretexte de faire ce qui plaît à Dieu, font ce qui leur plaît à eux-mêmes : Semblables à Jehu, qui non content d'avoit fait mourir des Princes, se fit apporter leurs têtes pour applaudir à sa fausse pieté, & avoir sujet de dire par une cruelle jactance : *Vide zelum meum pro Domino* ; voyez quel est le zele que j'ai pour Dieu.

Loin d'ici ces devots pretendus, si leur devotion n'est parfaite, entiere, accomplie, sans défaut & sans tache. Vous croïez, disoit autrefois saint Ambroise, faire beaucoup d'honneur à Joseph, de dire simplement qu'il est chaste, & qu'il a courageusement resisté à la plus delicate de toutes les tentations ; mais vous vous trompez, & s'il n'avoit eu que cette vertu, il n'auroit pas reçû du saint Esprit tous les éloges qui lui sont donnez dans l'Ecriture. Si vous voulez le loüer comme il faut, dites qu'il a eu toutes les vertus dans leur souverain degré, qu'il a été hum-

ble jusqu'à se plaire dans sa servitude, *humilis usque ad servitutem*: chaste jusqu'à fuïr les approches de son impudique maîtresse, *verecundus usque ad fugam* : patient jusqu'à souffrir toute sorte d'outrages dans sa prison, *patiens us ue ad carcerem* : doux & charitable envers ses ennemis, jusqu'à pardonner à ses freres l'injure qu'il en avoit reçûë, & les combler de ses bienfaits, *remissor injuriæ usque ad remunerationem.*

D. Ambr lib. 2. officior. c. 6.

J'en dis de même des vrais devots : nous leur ferions tort, & nous nous formerions une idée trop imparfaite de leur devotion, si nous ne les loüions que par un seul endroit. Il faut dire qu'ils sont parfaits en toute maniere, & que rien ne leur manque; chastes dans leurs amitiés, fideles dans leurs commerces, retenus dans leurs paroles, sobres dans leurs repas, patiens dans leurs maladies, tranquiles dans leurs persecutions, pacifiques dans leurs procez, justes dans leurs affaires, constans dans leurs resolutions, fervens dans leurs prieres, perseverans dans leurs bonnes œuvres; ennemis des pechez sans haïr les pecheurs, graves sans orgüeil, humbles sans bassesse, prudens sans artifice, simples sans foiblesse, surmontans le mal par le bien, aimans mieux souffrir du tort qu'en faire; se dépoüiller de ce qui leur appartient, que ravir ce qui ne leur appartient pas; zelés pour tout ce qui regarde Dieu, qu'ils servent également dans l'adversité comme dans la prosperité, dans les ariditez spirituelles où il les laisse comme dans les consolations qu'il leur donne: Encore un mot de cette troisiéme circonstance, avant que de finir ce premier point.

Quæritis me quia manducastis ex panibus, & saturati estis. *Ioan. 6.*

Nous trouvons souvent dans l'Evangile que Jesus-Christ y blâme la fausse devotion des Juifs, qui ne le suivent qu'à cause qu'il leur faisoit du bien, les nourrissant dans leur faim, les soulageant dans leurs besoins, guerissant leurs malades, éclairant leurs aveugles, ressuscitant leurs morts. Nous trouvons même qu'il se plaint quelquefois de ses propres disciples, qu'il accuse d'être trop attachés à leurs petites commoditez, de l'abandonner dans son affliction, & de ne pouvoir pas veiller seulement une heure avec lui. Etrange confusion pour les faux devots, admirable instruction pour les veritables. Ce ne sont pas les consolations de Dieu que l'on doit chercher, c'est le Dieu des consolations: ce n'est pas en vivant parmi les douceurs d'une profession tranquille, que l'on peut connoître si l'on est veritablement devot; c'est parmi les disgraces du siecle, parmi l'orage des injures, des persecutions, des railleries, des maladies, des mépris. C'est au milieu d'une mer d'amertume, lorsqu'on cesse de goûter ces eaux douces dont vôtre misericorde, ô mon Dieu, suspend quelquefois le cours. A quelle fin? vous le sçavez, pour purifier les vertus d'une ame devote, pour la détacher peu à peu du monde, pour la rendre plus ardente, & plus empressée à la pratique du bien, pour lui ôter toute sorte de presomption & de confiance en ses merites, pour enflammer davantage ses desirs, & animer sa langueur, pour la tenir sans cesse en haleine, lui faire sentir ses vrais besoins, la lier à vous par de plus fortes chaînes, l'attacher à son devoir avec plus de courage,

courage, & moins de retour sur elle-même.

L'époux des Cantiques comprenoit bien ce mystere, lorsque pour ne pas quitter son épouse, il protestoit qu'il la suivroit par tout, tantôt sur une montagne d'encens qui n'exhale qu'une douce odeur, tantôt sur une montagne de Myrrhe dont tout est salutaire, mais amer en même tems. *Donec aspiret dies & inclinentur umbræ, vadam ad montem myrrhæ & ad collem thuris.* *Cant.* 4.

Dans l'autre vie il n'y aura que consolation & que douceur, le jour y sera plein sans ombre & sans nüage; mais dans celle-ci, c'est une alternative de benediction & de sécheresse, de douceur & de peine, de presence & d'absence. Tantôt Dieu s'approche d'une ame, tantôt il feint de s'en retirer, tantôt il se fait suivre à l'odeur de ses parfums, tantôt aux traces de son sang; tantôt il lui fait sentir combien il lui est avantageux de le posseder, quelques momens aprés il permettra, comme s'il l'avoit delaissée, que le Demon la tente des plus grands crimes. Sa devotion en est-elle moins parfaite? oui si elle ne cherche que les consolations de Dieu, & si elle ne se plaît que sur cette montagne d'encens: Mais si elle cherche le Dieu des consolations, & si independemment de ces faveurs sensibles, elle s'attache à lui sur cette montagne de myrrhe, sa devotion en est plus forte, plus pure, plus feconde en merites, & en vertus, dit Saint François de Sales, qui s'explique par une excellente comparaison.

Pendant les beaux jours d'un agreable printems, l'abeille sort de sa ruche, vole de parterres en parterres, & de fleurs en fleurs,

du suc desquelles elle se remplit pour faire du miel, sans travailler presque à la multiplication de son espece. Mais quand ce printems est froid & nebuleux, elle se renferme dans sa ruche ; & la rigueur de la saison l'empêchant d'en sortir aussi frequemment, elle en devient plus feconde, & rend plus de profit à son maître.

Il y a dans la devotion des saisons belles, & des saisons nebuleuses, des tems de consolation & de douceur, des tems d'aridité & de sécheresse, des tems où l'on goûte Dieu, & où il se fait sentir, des tems où l'on ne le goûte plus ; & où il semble qu'il soit effectivement retiré.

Pendant ces belles saisons, (pourquoi les appellé-je belles, puisque souvent elles ne produisent qu'une étrange sterilité ? on jouït du plaisir de sa devotion, on vole de fleurs en fleurs ; & comme l'épouse des Cantiques, on veut en être toute environnée, parce qu'on languit d'amour. Mais cet amour est-il toûjours pur, desinteressé, fecond ? Au contraire une ame ne doit-elle pas craindre, que cette pieuse langueur ne la rende moins appliquée à ses devoirs que cette douceur ne l'affoiblisse & ne l'énerve ; que trouvant tant de consolations à servir Dieu, elle ne soit portée à la vertu par des motifs humains ; qu'ayant quelquefois tant de chaleur & d'impatience à faire ce qu'elle desire, cet emportement ne vienne plus de la nature, que de l'esprit divin qui étant de lui-même, patient, moderé, tranquille, n'excite dans un cœur que des mouvemens conformes à ce qu'il est.

Richardus à sancto Victore in Cantica cap 7. *Cont.* 84.

C'est-ce qui a obligé tant de grands Saints (car je parle principalement pour ceux qui aspirent à la haute perfection) c'est-ce qui a obligé tant de grands Saints à prier le Seigneur de retirer d'eux ces faveurs, & ces consolations sensibles. Temoin un Saint François Xavier qui s'écrioit: c'est assés, Seigneur: c'est assés. Témoin une Sainte Therese qui demandoit à son cher époux de deux choses l'une, ou de mourir, ou de souffrir: Tant ces grandes ames apprehendoient que ces douceurs ne nuisissent à leur devotion, que travaillant à faire du miel pendant des jours si sereins, elles n'embarrassent leurs aîles, de cette liqueur gluante, qu'elles n'en devinssent moins capables de s'élever à Dieu; & de l'aimer uniquement pour lui-même.

Ces dangers sont infiniment moins à craindre pendant ces saisons nebuleuses, où une ame ne trouvant ni consolation dans les creatures, ni caresse dans le Createur, se renferme dans son cœur comme dans sa ruche, pour y faire un amas de bonnes œuvres qui l'enrichissent.

Amour propre, complaisance, presomption, confiance en de merites pretendus, delicatesse vous n'avés point de part dans ses vertus: Rien n'y est humain, nul retour vers elle-même, nulle attache à ses inclinations, & à ses desirs. Elle s'anime à la pratique d'un bien où elle ne trouve point de goût. Dans ses prieres, dans ses communions, dans ses mortifications, dans ses lectures spirituelles, dans ses meditations, elle ne veut plaire qu'à Dieu qu'elle croit irrité contre elle, & auquel elle espere presque contre toute espe-

rance. Sa foi en est plus vive, sa crainte plus allarmée, sa charité plus pure, son obeïssance plus heroïque, sa patience plus feconde, sa justice plus desinteressée, sa prudence plus vigilante, sa resignation plus entiere : Enfin son humilité plus parfaite ; humilité qui fait le caractere de sa devotion. Elle ne neglige rien de ce qui regarde son devoir, mais en s'en acquittant, elle en renvoïe toute la gloire à Dieu, & ne reserve rien pour elle du sacrifice qu'elle lui en fait.

II. POINT. L'un des grands principes de nôtre religion, & sur lequel roûle toute la morale chrêtienne, est que n'ayans rien qui ne vienne de Dieu, & que nous ne devions attendre de sa misericorde, il n'y a rien aussi que nous ne devions lui rapporter, & consacrer uniquement à sa gloire. Nous tenons de lui ce que nous avons, nous esperons de lui ce que nons n'avons pas encore : en faut-il davantage, pour nous faire mépriser les loüanges ; & les applaudissemens des hommes, pour nous rendre fidelles dans la pratique des bonnes œuvres qui le glorifient, pour nous oublier nous mêmes,& lui dire avec une humble & sincere reconnoissance : *Ce n'est pas à nous Seigneur, que la gloire appartient, c'est à vous seul* ; c'est aussi pour vous seul que nous travaillons, & à vous seul que nous avons dessein de plaire.

Si les hommes doivent parler & agir dans cet esprit, on peut dire que ceux qui font profession de pieté y sont encore plus obligés que les autres. Ils reçoivent de Dieu plus de graces, & ils acquierent par leurs bonnes

œuvres plus de droit sur ses recompenses: S'ils sont donc de vrais devots, conclud de là saint Gregoire Pape, ils doivent avoir, & plus de reconnoissance pour rapporter à Dieu le tribut des graces qu'ils en ont receuës, & plus de dependance, pour n'être pas exclus des recompenses qu'ils en attendent. Ils sont obligés par leur état, d'honorer & de remercier Dieu dont ils ont plus reçû : Et ce seroit le deshonnorer, & l'outrager, s'ils ne faisoient toutes leurs actions, par rapport à sa gloire. Ils sont obligés, pour leurs interêts, de faire en sorte que tant de bonnes œuvres ne soient pas pour eux des œuvres perduës : & ce seroit les perdre, s'ils y recherchoient leur propre gloire.

Ainsi que font-ils ? étouffans dans leurs cœurs la joye, & la secrete complaisance que leurs vertus pourroient leur donner, ils sont indifferens & insensibles aux loüanges d'autrui : détournans leurs yeux de ce qui flateroit leur amour propre, ils s'arrêtent à ce qui peut leur donner un vrai mépris d'eux-mêmes ; & s'estimant indignes de la recompense qu'ils esperent, aussi bien que des graces qu'ils ont receuës, ils sont presque les seuls à ne pas voir leurs bonnes œuvres, lorsque pour l'édification de leurs freres, & pour la gloire de Dieu, ils sont obligés de les produire au dehors. *Indignos se æstimantes, penè soli bona à se non videnda omnibus ad exemplum præbent.* *Greg. lib. 22. mor. c. 5.*

Je vous avouë que sur ce principe, il est rare de trouver de vrais devots. Car sans vous parler de cet orgueïl grossier, & de cette ridicule vanité que l'on a de se faire un

grand nom par ces bonnes œuvres; sans vous dire avec Saint Chrysostome, quel est l'aveuglement & la folie de cette passion par laquelle l'on prie faussement Dieu, & l'on est faussement loüé des hommes, par laquelle, selon ce Pere, on vend une apparence de religion vuide de tout esprit de religion, pour acheter quelques paroles de loüanges, vuides de loüanges mêmes: *Mendaciter orant cùm non orent, & mendaciter laudantur, cum non sint laudabiles., & sicut spem vacuam religionis vendunt, sic verbum vacuum laudis emunt*: Sans vous dire avec un ancien, quel sujet de raillerie on donne par là au monde, qui avec des yeux malins & critiques, voit au travers des troux d'un manteau déchiré, l'orgüeil de celui qui le porte, *per scissuram pallii tui inanitatem tuam video*: Sans vous parler, dis-je, d'une vanité si grossiere; combien y en a-t-il qui bien loin d'avoir une vraie humilité dans leur devotion, n'y ont qu'une modestie plus rafinée & plus spirituelle, se croyant devots à force d'entendre dire qu'ils le sont, haïssans par une secrete aversion les railleries, & les mépris qu'ils semblent mépriser au dehors, ne cedans à leurs competiteurs les places d'honneur, qu'afin de monter plus haut; & ravis d'être en bonne reputation dans le monde, quoi qu'exterieurement ils paroissent ennemis des loüanges qu'on leur donne?

D.Chrys hom. 1. in cap. 6. Mathai.

On fait audehors quelques actes d'humilité, mais on s'en applaudit interieurement. On se mortifie en de certaines choses ausquelles on ne sent pas beaucoup de repugnances, mais c'est pour être plus satisfait de soi en

d'autres ; on ravit à une sordide avarice quelques aumônes, mais on s'en croit plus riche devant Dieu, & on s'en sçait bon gré.

A la verité on ne publie pas au son de la trompette les bonnes œuvres que l'on fait, mais on les découvre avec joye, à de certains amis privilegiés qu'on a d'abord prevenus de l'aversion que l'on a d'en être loüés, & l'on recüeille leur opprobation avec d'autant moins de scrupule, qu'on s'est acquis, ce semble, par cette precaution le droit de ne rien craindre du côté de son orgüeil. On ne confie pas à tout le monde le secret de ses prieres, de ses mortifications, de ses liberalités ; ce seroit une vanité trop sensible : mais on fait voir quelquefois ces tresors spirituels à de certaines personnes sans croire qu'on offense Dieu, comme Ezechias qui montra les siens aux Ambassadeurs du Roi de Babilone, & qui en fut tres-severement châtié en la personne de ses enfans.

Remercier Dieu de ce que l'on n'est pas comme une infinité d'autres, voleur, adultere, usurier, médisant, yvrogne, vindicatif, avare, indevot, libertin, blasphemateur, emporté, ce seroit imiter de trop prés la fastueuse priere du Pharisien de l'Evangile, qui par ce moïen insultoit cruellement à son prochain, & se loüoit magnifiquement lui-même : Mais succomber à la tentation de sa propre estime, se sçavoir bon gré de sa pieté, s'appuyer sur sa justice comme si elle venoit de soi, ou comme si on ne pouvoit pas la perdre, se regarder separé de la masse des pecheurs, & se placer dans une categorie distinguée de vertus, aimer certaines œuvres

d'éclat, par preference à d'autres plus obscures, se remplir au moins de l'odeur de l'encens que l'on offre au Seigneur, & se reserver quelque petite part dans le sacrifice qu'on lui presente ; c'est ce que l'on croit pouvoir faire ; & c'est là neanmoins ce que la devotion condamne, & ce que les vrais devots ne font jamais.

Plus ils sont attachés à Dieu par le culte qu'ils lui rendent, plus ils croiroient le deshonorer, s'ils se recherchoient eux-mêmes dans leurs attaches. Plus ils se sont engagés de le glorifier, moins ils veulent avoir de part dans la gloire qu'ils lui rendent, persuadés qu'elle lui appartient en proprieté, & qu'il la doit avoir toute entiere.

Ont-ils reçû plus de talens que les autres? Ils se reconnoissent plus obligés de les faire profiter ; & leur timide conscience les appellant sans cesse à leurs devoirs, ils en rapportent fidelement à Dieu tout le tribut, je veus dire la gloire qu'il en attend. Dieu les comble-t-il de ses bienfaits ? ils sentent mieux que jamais le besoin qu'ils en avoient, avoüans qu'ils ne peuvent rien sans le secours de celui qui s'aproche, & qui se retire d'eux quand il lui plaît. Les loüe-t-on de quelques bonnes œuvres qu'ils ont fait ? ils s'en humilient davantage, se regardans comme des serviteurs inutiles qui n'ont fait que le bien qu'ils ont dû faire, & qui ne l'ont pas entierement fait, comme ils étoient oblihés de le faire.

Sentent-ils quelque repugnance à la vertu? ils levent dans cette sécheresse qu'ils souffrent, les yeux au Ciel, afin d'en faire des-

cendre ces pluyes volontaires que Dieu separe pour son peuple, & qui seules peuvent donner la fecondité necessaire à la terre aride de leurs cœurs. Ont-ils abandonné leur bien? * Ils disent avec saint Paulin, qu'ils n'ont rien fait s'ils ne se sont abandonnés eux-mêmes; qu'en vain ils seroient fideles dans des choses étrangeres, s'ils ne le sont encore dans celles qui leur sont personnelles, qu'on ne se dépoüille que pour mieux combattre, qu'on ne combat que pour vaincre, & que la gloire du triomphe n'appartient qu'à celui qui leur a donné la force & le secret de vaincre. Sont ils chargez de merites? ils se courbent plus profondement contre terre, semblables à ces arbres qui s'abaissent par le poids de leurs fruits, pendant que les autres qui n'en ont point s'élevent, & font une vaine montre aux passans, de la beauté de leurs feüillages.

Sont-ils obligez de se produire aux yeux des homme? ils apprehendent que leur charité ne fasse tort à leur humilité, que se rendans utiles aux autres, ils ne soient reprouvés eux-mêmes: & separans de leurs actions cequ'il y de laborieux, & ce qu'il y a d'éclatant, ils prennent pour eux toute la peine, & renvoyent toute la gloire à Dieu. Encore combien font ils d'actions en cachette?

* Quæ in nobis gratia si in alieno tantùm fideles fuerimus, nisi de proprio serviamus; non enim athleta tunc vincit cùm exuitur, qui ideò, &c. *D. Paulinus ep. 24. ad Severum.*

comme * Helie, qui selon Saint Ambroise, s'enfuït dans une impenetrable solitude, de peur qu'on ne le vît jeûner; ce grand homme ne voulant avoir pour témoins de ses austeritez, que les yeux des corbeaux qui lui apportoient à manger & qui même lui eussent été suspects, s'il avoit crû qu'ils pussent reveler ses abstinences.

Voilà, Chrêtiens, l'hommage que les vrais devots rendent à Dieu, pour l'honnorer comme il merite d'être honoré, & ce qu'ils se croyent, tout desinteressés qu'ils soient, obligés de faire par un principe même d'interêt, afin que les bonnes œuvres qu'ils font, ne soient pas pour eux des œuvres perduës.

Vous le sçavés, & on vous l'a dit souvent, que la vaine gloire est un poison subtil, & une peste cachée, un ennemi flateur, un tyran adroit, qui non content de produire une infinité de vices & de les nourrir, altere les

Ber. epist. 126. vertus mêmes, & les corrompt: que dés qu'une ame a de la complaisance pour elle-même, dés qu'elle se regarde, & se tourne vers elle méme dans les bonnes œuvres qu'elle fait, pour en tirer quelques avantages qui la distinguent; dés là elle en perd tout le merite, & ne doit s'attendre qu'à des supplices éternels: Que le Demon qui souvent ne peut nous perdre par d'autres endroits, se sert de ce dernier stratageme, de nous inspirer des pechés de vanité, & d'exposer à nos yeux nos propres vertus, afin d'étouffer ces enfans

* Helias in deserto erat ne quis eum jejunantem videret, nisi soli corvi qui eum pascerent. *D. Ambr. de Helia & jejunio c. 2.*

ſpirituels dés leur naiſſance,& de nous rendre par ce meurtre précipité, plus miſerables de les avoir mis au monde, que ſi nous n'en avions jamais eus.

Femmes Juifves quelle étoit vôtre douleur, lorſqu'aprés avoir ſouffert les tranchées d'un perilleux accouchement,on étouffoit vos enfans mâles dés qu'on les tiroit de vôtre ſein, ou lorſque d'inhumains ſoldats jettoient dans le Nil ces innocentes victimes, que la compaſſion des Sages femmes avoit épargnées:

Vôtre douleur, mes freres, devroit être encore plus grande, lorſqu'aprés tant de mortifications, de prieres, de jeûnes; on vous ôte le merite de ces bonnes œuvres, & que Satan plus impitoyable que Pharaon, fait étouffer par la vaine gloire des enfans qui vous ont coûté ſi cher. Il n'appartient, dit Richard de ſaint Victor, qu'à la vraïe devotion de vous garantir de ce malheur, & de conſerver ces precieux fruits avec la même adreſſe que la mere de Moïſe conſerva ce petit enfant.

Voyant qu'il étoit beau, elle le cacha pendant trois mois: *Videns eum elegantem abſcondit tribus menſibus.* Mais comme elle ne put le cacher plus long-tems, elle le mit toute tremblante,dans une corbeille de jonc, le recommanda à la divine Providence; & l'ayant expoſé parmi des roſeaux ſur le bord du Nil, elle fit tenir ſa ſœur loin de-là, pour voir ce qui en arriveroit. Belle figure de ce que fait la vraïe devotion, pour la conſervation des vertus chrêtiennes.

Exodi 2.

Elle les cache autant qu'elle peut, de peur d'en être loüées, & que la vaine gloire cette

flatteuse meurtriere ne les étouffe dés leur naissance, mais quand elle est forcée de les produire pour l'édification du prochain; elle les recommande à la Providence & à la misericorde de Dieu; & apprehendant à tout moment qu'elles ne perissent sur le fleuve impetueux du siecle, elle les confie à la vigilance de l'humilité, qui comme la sœur de Moïse, se charge avec joye de leur éducation.

Benis soyés-vous, vrais devots, qui veillés de la sorte à la garde de vôtre cœur; & qui occupés à glorifier Dieu, & à vous aneantir vous-mêmes, mettés vos vertus dans un si seur azile. A proportion que vous vous humilierés dans la pratique de vos bonnes œuvres, Dieu sçaura bien vous élever: A proportion que vous vous cacherés à vous-mêmes, & que vous descendrés dans le neant, il vous tirera de la poussiere, pour vous placer à côté de son Trône Vous aurés fait tout le bien que vous deviés faire, & Dieu vous accordera tout le fruit que vous en attendés. Dans ce bien que vous avés fait, vous n'aurés eu en veuë que sa gloire, & dans la recompense qu'il vous en donnera, il sera lui-même vôtre couronne & vôtre gloire dans la bienheureuse éternité.

DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE,
POUR LE XII. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DE L'IGNORANCE DE ses devoirs, & du soin qu'il faut faut prendre de s'en faire instruire.

Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo? *Luca* 10.

Maître, que faut-il que je fasse, pour posseder la vie éternelle?

AINSI parloit un Docteur de la Loi, qui tout fourbe & hypocrite qu'il fut, dans cette proposition qu'il faisoit à Jesus-Christ, ne laisse pas de nous marquer le loüable empressement que nous devons avoir, de nous informer des vrais moyens de nous acquiter de nos obligations, & d'arriver à la vie éternelle.

S'il nous est défendu de l'imiter dans sa dissimulation, il nous est commandé, dit un sçavant Autheur, de rechercher avec beaucoup d'ingenuité & de bonne foi ce qu'il *Author operis.*

imperfecti in Math. homil. 42. faut que nous fassions pour établir, & assurer la grande affaire de nôtre salut: *Magister quid faciendo vitam æternam possidebo.*

Il s'étoit approché de Jesus-Christ afin de le surprendre: *Surrexit tentans eum.* C'est à nous à nous en approcher dans la simplicité de nôtre cœur, pour en apprende tout le détail de nos devoirs. Il l'appelloit son Maître, & il ne vouloit pas être du nombre de ses disciples: C'est à nous à lui conserver cette même qualité, par une aveugle soumission à tout ce qu'il nous dira. En lui rendant au dehors l'honneur qui lui étoit dû, il le méprisoit au dedans: C'est à nous à soûtenir par une obeïssance, & une docilité interieure le culte exterieur que nous lui rendons. Quelque ignorant qu'il fût, il croyoit en sçavoir assés, & apprehendoit même d'en trop sçavoir: C'est à nous à confesser hautement nôtre ignorance, à en gemir devant Dieu, & à le prier avec le Prophete, d'éclairer ces épaisses tenebres dont nous sommes tout couverts.

Malheur à ce fourbe qui demandoit ce qu'il croyoit sçavoir déja; mais graces & benedictions sur ceux qui convaincus, qu'en matiere de religion & de salut, on ne peut trop se faire instruire, cherchent avec autant d'ingenuité, que d'ardeur, les vrais moyens de sortir de leur ignorance. Mais où sont ces Chrêtiens, & qu'il est rare d'en trouver qui soient veritablement dans de si saintes dispositions.

Nous avons trop d'affaires, disent les uns, nous en sçavons assés, disent les autres, nous n'en voulons pas tant sçavoir, disent les

troisiémes : & c'est là ce qui produit, & ce qui entretient cette fatale ignorance de ses principaux devoirs, & ce peu de soin que l'on a de s'en faire instruire. Nous avons trop d'affaires, c'est le pretexte des gens du monde, nous en sçavons assés, c'est l'illusion des orgueilleux ; nous n'en voulons pas tant sçavoir, c'est l'obstination des méchans : Pretexte, illusion, obstination dont j'espere de vous faire voir les funestes suites, afin que resolus de vous santifier & de vous sauver, vous demandiés à Jesus-Christ, ce qu'il faut que vous fassiés pour arriver à la vie éternelle. *Magister quid faciendo vitam æternam possidebo?* Division.

I. POINT.

Pour connoître dans quels égaremens d'esprit & de conduite, sont la plûpart des Chrétiens qui regardent le soin d'une famille, la multitude de leurs affaires, l'attachement à leurs emplois, & à d'autres besoins de la vie civile, comme de legitimes dispenses qui les déchargent de l'obligation de se faire instruire des verités essentielles à leur salut, supposons d'abord deux choses, dont il faut que tout homme de bon sens convienne. La premiere, que les devoirs de la vie Chrêtienne, & ceux de la vie civile ne sont pas des devoirs incompatibles, qu'on peut-être tout ensemble & homme de bien, & honnête homme ; que plus on approfondit les principes de la religion, plus on y apprend à être exact, & fidele dans l'exercice de la profession qu'on embrasse : & qu'enfin sans quitter son negoce & abandonner le soin de ses affaires, on peut travailler utilement à son salut, & acquerir la vie éternelle.

J'en appelle à témoin tant de bonnes ames qui se sont santifiées dans leur état ; malgré la servitude de leurs emplois , & qui pour apprendre à bien regler leur famille , ont commencé par regler leur conscience : Tant de Saints qui dans les plus dangereuses professions où la Providence les avoit engagés , sont servis de la connoissance qu'ils avoient des loix de Jesus Christ , pour en éviter les dangers , & en remplir les fonctions : Tant de grans hommes qui n'ont jamais été , ni plus chastes , & plus sobres , ni plus patients & plus doux , ni plus justes & plus integres , ni plus fermes & plus courageux , ni plus charitables , & plus desinteressés ; ni plus maîtres de leurs passions , & ennemis du vice , que lorsqu'ils se sont representés qu'ils étoient Chrêtiens.

La seconde chose qu'il faut supposer , est qu'encore bien que ces devoirs ne soient pas incompatibles , ils ne sont pas cependant d'une égale necessité. La science du monde , & la science du salut ne s'excluënt pas l'une l'autre : mais l'une doit ceder à l'autre ; l'une ne nous est necessaire & utile que par rapport , & dependamment de l'autre. En effet ce qui est necessaire par lui même , doit être preferé à ce qui ne l'est que par accident , & les moïens qu'on ne doit aimer qu'avec condition & reserve , doivent être sous ordonné à la fin , qui merite d'être aimée absolument & par elle-même.

Or quel est nôtre principal & nôtre unique necessaire ? c'est nôtre santification & nôtre salut ; c'est la connoissance de Dieu & de nos devoirs. Nous sommes Chrêtiens , avant que

nous soïons raisonnables;nous sommes membres de l'Eglise, avant que nous le soïons de l'Etat. Si nous avons été créés & rachetés, ç'a été pour posseder Dieu qui est nôtre fin derniere; nous ne pouvons le posseder qu'en nous acquittant de nos devoirs, ces devoirs nous sont marqués dans la loi; nous devons par consequent connoître avant toutes choses, & mediter cette loi. Que ferai-je pour acquerir la vie éternelle dit aujourd'hui un Pharisien à Jesus-Christ? Ce que tu feras, ouvres les yeux, regardes ce qui est écrit dans la loi: *Vide quid scriptum est in lege.* Voilà ta regle, voilà ton étude; si tu t'instruis de ce que cette loi t'ordonne, & si tu l'accomplis, tu feras sauvé, quant tu ne sçaurois rien autre chose, & si sçachant toute autre chose, tu veus ignorer cette loi, tu feras damné.

Cela supposé, écoutés mes freres, les étranges consequences que je tire, peut-être n'avés-vous jamais entendu de morale plus importante que celle-ci. Si d'un côté il est vrai que les devoirs de la vie chrêtienne & de la vie civile ne sont pas des devoirs incompatibles, si d'un autre côté, il est également vrai que les devoirs de la vie chrêtienne doivent être preferés à ceux de la vie civile: je conclus de là, qu'en matiere de religion & de salut, il n'y a point d'ignorance qui vous excuse, point dont vous ne deviés tâcher de sortir, quelques embarras que vous ayés d'ailleurs, point qui ne serve à vous condamner, & à vous rendre coupables au jugement de Dieu.

N'en doutes pas; si vous negligés de vous instruire des verités essentielles à vôtre sa-

lut, & à la reformation de vos mœurs, sous pretexte de vos occupations, & de vos affaires : cette ignorance fondée sur un si foible pretexte, ne nous excusera jamais. Car quelle excuse pourrés-vous apporter, quand Dieu vous reprochera vos pechés ; & que levant les sceaux de ce livre, qui est à present fermé, il nous y fera voir sa loi d'un côté, & vos transgressions d'un autre ?

Dirés-vous que vous n'en sçaviés rien, & que si vous l'aviés sçû, vous n'auriés jamais fait ce que vous avés fait ? Si je n'étois pas venu, vous dira Jesus-Christ, comme il le disoit aux Juifs ; & si je ne vous avois point parlé, vous pourriés avoir quelque excuse : mais étant venu pour vous sauver & vous instruire, vous aïant marqué ce que je pretendois que vous fissiés, & ce que je voulois que vous évitassiés vous aïant rendu la science du salut si familiére, & si aisée, il n'y a plus d'excuse pour vous.

Vous n'en sçaviés rien ? *N'y a t-il point de Medecin en Galaad, ni de Prophete dans Israël, & dans Juda ?* Vos plus legeres maladies vous ont rendus si vigilans, & si empressés à faire venir les plus habiles Medecins, à qui vous en avés expliqué les effets & les symptomes : & celles de vôtre ame vous auront rendu paresseux, pesans, indifferens à vous informer des remedes necessaires à vôtre guerison ? Dans les procés que vous avés eus, vous avés pris les avis des plus habiles juri consultes, pour ne faire aucune fausse démarche dans toute la suite d'une longue procedure ; & dans la plus importante de toutes les affaires, dans celle qui est la plus embar-

raſſée, & la plus épineuſe, dans celle où vous aviés tout à craindre ; vous vous êtes peu ſoucié de prendre de vos Paſteurs, & de vos Directeurs, les moïens propres à decouvrir le veritable état de vôtre conſcience.

Dirés-vous que vous n'avés pas eu le tems ? que le ſoin d'une grande famille, les embarras d'un commerce qui occupent l'homme tout entier, une charge qu'il faut exercer avec honneur, vous ont ravi vos meilleurs momens ? Ce pretexte ne ſera pas mieux reçû de Dieu, & vôtre ignorance n'en ſera pas moins criminelle. Il ne pretend pas que vous negligiés vos affaires, mais il pretend que vous ſongiés avant toutes choſes, à la principale : il ne vous défend pas de travailler à vôtre établiſſement, & à celui de vôtre famille, mais il veut que vous penſiés à vos plus preſſans beſoins ; & il vous avertit de ménager ſi bien vos heures, que travaillans pour la nourriture, l'ornement, l'entretien de vos corps, vous ne laiſſiés jamais vôtre ame dépourvûë de tout bien, & de tout ſecours.

Vous avés, dites-vous, trop peu de tems, & trop d'affaires ; mais c'eſt par-là même que vous devés vous hâter d'en faire un bon uſage. Le Demon qui ne cherche qu'à vous perdre, raiſonne tout autrement que vous, & prend des meſures toutes oppoſées aux vôtres. *Deſcendit Diabolus ad vos habens iram magnam, ſciens quòd modicum tempus habet.* Le Demon plein de colere, & de rage, Apocal. 12. deſcend precipitamment, & ſe ſert de toute ſorte de voïes, pour vous aveugler parce qu'il ſçait qu'il lui reſte tres-peu de tems.

Il n'épargne, pour y réüssir, ni tentation, ni mensonge, ni promesse, ni menace, ni objets flatteurs, ni engagemens, ni complaisances : Pourquoi ? parce qu'il a tres-peu de tems, & qu'il regarde vôtre damnation comme sa grande affaire. Et malheureux que vous êtes, vous vous servirés d'une même raison pour vous damner ? Si vous êtes insensibles à ce qui doit vous être le plus cher, je veus dire la science de vôtre salut ; du moins que la vigilance de vôtre ennemi, & si je puis parler ainsi son exemple, vous apprenne à sortir au plûtôt de vôtre ignorance.

Un homme de qualité, qui d'ailleurs avoit beaucoup de talens & d'esprit, se voyant pressé par saint Paulin, de se faire instruire des principaux articles de nôtre foi, & des maximes fondamentales de nôtre religion, lui objectoit la multitude de ses affaires, l'assiduité qu'il faut avoir au maniement des deniers publics, les soins & l'exactitude que demandent des emplois ausquels à peine l'on peut suffire ; mais voici ce que saint Paulin lui répondit.

* Plût à Dieu que cette excuse fût aussi veritable, que vous avés d'eloquence pour la faire valoir! mais c'est par là même que vous me paroissez plus coupable, & que je reconnois que c'est plus la bonne volonté qui vous

* Vtinam ista tàm verè possis obtendere, quam facundè potes ! arguit ipsa facundiæ tuæ doctrinæque fœcunditas voluntatem tibi potiùs in sacris litteris parem, quàm aut vacationem aut facultatem abesse. *D. Paulinus epist. 16. ad Iovin.*

manque, que le tems pour vous appliquer à la lecture des livres saints. Ce n'a sans doute été, ni en dormant, ni en faisant toute autre chose, que vous êtes devenu aussi habile, que vous l'étes : Vous avés donc bien sçu trouver vôtre tems pour lire les écrits des Orateurs, & des Poëtes; vous avés donc été de loisir, quand vous avés recüeilli ce qu'il y a de plus beau dans leurs ouvrages, & que vous avés composé des pieces qui vous font admirer de tous les sçavans : Et à present que je vous exhorte d'étudier Jesus-Christ, c'est-à-dire la sagesse de Dieu, & de vous instruire de ses maximes, les soins de vôtre charge vous en empêchent, vous êtes trop occupé, l'assiduité à vôtre emploi,& le poids de vos affaires vous accablent. *Ut istis occuperis, immunis & liber es, ut Christum, id est Dei sapientiam discas,tributarius & occupatus.*

Je ne sçai, mes freres, dans quelle disposition vous étes, mais je me persuade qu'on peut souvent vous faire un semblable reproche, & encore avec plus de justice. Le soin d'une famille l'education des enfans, les devoirs d'une charge, les embarras du ménage tout vous sert de pretexte, quand il s'agit de lire des livres de pieté, d'examiner le mauvais état de vôtre conscience, de vous delivrer d'un raisonnable scrupule, de recüeillir de la bouche des Predicateurs, & des Pasteurs les verités fondamentales de vôtre salut. Mais toutes ces occupations, tous ces soins, toutes ces peines, toute cette application au travail & au ménage, ne vous sont rien quand il faut lier une partie de jeu, suivre les modes, & perdre des matinées entie-

res à une toilette. Toutes ces choses ne vous sont rien, quand il est question de vous divertir, quand l'occasion d'un gain, d'un établissement; que dis je? d'une visite, d'une promenade, d'une comedie, d'un festin, d'un bal se presente. *Ut istis occuperis, immunis & liber es, ut Christum id est Dei sapientiam discas, tributarius es, & occupatus.* Dieu & vos affaires, le salut & vôtre negoce, la science du Ciel & les soins de la vie, voilà vos grands pretextes: mais le jeu & vos affaires, le divertissement & vôtre negoce, les visites, & les soins de la vie: voilà la refutation de ces pretextes. Vous étes libres & sans affaires, pour l'interêt ou pour le plaisir: vous étes esclaves de vos emplois, & chargés d'affaires pour Dieu & pour vôtre salut; accordés tout cela. Pouvés-vous en conscience, & croïés-vous ne vous pas mocquer de Dieu, lorsque pour excuser vôtre ignorance dans des choses qui vous importent uniquement, vous dites froidement: nous avons trop d'affaires.

Ce n'est pas là tout. La seconde consequence que je tire, est, que dés que vous demeurés dans une volontaire ignorance de vos devoirs, vous étes par ce seul endroit, les veritables causes de vôtre malheur, & de vôtre reprobation. Pourquoi? parce que dés là vous fermés les yeux à la lumiere que Dieu vous envoïe, vous l'empêchés de faire le bien qu'il pourroit vous faire, vous l'obligés de se vanger d'un aveuglement qui est l'effet de vôtre peché, par un autre aveuglement qui en est la peine; vous vous fermés toutes les avenuës de ses graces, & vous les tarissés jus-

ques dans leurs ſources, en rejettant la premiere de toutes, qui eſt la connoiſſance de vos devoirs. Si ceci ne vous fait trembler je ne vois rien qui ſoit capable de vous émouvoir.

Comprenés-vous bien toute l'étenduë, & toute la force de cette propoſition ? Dés que vous préferés, je ne dis pas ſeulement vos divertiſſemens & vos plaiſirs (ce qui eſt évidemment criminel) mais vos occupations & vos affaires, à l'étude de la loi, & à la connoiſſance de vos devoirs, dés-là vous vous mettés hors de la voïe du ſalut, vous vous fermés les chemins qui y conduiſent, vous empêchés l'effet de la bonne volonté de Dieu ſur vous ; & à moins que vous ne ſortiés de vôtre ignorance, vous ne pouvés jamais être ſauvés. Cela eſt-il vrai ? En voici la preuve.

Il eſt de foi qu'un homme ne peut jamais être ſauvé ſans la grace ; il eſt de foi que cette grace ne ſe donne pas ſelon nôtre caprice, comme parle ſaint Cyprien, mais ſelon les immuables decrets de la miſericorde gratuite de Dieu, & par rapport, à l'ordre que ſa ſageſſe y a établi. Il eſt enfin de foi que, ſelon la conduite ordinaire de Dieu, cette grace de converſion & de ſalut, dépend d'une premiere à laquelle toutes les autres ſont ſous ordonnées.

Or la connoiſſance de la loi & de vos devoirs eſt la premiere de ces graces, & c'eſt par elle que Dieu commence l'ouvrage de vôtre ſalut. Il diſſipe vos tenebres, il vous tire de la nuit profonde où vous étiés, il vous montre ce que vous n'aviés pas encore vû, il fait tomber de deſſus vos yeux, le voile qui les couvroit, il vous fait connoître

& vos dereglemens, & les moïens d'en sortir : Et si la premiere chose qu'il fit dans la creation du monde, fut de produire la lumiere, qui, selon saint Basile de Seleucie, donna tout l'éclat, & tout l'agrément à ses autres ouvrages ; la premiere chose qu'il fait dans la creation de l'homme nouveau, est de produire une lumiere surnaturelle qui l'éclaire, qui va devant lui, qui lui sert de flambeau & de guide, qui lui découvre ces voïes étroites dans lesquelles il faut qu'il marche pour arriver à sa patrie : ce sont les propres termes des SS. Pere.

Que faites-vous donc, quand vous voulés demeurer dans vôtre ignorance, & dans vos tenebres ? Vous tendés vôtre conversion, je ne dis pas seulement difficile, mais impossible. Vous pretendés que Dieu vous convertisse, & qu'il vous justifie malgré vous, vous mettés de continuels obstacles à ses graces, vous voulés qu'il fasse ce qu'il n'a jamais fait ; & en renversant vous-mêmes toute l'œconomie de vôtre predestination, vous esperés contre toute raison, & tout fondement d'esperance.

J'avouë & prenés bien ma pensée) j'avouë que cette premiere grace doit être suivie de plusieurs autres ; & qu'encore bien que vous connoissiés tous vos devoirs, vous n'êtes pas pour cela justifiés ; mais je dis, & je le repete, que sans cette connoissance, vôtre justification est impossible, & que si vous ne vous souciés pas de vous faire instruire de ces devoirs vous empêchés Dieu, tout Dieu qu'il est, de vous sauver.

En vain presente-t-on la lumiere à des yeux qui

qui ne veulent pas la voir; en vain dans l'empressement où vous paroissez étre, de chercher les moyens d'acquerir la vie éternelle. Jesus-Christ vous dit : consultez ma loi, si vous ne voulez pas la consulter. Cette ignorance seule vous damnera, & tôt ou tard vous éprouverez en vos personnes, la verité de cette triste prediction du Sage dans les Proverbes : *Qui indocti sunt, in cordis egestate morientur.* Les ignorans mourront dans l'indigence de leurs cœurs. Vous n'avez pas voulu apprendre à connoître & à servir Dieu ; vous ne le verrez, & vous ne le possederez jamais. Vous n'avez pas voulu écouter sa parole qui vous eût rendus *riches en lui* ; une indigence éternelle sera vôtre partage. Vous avez rejetté cette lumiere de verité & de vie, qui vous eût éclairez & santifiez ; vous serez assis & liés dans les tenebres, & dans l'ombre de la mort.

Est-ce de vous que je parle M. & mourrez-vous de la sorte dans l'indigence de vôtre cœur ? A Dieu ne plaise qu'une si triste prophetie s'accomplisse en vos personnes. Heureux ceux qui peuvent se rendre veritablement le même témoignage que Salomon se rendoit, quand il disoit avant qu'il fût tombé dans le desordre : Tout ce que j'ai jamais cherché, tout ce que j'ai jamais souhaité, a été la vraye sagesse. Il n'y a point eu de moyen que je n'aye éprouvé, point de plaisir que je n'aye quitté, point de voye que je n'aye interrompuë, point de voye que je n'aye tentée pour l'acquerir, & dans tout ce que j'ai fait, j'ai pris cette sincere resolution de devenir sage, quoiqu'il m'en coûtât.

Cuncta tentavi in sapientia, & dixi : sapiens efficiar.

Faut-il la demander à Dieu cette sagesse, & la lui demander preferablement à toutes choses ? je la lui demanderai. Riche ou pauvre, honoré ou persecuté, sain ou malade, peu m'importe, pourvû que je devienne sage. Dût-il m'en coûter mon repos, mes plaisirs, mes richesses, mes honneurs, ma couronne, ma vie ; il n'y a rien que je ne fasse, que je ne tente, que je ne souffre pour l'acquerir. Car quel meilleur usage pourrois-je faire de mes richesses, que de m'en servir pour l'acheter ? & par la possession d'un grand bien ne serois-je pas abondamment recompensé, du sacrifice que je ferois de mon repos, de mes plaisirs, de ma puissance méme, & de ma couronne ? *Dixi sapiens efficiar.*

Heureux encore un coup, heureux ceux qui entrent dans ces sentimens : Sont-ce les vôtres, mes chers auditeurs ? Qu'avés-vous fait jusques ici pour avoir cette science du salut, pour sortir de cette region de tenebres, où souvent vous ne sçavés rien moins, que ce qu'il faut sçavoir, pour penetrer dans toute l'étenduë de vos obligations;apprendre à connoître & à servir Dieu ? A quels plaisirs avés-vous renoncé, quelle compagnie avés-vous quittée, pour venir écouter la parole de Dieu, & vous instruire des verités Chrêtiennes ? Mais peut-être en sçavés-vous assés ? C'est cette pernicieuse illusion que je vais combattre dans la seconde partie de ce discours.

On l'a dit de tout tems, & on a eu raison de le dire, que rien n'est plus dangereux dans les sciences ou dans les arts, que les demi-sçavans. Ils voyent les choses dans un certain jour, mais elles leur sont cachées dans un autre; les erreurs passent pour des opinions, leurs opinions pour des raisons, leurs raisons pour des decisions & des arrêts: d'autant plus à plaindre, ou pour mieux dire, à condamner; que n'aïans ni la docilité des disciples, ni l'habileté des maîtres, ils commettent des fautes sans nombre, se jettent & jettent les autres dans les precipices qu'ils se creusent. II. POINT.

Ce mélange de tenebres & de lumieres, cette tentation de sa propre estime, & cette confiance en une prétenduë capacité, sont infiniment plus dangereuses en matiere de foi & de mœurs. Les avis des Jurisconsultes à demi-sçavans sont nuisibles, il est vrai: mais il n'y va que d'un peu plus, ou d'un peu moins de biens. Les fautes des medecins sont quelquefois mortelles, il est vrai; mais les corps seuls en souffrent. Il n'en est pas ici de même: c'est une raison qui s'aveugle, une ame qui se corrompt, une conscience qui s'endurcit, un orgueilleux qui rougissant de se faire instruire, sous pretexte d'en sçavoir assés, & s'égare & se perd dans les voïes de son cœur.

Tel est cependant l'état de la plûpart des Chrêtiens. Le peu qu'ils sçaveut leur sert de pretexte pour se dispenser d'en sçavoir davantage; & la petite lueur qu'ils entrevoïent au milieu de leurs tenebres, leur fait croire qu'ils sont dans un plein jour. Enflés de leur

capaçité pretenduë, & se distinguans par une orgüeilleuse preference, de ceux qui n'ont pas les mêmes connoissances qu'ils ont, à demi sçavans, à demi ignorans ou plûtôt comme dit l'Apôtre, ignorans & destituez de toute intelligence, ils se jettent dans des abîmes d'aveuglement & d'erreur, dont il leur est d'autant plus difficile de sortir, qu'ils affectent de passer pour habiles,
Rom. 1. & pour sages. *Obscuratum est insipiens cor eorum, dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Qui que vous soyez qui vous entêtés de cette vaine estime de vous mêmes, permettez que je vous dise, qu'en matiere de religion & de morale, on n'en sçait jamais tant qu'on ne puisse y apprendre de nouvelles choses, que s'enyvrer de la bonne opinion de sa capacité, c'est s'aveugler & se perdre. Vous n'en sçavez jamais assez, ou bien sçachans ce qui vous est inutile, vous ignorez ce qui vous est d'une derniere importance; voilà de quoi guerir vôtre illusion, & humilier vôtre orgüeil. Supposé même que vous sçachiés ce que vous êtes obligés de sçavoir; dés que vous êtes entêtés de vôtre pretenduë capacité, vous tombez par une secrete vengeance de Dieu dans un aveuglement; d'où peut-être vous ne sortirez jamais: voilà de quoi vous faire craindre les funestes suites de vôtre orgüeil.

Aug ser. 18. de verbis Apostoli Il a n'y rien, dit saint Gregoire Pape, qui ne contribuë à nous faire connoître nôtre ignorance en une infinité de choses, si nous voulions y faire quelque reflexion. La verité qui nous est cachée aprés le peché, l'extrê-

me difficulté de discerner les vrayes vertus d'avec celles qui n'en ont que les apparences, les devoirs & generaux, & particuliers de nôtre état, les illusions de l'amour propre qui nous impose à toute heure, les artifices du Demon qui se jouë de nôtre foiblesse, & qui ne pouvant nous perdre par un endroit, en tente plusieurs autres où il est presque impossible qu'il ne réüssisse, les sombres & noires vapeurs qui s'élevent du fond de nôtre concupiscence, pour obscurcir & troubler nôtre raison: mille autres choses ne sont que trop capables de nous convaincre, qu'en matiere de religion, & de salut, nous n'en sçavons jamais assés.

Ce n'est plus cet esprit droit qu'Adam avoit reçû au moment de sa creation, esprit éclairé de la verité premiere, & penetré de tous ses devoirs, esprit dégagé des passions terrestres, & élevé au dessus de ces noires exhalaisons qui cachent à present le Soleil de la verité à nos yeux. Ce n'est plus ce cœur pur qui n'aimoit que Dieu, qui ne se plaisoit que dans la conversation de Dieu, qui ne recherchoit que l'amitié de Dieu, qui toûjours libre & independant des affections charnelles s'unissoit à son premier principe, & à sa fin derniere Depuis le peché tout est renversé; l'esprit s'aveugle, la raison se trouble, le cœur se pervertit, & se déregle, & il n'y a aucun de nous qui ne puisse dire aussi bien que le Roi Prophete: *Mon cœur s'est troublé, ma force m'a abandonnée, & la lumiere des yeux n'est plus avec moi.* J'appelle souvent amer ce qui est doux, & j'appelle doux ce qui est amer; mes obligations se Psal. 37.

multiplient, & mon ignorance s'augmente ; mes amis & mes ennemis me trompent, & je contribuë moi-même à me tromper. Belle & favorable lumiere tu n'es plus la lumiere de mes yeux ; & si j'entrevois quelque petite lüeur, mon orgüeil s'en satisfait, & je m'imagine être dans un grand jour.

Combien de fois (appliqués-vous je vous prie à ce beau détail de morale que fait Saint Augustin) combien de fois enyvrés de nous-mêmes, ou aveuglés par le Demon, prenons-nous des vices pour des vertus & esperons-nous d'être recompensé de certaines œuvres qui paroissent bonnes, & qui neanmoins ne meritent que les derniers supplices ?

Tantôt nous prenons une colere excessive pour un juste zele, & nous perdons par de trop violens efforts, ceux que nous pourrions tirer de leurs desordres, par des voyes plus insinuantes & plus douces. Et tantôt aussi épargnans par une timide complaisance les pechés d'autrui, nous faisons passer pour une douceur d'esprit ce qui est une vraye lacheté. Quelquefois tout prodigues que nous sommes, nous-nous disons liberaux:& comme si c'étoit un mal de conserver les biens de la terre, nous ne craignons pas de les perdre par une scandaleuse profusion : & quelquefois aussi par un sentiment tout opposé, nous appellons épargne ce qui est effectivement avarice, & sous pretexte que c'est offenser Dieu que de dissiper son bien, nous-nous imaginons que c'est une vertu de le retenir.

Tel est inflexible par opiniâtreté, qui se croit ferme & constant par vertu, & tel est inconstant par caprice, qui regarde sa legereté

comme une humeur souple & accommodante. Combien de fois une bassesse d'ame passe-t-elle pour une humilité chrêtienne, une paresse habituelle pour un loüable amour du repos, une inquitude d'esprit pour une vigilance toujours appliquée à ses devoirs, une lenteur à faire le bien, pour une maturité de conseil & une precipitation indiscrete à l'embrasser pour une ardeur apostolique ? Tant les voyes du salut sont obscures & difficiles, tant il est aisé de nous tromper dans le discernement des vices & des vertus, tant nôtre amour propre est adroit à nous seduire, & le Demon à nous aveugler.

Dites aprés cela que vous en sçavés assès, que vous n'avez nulle crainte de vous abuser dans un discernement si difficile, & qu'étans aussi éclairés que vous êtes, les instructions, les remontrances, les avis d'autrui vous sont inutiles. Si cela est, d'où vient donc que vous faites de si lourdes fautes, en une infinité de rencontres : Fautes qui toutes cachées qu'elles vous soient, vous sont si souvent reprochées ; fautes dont tant d'autres s'étonnent, & rougissent pour vous, quoique vous ne vous en accusiés pas vous-mêmes par un raffinement d'orgüeil, & d'amour propre.

Si vous en sçavez assez, d'où vient que vos enfans sont les plus ignorans, & les plus mal instruits, que vos maris se plaignent de vos devotions outrées ? que vos domestiques disent qu'ils ne vous trouvent jamais moins douces & patientes, que lorsque vous venez de recevoir le Dieu de patience & de douceur ? si vous en sçavez assés, d'où vient qu'on mur-

mure contre vôtre vanité & vôtre avarice ; qu'on se scandalise de la monstrueuse alliance que vous faites de vôtre pieté avec vos jeux, vos railleries , vos médisances , vôtre humeur fiere & dédaigneuse , & tant d'autres desordres que vous connoîtriez encore mieux que moi , si vous aviez assez d'humilité pour avoüer , qu'en matiere de salut on ne peut en trop sçavoir,& que s'abandonner aux illusions de l'amour propre , c'est tout risquer ?

Vous Madame qui ne choisissez parmi les Predicateurs , que les plus celebres & les plus à la mode , parmi les exercices de pieté que ceux qui ont plus d'ostentation & d'éclat,parmi les compagnies , que celles où l'on parle de la Morale la plus fine , & des matieres les plus controversées,vous croyez être arrivée à la plus haute spiritualité, & que rien ne vous est inconnu : mais sçavez-vous par exemple ce que c'est qu'aimer son ennemi,& jusqu'où s'étend l'obligation de ce precepte ? sçavez-vous ce que c'est que gouverner saintement une famille , & ce qu'une vraie Chrêtienne doit faire , dans les differens états où la providence de Dieu l'appelle ?

Et vous Monsieur , qui étez si pointilleux, si critique , si plein de vous-même , vous qui ne parlez que de predestination , de grace efficace, de peché originel, d'état de pure nature , de frequentation ou d'éloignement de Sacremens , sçavez-vous bien les premiers élemens de nôtre Religion & les premiers fondemens de la Morale de Jesus Christ ? Sçavez-vous bien ce que c'est que se renoncer , se haïr , porter sa croix , avoir un œil simple , couper son pied & le jetter loin de

soi, quand il est une occasion de scandale, & penetrez-vous dans tout le détail de ces devoirs, qui quelque figurez qu'ils paroissent renferment les veritez les plus essentielles de nôtre salut ? Je vois bien ce qui en est, vôtre orgüeil vous aveugle, & quand vous seriez aussi éclairé, que vous vous flattez de l'être, vous meriteriez par ce seul endroit, d'être abandonné de Dieu pour toûjours, & de ne sortir jamais de cet aveuglement.

Il l'a dit ; & si vous n'y prenez garde, ce triste oracle s'accomplira en vos personnes : je perdrai la sagesse des sages, & je reprouverai la prudence de ceux qui paroissent en avoir. Il a dit qu'il le feroit ; & Jesus-Christ ajoûte qu'il est venu au monde pour le faire. *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant & qui vident cæci fiant.* Je suis venu en ce monde pour y exercer un étrange jugement; j'y suis venu afin que ceux qui ne voient pas voient, & que ceux qui voient, deviennent aveugles. *1.Cor.1.* *Joan.*

Quel jugement en effet ? jugement de misericorde & de bonté pour les ames dociles qui reconnoissant leur peu de capacité, & se défiant d'elles mêmes, ne rougissent pas de se faire instruire des vrais moiens de leur salut ; jugement de colere & de vengeance sur les ames orgüeilleuses, qui pleines d'elles-mêmes, croient n'avoir besoin ni des conseils ni des instructions d'autrui. Jugement de misericorde & de bonté sur vous, mes freres, qui connoissez l'impuissance où vous êtes de vous conduire, qui dans vos scrupules & vos doutes venez consulter les Ministres du Seigneur dont les bouches conservent & dis-

tribuent la vraye sagesse. Mais jugement de colere & de vengeance sur vous, ames presomptueuses qui par un ridicule entêtement de vôtre capacité croyez en sçavoir assez, & voir ce que vous ne voyez pas.

Si cœci essetis, non haberetis peccatum, nunc verò dicitis quia videmus, peccatum vestrum manet.

Si vous êtiez aveugles, vous n'auriez point de peché, ajoûte Jesus-Christ, mais parce que vous dites vous voyez, c'est en ce la même, que vous avez un peché habituel, permanent, opiniâtre; c'est à dire, comme l'explique un sçavant Interprete: si vous étiez aveugles, vous le sentiriés vôtre aveuglement, si vous le sentiez vous en demanderiez la guerison, & cette guerison vous purifieroit de vos pechés: mais comme vous dites que vous voyez, & comme vôtre orgüeil vous fait croire que vous en sçavez assez; vous êtes tout couverts de pechés, & pour comble de malheur, ce peché demeure au dedans de vous, & est comme inseparable de vos personnes *peccatum vestrum manet*.

Vide Tol. Annotat. 11. & ultima in cap. 9. Joannis.

Quel eût été le sort de saint Paul (c'est la reflexion de S. Jean Chrysostomé) si lorsque Dieu le frappa d'un aveuglement corporel pendant trois jours, il eût crû voir clair, ou plûtôt si lorsqu'il lui envoya Ananie, il n'avoit pas voulu l'écouter, sous pretexte qu'il en sçavoit assez, & que ce nouveau disciple ne pourroit lui rendre aucun secours? Eussiez-vous inventé d'autres moyens ô mon Dieu pour le convertir, & lui donner la grace du Baptême & la plenitude de vôtre esprit? nous n'en sçavons rien, ce que nous sçavons seulement, c'est que ce grand homme dont l'esprit

Art. 9. étoit si vif & si étendu, qu'il passoit pour le plus habile de sa secte, & qu'il n'ignoroit

sien de la tradition de ses peres, reçut avec beaucoup d'humilité & de docilité Anânie, & que regardant son aveuglement corporel comme une image de celui, où la bonne opinion qu'il auroit eu de sa suffisance l'auroit jetté, il pria le Seigneur de l'en délivrer, *ecce enim orat*, grace qu'il lui accorda, & qu'il refuse à tous ceux qui pleins d'eux-mêmes, & entêtés de leur prétendu sçavoir, n'ont d'un côté ni la profonde erudition, ni d'un autre, la soumission édifiante de cet Apôtre.

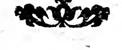
Ne dites donc plus mes freres que vous en sçavez assez, & que vous n'avés nul besoin d'être instruit de ce qui regarde vôtre salut : parlez plus ingenuement, dites que vous n'en voulez pas tant sçavoir ; car c'est là une autre cause de cette ignorance de ses devoirs, qui ne me paroit pas moins criminelle. Ce n'est pas toûjours une pure negligence ; ce n'est pas toûjours une pure illusion, ni un pur orgüeil ; c'est souvent une malice affectée, une apprehension d'être trop éclairé, & d'entrer trop avant dans un détail, où l'on se verroit obligé de renoncer absolument à ce que l'on ne voudroit pas quitter. III. POINT.

Il se trouve peu de gens assez endurcis & assez desespérez, pour vouloir se damner de sang froid, & se plaire à des choses qu'ils sçavent effectivement & certainement être mauvaises. Mais il ne s'en trouve que trop, qui ne veulent pas se mettre en tête qu'elles soient mauvaises, les passions vives & ardentes corrompant le cœur, & détournant l'esprit de l'application qu'il devroit faire à plusieurs veritez particulieres. On s'igno-

rant, & on le veut être ; ont pourroit entrer dans la discussion de ses devoirs, & l'on n'évite rien avec plus d'adresse que cette discussion. On pourroit reflechir sur l'état de sa conscience, & l'on n'y fait nulle attention, parce que l'on veut vivre dans le desordre. On pourroit demander de salutaires avis à des personnes éclairées & integres, mais l'ont fuït ces avis, & l'on n'aime pas ces éclaircissemens.

Si l'on avoit l'humilité & la sincerité qu'on doit avoir, on s'apperçoit aisément, qu'on aime à se tromper soi-même, qu'on se cache volontairement son mal, qu'on ne cherche qu'à être flatté dans ses desordres, qu'on étouffe malicieusement les remords d'une conscience aigrie, qu'on combat contre ses propres lumieres ou contre des doutes raisonnables, & que dans l'une & l'autre de ces especes, on marche dans le chemin large de la perdition. On sent je ne sçai quoi qu'on ne voudroit pas sentir : Je prête mon bien sur des gages que je retiens, & dont je tire un grand profit, mais n'est-ce pas usure? J'entre dans ce benefice à de certaines conditions que je ne voudrois pas que l'on sçût ; mais n'est-ce point simonie? Je rends sourdement de mauvais offices à cet homme, mais la loi de Dieu ne me le deffend-elle pas ? Je suis cependant resolu de ne prêter mon bien qu'à cette clause, de jouïr quoiqu'il coûte de ce benefice, de desservir cet homme qui m'a fait tort : si je m'éclaircissois sur tous ces chefs, j'entendrois peut-être ce que je ne veus pas entendre ; le plus court est de laisser les choses comme elles sont, & de me débarrasser de tant de scrupules.

O le déplorable état d'une ame ! Tu veus te tromper, tu te tromperas ; tu veus t'aveugler, tu t'aveugleras, tu veus te perdre, tu te perdras Pour vous, mes chers auditeurs, qui avez de meilleurs sentimens, vivez dans une continuelle defiance de vous-mêmes ; & resolus de vous sauver, demandez en les moyens à Dieu *Domine quid faciendo vitam æternam possidebo* ? Montrez-moi, Seigneur, ce qu'il faut que je fasse pour posseder la vie éternelle. Faut-il lire & méditer vôtre loi ? je la lirai & la méditerai. M'instruire par elle de tous mes devoirs generaux & particuliers ? je m'en instruirai ; & persuadé de mon incapacité de ma malice, j'aurai recours à ceux qui auront toutes les lumieres necessaires, pour me tirer de mon égarement ; afin que m'acquittant fidellement de toutes mes obligations, je trouve cette vie bienheureuse aprés laquelle seule j'aspire, & que j'attends de vôtre infinie misericorde. *Amen.*





DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE,
POUR LE XIII. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.
DES INDULGENCES.

Quos ut vidit Jesus, dixit: ite, ostendite vos sacerdotibus. Et factum est dùm irent mundati sunt. *Luc.* 17.

Quand Jesus-Christ eut apperçû dix Lepreux qui s'étoient arrétés loin de lui, il leur dit: allés vous montrer aux Prêtres; & comme ils y alloient ils furent gueris.

Consolons nous, mes freres, consolons-nous, les tems sont bien changez. Avant que Jesus-Christ vint au monde, les maladies étoient longues & opiniâtres, les guerisons rares & lentes: quand il a paru sur

la terre, ces maladies ont cedé à la force des remedes, les guerisons en ont été promptes, frequentes, efficaces. Avant que Jesus-Christ vint au monde, il y avoit du tems d'Elizée, un nombre infini de Lepreux en Israël, & nul d'eux hors Naaman, ne fut gueri. Quand il a paru sur la terre, tous les Lepreux qui *Luc. 4.* se sont presentés à lui, en ont reçû la guerison, & par un surcroît de bonté, nous voyons qu'en de certaines occasions, il ne leur a guere couté que la peine de la demander. Dix Lepreux dont il est fait mention dans nôtre Evangile; l'avoient prié de les guerir; il leur avoit dit de se montrer aux Prêtres, & comme ils y alloient ils furent gueris, *& factum est dum irent mundati sunt,* Guerison universelle; ils la reçurent tous; guerison commode, ils la reçurent sans beaucoup de peine; guerison prompte; ils la reçûrent avant qu'ils eussent fait tout le chemin qu'ils devoient faire.

Tant de misterieuses circonstances me découvrent d'abord sous cette figure, une verité qui doit vous être d'une grande consolation, si vous en faites un bon usage. Car si, selon saint Augustin, les guerisons corporelles & exterieures que Jesus-Christ operoit pendant sa vie mortelle, sont autant d'images de la guerison spirituelle & interieure qu'il opere dans nos ames; ne pouvons-nous pas dire que comme en cette occasion il voulut, afin d'épargner à ces dix Lepreux la fatigue d'un penible voiage, les guerit quand ils étoient encore en chemin; il y a aussi des tems où se contentant en partie de nôtre bonne volonté, il nous remet non seulement

nos pechez, mais les peines temporelles qui leur sont duës, pour nous purifier entierement de cette lepre spirituelle dont nous lui demandons la guerison ?

Donnés à cette grace tel nom qu'il vous plaira, pour moi je l'appelle *indulgence*, aprés les Peres & les Theologiens, *indulgence* par laquelle Jesus-Christ abrege le tems de nôtre guerison : *indulgence* par laquelle étant maître de ses dons, & ayant laissé à l'Eglise le pouvoir de les distribuer quand elle le juge à propos, il n'attend pas que nous ayons satisfait à nôtre penitence pour nous guerir, comme il n'attendit pas que ces dix Lepreux eussent fait tout le chemin qu'ils devoient faire, pour être nettoyez de leur lepre, *&* *factum est dum irent mundati sunt.*

Or voilà à mon sens un tres-juste motif de consolation & de joye, à tous ceux qui font un bon usage d'une si grande grace. Parmi ces Lepreux il n'y en eut qu'un qui reconnut celle qu'il venoit de recevoir, les neuf autres s'en rendirent indignes : parmi les Chrêtiens il y en a quelques-uns qui profitent de l'indulgence que l'Eglise au nom de Jesus-Christ leur accorde ; Mais combien d'autres en abusent-ils ? La sainteté & l'utilité des indulgences feront donc le sujet de mon premier point, l'abus qu'on en fait, & les illusions qui s'y glissent feront la matiere du second. La grace que Jesus-Christ nous fait en nous remettant les peines duës à nos pechez, l'outrage que nous faisons à Jesus-Christ, lorsque nous abusons de cette grace voilà tout le sujet de cet entretien.

Division.

Les qualités & les adorables perfections que nous distinguons en Jesus-Christ, sont d'une nature bien differente de celles que nous attribuons aux hommes. Il est nôtre Roi, il est nôtre pere, il est nôtre medecin. I. Point.

Il est nôtre Roi, car si les Rois nous commandent, s'ils nous gouvernent, s'ils nous punissent, il a tous ces droits sur nous. Mais il est Roi d'une maniere bien differente de celle des autres, dit Tertulien : son regne est absolu, universel independant : non seulement il a pouvoir sur nos corps, il en a encore sur nos esprits, & sur nos cœurs *alterius forma Rex.*

Il est nôtre pere, car si nos peres nous défendent, s'ils nous nourrissent & s'ils nous donnent part à leur heritage, nous recevons de lui les mêmes secours & nous en attendons les mêmes graces, mais il est à nôtre égard plus que pere. Nul autre n'a pour nous autant de tendresse, de magnificence, de bonté, de misericorde qu'il en a. Tout ennemis que nous lui soyons, il nous conserve, il nous protege, & nous distribuë liberalement ses bienfaits, *tam pius nemo, tam pater nemo.*

Il est nôtre medecin, car si l'office des medecins est de nous guerir de nos maladies, de nous donner les moiens de rétablir & de conserver nôtre santé, nous recevons de lui les mêmes secours : Mais il est plus que medecin. C'est peu pour lui de nous guerir ; il nous guerit par ses blessures & par sa mort même ; *livore ejus sanati sumus* C'est Isaiæ. peu pour lui de fermer nos plaies, il va jus- 53.

qu'à la source de nos maux ; c'est peu pour lui de rendre la santé à nos corps ; ses remedes agissent jusques sur nos ames, comme il le dit lui même: *il guerit l'homme tout entier, totum hominem sanum feci.* C'est peu pour lui de donner des remedes seurs, il veut en donner de prompts, hâtans la guerison des malades, portant la santé par tout, non par des démarches lentes en marchant à pas comptez, mais comme dit un Prophete, *la portant dans ses aîles*, par l'empressement de sa charité, par la rapidité de son vol, sans attendre une longue diete, & une austere regime prepare leur parfaite guerison ; *& sanitas in pennis ejus.*

Ioan. 7.

Orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ & sanitas in pennis ejus. *Malachia 4.*

J'appelle ainsi la grace qu'il fait aux vrais penitens qu'il décharge des peines temporelles ausquelles ils n'ont pas satis fait; ce soulagement d'un ennuyeux & embarassant fardeau, cette demission d'une partie des droits de sa justice qui pouvant leur demander beaucoup, se contente de tres-peu de choses ; cette charitable condescendance qu'il a pour eux, jusqu'à leur tenir compte de leur bonne volonté, jusqu'à penser leurs infirmités, peu s'en faut que je n'aie dit, leur delicatesse, jusqu'à accelerer leur guerison, & en abreger le tems, *compendio gratia maturantis*, jusqu'à ouvrir ses tresors, afin qu'ils y puisent de quoi le paier lui même de son propre argent, jusqu'à les inviter de venir acheter, tout pauvres qu'ils soient, le vin & le lait qu'il leur offre gratuitement & sans échange. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans ses divines écritures, c'est ainsi qu'il a voulu quelquefois nous purifier de nos lé-

pres spirituelles, en abregeant une partie du chemin que nous eussions été obligés de faire, se satisfaisant & nous sçachant bon gré du desir sincere que nous avions d'en faire davantage s'il avoit voulu; *dum irent mundati sunt.*

Cela est bon, me dirés-vous, lorsqu'il étoit sur la terre. Maître souverain & absolu de ses graces, il pouvoit en user de telle maniere qu'il lui plaisoit, lier les pecheurs ou les délier, remettre non seulement leurs pechés, mais les peines qui leur étoient dûës; dire aux uns, *d'aller en paix*, aux autres *de ne plus retomber de peur qu'il ne leur arrivât quelque chose de pire*, & se contenter de la douleur qu'il avoit imprimée lui-même dans le fond de leurs ames, sans exiger aucune autre satisfaction humiliante, & penible: mais ce qui appartient au Prince en proprieté, peut-il appartenir à ses ministres, & depuis que Jesus Christ est monté au ciel ces graces & ces indulgences peuvent elles avoir quelque lieu dans l'Eglise.

Pour répondre à cette question dont l'éclaircissement servira à établir solidement la validité des indulgences, il faut supposer comme des verités Orthodoxes 1o. Que Jesus-Christ a donné à son Eglise non seulement le pouvoir de remettre les pechés qui ne se remettent qu'en son nom; mais encore quand elle le trouve à propos, celui de remettre ou en partie, ou entierement les peines temporelles qui leur sont duës, ce qu'elle ne fait non plus qu'en son nom, & comme s'il les remettoit lui même. *D. T. 3. q. 64. art. 2.*

Il y a, dit Saint Thomas, dans nos Sa-

cremens, une vertu particuliere qui vient de Dieu & de Jesus-Christ : de Dieu qui est la cause efficiente principale de la grace ; de Jesus-Christ, qui entant qu'homme est un instrument uni à Dieu, & dont l'humanité est tout à la fois & la cause instrumentelle, & la cause meritoire de cette grace. De Dieu qui a institué les Sacremens par une puissance que les Theologiens appellent d'autorité : de Jesus-Christ qui comme Dieu a institué ces Sacremens par cette même puissance, & qui comme homme les a établis par une puissance qu'ils appellent ministerielle ou d'excellence.

Parce moien c'est toûjours Jesus-Christ qui est l'auteur de la grace, c'est toûjours le merite de sa passion qui opere dans les Sacremens, c'est toûjours lui qui les a institués, c'est toûjours par l'invocation de son nom qu'ils s'administrent, c'est toûjours par lui qu'ils ont leur vertu ; & si les hommes y ont quelque part, ce n'est que par une puissance sous ordonnée & dépendante, en qualité de ministres inferieurs. Ils remettent les pechés, ils en ont receu le pouvoir, *quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*, mais au nom de qui les remettent-ils, au nom de qui parlent-ils ? ils donnent des absolutions & des graces, mais comment contribuent-ils à leur production ? comme des instrumens separés qui appliquent seulement les infinis merites de Jesus-Christ C'est toûjours Jesus-Christ qui agit invisiblement ; c'est toûjours sa vertu qui opere ; c'est toûjours en sa personne qu'ils donnent ce qu'ils donnent. ***Ego. quod donavi, si quid donavi propter vos in per-***

sona Christi : Ainsi parloit saint Paul en accordant cette fameuse indulgence à l'incestueux de Corinthe.

La seconde chose qu'il faut supposer ; est qu'il y a dans l'Eglise un tresor inépuisable de satisfactions & de merites, tresor qui lui appartient de plein droit, comme lui ayant été confié par Jesus-Christ son Epoux, tresor pour la dispensation duquel elle a receu un pouvoir special, tresor dont l'application peut-être d'une admirable utilité à ses enfans, tresor enfin dont son chef visible est le premier OEconome, & qu'il peut pour de legitimes raisons, ouvrir aux besoins des vrais penitens, afin qu'ils satisfassent d'une maniere plus douce & plus prompte, aux peines temporelles dont ils ne laisseur pas d'être redevables à la justice de Dieu, quoique leurs pechez leur soient pardonnez. Démêlons ces propositions & tâchons de les rendre les plus familieres qu'il sera possible, en les dépoüillant de ces expressions seches, & de ces termes barbares dont on se sert dans nos écoles.

Ce qui compose ce tresor de nos indulgences, sont les satisfactions de Jesus-Christ, les merites & les œuvres surabondantes de la Sainte Vierge & des autres Saints. Quelque enorme que soit le peché mortel, quelque infinie que soit la malice qu'il renferme, quelque execrable qu'il puisse être par son nombre ou par sa qualité, il est certain qu'il pouvoit être expié, détruit, aneanti par une seule action, & même par un seul acte de la volonté de Jesus-Christ.

Vous pouviez bien vous passer, ô mon Dieu,

de souffrir pour nous ce que vous avés souffert ; vous pouviés bien vous passer de vous mortifier pour nous , de vous exposer à toutes les calomnies , & à tous les mauvais traitemens de vos ennemis pour nous , de suër sang & eau pour nous , de mener une vie pauvre & penible pour nous , de la finir ignominieusement pour nous sur l'arbre de la croix. Une seule larme , un seul soupir , une seule goûte de sang eût racheté un million de mondes. La malice du peché est infinie , mais vous êtes aussi un reparateur d'un merite infini , un seul peché merite une éternité de peines ; mais par un seul acte de vôtre volonté vous nous eussiés accordé une éternité de recompenses.

Cependant vôtre infinie misericorde n'a pas voulu en demeurer là ; *& où le peché a abondé vôtre grace a été surabondante.* Au lieu d'une goute de sang vous en avés versé un deluge ; au lieu d'une seule larme vous en avés repandu des torrens ; au lieu d'un soupir , *vous avés poussé de grands cris , & vous avés offert des prieres à un pere qui vous a exaucé pour le respect que vous lui avés témoigné en vous aneantissant de la sorte , & pour le merite & l'excellence de vôtre adorable personne. Ubi abundavit delictum superabundavit & gratia.* Voilà des graces surabondantes , voilà des satisfactions surnumeraires ; seront-elles inutiles ? ce seroit une impieté de le croire , & un blasme de le dire. Vous en composerés, ô mon Dieu, le tresor de vôtre Eglise , qui nous l'ouvrira dans ces tems heureux de Jubilés & d'Indulgences.

Hebr. 5.
Rom. 5.

Les bonnes œuvres surnumeraires de la sainte Vierge, & des autres Saints y entrent aussi : ce n'est pas à la verité dans le même rang, puisqu'il n'y a jamais eu que la mort d'un Dieu homme qui ait operé nôtre salut. Quoi que celle de plusieurs Saints ait été pretieuse aux yeux du Seigneur, dit un grand Pape, nulle d'elles cependant n'a jamais contribué à la justification de personne. Ils ont receu des couronnes de gloire ; mais ils n'en ont distribué à qui que ce soit, ils ont donné aux fideles des exemples de patience, mais ils ne leur ont fait aucun don de justice, & leur mort n'ayant été heureuse que pour eux seuls ; nul d'eux n'a satisfait ni payé en mourant les dettes d'autrui. *Singulares in singulis mortes fuere, neque alterius quisquam debitum suo fine persolvit.*

Je ne pretends pas non plus que les satisfactions surabondantes de la sainte Vierge & des autres bienheureux entrent de la sorte dans le tresor de l'Eglise. Mais ce que l'on peut dire avec beaucoup de justice, c'est que la sainte Vierge n'ayant jamais commis de peché, & ayant pendant tout le cours de sa vie pratiqué une infinité de vertus, cette surabondance de merites se répand sur nous qui en recüillons de tres grands avantages. C'est que la plûpart des bienheureux ayant mené une vie innocente, ou ayant plus que satisfait par leur penitence à leurs pechés, tout cét amas de bonnes œuvres demeure par la communion des saints, dans le tresor de l'Eglise, dont nous tirons nos indulgences.

J'en appelle sans passer plus avant, à vô-

Quamvis multorum sanctorum in conspectu Domini pretiosa mors fuerit, nullius tamen insontis occisio propitiatio fuit mũdi. Accepere justi, non dedere coronas & de fortitudine fidelium exépla nata sũt patiẽtiæ nõ dona justitiæ. Singulares, &c. *D. Leo epist.* 8[illegible]

tre cœur. Croyez vous en ce que je vous dis, & si vous le croyez en êtes vous touchés ? Croyez-vous qu'il y ait dans l'Eglise un tresor dont vous pouvez vous enrichir à peu de frais, un tresor où n'ayant rien mis vous pouvez y puiser pour vous soulager dans vos besoins, un tresor où vous trouvez ce que vous n'avez pas apporté, où sans avoir combatu vous profitez de la victoire,& de la paix que vos freres vous ont meritée, où dans l'impuissance de vous acquitter de vos dettes, *vous êtes participans des bonnes œuvres de ceux qui craignent le Seigneur, & qui gardent ses commandemens ?* Si vous ne le croyez pas, vous êtes separés de nôtre communion, & si vous le croyez, d'où vient cette negligence à profiter d'un si grand bienfait ?

Vous ménagez avec tant de scrupule les moindres occasions d'un établissement temporel, vous avez tant d'empressement à vous tirer de la misere & à vous enrichir, on vous void si prompts & si vigilans à profiter des avis qu'on vous donne pour un fragile interest, si ardens à recueïllir une succession qui vous est échuë, & si resolus à n'en pas abandonner les moindres droits: & dans l'affaire de vôtre salut dans l'indigence spirituelle où vous êtes, dans l'impuissance où vous vous trouvez de vous acquiter de tant de dettes que vous contractés tous les jours, & qui grossissent sans cesse *ce tresor de colere & de vengeance* dont parle l'Apôtre ; vous demeurés froids, languissans, insensibles à vôtre gain, ou à vôtre perte.

O deplorable aveuglement ! ô dureté de cœur encore plus deplorable! Que pretendez-vous

vous que Dieu fasse davantage pour vous obliger de rester dans vôtre devoir, & prendre tous les soins possibles de recueillir cette surabondance de graces qu'il vous offre pendant le temps des Jubilés & des Indulgences? Vous disiés autrefois saint Prophete, & vous aviez raison de le dire : *Convertimini ad Dominum Deum vestrum quia benignus & misericors est, patiens & multùm misericors* : convertissés-vous au Seigneur vôtre Dieu ; parce qu'il est doux & misericordieux, patient & plein d'une grande misericorde : mais qu'eussiés-vous dit dans des siecles posterieurs où cette douceur, cette benignité, cette patience, cette misericorde de Dieu, ont esté au delà de ce que vous pouviés penser ? *Psal. 101.*

Dieu est doux, mes freres, en vous donnant des graces qui ne vous sont pas duës ; *benignus indebita largiendo*, misericordieux en vous remettant des peines qui vous sont duës, *misericors debita indulgendo*, patient en vous souffrant pendant plusieurs années, *patiens diu tolerando*, plein d'une grande misericorde en se contentant d'une courte & legere penitence pour l'expiation d'une vie que vous menés depuis si long-temps dans le desordre, *multum misericors pro longis miquitatibus brevem pœnitentiis afflictionem suscipiendo*. Ce Dieu si bon, si misericordieux, si magnifique, vous ouvre ses tresors, & vous donne dans les indulgences de quoi satisfaire à vos dettes, & vous preserver de ces cruelles peines que vous endureriés dans le Purgatoire ; & vous vous souciriés peu d'en profiter ? *Hugo à sancto Victore Eru. Theolog. & Miscellan, lib. tit. 106.*

Il y a, dit Hugues de saint Victor dont

j'ay emprunté ces paroles, des Chrêtiens timides & lâches que Dieu protege & qu'il encourage dans leurs combats, de peur qu'ils n'y succombent ; il y en a qu'il reçoit à misericorde aprés qu'ils y ont succombé, de peur qu'ils ne se brisent. Ils s'en trouvent d'autres dont il approuve la fidelité, & dont il loüe le courage, afin qu'ils soient recompensés : & enfin il s'en trouve dont il ménage la foiblesse, pour les soulager dans l'exercice de leur penitence, & les consoler par un grande & surabondante misericorde.

Vous la recevés, mes chers auditeurs, toutes les fois que vous vous disposés, comme il faut, à gagner les indulgences que ce Dieu de bonté, & ce pere de toute consolation vous distribuë par les mains de son Eglise. Grande & surabondante misericorde du côté de son principe. Je vous l'ai déja dit : c'est Jesus-Christ qui vous donne cette indulgence, c'est lui qui vous remet les peines dont vous êtes redevables à sa justice, c'est lui qui vous fournit de son propre fonds de quoi le paier, c'est lui, dit Hugues de saint Victor, qui vous délivre de toutes les peines ausquelles vous êtes menacés d'être condamnés, & qui vous donne toute la consolation que l'heureux succés de vôtre salut peut vous promettre; *totum aufert quod minatur damnatio : totum confert quod promittit salus.* Ces courtes paroles valent un discours entier, exéption de toutes les peines dûës au peché, droit acquis sur la gloire qui est la recompense de ceux qui ont travaillé à leur salut, c'est là, Messieurs, ce que vous attendés ;& c'est là ce que vous recevés, lorsque vous gagnés une indulgence pleniere : Chose si

vraie que si vous veniés à mourir aprés l'avoir gagnée, vous iriés droit au ciel sans passer par les flâmes du Purgatoire, *totum aufert quod minatur damnatio, totum confert quod promittit salus.* *Tit.105.*

Grande & surabondante misericorde, par rapport à l'application qui se fait des indulgences. Leur vertu s'étend non seulement en cette vie, mais encore en l'autre, & il n'appartient qu'à Luther de dire qu'elles peuvent bien en ce monde diminuer les peines canoniques, mais qu'elles n'ont pas le même pouvoir sur celles de l'autre. *Vide Cai. de indulgentiis.*

Il est vrai que ceux qui sont morts profitent de ce tresor d'une autre maniere, que les vivans. Comme l'Eglise a une jurisdiction directe sur ceux ci, ils en profitent par voie d'absolution ou de solution (les sçavans entendent ce que je veux dire par la difference de ces termes) mais comme ceux là ne sont plus de sa jurisdiction, ils ne peuvent profiter que par voïe de suffrage, quoiqu'en qualité de ses enfans & de membres d'un même corps, elle offre pour eux à Dieu les merites de Jesus-Christ son Fils, & de ses Saints.

Grande & surabondante misericorde, par rapport à ceux qui distribuent ces Indulgences. Les Souverains Pontifes en donnent de plenieres, les Evêques n'en donnent que de limitées. Ce sont là ces Anges qui *remuent l'eau de la piscine où ceux qui y descendent sont gueris de toutes leurs infirmités.* Ce sont-là ces Anges dont il est parlé dans l'Apocalipse, *qui font exhaler une agreable parfum composé des prieres de tous les Saints. Ascendit fumus*

Res certissima, & apud Catholicos indubitata, indulgentiis juvari posse animas quæ in purgatorio pœnas luunt. *Bellarm. 3. lib 1. de in-*

dulg. c. 14. Neque enim piorum animæ defunctorum ab Ecclesia separátur quæ est regnum Christi. *D. Aug. lib. 20. de Civit. Dei c. 9.*

incensorum de orationibus sanctorum, de manu Angeli coram Deo. Ont-ils ce pouvoir ? oui sans doute : en voici un belle raison qu'en apporte l'Ange de l'Ecole saint Thomas.

Il en est de l'Eglise comme d'une Republique, & d'un état bien gouverné, où lorsqu'un particulier vient à mourir sans instituer d'heritiers, ou sans avoir quelqu'un qui puisse legitimement prétendre à sa succession ouverte, ce qu'il a laissé par sa mort appartient à l'état ; & c'est au Prince à en user comme bon lui semble : voilà le droit que les souverains Pontifes comme chefs de l'Eglise ont sur ses tresors.

Tant de Saints qui ont fait de si rigoureuses penitences, tant d'autres qui ont fait un si grand amas de bonnes œuvres, par leur charité envers les pauvres, par la vie mortifiée & solitaire, qu'ils ont menée, par les persecutions qu'ils ont souffertes, par les naufrages, les infamies, les mauvais traitemens qu'ils ont essuyés, par les prisons où ils ont été jettés, par les horribles tourmens qu'ils ont endurés : Tant de Saints, dis-je, n'ont appliqué ces satisfactions surabondantes à personne en particulier. Elles appartiennent donc de droit à l'Eglise ; & comme selon les loix civiles c'est au Prince à distribuër, en ces occasions que je viens de remarquer, le bien de son Etat, aussi la disposition de tant de biens spirituels qui composent ce tresor, dépend immediatement de la puissance, & de la jurisdiction de son chef. *Distribuitur singulis de multitudine, secundùm arbitrium ejus qui multitudini praest.*

D. Th. 3. part. q. 25.

Ce n'est là ni un droit imaginaire, ni une

authorité injustement usurpée ; c'est un usage aussi ancien dans l'Eglise, que l'Eglise même. Saint Paul excommunie un Corinthien incestueux, mais il se releve ensuite de son excommunication : Il le retranche du corps des Fideles, mais ensuite il le rétabit dans ce corps, & lui donne l'absolution non seulement de son peché ; mais du reste des peines qu'il devoit souffrir ; non seulement de ce qu'il devoit faire pour reparer le scandale qu'il avoit donné à l'Eglise, mais encore pour satisfaire à la justice de Dieu qu'il avoit offensé.

Que ne pourrois-je pas dire, pour établir cette verité, en descendant de siecles en siecles ? J'appellerois à mon témoignage Tertullien, cet homme d'ailleurs si severe, qui dit que ceux qui faisoient penitence publique étoient souvent absous à la priere des Martyrs qui demandoient grace pour eux : Saint Cyprien qui quoiqu'il se plaigne, comme nous pourrons le dire tantôt, de la facilité avec laquelle on accordoit aux penitens une paix si prompte & si douce, avouë neanmoins que l'Eglise étoit en usage, & avoit droit d'en donner un veritable : Les Peres du Concile de Nicée qui conseillent aux Evêques de traiter doucement les penitens ; saint Gregoire le Grand, Leon V. Serge II. Paschal II. Eugene III. & tant d'autres qui ont accordé des indulgences tantôt plenieres, tantôt limitées, selon les diverses circonstances des temps, & les differentes causes dont il s'agissoit.

Vide Alexand. de Hales. p.4. Palud. in 4. dist. 21. Cai. opusculo de indulgentiis Baron tom.

J'aime mieux faire sur cette verité, deux

6. ad annum 804. n. 3. ad annum 847. tom. 12. petites reflexions morales. La premiere, que nous avons beaucoup d'obligations à Jesus-Christ, de ce qu'il nous donne par là de quoi pourvoir à nôtre pauvreté spirituelle, & de nous tirer de la misere. Il est remarqué dans l'Ecriture, que Boos également riche & charitable (choses qui ne se trouvent gueres ensemble dans une même personne) voyant la pauvre Ruth ramasser un peu d'épics qui étoient dans son champ, dit aux moissoneurs: Vous voïés cette femme qui vous suit, j'ai pitié d'elle: *Laissés tomber exprés de vos mains,*
Rut. 5. v. 1. *quelques épics des gerbes que vous y avés, afin qu'elle les recüeille aprés vous sans rougir, ni apprehender d'être reprise. De vestris manibus projicite de industria, & remanere permittite ut absque rubore colligat, & colligentem nemo corripiat.*

Jesus Christ infiniment plus riche, & plus charitable que Boos, semble avoir fait la même chose pour le soulagement de nôtre misere, & de nôtre pauvreté spirituelle. Vous sçavés que David nous represente les Saints en deux états, & en deux temps bien differens. Il nous les represente en cette vie, *euntes ibant & flebant, jettans en abondance sur la terre les semences de leurs larmes; Mittentes semina sua.* Il nous les represente en l'autre vie *pleins de joye*, & au temps
Psal. 128. d'une riche moisson, recevans la recompense de leurs bonnes œuvres, *& portant les*
D. Ber. In festo omniũ sanctorum. *gerbes qu'ils ont recüeillies; portantes manipulos suos.* Pendant cette vie ils ont repandu plus de larmes qu'il n'en falloit pour l'expiation de leurs pechés; Dans l'autre quelque assurés qu'ils soient de leur salut, ils

ne laissent pas cependant d'être comme en peine du nôtre, dit saint Bernard, *de sua salute securi, de nostra solliciti* ? Jesus-Christ pour nous soulager dans nos plus pressans besoins, leur dit, ce semble, ce que Boos dit à ses moissonneurs : Laissés tomber exprés quelques épics des gerbes que vous avés, afin que vos freres qui sont trés pauvres puissent les recüeillir *De vestris manipulis projicite de industria, & remanere permittite, ut absque rubore colligant*. Ces gerbes m'appartiennent, elles viennent de mon champ, mais je veus bien qu'ils moissonnent aprés vous, je veus bien qu'ils profitent de vos sueurs, & de vos peines, je veux bien que les fruits de vos larmes, & de vos souffrances leur soient appliqués.

La seconde reflexion que je fais, est que cette infinie misericorde de Dieu vous sera tenuë à compte, mes freres, soit que vous en profitiés, soit que vous n'en profitiés pas. Si vous en profités en gagnant les indulgences, vous en aurés toute l'obligation à Jesus-Christ, & à ses Saints. Si vous n'en profités pas, vous ne laisserés pas d'être jugés sur elles non seulement je voulois vous pardonner vos pechés, je voulois encore vous en remettre les peines temporelles, vous dira-t'il, non seulement je voulois vous donner ma grace, je voulois vous donner encore une surcroist de grace; non seulement je voulois vous tirer de vôtre esclavage, je voulois encore vous faciliter les moïens de vous enrichir ; & vous ne l'avez pas voulu : vous en serez plus severement punis, & je proportionnerai les severitez de ma justice, aux excez de ma

bonté. *S'i j'en avois fait autant à Tyr & à Sidon, ils en auroient profité* ; Vous avez méprisé mes bienfaits, vous devez vous attendre à de plus effroyables châtimens au jour de mes vengeances.

Mais où est ce que mon zele m'emporte ? Il n'y a presque point de Chrétien qui ne s'empresse de gagner les indulgences ; mais il y en a tres-peu qui les gagnent en effet. Des dix Lepreux dont il est parlé dans nôtre Evangile, je n'en remarque aucun qui ne souhaite d'être gueri de sa lepre ; aucun qui ne se presente de loin à Jesus Christ, qui ne lui dise : *Jesus nôtre Maître ayés pitié de nous* : Mais des dix je n'en vois qu'un qui retourne à lui pour le remercier d'un si grand bienfait. Je ne vois presque point de Chrêtiens qui au temps des Jubilés & des indulgences plenieres, ne s'empressent de les gagner, tant ils sont persuadez de leur verité & de leur validité ; mais j'ai tout sujet de croire que parmi une si grande foule de Fideles, il y en a tres-peu qui les gagnent, tant les illusions qui s'y glissent sont grandes, tant l'abus qu'on en fait est general : je vais vous les marquer en peu de mots dans la seconde, & derniere partie de ce discours.

II. Point. Tertullien faisoit autrefois un étrange reproche aux Payens de son siecle, quand il leur disoit : Je ne sçai de qui vos dieux se plaignent davantage, ou de vous ou de nous ; ou de vous qui étes idolâtres, ou de nous qui sommes Chrêtiens : de vous qui les adorez par un culte superstitieux, de nous qui refusons de les adorer : de vous qui les outragez en les

adorant, de nous qui les méprisons en ne les adorant pas. *Nescio plus de vobis, an de nobis Dii vestri querantur.*

S'il estoit permis de faire comparaison de ces faux Dieux avec le veritable, on pourroit dire qu'on ne sçait presque de qui il se plaint davantage, ou des Heretiques qui declament contre le pouvoir de l'Eglise, dans la distribution des Indulgences ; ou des libertins qui en font tres-peu de cas, & qui ne pensent pas même à les gagner ; ou des pecheurs & des faux devots qui témoignent au dehors quelque empressement de s'en appliquer les fruits, & qui cependant ne font rien de ce qu'ils devroient faire, pour profiter d'une si grande grace.

Sans m'arrêter à decider qui d'eux fait plus d'outrage à Dieu, je dis qu'on lui en fait de tres grands, premierement en n'apportant pas les dispositions necessaires pour gagner les indulgences ; & en second lieu, en reconnoissant tres mal les graces qu'on y reçoit. Avant que de les recevoir, on s'y dispose mal, premiere illusion. Quand on les a receuës, on s'en fait un sujet de relâchement, comme s'il n'y avoit plus rien à faire, seconde illusion. Il y en a qui croyent qu'une froide confession de leurs pechez, & une douleur qu'ils s'imaginent en avoir, est une disposition suffisante à gagner les Indulgences ; & il y en a qui se persuadent que ces Indugences gagnées, sont pour eux comme des sauvegardes contre les pretentions, & les droits de la penitence. Les uns uns s'y preparent mal ; les autres en usent mal ; examinons en peu de mots ces deux circonstances.

Vous sçavez tous qu'on ne gagne les Jubilés & les Indulgences, que lorsqu'on s'est approché dignement des Sacremens de Penitence, & d'Eucharistie, & pour m'expliquer par les termes des anciennes Bulles, que lorsque l'on est *veritablement contrit & penitent, verè contritis & pœnitentibus.* Vous en découvrez aisément la raison, sans qu'il soit necessaire d'empoïer beaucoup de temps à vous la dire.

L'indulgence est une remission des peines temporelles deuës aux pechez qui sont pardonnez ; il faut donc pour avoir son effet, que ces pechez soient pardonnez C'est une surabondance de grace qu'on accorde à un homme justifié dans le Sacrement ; il faut donc qu'il soit justifié. Or comment pouvez-vous être justifiez ? en recouvrant la justice que vous avez perduë, & vous reconciliant avec Dieu. Vous avez perdu cette justice, & vous vous êtes separez de lui, en le renonçant, en lui preferant l. creature, en abusant de ses bienfaits, en faisant des choses qui lui ont déplû, & qui vous ont attiré sa disgrace. Comment repareres vous cette justice, & rentrerez vous dans son amitié ? Ce sera en detestant vôtre desertion, ce sera en vous reprochant vos desordres, ce sera en concevant une vraïe douleur des pechez que vous avez commis, en formant un bonne resolution de n'en plus commettre ; en un mot, en faisant tout ce qui est necessaire pour être veritablement contrit & penitent : *Verè contritis & pænitentibus.*

Or je vous le demande, Combien y en a-t-il qui soient dans cet état ? Combien y en a-t-il.

qui ayent cette Contrition, & cet esprit de penitence ? Je n'en trouve que trop qui croyent l'avoir, que trop qui croyent haïr le peché, & le detester ; que trop qui prenans des projets de conversion pour la conversion même, s'imaginent être en bon état, & en faire assez pour gagner les Indulgences. Mais vos jugemens, ô mon Dieu, sont bien differens de ceux des hommes. La vraïe contrition est une douleur surnaturelle ; & souvent ce n'est qu'une douleur purement humaine. La vraïe contrition est une douleur universelle qui se répand sur tous les pechez ; & souvent ce n'est qu'une douleur particuliere & limitée, La vraïe contrition quand même elle seroit imparfaite, renferme quelque commencement d'amour ; & souvent ce n'est qu'une crainte purement servile qui arrête les mains, sans purifier & changer le cœur.

Si ce vindicatif est marri d'avoir poussé sa vengeance à de cruels excez, si dans la suite il reprime les impetueux mouvemens de sa colere, & si dans quelques rencontres il paroît plus retenu, & plus moderé qu'auparavant ; ce n'est pas un vraïe douleur de son peché qui le touche, c'est un fâcheux enchaînement de mauvaises affaires qu'il s'est attirées, & la crainte qu'il a d'éprouver toute la severité des loix humaines.

Si cette fille est marrie d'être tombée dans des fautes où elle s'est oubliée de son devoir, c'est moins la douleur qu'elle a d'avoir offensé Dieu, que la honte qu'elle a essuyée qui lui fait de la peine ; & souvent sans cette honte, elle renoüeroit encore ses premiers engagemens. Si cette autre n'entretiens plus

ces scandaleux commerces qu'elle entretenoit ; si pour avoir esté blâmée & corrigée, elle en devient plus sage, graces en soient renduës à cette crainte qui la retient dans les bornes de la chasteté, & de la modestie : crainte cependant qui ne lui sert de rien auprés de Dieu pour en obtenir le pardon. *Non est reversa ad me prævaricatrix in toto corde suo, sed in mendacio. Cette pecheresse n'est pas retournée à moi de tout son cœur*, dit Dieu chez Jeremie, elle n'a fait que de fausses démarches, tout s'est passé en apparences, & en mensonge. Elle devoit appliquer le remede sur la partie malade, afin de la guerir ; son cœur a été la source de ses pechez, elle devoit briser ce cœur, & c'est ce qu'elle n'a pas fait : *Non est reversa, &c.*

Jerem. 3.

Cependant que diroit-on, si aux temps des Jubilés, & des Indulgences on ne faisoit comme les autres, on s'y sent même excité par la consideration d'une grace nouvelle qu'on tâche de se procurer. On s'approche donc des Sacremens, on se confesse, on communie, mais Dieu sçait avec quelles dispositions ; confession precipitée, presque sans reflexion, & sans examen qui l'ait precedée, accusation exterieure, où lorsque la bouche parle, le cœur desavouë ce qu'elle dit. Communion sacrilege, où sortant de la table du Demon, comme parle saint Cyprien, on se jette brusquement sur celle de Jesus-Christ.

Que pensez-vous, saint Augustin, de ces sortes de Chrêtiens ? Ce que j'en pense, dit ce Pere : *Professio est, non emendatio ; accusatur anima non sanatur, pronuntiatur offensa, non tollitur.* Ce n'est qu'une douleur exte-

rieure, & non pas un veritable amendement; c'est l'ame qui s'accuse, mais ce n'est pas l'ame qui est guerie ; ce sont des pechez qu'on découvre aux Prêtres, mais ce ne sont pas des pechez qui soient pardonnez : on y conserve toûjours une affection secrette ; & si la cupidité a l'adresse de se cacher pour un temps, elle ne laisse pas d'être toûjours vivante, par le peu de soin que l'on prend de la combattre.

Car pour se disposer à gagner l'Indulgence, il y a plus de choses à faire que vous ne pensez. Elle est comparée par les Peres au Jubilé de l'ancienne loi, & au Baptême de la nouvelle. Dans l'année du Jubilé, les Juifs s'abstenoient de tout travail, jusques là que Dieu pour les obliger de ne servir que lui, leur avoit défendu, non seulement de cultiver leurs terres, mais de recueillir même les fruits qu'elles leur offroient par leur propre abondance. Une joye universelle étoit répandue par toutes les maisons d'Israël ; les esclaves étoient mis en liberté, & les heritages qu'on avoit vendus retournoient à leur premier maître. On n'entendoit dans le Temple de Jerusalem que des chants de benediction & de loüange ; un surcroist de pieté, & de ferveur, une renovation d'engagement au service de Dieu ; une douleur de l'avoir offensé, & une resolution de ne le plus offenser, faisoient toute la magnificence, & pour me servir des termes de l'Ecriture, *la santification de cette année*. *Levit. 25.*

Recevez, à la bonne heure, des avantages encore plus grands, M. F. mais apportez aussi

les mêmes dispositions. Abstenez-vous de toute œuvre servile, j'entends de toute œuvre de peché, qui est plus servile que celles qu'on appelle de ce nom. Attachez-vous par un engagement special au culte du Seigneur, qu'on vous voïe plus assidus & plus modestes dans nos Eglises, plus attentifs, & plus recüeillis dans vos prieres, plus mortifiez dans vos passions, & plus resolus de les combattre, plus affligez d'avoir perdu les bonnes graces d'un Dieu qui vient vous rendre vôtre liberté, & vous faire rentrer dans son heritage que vous aviez aliené, & vendu.

Cette indulgence pleniere est aussi comparée par les Peres au Baptême ; mais la consequence que je vais tirer de cette comparaison, vous paroîtra peut-être étrange. Dans la primitive Eglise où l'on conferoit ce Sacrement à des personnes avancées en âge, on prenoit toûjours cette précaution de leur faire faire quelque penitence de leurs pechez. *Ingressuros baptismum, orationibus crebris, jejuniis, geniculationibus, & privilegiis vacare oportet.* Il faut obliger ceux qui doivent recevoir le Baptême de s'y preparer par de ferventes prieres, par de frequentes genuflexions, par des veilles, des jeûnes, & d'autres austeritez.

Tertull. lib. de Baptismo. cap. 20.

Mais ne recevront-ils pas dans ce Sacrement la remission de leurs pechez, & de toutes les peines dont ils sont redevables-Oui. Pourquoi donc leur faire faire penitence ? Pourquoi ? c'est pour les disposer à en recevoir le pardon, c'est pour leur faire entendre

que la surabondante misericorde de Dieu leur est un nouvel engagement à la penitence, que plus il est bon, plus ils doivent tâcher de faire connoître la douleur qu'ils ont de l'avoir offensé ; qu'ils *doivent être ensevelis par le Baptême* dans la mort de Jesus-Christ son Fils, qu'ils vont renoncer par état à tous les plaisirs criminels, devenir les membres d'un corps que la mortification a comme formé & petri.

Or ce que Tertullien disoit du Baptême, nous pouvons sans doute le dire avec beaucoup plus de raison des Indulgences. Vous sçavez que leur vertu est bien au dessous de celle de ce premier de nos Sacremens : Par consequent si l'on vouloit que les pecheurs se disposassent à le recevoir par tant de laborieux exercices ; il est tres-aisé de conclure que pour joüir des fruits de celles-cy, il faut s'y preparer par les mêmes voïes.

Voulez-vous sçavoir quelle est la difference d'un homme, qui se fait de sa penitence une voïe à l'Indulgence, & d'un autre qui se flatte de l'obtenir sans preparation ? L'un est un fils disgracié qui veut rentrer dans la maison de son pere par la porte ordinaire, je veus dire par celle de la satisfaction, & de la douleur ; l'autre est un voleur, qui se souciant peu d'entrer par la porte, fait bréche où il peut pour en enlever les tresors. L'un comme l'enfant prodigue dit, qu'il se prosternera aux pieds de son pere, & qu'il lui demandera pardon : l'autre comme Saül & Antiochus, se contente de dire qu'il a peché, & en demeure là ; l'un enfin se met en peine de se reconcilier

veritablement avec Dieu, l'autre neglige les moyens de sa reconciliation : *Ille satagit, hic negligit* L'un reçoit la grace qui lui est offerte ; & l'autre se jette sur celle qu'on ne lui offre pas ; *Ille sumit, hic invadit* : Oui on ne la lui offre pas, ou bien c'est à condition qu'il rachetera ses pechez par la penitence, puisque c'est à ce prix que Dieu attache sa grace & son pardon. *Hoc pretio Dominus veniam addicere instituit, hac pœnitentiæ compensatione redimendum proponit iniquitatem.*

Tertull. lib. de pœnit. c. 6.

C'est pourquoy lorsque dans la primitive Eglise, les Martyrs impetroient une espece d'indulgence aux pecheurs qui par là vouloient s'exempter des longs travaux de la penitence ; les Peres avec saint Cyprien les prioient de n'estre pas si faciles envers ceux qui la leur demandoient. *Oro vos quibus possum precibus ut Evangelii memores petentium desideria ponderetis.* Je vous prie au nom du Seigneur, & si je pouvois vous faire de plus instantes prieres, je vous en ferois ; je vous prie de vous souvenir de la sainteté de l'Evangile, & de bien examiner en quelles dispositions sont ceux qui vous demandent cette grace, pourquoi ? *Ne quod abruptè & indignè factum fuerit, apud gentiles Ecclesia nostra erubescere incipiat.* De peur qu'agissant avec trop de precipitation, nôtre Eglise ne rougisse en presence des Payens qui nous voyant reconciliez si-tôt, & si aisément avec les plus grands pecheurs, se feroient de nôtre indiscrete condescendance, un sujet de raillerie & de scandale.

D. Cypr. lib. 3. epist. 25.

Changeons mes freres, changeons le nom de payens en celui d'heretiques, & de libertins qui sont encore plus à craindre qu'eux; nôtre Eglise ne rougit-elle pas quelquefois de cette facilité avec laquelle on absout les pecheurs, & on les décharge du joug de la penitence ? On les traite comme un prudent Medecin fait de fâcheux malades, à qui il ne donne pas toûjours les remedes qui pourroient leur procurer une plus seure guerison, mais ceux desquels ils n'auront pas sujet de se rebuter. Cependant quelque condescendance que l'Eglise ait pour eux, elle veut toûjours qu'ils soient interieurement de vrais penitens, & si elle change, comme elle a droit de le faire, de grandes peines en de mediocres, elle ne touche jamais à l'esprit de penitence, quoi qu'elle se relâche sur les œuvres qui en sont pour ainsi dire le corps.

Mais si je l'ai receuë cette Indulgence tout n'est-il pas fait pour moi ? Non Chrêtiens, & c'est ici une autre illusion qu'il est d'autant plus important de combattre, qu'elle est ordinaire dans le monde. La delicatesse mondaine toûjours allarmée contre la penitence & ingenieuse à en éviter les remedes, ne trouve rien de plus commode que les Indulgences. On sçait que tout peché merite châtiment, qu'étant essentiellement un desordre, il doit être reparé ou par l'homme penitent, ou par Dieu vangeur. On convient de cette verité, mais on croit qu'une Indulgence gagnée dispense entierement de cette obligation ; que quelques prieres, quelques visites d'Eglises, quelques jeûnes, & quelques au-

mônes rempliront dans ces jours de grace, ce grand vuide de satisfactions qu'on devoit faire pour tant de crimes qu'on a commis On s'applaudit à soi-même sur un moïen si aisé, on se fait un plan de misericorde officieuse & commode, qui oblige la justice de se relâcher de ses droits; & pour se delivrer des remords d'une conscience inquiete, on croit que c'est assez d'avoir dit comme ces dix lépreux de nôtre Evangile, *Seigneur aïez pitié de nous.*

Heureux & sage fut celui qui aïant reçû une si douce & si prompte guerison, eut pour son Medecin la reconnoissance qu'il estoit obligé d'avoir: mais malheureux & insensez furent les neuf autres qui payerent d'une lâche ingratitude un si grand bienfait: *Non est inventus qui rediret & daret gloriam Deo nisi hic alienigena.* Il ne s'en trouva qu'un qui retourna pour rendre gloire à Dieu, encore étoit-il étranger. Triste mais veritable figure de tant de Chrêtiens, qui par une ingratitude encore plus noire, se font un sujet d'immortification, de la bonté même de Jesus-Christ, qui recüeillans les fruits de la penitence d'une infinité de Saints, veulent vivre sans penitence; qui joüissans des merites de leurs surabondantes satisfactions, pretendent n'en devoir faire aucune: comme si par là ils doivent être moins Chrêtiens, comme si la facilité & la douceur du remede, leur étoit un titre suffisant, pour mener une vie sensuelle & oisive.

Faux penitens qui raisonnez si mal, dites donc que le S. Esprit n'a pas eu raison

de dire *qu'il falloit craindre pour son peché, quoique pardonné* : dites donc qu'aprés ces jours de misericorde, vous n'avez plus de passions à vaincre, de mauvaises habitudes à déraciner, de dangers à craindre, d'occasions de peché à éviter, de bons exemples à donner, de progrés spirituels à faire, de vertus à pratiquer, de tentations à essuyer, de vices à punir, de difficultez à surmonter, de graces à rendre.

Si cela est, recüeillez agreablement & sans scrupule, les fruits des infinis merites de Jesus-Christ ; couronnez-vous de roses, quand vous le verrez couronné d'épines ; beuvez à longs traits des vins delicieux, quand on lui presentera du fiel & du vinaigre, joüez tranquillement comme des soldats Romains aux pieds de la Croix où il est attaché, nourissez delicatement & mollement une chair lavée dans le Sang *de cet Homme de douleur* : les peines deuës à vos pechez vous sont remises, ne vous en inquietez pas davantage, vôtre caution est plus riche qu'il ne faut pour payer toutes vos dettes ; deût-il être mocqué, couvert de crachats, couronné d'épines, crucifiez-le encore une fois au dedans de vous.

Ces propositions vous effrayent, & avec tout cela j'apprehende que ce ne soit là ce que vous faites. Car si de dix lépreux qui furent gueris, il ne s'en trouva qu'un seul qui revint remercier Jesus-Christ, il y a peut-être encore moins de Chrêtiens reconnoissans & fideles à la grace qu'ils ont receuë. Si vous aviez pour de si grands

bienfaits, la reconnoissance que vous estes obligez d'avoir, vous trouverez dans cette grace même, de nouveaux engagemens à la pratique des vertus Chrétiennes, & vous suivrez l'avis d'un sçavant Cardinal, qui d'une côté vous conseille de gagner autant de Jubilés & d'indulgences que vous pourrez, & d'un autre, de ne pas laisser de faire autant de mortification, & de penitence que vôtre âge, vos emplois, vos forces vous le permettent, Il ne parloit qu'aerés les Peres, & sur tout aprés saint Thomas, qui veut qu'on conseille à ceux qui ont gagné les Indulgences, de ne pas s'exempter pour cela des œuvres de penitence qui leur sont enjointes, puisqu'encore bien que les peines temporelles leur soient remises, ils ont quelquefois contracté plus de dettes, & par consequent contracté plus de dettes, & par qu'ils ne croyent.

Card Bel. Tract. de n dulgentiis.

Consulendum est eis qui indulgent à consequuntur, ne propter hoc ab operibus pœnitentiæ injunctis abstineant, ut etiam ex hoc remediū consequātur, quāvis à debito

Profitez d'un si salutaire avis, mes chers auditeurs, & faites en cette occasion ce qu'ont fait tant de Saints. Quoique Jesus-Christ eût dit à Magdelaine : *Allez en paix vos pechez vous sont remis*, sa penitence ne finit neanmoins qu'avec sa vie. Quoiqu'il eût pardonné à saint Pierre son renoncement, & qu'il lui eût, pour marque de son affection, confié la conduite de son Eglise : ce fameux penitent qui avoit receu une si grande indulgence, ne laissa pas de pleurer pendant tout le reste de ses jours, une faute qu'il avoit commise en tres peu de temps : *Semel negavit, semper flevit.* Puissiez-vous vous conformer en quelque chose à de si

parfaits modeles, & suivre, loin de si beaux exemples ? Dieu en recevroit plus de gloire, l'Eglise plus de consolation, les Anges plus de joye, les libertins plus de confusion, l'indulgence plus de force, vous-mêmes plus de recompenses, *Amen.*

quoi que de pœnæ immunes, & præcipuè quia quãdoque sũt plurium debitores quàm credant. *D.Th.3. pars.q. 25.*



DISCOURS EN FORME DE PRÔNE, POUR LE XIV. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DE L'OBLIGATION d'être uniquement à Dieu.

Nemo poteſt duobus dominis ſervire *Matth. 6.*

Nul ne peut ſervir deux maîtres.

DE tous les Oracles de Jeſus-Chriſt voici, mes freres, l'un des plus eſſentiels à nôtre ſalut, & cependant l'un des plus inconnus, & des moins écoutez dans la pratique. Il n'y a gueres de pecheurs ſi attachez au monde, qui ne veüillent être à Dieu ; il n'y a gueres de devots qui faſſent profeſſion d'être à Dieu, qui ne ſoient ravis d'être au monde. Balaam tout attaché qu'il eſt à ſon erreur, & au culte de ſes Dieux, admire celui d'Iſraël, ſouhaitte de mourir de la mort

de ceux qui l'adorent : & Joas qui passe pour un Prince qui a bien vécu devant Dieu ; *rectum fecit coram Domino*, n'a pas cependant le courage d'ôter des lieux les plus élevez de son Roïaume, les scandaleuses marques de l'idolatrie : *Veruntamen excelsa non abstulit.*

Déplorables illusions de l'amour propre ! On est fait pour Dieu, il faut lui donner quelque chose ; on vit au milieu du monde, il faut en conserver les maximes. L'esprit & la chair, la passion & la conscience qui se font ailleurs une opiniâtre guerre, semblent se reconcilier par ce temperament. Il est trop penible de n'estre qu'à Dieu ; il est trop dangereux de n'estre qu'au monde. L'attachement au monde nous plaît, mais il nous damne ; l'attachement à Dieu nous sauve, mais il nous incommode : Que faire ? se dédommager de l'incommodité qu'il y a de servir Dieu, en goûtant les plaisirs du monde ; & en servant Dieu, se precautionner contre les évidens dangers qu'il y a d'être au monde. On flechit les genoux devant l'arche mais à condition que Dagon soit auprès d'elle ; & si à l'exemple de Saul on extermine le petit peuple pour obéir à Dieu, on en conserve le Roi, pour ne pas déplaire à ses passions.

Injurieux partages, neutralité funeste, voici un arrest prononcé de la bouche de Jesus-Christ même qui vous condamne *Nemo potest duobus dominis servire* ; nul ne peut servir deux maîtres. Le cœur de l'homme est comme le lit de l'épouse, où l'époux & l'étranger ne peuvent être, comme la maison d'Abraham, où Sara & Agar, l'enfant de la

libre & celui de la servante ne sont jamais d'intelligence. Que le monde qui est l'étranger & l'usurpateur se satisfasse de cet accommodement, Dieu qui est l'époux, le Roi, & le Souverain legitime ne s'en satisfera jamais. Voulez-vous être à Dieu ? il faut lui consacrer sans division, sans reserve, sans partage tout ce que vous avez, pour deux raisons que je vous prie de bien comprendre.

Division. Tout ce que vous avez appartient à Dieu. Dieu vous a donné tout ce qu'il a ; deux puissans motifs pour vous attacher uniquement à lui : je m'explique. Il n'y a rien en nous qui n'appartienne à Dieu : Il est donc de nôtre justice de n'avoir pour lui aucune reserve, ni aucune exception dans le service que nous lui rendons ; vous le verrez dans mon premier Point. Il n'y a rien en Dieu qu'il n'ait consacré à nôtre bien & à nos usages : Il est donc de nôtre reconnoissance qu'il n'y ait rien en nous, que nous n'employons à l'honorer, à l'aimer, à le servir : vous le verrez dans mon second Point ; c'est tout le partage de ce discours.

I. Point. L'une des plus fortes raisons que Moyse crut devoir employer, pour obliger le peuple Juif à être uniquement à Dieu, à l'aimer de tout son cœur, & à le servir de toutes ses forces, fut l'unité, & comme parle Tertulien, la singularité de Dieu. *Audi Israël, Dominus Deus noster, Dominus unus est. Ecoutez Israël le Seigneur nôtre Dieu est seul, il n'y a que lui.* Car c'est comme s'il leur avoit dit; la nature vous donne plusieurs freres, la société

cieté plusieurs concitoyens, l'inclination plusieurs amis, la dépendance plusieurs maîtres; la necessité plusieurs bienfaiteurs : mais vous ne pouvez avoir qu'un Seigneur, & un Dieu qui vous tient lieu de toutes choses, *Dominus unus est*. C'est comme s'il leur avoit dit : s'il pouvoit y avoir plusieurs Dieux, ils seroient tous vos maîtres, vos amis, vos protecteurs, vos bienfacteurs, & tenans d'eux ce que vous avez, vous pourriez partager vôtre amour & vos services; mais il est seul, *Dominus unus est* : Vous dépendez de lui seul, tout ce que vous avez vient de lui seul, c'est à lui seul parconsequent que vous devez appartenir, & par ce grand titre d'unité, & de domaine absolu qu'il a sur vous, toute reserve, & toute exception dans le service que vous lui devez, vous sont deffenduës : *Non potestis duobus dominis servire.*

Or qu'est-ce être à Dieu de la sorte sans exception, & sans reserve, & à quoi cette plenitude & cette unité de service vous engage-t-elle ? Moïse vous l'explique dans le même endroit du Deuteronome : *Audi Israël : Dominus Deus noster Dominus unus est. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, & ex tota fortitudine tua.* Vous n'avez qu'un Dieu, vous n'avez qu'un Seigneur : Aimez donc ce Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de toutes vos forces. Admirable consequence qu'il tire de ce grand principe; & pour la discussion de laquelle je puis vous demander la même attention qu'il demandoit aux Juifs, *audi Israël*, afin que vous consultans vous-mêmes,

vous voyés si jusques ici vous avez été uniquement à Dieu sans vous partager entre lui, & les creatures.

La premiere chose qu'il vous demande, c'est vôtre esprit, & tout vôtre esprit : *Ex tota anima tua.* Plus on s'applique à connoître Dieu, plus on l'aime, & on veut être à lui ; plus on pense aux bienfaits & aux grandeurs de Dieu, plus on sent d'ardeur à le servir, & de motifs à lui appartenir uniquement. Nous ne pouvons connoître les creatures telles qu'elles sont, sans que nous ayons pour elles de l'indifference ou du mépris, & il ne faut pas s'en étonner, dit saint Augustin : Plus nous les connoissons, plus nous découvrons leurs indignitez & leurs miseres ; & plus ces miseres nous sont connuës, plus nous sentons d'éloignement à les servir, & à nous en rendre les esclaves. Mais à l'égard de Dieu, plus nous le connoissons, plus nous découvrons en lui de beautez, de perfections, de charmes, qui nous engagent à nous voüer, & à nous sacrifier entierement à son service.

Ainsi, comme remarque Richard de S. Victor, dans cet excellent traité qu'il a fait des degrez de la charité parfaite, l'application de nôtre esprit à connoître Dieu, & à penser souvent à lui, nous sert d'un puissant motif pour le servir ; & d'un autre côté cette connoissance de la souveraineté de Dieu sur nous, cette reflexion que nous faisons sur ses perfections infinies, est l'un des témoignages les plus seurs que nôtre conscience puisse nous rendre, que nous l'aimons.

En effet aimons-nous une personne ? mais

pensons sans cesse à elle, l'idée que nous nous en formons, remplit nôtre imagination, & nôtre esprit ; nous nous faisions un plaisir de nous representer ses merites & ses perfections, & même quelques deffauts qu'elle ait, nous n'y faisons nulle reflexion quand la passion nous aveugle. Mais cette personne n'est-elle plus dans nôtre esprit ? Ne pensons-nous plus à elle, n'écoutons-nous que froidement ceux qui nous parlent d'elle ? La regardons-nous comme une personne indifferente & étrangere ? Dés là nous cessons de l'aimer.

Interrogez là dessus vos consciences, mes freres, & rendez-vous justice. Estes-vous à Dieu, n'y êtes-vous pas ? Quelle part a-t-il dans vôtre esprit ? y pensez vous de temps en temps ; êtes vous ravis d'en parler, ou d'en entendre parler quand l'occasion s'en presente ? Sentez-vous comme David au dedans de vous, je ne sçai quelle consolation, quand vous vous souvenez de lui ? *Memor fui Dei & delectatus sum* ?

Aprés tant de dissipations qui vous détournent de cet aimable objet, tâchez-vous de vous recüeillir pour vous occuper de quelques-unes de ses perfections ? Vous plaignez-vous de vôtre misere, & de ce que n'estans faite que pour Dieu, vous pensez neanmoins si peu à Dieu ? Est-ce que vos affaires, vos embarras, vos passions, vous ôtent cette application, & cette presence si necessaire ? Lui dites-vous dans l'amertume de vôtre ame, ce qui lui disoit Augustin penitent : Beauté toûjours ancienne, & toûjours nouvelle, c'est trop tard que je vous ai connuë, & que je

vous ai aimée ? Si cela est, j'ai bonne opinion de vous, mes freres ; ne pensans qu'à ce maître, vous me faites croire que vous ne voulez servir que lui ; ne regardans les creatures que par rapport à lui, & dependamment de lui, vous ne voulez leur rendre qu'un service sous ordonné au sien.

Mais si par une conduite toute opposée vous pensez volontairement & habituellement à toute autre chose qu'à lui : Si par tiedeur, engagement, corruption, malice, vous arrêtez vôtre imagination & vôtre esprit sur les creatures, sans reflechir sur la grandeur, la sagesse, la bonté, la souveraine puissance du Createur : Si c'est à vous que ce reproche s'adresse, que *le bœuf connoît son maître, & qu'Israël ne connoit pas son Dieu :* Si vos plaisirs, vos jeux, vos divertissemens, & vos occupations criminelles vous éloignent de lui, j'ai à vous dire que vous ne le servez pas comme il veut que vous le serviez; que quelque regularité que vous affectiez d'ailleurs, vous êtes en état de damnation ; que ne pensant pas à lui, il ne pensera pas à vous ; que l'effaçant de vôtre esprit, il vous effacera du sien : *Non novi vos, non populus meus, non ero Deus vester ?* Je ne vous connois pas, vous n'êtes pas mon peuple, je ne serai pas vôtre Dieu.

Que si Dieu demande ce tribut de vôtre esprit, il n'en demande pas moins de vôtre cœur, & comme ce cœur embrasse le bien que l'esprit lui propose, c'est ce cœur qu'il veut que vous lui donniez. Les maîtres demandent à leurs serviteurs leurs bras ; leur vigilance, leurs soins. Les Rois demandent

à leurs sujets leurs corps, leurs biens, leur vie, mais Dieu outre tout cela vous demande vôtre cœur : Encore quel cœur ? est ce un cœur partagé entre lui & la creature ? Un cœur pour le monde, & un cœur pour la conscience ? un cœur pour le plaisir, & un cœur pour le devoir; un cœur à moitié Payen à moitié Chrêtien ? Rien moins que cela. Il veut tout vôtre cœur, *ex toto corde*.

Tout ce que nous avons de plus interieur lui appartient, & son Royaume bien different de celui des autres Souverains est au dédans de nous : Il est donc juste qu'il y regne seul, & qu'étant aussi jaloux qu'il est, de nôtre cœur, nous lui en consacrions tous les mouvemens. D'ailleurs il nous avertit que nous ne pouvons servir deux maîtres : Or servir, c'est aimer, dit saint Augustin ; aimer, c'est donner son cœur, & comme ce cœur est indivisible, il ne peut appartenir à plusieurs. Il faut donc qu'il l'ait tout entier, quoi qu'absolument parlant, il n'en ait nul besoin, le domaine & la proprieté lui en sont si cheres, qu'il ne peut souffrir de rival qui lui dispute, ou qui en partage avec lui la possession. *Nemo potest duobus dominis servire.* Nul ne peut servir deux maîtres, si on aime l'un on haït l'autre ; si on estime l'un, on méprise l'autre: La charité & la cupidité ont une opposition necessaire, & une invincible antipathie.

Antipathie dans leur nature : la charité est une qualité toute divine, la cupidité est un mouvement tout terrestre & impur. Antipathie dans leurs effets : ce que la charité édifie, la cupidité le renverse ; ce que la cupidité éleve, la charité l'abat. Antipathie dans

leur fin. Ce que la cupidité fait, elle fait pour la creature ; ce que la charité fait, elle le fait pour Dieu. On voudroit concilier l'une avec l'autre, mais la chose est impossible: la charité ne relâchera jamais de ses droits, jamais elle ne donnera à la cupidité aucune atteinte sur elle. Le cœur appartient tout entier à Dieu, il faut qu'elle le possede tout entier pour Dieu ; disons mieux, il faut que Dieu qui est la charité même en joüisse tout seul, l'oracle y est formel ; nul ne peut servir deux maîtres: *Nemo potest duobus dominis servire.*

Je vous avoüe mes freres, que je tremble & pour vous, & pour moi, lorsque je fais cette reflexion. Car helas, qu'il y a peu de Chrêtiens qui donnent à Dieu tout le cœur, qui ayent pour lui cette charité parfaite & entiere ! Qu'il y a peu de Chrêtiens qui puissent faire à Dieu la même protestation que lui faisoit David, qu'il étoit à lui ? *Tuus ego sum*. ! il est aisé de le dire, ces belles paroles ne coûtent rien, souvent même on s'en flatte dans la ferveur de ses prieres ; & si nous en croyons S. Ambroise, souvent le Demon est ravi de nous entretenir dans cette pensée. Il n'a garde de nous mettre en tête de ne pas aimer Dieu, il lui suffit de nous faire faire des choses qui étouffent en nous, sans que nous nous en appercevions, le feu de son amour. Il n'a garde de nous dire de le haïr, il lui suffit que nous ne fassions pas ce qui est necessaire pour l'aimer. Il n'a garde de demander tout nôtre cœur, il se contente d'une petite partie, & dés qu'il y a la moindre place, nous ne pouvons pas dire à Dieu

Ambr. serm. 12. in Ps. 118.

avec autant de verité que ce saint Roi, *tuus ego sum*; Seigneur je suis tout à vous.

Tu es tout à Dieu : d'où vient donc, diroit l'avarice, que tu es si attaché aux biens de la terre, si sensible aux moindres pertes, si avide à tout le gain qui se presente, si empressé à faire profiter ton argent par des voïes obliques & suspectes, si endurci à la misere des pauvres, dont à peine l'importunité t'arrache de la bourse quelques sols ?

Tu es tout à Dieu, d'où vient donc, diroit l'ambition & la vaine gloire, que tu te mortifies pour nous en tant de manieres ; que parmi les vertus, tu preferes les plus éclatantes à celles qui te donneroient moins de reputation ; que tu aimes à être distingué, honoré, dans ton train, dans ton air, souvent dans ta modestie, & dans ta simplicité même? Tu es donc à Dieu: D'où vient, diroit la vengeance, que tu oublies si difficilement les injures, que tu es si delicat sur une médisance & une raillerie ; que n'osant ouvertement nuire à ton ennemi, tu es ravi qu'il lui arrive quelque disgrace où tu n'aye point de part, que tu attends l'occasion de lui rendre sourdement quelques mauvais offices ; que sous pretexte de venger la gloire de Dieu, tu te venges toi-même, que tu cherches le temps, les lieux, les personnes propres pour faire éclater ton ressentiment, & t'indemnizer de ta fausse & artificieuse patience ?

Pour être tout à Dieu il faut l'aimer de tout son cœur, & pour l'aimer de tout son cœur, il faut ne rien aimer à son préjudice : Mais où est l'homme qui ait cette delicatesse & cette integrité d'amour ? où est l'homme

qui soit si exact dans tous ses devoirs, si fidele à toutes ses obligations, si attaché à la Loi du Seigneur, que resolu de ne rien faire contre sa volonté, il aime mieux mourir, que l'offenser mortellement ?

Pour être tout à Dieu & n'être qu'à lui, il faut renoncer à soi-même, se défier de soi-même, se combattre soi-même jusqu'à se mépriser & se haïr, jusqu'à s'éloigner des occasions du peché, jusqu'à quitter, amis, plaisirs, compagnies, peres, meres, si l'on ne peut frequenter ces amis, goûter ces plaisirs, frequenter ces compagnies, demeurer avec ces peres & meres, sans un peril évident de perdre son innocence.

Hé qui est-ce qui le fait ? qui est-ce qui dit du fond de son cœur sans exception, sans condition, sans reserve : fallût-il perdre mes biens, mes plaisirs, ma reputation, mes proches, ma vie, toute ma consolation, & toute ma joye, je les perdrai plûtôt que d'offenser mon Dieu ? Dans ces tentations delicates où je me sentirai porté à commettre quelque injustice, à prendre quelque divertissement criminel, en un mot à faire ce que Dieu ne veut pas que je fasse, je lui témoignerai combien je l'aime, & le devoir que je m'impose d'être uniquement à lui.

Qui est-ce qui dit du fond du cœur : Quoi qu'il m'en coûte, je romprai avec tous ceux qui offensent Dieu, & je me separerai de tous les objets qui m'empêchent de m'unir à lui ? C'est un ami, n'importe, je sçai que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu, & que si je veux être l'ami des creatures, je ne le puis devenir sans m'atirer la haine du Créateur.

C'eſt un puiſſant protecteur dont je reçois de grands ſecours ; n'importe : ſi pour lui plaire, il faut que je faſſe quelque choſe contre ma conſcience, j'aime mieux n'avoir jamais de protecteur ; Dieu m'eſt un plus ſeur azile que lui. C'eſt un homme dont je dois apprehender l'indignation ſi je ne condeſcens à ſes volontez, n'importe, je dois encore craindre infiniment davantage la colere de Dieu que la ſienne. Qu'un peuple inſenſé coure aprés les idoles de l'honneur, & du plaiſir ; je ne flechirai jamais les genoux devant Dagon, ni devant Baal : Que Jeroboam éleve des veaux d'or, & que les faux Iſraëlites aillent leur offrir de l'encens, pour moi j'imiterai Tobie qui aimant le vrai Dieu de tout ſon cœur, ſe proſternoit devant ſa Majeſté, & alloit lui offrir ſes ſacrifices dans ſon ſaint Temple. Mais pour former de ſi ſaintes reſolutions & les executer, j'aurai beaucoup de choſes ; & à faire & à ſouffrir, n'importe, je me dois tout entier à Dieu, non ſeulement tout mon eſprit & tout mon cœur, mais encore toutes mes forces lui appartiennent, & pourveu qu'il me protege, il n'y aura rien que je ne puiſſe tenter, entreprendre, endurer pour lui.

Si vous me demandez diſoit autrefois ſaint Auguſtin, quelle eſt la figure de l'amour, & comment il eſt fait, je ne pourrai jamais vous répondre : mais ce que je puis vous dire, c'eſt qu'il a des yeux, des oreilles, des pieds, des bras, un cœur. Des yeux pour voir Dieu, des oreilles pour l'entendre, une bouche pour le loüer, des pieds pour aller à lui, des bras pour combattre pour lui, un cœur pour s'at-

tacher à lui malgré toute la malignité des hommes, la violence des tentations, la tyrannie des respects humains, la crainte de la pauvreté & de la mort, la rage des demons & de l'enfer. Helie se mocque d'Achab & de Jezabel, Moïse fait tête à Pharaon, les trois enfans loüent le Seigneur au milieu des flammes, saint Pierre va à lui sur la mer, Judas Machabée combat pour lui. Daniel l'adore dans la fosse aux lyons, Tobie l'aime dans son aveuglement, David dans ses persecutions & son exil. Saint Paul donne le defi aux hommes & aux demons, à la vie & à la mort, à la terre & à l'enfer.

Loin donc d'ici ces ames lâches & timides qui pretendent aimer Dieu, & qui cependant ne voudroient rien souffrir pour lui : ces ames qui s'attachent à lui dans la prosperité, & qui l'abandonnent dans l'adversité, qui prennent le parti de la vertu, quand il est glorieux de le prendre, & qui le quittent lorsqu'il y a quelque raillerie à essuyer, ou quelque disgrace à craindre : ces ames delicates qui ne lui rendent que des services doux & paisibles, qui le cherchent moins qu'elles ne se cherchent elles-mêmes, qui ne veulent de mortifications & d'austeritez, qu'autant qu'elles sont au goût de leurs passions, qui sont ravis de le posseder quand il a la tête & les mains parfumées, mais qui ne peuvent se faire la même violence que se faisoit l'épouse des cantiques, de sortir de leur lit, je veux dire de renoncer à mille petits plaisirs pour le chercher, encore moins s'exposer comme elle à de mauvais traitemens pour en joüir.

Si c'eſt-là vous ſervir & vous aimer ô mon Dieu, il y a je l'avoüe, une infinité de devots, & de devotes qui vous ſervent & qui vous aiment. Mais je ſuis convaincu que ce n'eſt ni de ce ſervice, ni de cet amour que vous vous ſatisfaites, que pour être tout à vous, & vous aimer de toutes ſes forces, il faut dans l'occaſion ſouffrir & ſe mortifier pour vous. Il eſt non ſeulement de la juſtice, mais encore de la reconnoiſſance d'en agir de la ſorte à vôtre égard ; il n'y a rien en nous qui ne vous appartienne ô mon Dieu : il eſt donc juſte de n'avoir pour vous aucune reſerve, ni aucune exceptiõ dans nôtre amour. Mais il n'y a rien en nous que vous ne nous ayez donné ; il eſt donc de nôtre reconnoiſſance qu'il n'y ait rien en nous, que nous n'employons à vous honorer & à vous ſervir.

II. Point. Ce que nous ſommes obligez de rendre à Dieu par juſtice, il nous le demande ſouvent par titre de reconnoiſſance, dit excellemment ſaint Eucher. Il pouvoit ſe contenter de nous dire : vos biens, vôtre repos, vôtre vie, vôtre ame, vôtre eſprit, vôtre cœur, tout ce que vous avez & tout ce que vous êtes m'appartient ; je veus que vous ne ſoyez qu'à moi, que vous n'aimiez & que vous ne ſerviez que moi. Mais outre cette raiſon il a cru devoir nous attacher à lui, par une autre qui eſt que vous ayant aimé le premier, nous ayant aimé avec excez, nous ayant aimé malgré nôtre infidelité & nos miſeres, il eſt de nôtre reconnoiſſance de l'aimer à nôtre tour.

Une infinité de motifs, dit ce ſçavant Archevêque, nous portent à aimer Dieu. Am-

bitionnons-nous les dignitez & les charges ? c'est en Dieu que nous le trouvons, rien n'est plus glorieux que lui, *illo nihil gloriosius.* Cherchons nous les richesses & l'abondance c'est en Dieu que nous les possedons, rien n'est plus riche ni plus excellent que lui *illo nihil opulentius.* Sommes-nous attirez par les charmes & la beauté des creatures ? allons au createur, il n'y a rien de plus beau ni de plus aimable que lui, *illo nihil pulchrius.* Desirons nous de trouver une personne également redoutable à ceux qui la méprisent, & favorable à ceux qui l'aiment ? adressons-nous à Dieu, rien n'est plus terrible ni plus doux que lui. *Illo nihil aut terribilius aut blandius.* Enfin la generosité d'un ami qui nous a fait du bien, nous oblige-t-elle d'avoir un retour d'amitié pour lui ? jettons les yeux sur Dieu, rien n'est plus genereux que lui, *illo nihil generosius.* Quelle generosité dans le Pere de nous avoir envoyé son Fils unique, dans le Fils d'être venu au monde & mort pour nous, dans le saint Esprit de nous donner tous les jours, de nouveaux fruits de cette precieuse mort. Ainsi quand Dieu ne seroit pas aussi riche, aussi aimable, aussi glorieux, aussi puissant, aussi terrible, aussi magnifique qu'il est, en faudroit-il davantage pour nous obliger à l'aimer que de nous representer qu'il nous a aimé & qu'il nous aime ?

Si David aimoit Jonathas parce qu'il s'étoit dépoüillé de ses habits pour l'en revêtir, si Rachel aimoit Jacob parce que c'étoit pour elle, qu'il avoit servi plusieurs années, si Tobie aimoit Raguel parce qu'il lui avoit

donné sa fille en mariage & la moitié de ses biens. Si Jonathas dit à Saül qu'il ne pouvoit assez aimer David, parce qu'il avoit exposé sa vie pour la sienne. Si le saint Esprit veut que nous aimions ceux qui ont répondu pour nous, & qui se sont rendu nos cautions, quelle reconnoissance & quel amour ne devons nous pas avoir pour un Dieu qui s'est appauvri, afin de nous enrichir, humilié afin de nous annoblir, rendu esclave afin de nous racheter ? pour un Dieu qui s'étant fait nôtre caution a paié nos dettes au prix de son propre sang, qui non content de s'être uni à nôtre nature par le mystere de l'Incarnation, a voulu mourir pour elle par celui de sa passion.

Nous devons donc aimer Dieu parce qu'il nous a aimez : mais est-ce là la seule consequence que je veus tirer de ce principe ? j'en infere encor une autre qui regarde plus particulierement mon sujet, à sçavoir que nous devons autant qu'il nous est possible, regler nôtre amour sur le sien ; ensorte que comme il nous a donné tout son esprit, tout son cœur, toutes ses forces, nous devons aussi par reconnoissacce l'aimer de tout nôtre esprit, de tout nôtre cœur, de toutes nos forces, *in tota mente tua, in toto corde tuo, & in omnibus viribus tuis.* Je ne me lasse pas de repeter ces belles paroles, & je vais leur donner un nouveau sens.

Je dis que comme Dieu nous a aimé de tout son esprit, nou sommes par reconnoissance obligez de lui donner tout le nôtre ; mais comprenez-vous bien ma pensée ? Je pretends que nous devons donner à Dieu dans nôtre

esprit la même place d'honneur & de preference, que sa pure & gratuite misericorde nous a donné dans le sien. Je sçay qu'il y a une difference infinie entre lui & nous, entre l'amour qu'il nous a porté, & celui qu'il nous demande, mais consolons-nous, mes freres, il sera content de nôtre bonne volonté, pourveu que nous nous efforcions d'y mettre quelque petite proportion.

Quoique nous ne fussions rien, quoique nous ne meritassions rien, quoique nous ne fussions que des enfans de colere, & des objets de vengeance, il nous a preferé à tout le reste des creatures. Il a abandonné à la severité de sa justice les Anges qui ont peché, & il nous a rendu les bras de sa misericorde. Il pouvoit s'unir aux Anges fideles pour nous racheter ; & il s'est cependant allié à nôtre nature, &, comme dit saint Paul, il a choisi & pris la race d'Abraham, *semen Abrahæ apprehendit* : glorieuse preference que vous me charmez !

Il a fait plus, dit saint Leon, il nous a tant estimé que par les choses qui lui ont coûté pour nous acquerir, il semble qu'il ait mis quelque égalité entre le prix qu'il a donné, & nos ames. Quand nous voulons avoir quelque bijoux, ou nous approprier quelque heritage, nous en donnons autant que nous croyons qu'il vaut, & s'il se trouve des acheteurs qui tâchent de l'emporter sur nous, nous en donnons souvent plus qu'il ne vaut.

La même chose est arrivée à l'égard de Dieu. Il s'agissoit de vous posseder, & pour cet effet il a donné le plus grand prix qui ait jamais esté, *empti estis pretio magno*, sa

divinité, son humanité, sa vie, sa mort, sa nature, sa personne Valions nous tout cela ? non sans doute, mais son amour nous a mis à un si haut prix, que ce qui est aveuglement dans les autres qui surachetent ce qu'ils aiment, a esté sagesse & misericorde en Dieu.

Or voilà sur quoi nous devons regler l'estime que nous sommes obligez d'avoir pour Dieu, & la consequence que le même saint Leon tire de ce principe, *perpende ergò quantum valeas & quantum debeas.* Regardes donc ingrate creature, regardes donc ce que tu vaus & ce que tu dois. Dans le jugement d'un Dieu, tu vaus tout son sang, & ce qu'il a de plus precieux : dans ton jugement, Dieu doit par consequent l'emporter sur ce que tu estimes davantage. *Perpende quantum valeas, & quantum debeas.*

Dans l'opinion de Dieu même tu vaus autant que le prix qu'il a donné pour ton rachat : dans ton opinion il faut que Dieu vaille infiniment au delà de ce que tu pourrois donner pour lui. Dieu qui a voulu t'avoir n'a épargné ni travaux ni sueurs ni humiliations ni souffrances pour l'emporter sur le demon qui étoit son rival. Tu ne dois épargner ni interêt, ni passions, ni amis, ni protecteurs, ni creatures, ni gloire, ni biens pour donner sur eux l'avantage à Dieu. Tu ne peux, rendre prix pour prix, estime pour estime : mais comme Dieu t'a si avantageusement preferé dans son esprit, tu dois dans le tien le preferer à ce qui t'attache davantage. Tu n'étois qu'un objet de colere & de mépris, qu'un rebut & un excrement de na-

ture, & Dieu n'a pas cru t'acheter trop cher, que de t'acheter par son propre sang, y a-t-il par consequent quelque chose au monde que tu ne doives lui sacrifier par un amour de preference & d'estime ? & si tu le fais tu l'aimeras de tout ton esprit, *in tota mente tua* & même de tout ton cœur, *in toto corde tuo*.

Car ne pensez pas, mes freres, que je parle ici d'une estime & d'une preference purement speculative : je parle de celle par laquelle nous avons une si haute opinion de Dieu, qu'il n'y ait aucune partie dans nôtre cœur qui ne lui soit absolument consacrée. Il merite bien que nous ayons pour lui cette reconnoissance ; pour lui, dis-je qui n'a jamais borné son amour à quelque objet, à quelque difference de temps que ce fut.

Il ne l'a borné à aucun objet ; il a aimé tous les deux sexes, il les a sauvez & rachetez tous deux. Il ne l'a borné à aucun lieu. Les Iuifs & les Gentils, les enfans & les étrangers ont tout été placez dans son cœur, que la charité avoit dilaté. Il ne l'a borné à aucune difference du temps, il nous a aimé de toute éternité, & lors même que nous ne l'aimons pas, il ne laisse pas de nous aimer. En un mot il est tout à tous, afin que nous soyons tout à lui, dit saint Ambroise. C'est lui seul qui regle tous nos besoins, qui nous donne ses graces, qui nous fait part de ses tresors, qui nous pardonne nos pechez, qui nous prend sous sa protection comme si nous étions les seuls au monde dont il eût la conduite.

Il falloit que les païens multipliassent leurs

Dieux, par rapport aux differenres necessitez qu'ils souffroienr. Il y en avoit pour la guerre, il y en avoit pour la paix, il y en avoit pour la santé, il y en avoit pour la maladie, il y en avoit pour les libres, il y en avoit pour les esclaves : mais le vrai Dieu nous rend seul tous ces bons offices, que ces fausses divinitez ramassées ensemble ne pouvoient rendre à leurs aveugles adorateurs; lui seul nous tient lieu de toutes choses, afin que nous n'aimions, que nous n'honorions, que nous ne servions que lui. Serions-nous donc assez insensibles, & assez méconnoissans pour lui refuser nôtre amour, ou pour le partager entre lui & les creatures ?

Non non, nous ne nous rendrons jamais coupables d'une si noire ingratitude. Retirez-vous infidelles, inconstantes, perfides creatures ; vous ne meritez aucune place dans un cœur que Dieu a acheté pour le posseder tout entier. Quand même vous auriez autant de fidelité & d'attachement que vous nous prometrez souvent d'en avoir, nous ne sommes pas pour vous, & comme vous nous abandonnez pour un leger interêt, il ne nous est pas défendu de vous quitter, pour aimer uniquement nôtre souverain bien. Si nous aimons nos richesses parce qu'elles sont à nous, Dieu est plus à nous que nos richesses. Si nous aimons nos enfans parce qu'ils sont à nous, Dieu est plus à nous que nos enfans. Si lorsque nous avons perdu un parent ou un bon ami, nous en sommes affligez, parce que le sang & l'amitié l'avoit lié à nous, nous devons être inconsolables, lorsque nous avons perdu Dieu qui a avec nous

de plus saintes & de plus étroites alliances. Il n'y a donc plus à balancer ô mon Dieu ; vous m'avez aimé de tout vôtre cœur, il faut que je vous aime de tout le mien.

Il a bien paru que Dieu nous aimoit de tout son cœur, puisqu'il a tout quitté & tout souffert pour nous, & c'est aussi pour lui rendre autant que nous pouvons, amour pour amour, qu'il veut que nous l'aimions de toutes nos forces, *ex omnibus viribus tuis*.

S'il pouvoit y avoir quelque opposition entre les attributs divins, il semble, dit saint Bernard, que dans l'affaire de nôtre salut il y en auroit eu entre l'amour de Dieu, & ses autres adorables perfections. Tout ce qu'il y a en Dieu paroissoit demander nôtre perte : sa sainteté, parce que nous estions pecheurs : sa justice, parce que nous l'avions offensé: son immensité, parce que nous nous étions separez de lui : sa verité, parce que nous avions écouté un esprit de mensonge : son independance, parce que nous nous étions soustraits de son domaine : son amour seul a tenu contre ces divins attributs pour nous, dans ce conseil éternel où il s'agissoit de nous perdre ou de nous sauver, son infinie charité l'a emporté & l'a même obligé de faire, & de souffrir tout ce que nous sçavons qu'il a fait & souffert.

Or voilà ce qui doit nous le faire aimer de toutes nos forces, voilà ce qui nous engage à surmontes tous les obstacles qui nous empêchent de nous unir à lui. Voilà ce qui a fait dire à saint Paul, qu'il seroit assuré que ni la vie, ni la mort, ni la persecution, ni le glaive, ni la disgrace, ni la faim, ni les caref-

ses der creatures, ni leurs menaces, ne le separeroient jamais de la charité de Jesus-Christ. Voilà ce qui a fait tant de martyrs qui ont perdu leurs biens, leurs honneurs, leurs enfans, leurs charges, leur liberté, leur vie, & qui les ont perdus avec plaisir. Nôtre Dieu, disoient ils, a bien essuyé & bien souffert d'autres maux pour nous. Ce n'étoit pas sur son corps innocent qu'il falloit décharger ces coups de foüets, c'étoit sur les nôtres, & quelque rude que soit la flagellation que nous endurons, nous voyons avec joie déchirer nôtre chair, & tomber en morceaux parmi les grumeaux de sang. Ce n'étoit pas sur cet adorable Chef, qu'il falloit enfoncer une couronne d'épines, c'estoit sur nos têtes criminelles ; ce n'étoient point ces pieds ni ces bras qu'il falloit attacher à la croix avec de gros clouds, c'étoient les nôtres qui meritoient cette peine. Ainsi quelque rigoureux que soient nos tourmens, ils ne sont rien en comparaison des siens, & la plus grande grace qu'il nous fasse, & de nous juger dignes de souffrir pour lui.

On ne met pas mes freres, nôtre amour à de si rudes épreuves, mais s'il y étoit exposé, il devroit avoir la même force, & si dans d'autres occasions où il s'agit d'être fidele à Dieu malgré les sollicitations du demon & du monde, vous manquez de courage, vous ne satisfaites en aucune maniere à cet important precepte d'aimer Dieu de toutes vos forces. Poussez donc tant qu'il vous plaira, des soupirs vers le ciel, faites tant que vous voudrez d'actes d'amour que vous trouvez dans vos livres, dites à Dieu dans la ferveur

de vos oraisons que vous l'aimez: si avec tout cela vous l'abandonnez dans les afflictions qui vous arrivent, si avec tout cela le plaisir vous amolit le cœur, ou si l'adversité l'abbat, si avec tout cela lorsqu'il s'agit de faire paroître vôtre fermeté & vôtre courage, vous manquez de resolution & de fidelité, qu'est-ce que Dieu dira & pensera de vous? ce que vous diriez, & ce que vous penseriez vous-même d'une personne qui témoigneroit avoir quelque affection pour vous.

Si vous voulez me convaincre entierement de l'amour que vous paroissez avoir pour moi, lui diriez vous, ne vous contentez pas de me faire de belles protestations, donnez-m'en des preuves plus réelles, & que les effets répondent à vos paroles. Je me flattois que vous m'aimiez, & cependant vous m'abandonnez dans le besoin, les disgraces qui m'arrivent vous éloignent de ma personne, vous n'osez même prendre mon parti, ni me justifier des faussetez qu'on avance cōtre moi; vous êtes un lâche, vous ne m'aimez pas.

Voilà, Chrêtiens, ce que vous diriez: Or pensez-vous que Dieu ait d'autres sentimens de vous: lui qui ne regarde pas le dehors, mais le cœur, lui qui sonde les reins & les mouvemens les plus cachez de vos ames? voulez-vous donc vous rendre à vous-mêmes (car je ne dis pas à lui, puisqu'il sçait tout) mais voulez-vous vous rendre à vous-même ce témoignage que vous l'aimez? aimez-le de toutes vos forces, dit saint Jean Chrisostome. Il ne vous a pas seulement aimé de parole, il vous a aimé effectivement & en verś-

Non satis est verbis nostrū erga Deum amorē

té. Si aimer, c'est faire du bien ; il vous en a fait. Si aimer c'est donner ce que l'on a de plus cher, il vous l'a donné. Si aimer c'est employer tout ce que l'on a pour l'objet de son affection, non seulement il vous a donné ce qu'il a, mais ce qu'il est. Anatheme donc & malediction sur celui qui n'aime pas de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces, un Dieu qui leur a donné tout son esprit, tout son cœur, toutes ses forces.

restari, neque enim ipse verbis dûtaxat, sed etiam rebus erga nos amorem demonstravit. *Hom. 10. in 2. ad Corinth.*

Aprés cela il faut que je finisse, & plaise au Seigneur que ce que je viens de vous dire, ait fait sur vous les mêmes impressions que fit autrefois un pareil, discours sur l'esprit, & le cœur des peuples qui écoutoient S. Augustin. Ce grand homme parlant de l'amour de Dieu, s'apperceut que ses auditeurs en étoient si touchez, qu'il fut obligé de leur dire : mes chers enfans quand je vous parle de l'amour de Dieu, vous vous élevez, vous vous écriez, vous m'interrompez même par vos soupirs, & par vos clameurs. *Quando laudatur charitas, erigimini, & clamatis.* Loüé soit le Seigneur qui a donné tant de force à mes paroles, mais si lorsqu'on vous parle de cet amour, vous ne pouvez vous empêcher de faire connoître au dehors, que vous en êtes émus : quels efforts cette divine charité ne produit-elle pas au dedans de vous, lorsque vous en êtes effectivement animez ? *si c m commemoratur talis est, cum habetur qualis est.*

Tract. 7. in epist. Ioann.

Je n'ai nulle raison de croire que mes paroles aient été assez efficaces pour vous avoir touché extraordinairement : mais si j'ai eu l'avantage de parler à de saintes ames qui ai-

ment veritablement Dieu, la charité divine les aura interieurement émuës, & le Seigneur s'étant servi de mes foibles expressions, elles se seront écriées comme ces disciples de l'Evangile : ne sentions-nous pas nôtre cœur s'agiter, s'échauffer, brûler au dedans de nous, pendant qu'il nous parloit ? Que je m'estimerai heureux, mes freres, si j'ai été touché le premier des importantes veritez que je viens de dire, & si j'aime Dieu comme j'y suis obligé, que j'aurai de bonheur pourveu que je demeure toûjours dans sa sainte dilection ! mon amour aura pour lors toutes les dimensions que l'Apôtre S. Paul lui donne, sa profondeur, sa largeur, sa hauteur, sa longueur, sa profondeur, il m'humiliera devant la majesté de Dieu, sa largeur, il me fera embrasser toute la loi de Dieu, sa hauteur, il m'élevera jusqu'à la gloire de Dieu, sa longueur, il n'aura point d'autres bornes que l'éternité de Dieu, je vous le souhaite, &c.





DISCOURS EN FORME DE PRÔNE,

POUR LE XV. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

De la pieté envers les morts.

Cùm appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : & hæc vidua erat, & turba civitatis multa cum illa. *Lucæ* 7.

Jesus-Christ étant prés de la porte de la ville on portoit en terre un fils unique d'une femme qui étoit veuve, & elle étoit environnée d'un grand concours de peuple.

IL n'y a jamais eu de peuple si sauvage, ni de nation si barbare, qui n'ait eu soin de ses morts, dit le sçavant Arnobe : les idolâtres, & les Juifs, ceux qui ont vécu sans loi, & ceux qui ont été sous la loi, se sont de tout temps efforcez de leur rendre quel-

ques pieux devoirs. Les idolâtres en ont souvent fait des Dieux ; & comme ils ne les ont plus trouvez sur la terre, ils ont crû devoir les placer dans le Ciel, consacrant, recompensant, couronnant leurs crimes mêmes par de magnifiques apotheoses.

Les Juifs qui ne sont pas tombé dans ce scandaleux aveugement, n'ont pas laissé d'honorer leurs morts. La pieté d'Abraham qui voulut acheter le champ où Sara fut inhumée, afin qu'il y eût un droit special que personne ne lui contestât ; Celle de Joseph qui ayant fait embaûmer le corps de son pere, le conduisit au lieu de sa sepulture, accompagné des Officiers de Pharaon, & des plus grands Seigneurs de l'Egypte ; celle de Moïse qui transpotta les ossemens de ce même Joseph avec tant de ceremonies ; celle de David qui loüa les peuples de Galaad, d'avoir magnifiquement enterré Saül & ses enfans ; celle de Tobie, dont la charitable & presque continuelle occupation, étoit d'emporter chez lui les corps morts, & de les aller ensevelir au peril même de sa vie, nous en fournissent d'illustres preuves.

Genesis 23. *Genesis* 50. *Exodi* 13. 1. *Reg.* 31. *Tobiæ* 2.

Mais s'ils avoient tant de soin d'honorer les corps de leurs morts, nous ne trouvons gueres que dans le Livre des Machabées, qu'ils en ayent pris beaucoup pour leurs ames. Ils pleuroient sur eux, mais prioient-ils pour eux ; Ils honoroient ce qu'ils avoient perdu, & ce qui est mortel ; mais songeoient-ils à ce qui est vivant & immortel ? Quoi qu'il en soit, cette pieté envers les morts est le veritable esprit de l'Eglise Catholique, dit saint Ambroise, Eglise qui prend pour ses

enfans morts non des soins profanes, & superflus, mais necessaires & utiles : Eglise qui comme cette veuve desolée de nôtre Evangile, les accompagne avec de saintes ceremonies au lieu de leur sepulture : Eglise qui sçachant que parmi ses enfans il y en a quelques-uns qui vont droit au Ciel, plusieurs qui descendent dans les Enfers, & d'autres qui demeurent, pour quelque tems, dans les flâmes du Purgatoire, témoigne sa joye aux premiers, abandonne sans compassion les seconds, & intercede auprés de Jesus-Christ, pour le soulagement de la liberté des troisiémes.

Ils meritent bien, M. que vous ayez pour eux ces sentimes de pieté, & de tendresse. Le triste état où ils se trouvent dans le Purgatoire, & les secours efficaces dont ils ont besoin, en seront en même tems, & lobjet & les regles. Quelle dureté de n'être pas sensibles à leurs maux, mais quelle compassion d'y être sensibles, & de n'y pas appliquer les vrais remedes ! L'objet de cette pieté pour les ames du Purgatoire, va donc condamner la dureté de ceux qui ne s'acquittent pas envers elles de leurs devoirs : & les regles de cette pieté vont reformer les abus de ceux qui s'en acquittent mal. Division.

I. POINT. Donnez tel nom qu'il vous plaira à cet affreux cachot où sont retenuës les ames des Fidelles, dont la justice de Dieu differe la recompense jusqu'à ce qu'elles lui ayent satisfait ou pour des fautes venielles, ou pour des peines deuës aux mortelles : appellez-le avec l'Eglise un lac profond, semblable à ce-

In domum laci. Subterraneus in pœnam, thesaurus. Locus inferior inferno conjunctus. D.Th.in 4. dist. 21.art. ad. 2.

lui où entra le Prophete le Jeremie, ou à cet autre dans lequel Daniel fut precipité ; appellez le avec Tertullien, un tresor de peines creusé dans les entrailles de la terre, & avec saint Thomas, une prison voisine de celle de l'Enfer : Il est de foi que ce lieu est réel, que des ames privées pour un temps de la possession *de ce Royaume où rien de soüillé n'entrera jamais,* , y sont releguées, & c'est ce que nous nommons ordinairement Purgatoire. Mais quel cachot ! quel lac ! que tresor de peines ! quelle effroyable prison ! quel Purgatoire !

Si nous en croyons tous les Peres, & tous les Docteurs Catholiques, la moindre peine qu'endurent les ames dans le Purgatoire, est plus grande que la plus terrible qu'on puisse souffrir en cette vie. Representez - vous les plus cruels tourmens, que vôtre imagination puisse se figurer ; des corps grillez & rostis à petit feu, consumez lentement par des plombs fondus & des huiles boüillantes : des Martyrs tantôt déchirez avec des peignes de fer dans les parties les plus sensibles, ou tirez à quatre chevaux ; tantôt traînez sur des cailloux pointus, ou étendus sur des chevalets ; tantôt écorchez tout vifs, & exposez à l'ingenieuse fureur d'un tyran. qui invente sans cesse de nouveaux supplices pour les tourmenter plus long temps, & avec plus de violence : Representez - vous ces affreux genres de tourmens qu'on faisoit voir aux Martyrs, pour ébranler leur fermeté : Tout ce que vous pourrez vous imaginer de plus cruel, & de plus effroyable, n'est rien en comparaison de la moindre des peines que

souffre une ame dans le Purgatoire. Ici bas ce sont des corps qui souffrent, là ce sont des ames separées de leurs corps. ici bas ce sont des hommes qui font souffrir ; là ce sont des Demons , Dieu même. Ici bas ce sont des instrumens dont la violence a ses degrés & ses limites ; là c'est un feu élevé par miracle à de nouveaux dégrez d'activité. N'en est ce pas là trop pour meriter vôtre compassion , & n'est il pas vrai que rien ne seroit plus dur , qu'un chrêtien que la seule image de ces maux n'attendriroit pas ?

Ce ne sont pas des corps qui souffrent, ce sont des ames separées. Un corps foible, delicat, mortel , succombe bientôt à la douleur si elle est violente , & son intervale lui donne quelque repos, si elle est moderée .L'ame spirituelle de sa nature , & immortelle dans sa durée , survit toûjours à sa douleur, par un sentiment également vif à la fin , & au commencement de son supplice. Ni ab battuë par la foiblesse de ses puissances , ni accablée par la grandeur de ses peines , ni extenuée par l'épuisement de ses forces , ni immobile par une espece d'indulgence & de stupeur ; elle a d'autant plus de sensibilité à ce qu'elle endure , qu'elle est elle-même le principe du sentiment.

Jugez par là de l'excez de ses peines qui lui sont toûjours presentes , de la vive & inconcevable douleur qu'elle ressent , lorsque des flammes meurtrieres immediatement appliquées à sa substance , la devorent sans moderation , sans interruption ; sans relâche : Lorsqu'elle trouve dans son propre fonds une fatale fecondité pour de nouveaux supplices;

qu'elle change, si l'on peut ainsi parler, de nature, pour recevoir par miracle les douloureuses impressions des agens corporels qu'une terrible main lui applique.

Comment cela se peut-il faire ? je n'en sçai rien, dit saint Augustin, mais quoique je n'en sçache rien, un feu réel ne laisse pas de tourmenter effectivement ces pauvres ames. Est-ce qu'il agit sur elles, parce qu'il est chaud de sa nature, & qu'il leur fait la même douleur, qu'il fait à des organes materiels, lorsqu'il les brûle ? Mais quand le feu agit sur une partie du corps, ce n'est que par une impression de chaleur qui estant toute corporelle, n'a nul rapport avec de purs esprits. Est-ce que ce feu produit dans ces ames separées quelque qualité réelle, & spirituelle, expressement destinée pour les punir ? où est-ce que n'agissant qu'indirectement sur elles, elles ne laissent pas de s'affliger excessivement de s'en voir comme arrêtées, assiegées, investies. Toutes ces opinions n'ont rien de contraire à la foi, mais elles ont toutes des difficultes presque invincibles,

Avoüons seulement que Dieu qui est le souverain maitre de toutes les creatures, leur donne quand il veut une activité qu'elles n'ont pas, que ces creatures qui lui sont soumises en toutes choses, peuvent être employées comme autant d'instrumens de son infinie puissance, pour faire ce qui lui plaît, que comme il y a des miracles au dessus & au delà de la nature, il peut y en avoir aussi contre cette nature, qui élevée à de nouveaux degrez de force, est capable d'arrêter, de

dompter, d'affliger, de tourmenter réellement de purs esprits.

En cette vie Dieu se sert des Sacremens de la loi nouvelle, pour nous donner des marques de son infinie misericorde, en nous remettant nos pechez; & ces Sacremens, tout sensibles & corporels qu'ils sont produisent neanmoins une grace surnaturelle & invisible. Et en l'autre vie ce même Dieu, pour nous faire ressentir les effets de sa justice, en purifiant nos ames des restes du peché, se sert d'un feu qui tout materiel qu'il est, ne laisse pas d'agir sur des substances purement spirituelles.

De là vient que saint Gregoire de Nazianze appelle le feu du Purgatoire le dernier Baptême des ames, *ultimum animarum baptisma*. Le premier a été un baptême d'eau, où Dieu par une misericorde toute pure, sans avoir égard à sa justice, a lavé ces ames dans son Sang,& les a exemptées de la peine du peché originel, & des actuels si elles en ont commis. Mais le dernier est un baptême de feu, où ce même Dieu par un mélange de misericorde & de justice, de paix, & de vengeance, plonge les ames fidelles qui lui sont redevables,afin de les purifier par de cruelles flammes,des moindres imperfections qu'elles ont contractées.

Je dis de misericorde; il faut bien que Dieu en ait pour elles. Ce sont ses épouses,ce sont ses bien aimées, ce sont les heritieres de son Royaume; elles sont mortes dans sa grace, elles joüiront un jour de sa gloire: aussi il ne les punit ni pour toûjours, ni d'une maniere infinie. S'il les reprend, ce n'est pas

dans sa fureur ; & s'il les corrige, ce n'est pas dans toute l'étenduë de sa colere. Le souffle de sa bouche les brûle, mais c'est pour les purifier, comme on purifie l'argent dans le creuset ; sa main les frappe, mais c'est comme ces pierres qu'on taille, & qu'on polit pour placer dans un bel édifice. Jerusalem qui est bâtie comme une belle ville, doit estre leur demeure, elles doivent même en estre les murs, & en faire l'ornement : Ainsi comme on n'entendit jamais dans le Temple de Jerusalem aucun coup de marteau, parce qu'on avoit si bien taillé & disposé les pierres, qu'il ne fallut pas y toucher davantage : De même dans cette Ville & dans ce Temple de gloire, où rien de defectueux ne peut entrer, Dieu frappe, taille, polit si bien ces ames qui en seront les pierres, qu'il n'y aura plus rien à desirer pour leur souveraine perfection.

Il y a donc de la misericorde ; mais helas qu'il y a de Justice ! Justice d'un Dieu saint, qui ne pouvant souffrir ni tache, ni ride dans ces ames, se sert d'un feu qui les examine, & qui va jusques dans leurs plus secrets, mouvemens, pour y effacer les plus imperceptibles vestiges du peché. Justice d'un Dieu vengeur qui châtie ces ames en Dieu, c'est à dire par de vives impressions de douleur qui leur font connoître qu'il est Dieu, par une actuelle & continuelle application du plus violent, & du plus cruel de tous les supplices, par d'impitoyables flammes qui les brûlent ; non successivement & par parties, puisqu'elles n'en ont point, non legerement & superficiellement, puisqu'elles sont ele-

vées par une cause infiniment forte, mais intimement, & tout à la fois jusques dans l'interieur de leur substance.

Pourquoi cela ? pour se satisfaire, & ne laisser rien d'impur, ne fût-ce qu'un petit défaut de satisfaction, ne fût-ce qu'un peché veniel, qu'une demangeaison de parler quand il falloit se taire, qu'une distraction volontaire de quelques momens en un temps de priere, & de sacrifice, qu'un mensonge officieux ou divertissant qui ne nuit à personne, qu'une impatience qu'on n'aura pas moderée assés tôt, qu'une legere complaisance qu'on n'aura pas étouffée au moment qu'elle est venuë, qu'un je ne sçai quel défaut, ou de douceur en prenant trop aigrement, ou de severité en corrigeant trop mollement. Car voilà ce qui attire à ces pauvres ames ce deluge de feux, & cette complication de maux.

Venez aprés cela nous dire, que les pechez veniels, ou que les peines deuës aux mortels ne sont rien ? Ce n'est donc rien de porter pour un temps le poids de la colere d'un Dieu vengeur ? Ce n'est donc rien d'estre pendant plusieurs années, abandonné sans relâche à la rigueur du plus violent de tous les supplices, d'estre renfermé & lié dans une prison de flammes, & de souffre, d'endurer nuit & jour dans la partie de plus sensible, des maux, en comparaison desquels les plus horribles de cette vie ne sont que des peintures, & des ombres ?

Dites donc que pour une petite complaisance, pour un mensonge, pour une impatience de quelques momens, vous consentiriez à

tres étendus sur des chevalets, déchirez avec des peignes de fer, brûlez à petit feu ? Dites donc que vous aimeriez mieux être rompus vifs sur une rouë, & y demeurer lié, que vous n'aimeriez-vous priver d'un petit divertissement, vous condamner à une retraite, à un jeûne, à une mortification de quelques semaines. Cependant ces chevalets, ces peignes de fer, ces rouës ne sont rien en comparaison de la moindre peine qu'une ame souffre dans le Purgatoire.

Si Dieu par un effet extraordinaire de sa bonté, donnoit à une ame qui y gemit à present, la liberté de revenir au monde ; quelle penitence ne feroit-elle pas ? Cilices, haires, disciplines, insomnies, cuirasses, & pointes de fer, tout cela ne lui feroit rien pour expier le reste des peines deuës à ses pechez. Migraines, fiévres aiguës, coliques, dislocations, ruptures de bras & de jambes, gouttes, gravelles, retressissement de nerfs, elle appelleroit tous ces maux à son secours ; trop heureuse de souffrir de si legeres douleurs, pour en éviter de plus grandes. Aujourd'hui, mes freres, que Dieu vous donne le tems de faire cette penitence, & qu'il vous demande si peu de choses, d'où vient que vous refusez de la faire ? Un peu de reflexion sur ces importantes veritez : Où seroit vôtre foi si vous ne le croyez pas ; & si les croyant, vous voulez toûjours vivre comme vous vivez, où est vôtre jugement & vôtre raison ?

Je reviens à ces pauvres ames, pour vous dire que ce que vous venez d'entendre de leurs peines, n'est encore rien en comparaison de celle que leur fait souffrir l'éloigne-

ment de Dieu, & le delai de leur recompense. Il est vrai que pour bien juger de l'excez de cette peine, il faudroit pouvoir connoître quel est l'état d'une ame au moment de sa separation, quels sont les mouvemens que la nature, & encore plus la grace lui donnent, pour se réünir à son premier principe, & à sa fin derniere; quel est le bonheur de voir face à face, un Dieu infiniment bon, infiniment puissant, infiniment glorieux, qu'on est assuré de posseder: Car ce n'est que par rapport à cet état, à ces mouvemens, à ce bonheur, à cette assurance, qu'on peut connoître l'excez d'abattement de douleur, d'ennui, que produit dans une ame la privation de ce souverain bien, ne dura-t-elle que quelques momens.

Comme toutes ces choses nous sont inconnuës, nous n'en pouvons parler que tres-foiblement. Quelle douleur à une ame, d'aimer Dieu, & de ne le pas posseder? d'avoir sa grace, & de ne joüir pas de sa presence, d'en étre appellée, & de s'en voir rebutée? de s'agiter sans cesse par des élancemens qu'il est impossible ni de retenir, ni de suspendre, & de se sentir appesantie par un poids contraire, & arrêtée par des liens qu'on ne peut rompre?

Saint Prophete qui pleuriez nuit & jour, quand on vous demandoit où étoit vôtre Dieu; chaste amante qui eûtes la douleur de voir que vôtre époux s'étoit retiré, lorsque vous vous levâtes pour lui ouvrir la porte; peuples desolez qui suspendiez à des Saulx les instrumens de vôtre joye, quand vous vous ressouveniez de vôtre chere Sion, & qui ge-

missant sur les fleuves de Babylone, faisiez retentir de vos cris tous les écos d'alentour: vous n'êtes que de foibles images de ces ames affligées, qui ne peuvent souffrir ni les insultes des Demons qui leur demandent où est leur Dieu, ni l'abscence de ce Dieu, quand elles lui ouvrent sans cesse la porte de leurs cœurs, ni l'éloignement de leur patrie; lorsqu'elles sont toûjours debout, toûjours dans une continuelle agitation pour y entrer.

Stantes erant pedes nostri.

Encore si dans ce lieu de leur captivité, & de leur exil, elles pouvoient se procurer leur liberté; mais une mer de feu plus agitée que la mer rouge, les empêche d'arriver à la Terre promise. Encore si leurs gemissemens & leurs cris montoient jusques au Ciel, mais il y a un trop grand caos entre les bienheureux & elle. Encore si ces cruelles peines leur tenoient lieu de satisfaction; mais elles sont hors de la voye, & par consequent du merite.

Par tout ailleurs je vois du soulagement, & du remede. Il n'y a point de malade qui n'ait au dedans de lui quelque reste de santé, point de prisonnier, ni de forçat qui ne puisse quelquefois, ou échapper des mains de son Geolier, ou surprendre la vigilance de son comite; point de pauvre qui n'ait quelquefois la liberté de promener sa misere, & de l'exposer à vos yeux. Ces ressources vous sont refusées, ames saintes. Vous étes malades, mais quoique vôtre maladie ne soit pas incurable, vous trouvez ni dans vos souffrances, ni dans vos prieres, ni dans vos plaintes, les remedes propres pour la guerir. Vous êtes prisonnieres; mais quelle apparen-

ce de forcer ces *portes d'airain*, de rompre ces impenetrables barrieres, de vous soustraire à l'envie, à la malignité, à la rage de ces esprits de tenebres, qui ne dorment ni nuit ni jour ? Vous étes dans la derniere pauvreté, vous gemissez, vous criez ; mais nul ne vous entend dans ce centre de la terre, dans ce lac profond d'où vous poussez vos soupirs & vos cris.

La foi,& la charité chrêtienne peuvent seules, mes chers auditeurs, vous faire descendre en esprit dans ces affreux cachots, & ouvrir les oreilles de vos cœurs à ces accens plaintifs, qu'elles vous adressent de ce lieu de leur tourment. Elles esperent tout de Dieu ; mais vous pouvez étre auprés de lui leurs avocats, & leurs intercesseurs : elles attendent tous des infinies merites du Sang de Jesus Christ son Fils ; mais l'application qui s'en fera pour leur soulagement, dépend peut-étre de vos prieres, ou de vôtre ministere.

Tout vous engage à ce devoir de pieté. Leurs miseres : elles sont extrêmes au delà de tout ce que vous pouvez vous imaginer, & de tout ce que je pourrois vous dire. Leur impuissance ; elles sont incapables de s'aider elles mêmes, & de se procurer le moindre secours. Leur état & leur rang ; elles sont predestinées, saintes, appellées à l'heritage éternel. Leur reconnoissance : elles se souviendront toûjours de ce que vous aurez fait pour elles ; & bien differentes de cet Echanson de Pharaon qui oublia Joseph, quand il fut en liberté, elles ne vous oublieront jamais, si comme elles vous descendez en Purgatoire. Leur alliance : fille dénaturée,

c'eſt ta mere qui t'a portée dans ſon ſein, qui t'a rendu tant de ſecours pendant ton enfance, & dans le tems de tes maladies, qui t'a donné tant de marques de ſon affection, & de ſa tendreſſe en une infinité de rencontres. Enfant dur & inſenſible c'eſt ton pere qui t'a procuré cét établiſſement, qui t'a amaſſé ce bien, qui t'a laiſſé tant de maiſons, & tant de revenus.

Mais quand vous ne tiendrez pas à elles, par ces liens de la chair & du ſang ; la charité chrêtienne, & la communion des Saints ne ſont-ce pas des chaînes aſſez fortes pour vous y attacher, & par interêt & par devoir? Sçachez, dit Mardochée à Eſther, qui refuſoit d'employer le credit qu'elle avoit auprès du Roi, pour l'appaiſer en faveur des Juifs: Sçachez, Madame, que Dieu vous a élevée ſur le Trône, moins pour vous, que pour le ſoulagement de ſon peuple. Si vous lui refuſez cette grace ; ſa Providence qui a des reſſources infinies, trouvera bien le moien de les ſauver ſans vous : & ſi vous étes ſi dure, vous perirez, vous & la maiſon de vôtre pere.

Eſther fut ſi touchée de ces paroles; qu'elle s'employa pour le ſoulagement des Juifs au peril même de ſa vie, puiſqu'on étoit digne de mort, dés qu'on avoit eu la temerité de s'approcher du Roi, ſans en avoir été appellé. Vous ne riſquerez rien de la ſorte, mes freres, quand vous vous jetterez aux pieds de Jeſus-Chriſt, pour lui demander grace en faveur de ces pauvres ames. Il vous attend à toute heure, il eſt ravi que vous interccdiez pour elles ; il vous preſentera ſon ſceptre, & j'eſpere qu'il vous exaucera ſi

vôtre charité envers les morts est bien reglée, & exempte de tant de défauts, & d'abus que la vraie pieté condamne, & que je tâcherai de vous expliquer dans la seconde partie de ce discours.

Si l'on ne peut invectiver par des expressions assez vehementes, contre l'ingratitude & la dureté de tant de Chrêtiens, qui malgré les devoirs de l'amitié, & de la religion, sont insensibles aux cruelles peines que souffrent les ames fidelles retenuës dans le Purgatoire : On ne peut aussi deplorer assez l'aveuglement & l'infructueuse pieté de tant d'autres, qui convaincus des maux extrémes qu'elles endurent, & resolus même de contribuer selon leur pouvoir à leur soulagement ne leur donnent pas cependant ces secours efficaces, qu'elles pourroient recevoir d'une charité bien ordonnée. II. POINT.

Grace à la misericorde du Seigneur, les playes de ces ames ne sont pas incurables, on ne manque ni de Medecins, ni de remedes en Galaad. On peut les guerir avec le baûme de la devotion & des bonnes œuvres, dit saint Bernard : les prieres, les mortifications, les aumônes, & sur tout le Sang de l'Agneau sans tache, peuvent leur estre d'une admirable utilité.

Mais ô étrange & deplorable aveuglement: si dans l'Eglise Catholique on ne manque pas de moyens pour secourir ces pauvres ames ; il arrive neanmoins souvent qu'on n'a pour elles, qu'une pitié ou exterieure & fausse, ou infructueuse & inutile. Les uns les plaignent, & en demeurent là. Une veuve

magnifique & galante jusques dans son deüil donnera quelques larmes à son mari, mais ce sont des larmes hypocrites, elle convolera bien-tôt à de secondes & à de troisiémes nôces, si l'occasion s'en presente. Des heritiers affamez devoreront la succession qu'ils attendoient depuis long tems, & aprés avoir dit quelques prieres, ou fait dire quelques Messes, ils ne penseront pas plus au mort, que s'il n'avoit jamais été au monde.

D'autres plus sensibles à la perte qu'ils auront faite, pleureront & pleureront même avec excés ; mais enfin nulle de ces larmes ne tombera sur l'ame du défunt, pour diminuer l'ardeur de ces feux qui le devorent. Chacun s'occupe à lui rendre avec honneur les derniers devoirs, on appelle à son enterrement ses meilleurs amis, on lui fait de magnifiques obseques : mais souvent on neglige le principal, je veus dire les prieres, les mortifications, les aumônes, le saint sacrifice de la Messe. Quelle coûtume, disons mieux, quel aveuglement ?

Quand ces Crieurs revêtus de noir, commes ces pleureuses qu'on loüoit autrefois à Rome, iront avec leur triste équipage, au Convoi de vôtre pere, & qu'il conduiront son corps au lieu de sa sepulture, son ame en ira t-elle, & plus promptement, & plus pompeusement au Ciel ? Quand ces oiseaux de mauvais augure, & ces messageres funebres, porteront, par ceremonie, la nouvelle de sa mort, en recevra-t-il plus d'honneur, sa memoire sera-t-elle en meilleure odeur parmi les hommes, & vôtre famille plus respectée? Quand les murailles de vos maisons, & de

nos Eglises, seront couvertes de noir, quand ce lugubre appareil marquera par tout, & vôtre magnificence, & vôtre tristesse : son ame s'en trouvera-t-elle plus enrichie, plus prête d'aller au lieu de son rafraîchissement, & de son repos ?

Je ne blâme pas absolument cette coûtume, si ces ceremonies sont inutiles aux morts, elles sont, dit S. Augustin, de quelque consolation aux vivans : mais je ne puis non plus que ce Pere, souffrir tant de dépenses excessives, & encore moins cette affectation de paroître magnifique dans son deüeil, pendant qu'on ne le porte qu'au dehors, qu'on abandonne l'essentiel & le solide, qu'on neglige d'offrir à Dieu de saintes prieres, de revétir les membres de Jesus-Christ son Fils, de lui demander par la voix de ses Ministres, & les suffrages de l'Eglise, misericorde pour une ame qui est peut-être dans le dernier besoin.

Vous condamnés d'aveuglement & de folie ces Americains qui jettent dans les fosses de leur parens leurs habits, leurs porcelaines, & leurs petits meubles, comme si toutes ces choses dont la mort les a dépoüillez, pouvoient leur être renduës. Vous regardez comme une ridicule superstition, la coûtume de ces peuples du Japon, qui mettent encore à present dans les tombeaux de leurs morts, des lettres de change, comme s'ils devoient en être payez en l'autre monde. Mais rendez-vous justice à vous-mêmes ; & purifiant ces superstitieuses pratiques de ce qu'elles ont d'extravagant, faites pour les ames de vos parens & de vos amis, ce qu'ils font pour leurs morts.

En tel païs que soit un de vos enfans, qui aura été amené par des Corsaires qui l'auront dépoüillé de tout ce qu'il possedoit, & mis hors d'état de se rendre par lui même aucun secours, vous avez le moyen de lui être utiles, nonobstant la distance & la difficulté des lieux. Consignant ici la somme dont vous voulez qu'il s'aide, vous trouvés le secret de le tirer d'esclavage, de le faire passer en sa patrie; & avec deux doigts de papier que vous lui envoyez, vous le mettez à couvert de la captivité & de la misere.

La pieté chrêtienne infiniment plus ingenieuse, que n'est l'industrie des changeurs, vous ouvre la même voye. Vôtre pere, vôtre fils, vôtre frere, vôtre ami est dans une terre étrangere, entre les mains des barbares qui lui font souffrir les dernieres cruautez. Vous voudriez bien l'en delivrer, & le faire passer dans cette heureuse patrie où les Saints l'attendent: ne desesperés pas d'en venir à bout.

Vous avez ici les Prêtres, & les Ministres du Seigneur, envoyez leur quelque retribution selon vôtre pouvoir, comme fit Judas Machabée qui envoya douze mille dragmes d'argent, afin qu'on offrît des sacrifices pour le repos des ceux qui avoient été tués dans la bataille, & vous pourrés les soulager. Vous avez ici bas des Banquiers, & des Changeurs, je veus dire les pauvres; confiés leur les sommes que vous voulez envoyer aux ames du Purgatoire, & Dieu qui est leur caution, vous répond qu'elles leur seront fidelement renduës. Excellente pratique si regulierement observée

dans les premiers siecles, au rapport de saint Epiphane & de Tertullien: & rien ne m'a paru de plus édifiant sur ce sujet, que ce que saint Paulin m'apprend de l'illustre Pammaque.

Il avoit perdu une femme de la premiere qualité de Rome, que la mort lui avoit enlevée sur la fin du troisiéme siecle. Saint Paulin qui en apprit la nouvelle, & les secours spirituels que cet époux avoit rendu à l'ame de sa chere épouse, lui en écrivit une grande lettre. Vous vous étes lui dit-il parfaitement acquité de ce que vous deviez à son corps & à son ame, arrosant l'un de vos larmes, enrichissant l'autre de vos prieres & de vos aumônes, *Sua cuique debita parti persolvisti, lacrymas corpori, eleemosynas animæ infundens.* Vous avez pleuré son corps mort, mais vous avez utilement aidé son ame vivante; & les pauvres que vous avés ramassé de tous les endroits de Rome où il y en a un si grand nombre, ont fait le plus bel ornement de ses funerailles. *Patronos animæ pauperes qui tota Roma stipe meritant, tu dives undequaque congregasti.*

Il me semble voir cette religieuse troupe, & ces nourriçons de vôtre pieté, entrer en si grande foule dans le vaste Temple de saint Pierre, qu'il n'y a pas assez de place ni dans l'Eglise, ni dans le parvis, ni sur les degrés pour les contenir. Quelle joye n'a pas eu ce grand Apôtre, de voir toute son Eglise pleine de ces favorables intercesseurs, qui recevans d'une main vos aumônes, les presen-

roient d'une autre à Dieu pour le repos de vôtre épouse ?

La nourriture terrestre que vous leur avez donnée, s'est changée en une viande toute celeste, & ces aumônes magnifiques que vous luy avez distribuées,ont été portées au même temps par les Anges dans le sein de nôtre Sauveur Jesus-Christ. Vôtre épouse vous est déja auprés de lui un precieux gage, & vous ne devez pas douter, qu'elle ne vous garde dans le Ciel autant de benedictions & de graces, que vous lui avez envoyé d'ici de richesses, non pas en honorans sa memoire par de vaines larmes, ou d'inutiles ceremonies, mais en lui faisant part avec tant de profusion, de ces dons vivans qui lui sont maintenant un sujet de joye. Elle est honorée des merites de vos vertus,nourrie du pain que vous avez donné aux pauvres, enrichie des biens que vous leur avez faits, & qui sont pour vous des semences de la recompense que vous attendez.

Je n'ajoûte rien, mes freres, aux paroles de saint Paulin, & j'apprehende même que je ne les aye affoiblies par ma traduction. Aprenez seulement de là cette importante verité que la vraye pieté envers les morts consiste à les aider par vos prieres, vos mortifications, vos aumônes. Tout ce que vous serés d'ailleurs ne leur servira de rien : larmes, gemissemens, pompes funebres, habits lugubres, contenance triste & morne, tout cela leur sera inutile, sans ces secours spirituels.

Priés pour eux, jeûnez pour eux, mortifiez-vous pour eux ; voilà les richesses que

vous pouvez leur envoyer pour leur repos ; voila les lettres de change que vous pouvez leur faire tenir pour leur délivrance *Mettez sur la sepulture de ces Justes, du pain & du vin*, obtenés des Ministres du Seigneur, qu'ils offrent pour eux le saint Sacrifice, qu'il se souviennent d'eux au milieu des sacrez Mysteres, afin que ce Dieu de bonté qui descendit autrefois aux Lymbes, pour en faire sortir les Peres de l'ancienne alliance, descende par la vertu de ses infinis merites, dans ces antres obscurs pour en tirer la captivité captivez. Pleurez, dit saint Paulin, ce que vous sçavez qui est mort : mais n'oubliez pas de travailler en faveur de ce que vous croyez vivant Donnez des choses vaines à ce qui n'est plus qu'un vuide & une ombre de lui-même ; mais n'oubliez pas de donner des choses vivantes à ce qui est plein d'immortalité & de vie. *Ubi mortem scitis esse flete ; Ubi vitam creditis, operamini ; Vacuis inania, vivis viva rependite.*

La vraye pieté vous assujetit à ces devoirs. & c'est par là qu'elle condamne, ou qu'elle reforme tant d'abus qui se glissent encore aujourd'hui dans le Christianisme. Mais comme vous ne pouvez vous acquiter utilement ; si vous ne donnés pour leur soulagement des œuvres vivantes, *vivis viva* ; La principale obligation qu'elle vous impose, est de travailler vous-mêmes à vous delivrer de l'esclavage du peché, afin de pouvoir rendre efficaces, pour la liberté de ces ames, vos prieres, vos aumônes, & ces autres œuvres de charité dont vous souhaitez que les fruits

leur soient appliqués.

Il est certain que tout ce que nous faisons en état de peché mortel, ne nous sert de rien pour nôtre salut. Quand nous ferions de longues prieres, quand nous mortifierions nôtre chair par les jeûnes & les disciplines, quand nous exposerions nos corps aux flammes & aux plus rigoureux supplices; nous ne sommes rien sans la charité, Les moindres actions en état de grace nous sont d'un merite infini, les plus heroïques en état de peché ne sont d'aucune consideration devant Dieu.

Or si dans ce funeste état nous ne sommes pas bons à nous mêmes, comment pourrons-nous l'être aux autres? Nous prions le Seigneur d'avoir pitié des ames de nos freres, & nous n'avons pas pitié des nôtres. Nous le prions d'abreger le tems des peines temporelles deuës à des pechés dont elles n'ont pas fait une suffisante penitence, & nous nous obstinons à n'en point faire pour les nôtres; de leur remettre de legeres dettes, & nous en contractons tous les jours de nouvelles; de se reconcilier à elles, & nous ne songeons pas à faire nôtre paix; de leur appliquer les merites du Sang de son adorable Fils, & nous les profanons par nos sacrileges; de les tirer du Purgatoire, & si nous mourions en l'état où nous sommes, nous descendrions dans les Enfers: quelles prieres! quelle vie!

Il est vrai que comme le pain qu'un corbeau aporta autrefois à Elie dans son desert, rassasia ce Prophete, sans que cet oiseau vorace en fût rassasié lui même; il se peut faire aussi que les prieres, & d'autres bonnes

œuvres que nous faisons en état de peché mortel pour les morts, leur soient nulles, sans que nous en profitions. Car qui doute que les aumônes que nous donnons en veuë de leur soulagement, n'ayent une vertu speciale que Dieu y attache, & qu'estant renfermées dans le saint d'un pauvre, elles ne prient pour eux, puisqu'en quelqu'en état que nous soyons, le Saint Esprit dit qu'elles prient pour nous? Qui doute que les Messes qu'on fait dire pour eux, & le sacrifice de paix qu'on offre à leur intention, ne leur soit d'une utilité toute particuliere, puisque ce n'est pas l'homme qui prie, mais Jesus-Christ même qui s'adresse à son Pere? Puisque independemment de la bonne ou de la mauvaise vie des Prêtres & des Peuples, ce sacrifice a de lui-méme son effet qui lui est propre.

Conclude eleemosynam in sinu pauperis & ipsa. &c.

Tout cela est vrai: mais qui doute aussi que ces prieres, ces aumônes, ces jeûnes, & d'autres œuvres chrêtiennes faites en état de graces, ne produisent un effet tout singulier en faveur de ces ames? *Pierre est dans les biens*, les Fidelles prient, jeûnent, se mortifient font des aumônes & des austerités pour lui: & un Ange envoye de Dieu le tire de prison. Ses chaînes se rompent, les portes de son cachot s'ouvrent; le voilà en liberté. Belle figure de ce qui arrivera à ces ames retenuës dans le Purgatoire: si comme ces Fidelles de la primitive Eglise, vous levés pour elles vers le Ciel des mains pures: *si préparans vos cœurs à la prieres:* vous vous sanctifies pour elles, si ajoûtans à cette priere *le jeûne & l'aumône qui la rendent bon-*

ne , vous vous baptizés pour elles ; ce mot ne m'est pas échapé , & voici de quelle maniere je l'entens.

Parmi les superstitieuses ceremonies des Marcionites , l'une de plus grossieres , estoit de se faire baptizer pour ceux qui mouroient avant que d'avoir reçu le Baptême. Tertullien qui a fait mention de cette ridicule pratique, l'a refutée avec sa solidité, & son éloquence ordinaire. Mais ne pourroit-t-on pas dire avec de sçavans Interpretes , que la pieté chrêrienne veut bien que vous receviés une espece de baptême pour les morts, & que c'est peut-estre dans ce sens qu'il faut entendre ces mysterieuses paroles de saint Paul , *baptizantur pro mortuis ?*

Estre baptizé pour les morts . c'est , dit saint Thomas , se purifier des taches de ses pechez qui sont des œuvres mortes : C'est dit Theodoret, estre baptizé en la maniere des morts, les pecheurs ressuscitans à la grace, comme les morts ressusciteront à la gloire. Mais, selon saint Anselme & le Cardinal. Bellarmin , estre baptizé pour les morts c'est offrir à Dieu en leur faveur des jeûnes , des aumônes , & d'autres œuvres satisfactoires , qui au langage des Peres , sont appellées un laborieux baptême.

Puissiés vous estre ainsi baptizés pour ces pauvres ames, mes chers auditeurs ! Puissiez vous presenter au Seigneur les larmes que vous avez versées , les austerités que vous avez faites , la retraite & le silence ausquelles vous vous estes condamnés , les œuvres de misericorde corporelle & spirituelle que vous avez exercées , afin que sol-

licité par tant de bonnes actions,il les tire de ces affreux cachots , & leur accorde la liberté.

Je n'aurai jamais de repos , disoit saint Ambroise,que les ames des Empereurs Theodose , & Valentinien ne soient placées dans le Ciel. S'il faut jeûner pour elles,je jeûnerai; s'il faut me couvrir de cendres , je m'en couvrirai ; s'il faut estre jour & nuit aux pieds des Autels j'y serai : Faites leur misericorde, ô mon Dieu, & que les portes éternelles de vôtre Royaume, leur soient ouvertes.

Prenons tous d'aussi pieuses resolutions. N'épargnons rien pour le soulagement de nos peres, de nos meres,de nos bienfacteurs. Les maux extrémes qu'ils souffrent , l'impuissance dans laquelle ils sont de se procurer aucun soulagement ; l'honneur que Dieu nous fait de vouloir bien nous recevoir pour leurs intercesseurs , la reconnoissance qu'ils auront du recouvrement de leur liberté : Enfin la charité même de Jesus - Christ nous presse de leur donner d'efficaces, & de prompts secours. Ce seront de puissans amis que nous nous ferons, & qui employeront ce qu'ils auront de credit auprés de Dieu, pour nous introduire dans ses Terbernacles éternels.

DISCOURS EN FORME A DE PRÔNE,

POUR LE XVI. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES SCRUPULES.

Respondens Jesus dixit ad legis Peritos, & Pharisæos dicens: An licet sabbatho curare? At illi tacuerunt. *Luca* 14.

Jesus-Christ s'adressant aux Docteurs de la loi, & aux Phariʃiens, leur dit: Est-il permis de guerir les malades au jour du Sabath? Et ils n'eurent rien à lui répondre.

Ainsi parloit Jesus-Christ pour confondre la superstitieuse & fausse pieté des Phariʃiens qui commettoient sans crainte les plus grands crimes, & qui se faisoient de peu de choses, & souvent de rien, de grands scrupules de conscience.

Chez eux manger le bien de la veuve, & de

de l'orphelin, n'avoit ni charité, ni compassion, ni justice, ce n'étoit rien; & ne pas laver ses mains avant que l'on mangeât, c'éloit un grand peché. Chez eux prêter de l'argent à usure, & en tirer de gros interêts, ce n'étoit rien; & ne pas payer la dîme de la rue & de la mente, c'étoit un grand peché. Chez eux avoir un cœur plein de rapine & d'impieté, conserver de secrettes jalousies; d'éternelles inimitiez, ce n'étoit rien; & ne pas avoir soin de tenir net le dehors de la coupe & du plat, c'étoit un grand peché. Chez eux abandonner le pauvre dans son extrême misere, refuser à un pere & une mere les secours qu'on leur doit, pour offrir à Dieu l'argent destiné à leur subsistance, ce n'étoit rien; & cueillis des épics ou guerir des malades au jour du Sabath, c'étoit un grand peché.

Il est vrai qu'ils n'oserent pas dire ouvertement à Jesus-Christ, qu'il n'etoit pas permis de guerir en ce jour l'hydropique qu'on lui avoit presenté, mais saint Luc remarque qu'*ils l'observoient* malicieusement, que souvent à *dessein de le surprendre, ils lui faisoient plusieurs questions, & que soit qu'il parlât, soit qu'il fist des miracles, ils ne cherchoient que le moyen de l'accuser.* Quelle superstitieuse & detestable conduite! s'écrie là-dessus saint Pierre Chrysologue, de lui faire un crime de sa propre vertu, un peché de religion, & un grand chef d'accusation, de sa toute nuissante misericorde!

Luca 11.

Quæritur de curâ crimen de pietate accusatio, reatus de virtute, de sa.

Jesus-Christ qui connoissoit le fond de leurs ames, voulut les prevenir; & afin de leur rendre plus sensibles les deux pernicieu-

Iute supplicium. Chryso-log. serm. 32.

ses illusions dans lesquelles ils tomboient; de se faire sur mille bagatelles des scrupules qu'ils ne doivent point avoir, & de ne s'en faire aucun de l'infraction d'une infinité de devoirs essentiels à leur salut; il leur demanda s'il étoit permis de guerir des malades au jour du Sabbath, *an licet sabbatho curare?*

Ne me seroit-il pas permis à l'imitation de mon divin Maître, de faire une semblable question à deux sortes de Chrêtiens, dont les uns sont trop scrupuleux, & dont les autres ne le sont point assez? L'espece, à la verité en est quelquefois differente, comme je vous le ferai voir dans la suite de ces discours, puisqu'il se trouve de bonnes ames qui ne voulant negliger ni les grandes, ni les petites choses, s'embarassent de mille bagatelles (ce que ne faisoient pas les Pharisiens) & qu'il y en a aussi d'autres qui violans également & les grands & les petits devoirs, ne se font aucun scrupule de leur transgression. Mais sans entrer d'abord dans tout ce détail, je tâcherai de parler aux uns & aux autres: à ceux qui par foiblesse ont trop de scrupule; ce sera le sujet de mon premier point; à ceux qui par malice n'en ont point assez, ce sera le sujet de mon second.

Division.

I. Point.

Pour comprendre quelle est la foiblesse de ceux qui ont trop de scrupules, il est important d'en connoître l'esprit. Ce sont des gens qui ne sont presque jamais contens d'eux-mêmes, qui s'abandonnans aux égaremens de leurs pensées, dont le flus & le reflus ne leur donne point de repos, s'inquie-

rent de tout, s'ombragent de tout; se chagrinent de tout, & ont peur où ils n'ont pas sujet d'avoir peur. Frequentent-ils souvent les Sacremens? Ils apprehendent de faire des sacrileges. S'en éloignent-ils? ils se reprochent leur indifference & leur tiedeur. Leur commerce, & leur solitude, leurs paroles & leur silence, leur retraite & leurs conversations, leur repos & leurs jeûnes, ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils n'ont pas fait, leur donnent également de la peine.

Ce sont des gens toûjours à charge aux autres, & insupportables à eux-mêmes, embarrassant un Confesseur qu'ils étourdissent de mille bagatelles, & s'embarrassans encore davantage par leurs doutes & par leurs soupçons réïterans des confessions quoique bienfaites, s'accusans de l'infraction de certains conseils qui ne les regardant pas, se confessans de certaines fautes qui à peine sont venielles, & dont ils examinent avec une inquiete rigueur, les moindres circonstances; au reste, foibles, irresolus timides, abbatus, changeans souvent d'avis, & ne sçachans au fond quel est le meilleur qu'ils doivent suivre.

Etrange état que saint Cyprien appelle un cruel tourment, une douleur insupportable, un ver devorant qui leur ronge le cœur, une fiévre interne qui les consume, une langueur qui les abbat, un feu qui les desseche, une obscure nuit que forment autour d'eux l'inquietude, l'irresolution, la confusion, & le combat de leurs pensées.

On peut dire qu'ils ont un bon fonds d'ame, à la difference des Pharisiens dont je

Animi crudele torméntũ dolor implacabilis, & judicium omni judicio deterius Vermi simile est veneratæ, non solùm carnem sed animam ipsam perimens, & tinea

parlois qui apprehendoient d'avaler des mouscherons, & qui engloutissoient sans peine des chameaux, qui corrompus au dedans ne se soucioient que du dehors, & qui par une detestable ostentation ne paroissoient attachez aux petits devoirs, qu'afin qu'on les crût incapables d'enfreindre les plus grands. Mais on peut dire aussi qu'il y a beaucoup d'illusions & de foiblesses.

Saint Basile les compare à ces bois tendres dans lesquels les vers se mettent plûtot, que dans ceux dont les écorces sont plus dures, & les pores moins ouvertes. Saint Ambroise à ces enfans qui chancellans, & ayans leurs pas mal assurez, apprehendent à tout moment de tomber dans les places les plus unies, & où il y a moins de pierres. Saint Augustin à Jacob tremblant, irresolu, inquiet, lorsque d'un côté pressé d'avoir du bled pour la nourriture de sa famille, & d'un autre ne sçachant s'il devoit confier Benjamin à ses freres pour le mener en Egypte, s'écria dans l'apprehension qu'il avoit de le perdre : il ne reviendra jamais, vous voulez me rendre miserable sur la fin de mes jours, & m'accabler d'une douleur qui m'entraîne dans les enfers : *Deducetis canos meos cum dolore meo.*

Si ces bois avoient plus de dureté, on n'y trouveroit pas ces vers qui les percent : mais étans plus poreux, & plus tendres que les autres, ils y sont aussi plus exposez : Figure assez naturelle de ces ames, qui ayans la conscience delicate, & l'esprit ouvert à mille differentes pensées, donnent lieu à des soupçons, & à ces scrupules qui les tourmentent.

Non solùm ad corda pertingens, perpetuus quidam carnifex vires animæ consumens Febris est non apparens, omni igne validius accendēs, nox plurimos obscurans & ex cogitationū obscuritate collecta. *Epist. ad Olympiam.*

Ces enfans ne voudroient pas tomber, mais quelquefois leur trop grande apprehension fait qu'ils chancellent, & qu'ils tombent. Ces bonnes ames ne voudroient pas pecher, mais quelquefois leur trop grand scrupule les rend criminelles : & comme Jacob, selon saint Augustin, ne voulut jamais commettre aucun crime qui lui attirât les peines de l'Enfer, se trouva neanmoins dans un état, où si sa tristesse avoit été excessive, il y seroit peut-être descendu : Ces ames qui seroient fâchées d'offenser Dieu mortellement ; s'inquietent cependant tremblent, & se tourmentent comme si elles alloient descendre dans les Enfers.

D'où viennent ces perplexitez, cet embarras, ces scrupules affligeans, & excessifs ? De deux causes bien differentes, disent les maîtres de la vie spirituelle ; du Demon & de Dieu. Du Demon qui les excite & qui les entretient ; de Dieu qui les permet & qui les laisse. Du Demon qui profite de la foiblesse de ces ames, pour les embarrasser & les faire tomber ; de Dieu qui menage la delicatesse de leur conscience pour les sanctifier : du Demon qui tâche de leur dérégler l'esprit, afin de les perdre ; de Dieu qui les laisse dans une salutaire crainte, & une continuelle défiance d'eux-mêmes, afin de les humilier.

A bien considerer les ruses & la malice du Demon, on remarquera aisément avec saint Gregoire Pape, qu'il en veut moins au corps des hommes qu'à leurs ames ; raison pour laquelle Dieu lui permit de frapper Job de telle playe qu'il voudroit, pourvû qu'il ne

Cum dixit deducetis cum tristitia senectutem meam ad inferos, videtur hoc magis timuisse ne nimia tristitia sic perturbaretur, ut non ad requiē beatorum iter, sed inferos peccatorum. *D. Aug. lib.* 12. *de Genesi ad litterā, cap.* 33.

touchât pas à son ame : *Verumtamen animam illius serva.* Ainsi comme ceux qui marchent dans le chemin de la vertu, sont les principaux objets de ses tentations ; & comme d'ailleurs il desespere de pouvoir les engager ouvertement dans le peché, il se sert de la delicatesse de leur conscience, pour exagerer à leurs yeux certaines petites imperfections qu'il leur fait voir comme des crimes énormes ; il leur represente les choses les plus permises comme des pratiques défenduës, & tâche enfin de les reduire dans cette triste necessité de ne rien faire, ou de ne faire que du mal.

Ames devotes appliquez-vous à ceci, & counoissez par les choses que je vais dire, en quelle disposition vous êtes, & quelles mesures vous devez prendre pour ne pas tomber dans ces pieges. La joye, & l'abbatement demesurez sont les deux voyes du Demon. Par cette joye demesurée il aveugle de certains pecheurs, & les transporte tellement hors d'eux-mêmes, que ne sçachans presque ce qu'ils font, ils se glorifient de leurs plus grands crimes, & se réjoüissent de ce qui devroit les affliger davantage. *Lætantur cum malè fecerint, & exultant in rebus pessimis.* Par cet abbattement demesuré il déregle l'esprit de certaines ames, dont il trouble le calme par de continuelles frayeurs, sçachant assez par une longue experience qu'il en a faite, que rien n'est plus propre que cette tristesse, pour avancer la mort d'une ame, pour la décourager, lui faire quitter ou interrompre la pratique de la vertu, troubler sa paix interieure, & lui faire tourner la-

cervelle. *A tristitia festinat mors, & cooperit virtutem, & tristitia cordis inflectit cervicem.*

Cassien qui a expliqué ces paroles du livre de l'Ecclesiastique, remarque que c'est-là en effet ce qui rend un esprit melancolique, taciturne, reveur, irresolu, incapable presque d'aucun exercice spirituel. S'il prie, c'est avec abbatement, & inquietude : ai-je bien prié, & comme je n'obtiens pas ce que je demande, n'ai-je pas offensé Dieu en le priant ? S'il lit quelques livres spirituels, c'est sans en tirer du profit. S'il converse avec ses freres, c'est sans patience & sans douceur, montrant assez par son humeur sombre & sauvage, qu'il n'est pas content. Ces scrupules qui lui viennent de toute part, & que le Demon cet homme ennemi seme pendant la nuit, comme de l'yvraye, pour confondre le bon grain, le laissent sans joye dans ses prieres ; sans remede dans ses lectures, sans humanité dans ses conversations, sans goût, & sans repos dans ses exercices.

Embarrassé qu'il est de toute part, il ne marche qu'en tremblant ; & comme tout ce qui se fait avec chagrin ne dure pas longtemps, ses scrupules lui font bien-tôt abandonner ce que sa devotion lui avoit inspiré. De là ces Communions rares, de peur d'en faire des sacrileges, cette interruption des devoirs de son état pour s'attacher à des œuvres de surerogation, cet oubli de certaines obligations essentielles qu'on regarde comme legeres, à cause qu'elles sont ordinaires & communes, pendant qu'il s'inquiete de petites bagatelles qu'il regarde comme neces-

faires. De là cet engourdiſſement, & cette tiedeur dans l'accompliſſement des preceptes, cette inquiete application d'eſprit ſur de purs conſeils ; & enfin cette fatale ſuſpenſion d'ame où livrée en proye à ſes remords, elle s'arrête tout court lorſqu'elle devroit avancer, & peche même, là où ſans ſes ſcrupules, il n'y auroit point de peché.

Qui le penſeroit de la ſorte? Rien cependant de plus vrai, le Demon n'inquietant & ne troublant cette ame que dans ce deſſein. Vous croïés que dans cette converſation où vous dites quelques paroles enjoüées-vous offenſez Dieu, dez là en les diſant vous l'offenſez. Vous vous perſuadez qu'il y a du mal dans ce commerce & dans cette amitié : dez là, quoiqu'il n'y en ait point, vous pechez en vous y engageant : Pourquoi ? parce qu'il n'eſt jamais permis, diſent les Peres du Concile de Latran, d'agir contre le jugement interieur de ſa propre conſcience. *Non licet operari ex conſcientia vel errante, vel dubia.* Mais c'eſt un jugement erroné : n'importe c'eſt vôtre jugement Mais ce ne ſont que des doutes ? n'importe, dez que vous les croyez raiſonnables, & que vous faites le contraire, vous pechez. Que je vous plains dans cet état où vous êtes même les propres cauſes de vôtre malheur ?

Ces ſcrupules viennent encore d'un autre principe, & je vous ai fait remarquer que Dieu permet que ſes élûs en ſoient tourmentez : Pour quelles raiſons ? les voici. Premierement, pour les punir du peu de ſcrupules qu'ils ont eus autrefois, quand ils étoient dans le deſordre. Vous avez autrefois marché

dans une voye trop large, vous vous la ferez à present trop étroite. Vous avez autrefois vécu sans scrupule, & sans crainte ; maintenant que vous étes convertis, Dieu permettra que vous soyez livrez aux scrupules, & aux remords d'une conscience inquiete ; c'est la raison de Richard de saint Victor.

Secondement, pour rendre utiles les visites qu'il rend à une ame. L'esprit de Dieu nonobstant son unité & sa simplicité, est cependant le principe de differentes graces. Il se répand dans cette ame tantôt comme esprit de sagesse, tantôt comme esprit de force, tantôt comme esprit de crainte : il la conduit, il l'anime, il l'intimide. Il la conduit, afin qu'elle ne s'égare pas ; il l'anime, afin qu'elle ne se relâche pas ; il l'intimide, afin qu'elle ne s'enfle pas. Il la rend ingenieuse, active, vigilante ; & sa crainte lui procure tous ces avantages. C'est une autre raison qu'en apporte ce même Pere.

Troisiémement. Dieu en use de la sorte à l'égard de cette ame, afin de l'humilier. Il veut, dit saint Chrysostome, que ses scrupules la tiennent comme en balance, & que les frayeurs d'un mal qu'elle n'a pas commis, l'empêchent de se prévaloir de la grandeur des graces qu'elle a receuës. Si lors qu'elle avance dans le chemin de la vertu, il n'y avoit point de pierre qui l'arrêtât : elle se croiroit trop forte, dit saint Gregoire Pape, & elle oublieroit aisément ses propres foiblesses. Mais quand une pierre, quoique petite, la blesse, elle sent bien-tôt le mal qu'elle lui fait, & de combien d'heures elle la retarde. Quand l'aiguillon des scrupules la pique,

& qu'elle s'imagine tomber, quoiqu'elle soit encore debout, c'est alors qu'elle reconnoît son impuissance ; & qu'elle est plus que jamais, convaincuë de la dépendance dans laquelle elle doit vivre. C'est alors qu'elle avouë que sans le secours actuel de la misericorde de Dieu, elle ne peut rien, qu'elle a besoin de ce bâton qui la soûtienne dans son voyage, pour passer comme Jacob, le Jourdain de cette vie. Elle s'éleveroit trop dans la prosperité, & prenant les biens qui sont en elle, comme s'ils venoient d'elle, elle s'éloigneroit par ingratitude, de celui qui les lui auroit donnez. Il faut par ce moyen que les doutes, les perplexitez, les embarras, les soupçons les frayeurs, les tentations la troublent, l'ébranlent, & la fassent descendre dans son neant.

Aussi ce sçavant Pape remarque, que Dieu pour nous tenir dans cet état d'humiliation, & de dependance où il veut que nous soyons, se sert de deux grands moyens, dont l'un est exterieur, & l'autre interieur, dont l'un nous attaque au dehors, & l'autre nous traverse, & nous tourmente au dedans. Quand nous faisons quelque progrés dans la vertu, Dieu nous châtie quelquefois par les fleaux qu'il nous envoye, & quelquefois par les inquietudes ausquelles il nous abandonne.

Sommes-nous battus par ces fleaux ? ce sont de salutaires leçons qu'il nous fait, afin que les fausses douceurs d'un monde que nous aimerions trop ne nous seduisent pas. Sommes-nous agitez par ces scrupules, & déchirez par ces remords ? ce sont des aiguillons dont il permet que nous soyons piquez,

afinque la vanité que nous pourrions tirer de nos vertus ne nous corrompe pas. Les plaisirs de cette vie prendroient de trop fortes racines dans nos cœurs, si les afflictions & les disgraces ne nous en faisoient pas sentir l'amertume ; & d'ailleurs nous nous flatterions trop de nos vertus, si les vices dont nous sommes tentez, & les scrupules qui nous naissent ne servoient pas à nous humilier.

Les fleaux de Dieu nous font voir le monde tel qu'il est, pauvre, miserable, inconstant, digne de nos mépris & de nos haines. Les tentations des vices, & nos scrupules nous font voir tel que nous sommes, foibles, aveugles, incapables de nous soûtenir, & de nous procurer aucun repos. L'un de ces moyens arrête nos passions pour ne rien desirer au dehors ; & l'autre humilie nôtre orgüeil pour ne nous pas enfler au dedans. *In hac ergò vita dum sumus*, écoutez la belle reflexion de ce grand homme, *& flagellis atteri, & aliquando tentari vitiis necesse est.*

Vous vous plaignez souvent du triste état où vous vous trouvez reduits : mais admirez la bonté de Dieu & l'œconomie de sa sagesse. Il faut que vous soyez livrez, & aux persecutions, & aux scrupules. Tel est l'état de la vie presente. Viendra un jour où il n'y aura plus ni disgraces, ni troubles, ni persecutions, ni remords, ni renversement de fortune, ni agitation de conscience. Jusques-là toutes ces fâcheuses épreuves vous sont necessaires, *& flagellis uteri, & tentari vitiis necesse est*, necessaires pour faire servir à vôtre gloire ce que le Demon a em-

ployé pour vôtre perte: necessaires pour donner à Dieu sujet de vous recompenser de vos humiliations, & de vos craintes : necessaires pour vous faire rentrer en vous-mêmes, & vous apprendre quel progrés vous aurez faits dans la vertu. Ce ne sera neanmoins que par le bon usage que vous aurez fait de ces scrupules. Vous m'en demandez sans doute ici les moyens : Il est important que je vous les découvre, pour vous faire remporter quelque fruit de ce discours. J'aime mieux renvoyer à la premiere occasion ce que j'avois à vous dire dans mon second Point, que de laisser imparfaite une matiere de cette consequence.

Le premier moyen de se guerir de ces scrupules, & de se delivrer de cette continuelle inquietude dans laquelle vivent tant de bonnes ames, nous est marqué par saint Jean Chrysostome dans son homelie dix-huitiéme au peuple d'Antioche. C'est de faire bonnement ce que l'on doit faire, de marcher avec une vraye simplicité dans la voye de Dieu, de le craindre comme on le doit craindre, de le prier dans ces embarras où l'on se trouve, & de se reposer sur lui de tout le reste. Je tâcherai, ô mon Dieu avec le secours de vôtre grace, de m'acquitter de toutes mes obligations ; j'aurai en horreur les moindres pechez, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour en éviter les occasions, je découvrirai à mon Confesseur les fautes que j'ai commises, j'examinerai là dessus ma conscience, autant que humainement je le pourrai faire, je vous prierai Seigneur d'avoir pitié de mon ame dans mon affliction : &

quand j'aurai fait tout cela, j'attendrai patiemment vôtre secours, & je me jetterai entre vos bras, afin que vous disposiez de moi de telle maniere qu'il vous plaira.

Excellent moyen pour avoir le repos que l'on cherche, & dont David nous a laissé un si bel exemple Je me suis affligé, disoit-il, dans la peine qui m'a si long-temps exercé, la voix de mon ennemi, & la persecution des méchans m'ont troublé, la crainte & l'effroi m'ont tellement surpris, & je me suis trouvé couvert de tant de tenebres, que je ne sçavois de quel côté me tourner. Toute ma consolation n'a été que dans mon esperance; & dans ces differentes agitations que souffroit mon ame comme un vaisseau battu de l'orage, j'attendois celui qui m'a delivré de l'accablement & de la tempête. *Expectabam eum qui salvum me fecit à pusillanimitate spiritus, & tempestate.*

Pesez avec moi toutes ces paroles. J'attendois, *expectabam.* Il n'avoit garde de murmurer contre Dieu, ni de lui demander dans un esprit d'impatience, pourquoi il le laissoit souffrir si long-temps; il n'avoit garde de se plaindre de la conduite qu'il tenoit à son égard, & de ce triste état où il se voyoit en proye à sa propre douleur. *Expectabam*, j'attendois.

Mais qu'attendoit-il? ce n'étoient pas ces froides consolations qui viennent du côté du monde, & qui irritent plûtôt le mal, qu'elles ne les guerissent; il attendoit *le Dieu même des consolations*, qui seul pouvoit le tirer de cette foiblesse d'esprit, de ce découragement, & de cet orage ausquels il étoit ex-

posé. *Eum qui salvum me fecit à pusillanimitate spiritus, & tempestate.*

On perd bien tôt courage dans une tempête, & tel qui s'animeroit à la veuë de son ennemi pour le terrasser, ou pour lui faire acheter cherement sa vie, s'abat & tombe en defaillance dans un temps d'orage. Lutera-t-il contre les flots ? Quelle vengeance tirera-t-il de la mer & des vents ? Il faut qu'il s'abandonne à toute la fougue de cet élement, & qu'il n'attende que du Ciel, le temps favorable où cette mer se calme.

Ce fut la resolution que prit David, priant le Seigneur qu'il attendoit avec une humble confiance, de venir à son secours ; & cet excellent moyen lui réüssit. Il vous réüssira de même, si dans ces temps d'orage, d'accablement d'embarras, d'ennuis qui vous agitent, comme un vaisseau battu de la tempête, vous attendez celui qui peut seul vous en delivrer. Ces scrupules, & ces remords de conscience se dissiperont peu à peu : Un jour serein d'une ame tranquille succedera à ces saisons nebuleuses & obscures ; ces phantômes qui vous épouvantoient, ne vous épouvanteront plus, ces vents qui vous menaçoient d'un prompt naufrage, s'abaisseront ; & cette mer d'amertume où vous pensiez devoir perir, se calmera. Disons mieux avec S. Jean Chrysostome : de deux choses l'une. Ou Dieu *se répandra au dedans de vous comme un fleuve de paix*, dans lequel tous vos scrupules comme de petites bluettes de feu, iront s'éteindre, ou si par un secret jugement de sa misericorde, il permet que vous tombiez dans cette mer de douleur, vous en sor-

Deum sicut oportet timens, & in ipso confidens voluptatis ra-

tirez comme Jonas, pleins de consolation & de joye.

J'attendois, dit David, *expectabam*, mais mon attente n'a pas été frustrée, le Seigneur m'a accordé la grace que je lui demandois : cet orage qui m'a agité, ne m'a pas abbatu ; ces vents qui ont soufflé contre moi, ne m'ont point fait perir ; il m'a tiré de la tempête, & gueri de mon découragement. *Salvum me fecit à pusillanimitate spiritus, & tempestate.*

Ames scrupuleuses, voilà le vrai secret de vous delivrer de ces inquietudes, & de ces embarras où vous êtes. Faites comme ceux qui estans battus de la tempête baissent les cordages & les voiles, & se contentent de prendre l'ancre, pour arrêter leurs vaisseaux. Vôtre ancre est vôtre esperance, mettez-la en Dieu, jettez vous entre ses bras, exposez-lui humblement vôtre misere, & abandonnez tout le reste à son adorable providence. C'est lui qui commande aux vents & à la mer, il les appaisera dés qu'il le jugera à propos pour vôtre salut. Vous ressentirez par ces agitations violentes, combien est grande vôtre foiblesse : mais par cette fermeté & cette resignation qui vous attacheront à sa sainte volonté, vous éprouverez quelle est sa bonté, & sa toute-puissance. Vous attendrez, mais vous direz comme David, qu'il vous a tiré de vôtre abbattement, & qu'il vous a sauvée de l'orage. *Salvum me fecit à pusillanimitate spiritus, & tempestate.*

Ajoûtons à ce premier moyen un second que saint Bonaventure nous a marqué : c'est

dicem lucratus, & omnem habet lætitiæ fontem : & sicut in mare immensum decidens exigua scintilla facilè deletur, sic quâcumque Deum timenti dantur, velut in vastum lætitiæ pelagus incidentia extinguuntur atque perduntur. *Chrysost. ad pop.*

Antioch. homilia. 18. de combattre ces ſcrupules autant que nous pourrons, ſans nous y arrêter ; de ne jamais concondre une tentation involontaire, avec un conſentement volontaire, d'être aſſez ſcrupuleux pour ne nous pas flatter dans une occaſion, où probablement nous aurons offenſé Dieu : mais de ne le pas être dans celles où ſelon toutes les apparences, nous aurons reſiſté à la ſuggeſtion de Sathan, de nous defaire peu à peu de cette humeur noire & atrabilaire, qui comme dit le Sage, *n'eſt propre qu'à abbatre l'eſprit,* ſans lui donner aucun ſecours, de tâcher de nous convaincre par nous-mêmes, de la verité de ce grand oracle : *Qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjoüir, & de faire pendant ſa vie, le bien qu'on eſt obligé de faire. Cognovi quòd non eſſet melius niſi lætari, & facere bona in vita ſua.*

In mœrore animi dejicitur ſpiritus. *Prov. 15.*

Eccleſ. 30.

Se réjoüir ſans faire le bien que l'on doit faire, c'eſt une joye criminelle ; faire le bien qu'on doit faire ſans ſe réjoüir, c'eſt un exercice chagrinant La vertu fait naître la joye, la joye ſoûtient la vertu : La vertu reſſemble à Eſther, qui ſe fait ſuivre quand elle doit paroître devant Aſſuere : mais la joye reſſemble aux filles qui ſuivirent cette Reine, & qui la releverent quand elles la virent paſmée & conſternée en preſence de ce Prince, *Cognovi, je l'ai reconnu* ; faites en auſſi l'experience par vous mêmes, mes freres, *qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjoüir, & de faire le bien qu'on eſt obligé de faire. Cognovi quòd non eſſet melius niſi lætari, & facere bona in vita ſua.*

Nous tâchons, me direz-vous, de faire

tout le bien que nous pouvons, mais nous n'en sommes pas plus en repos. Sommes-nous en état de grace ; n'y sommes-nous pas ? n'avons-nous pas oublié quelque chose en nôtre confession ; avons-nous tout dit ? avons-nous consenti au peché , n'y avons-nous pas consenti ? Voilà ce qui nous embarrasse. Défaites-vous , mes freres de ces scrupules , autant que vous pourrez , & vous acquittant de vos devoirs , mettez vôtre esprit en repos ; ce sont des oiseaux incommodes qui viennent se jetter sur vôtre sacrifice : éloignez-les , & écartez les autant que vous pourrez.

Ceci me fait ressouvenir de ce qui est remarqué dans la Genese, au sujet d'Abraham. Ayant immolé par l'ordre de Dieu les animaux qu'il lui avoit marquez, des oiseaux venoient fondre de temps en temps sur ces victimes ; & quelque soin qu'il prît de les chasser , *abegit eas Abram* , ils revenoient toûjours ennuyé de cette fatigante occupation, il s'endormit, *sopor irruit super Abram*, mais le sommeil qui donne du repos aux autres, ne lui en donna point. *Horror magnus & tenebrosus invasit eum.* Il se trouva comme enveloppé de tenebres, & saisi d'une grande frayeur. Vôtre posterité, lui dit Dieu , sera reduite en servitude , & les impitoyables maîtres qu'elle servira , la tourmenteront pendant quatre cens ans.

Jusques là, mes freres, vous reconnoissez le triste état de ces ames scrupuleuses, qui inquietes pendant le jour, & troublées pendant la nuit, se trouvent sans consolation , & sans repos. Elles ont offert à Dieu la concupis-

cence de la chair, la concupiſcence des yeux, & l'orgueil de la vie, figurées par ces trois differens animaux qu'Abraham lui ſacrifia. Mais des oiſeaux incommodes, des penſées inquietes viennent à toute heure fondre ſur ces victimes : Ne perdez pas néanmoins courage, éloignez les de vous, & ſoyez le plus que vous pourrez ſur vos gardes, pour les chaſſer. Quand Dieu le jugera à propos, il vous dira comme à Abraham, que vos bonnes œuvres traverſées par tant de ſcrupules, feront toutes vos richeſſes, & que vous jouïrez, auſſi bien que vos ſaints ayeuls, d'une profonde paix: *Poſteà egredientur cum magna ſubſtantia, & tu ibis ad patres tuos in pace.*

Geneſ. 15.

D. Antoninus 1. part. Theolog. tit. 3. paragr. 10.

Enfin le dernier moyen eſt, dit ſaint Antonin, de choiſir un bon Directeur, à la conduite duquel vous vous ſoûmettriez. Ce ſera lui *qui veillera ſur vous, comme devant rendre compte à Dieu de vôtre ame*; ce ſera lui, qui en connoiſſant le veritable état, y apportera les remedes neceſſaires; ce ſera lui qui viendra au ſecours de vôtre foibleſſe, qui vous ſoulagera dans vos doutes, qui vous raſſurera dans vos craintes, qui vous rendra la paix que vous cherchez, & qui vous montrera le chemin du Ciel!

Pſal. 102.

Ce fut à Moïſe, dit David, que Dieu montra ſes voïes, & qu'il fit connoître ſes volontez, & ce ne fut que par l'entremiſe de Moïſe, que les Juifs ſçurent ce qu'ils ſouhaitoit d'eux. *Notas fecit vias ſuas Moyſi, filiis Iſraël voluntates ſuas.* Dieu ne vous parlera pas pour guerir vos ſcrupules, il parlera à ce Directeur, qui inſtruit de ſes volon-

tes, vous les fera connoître. en faisant ce que vous voudriez faire, vous auriez tout à craindre ; mais en suivant l'avis d'un sage & prudent Directeur, vous avez tout sujet de vous rassurer.

Je dis d'un sage & prudent Directeur, qui n'excusant, ne flattant, & ne pardonnant rien de mauvais, compatisse à vôtre foiblesse, sans augmenter vos scrupules par les siens. Car on n'en voit que trop, qui rendent le fardeau de la loi plus pesant qu'il n'est, qui à force de faire étroite la voye qui conduit au Ciel, en ferment le chemin ; qui encore plus scrupuleux que leurs penitens, conduisent tout aveugles qu'ils sont d'autres aveugles, qui embarrassent de leurs chagrins une conscience déja chagrine ; qui par leurs indiscrettes reflexions, ou leurs faux principes, troublent toute la serenité d'une ame, au lieu de la rassurer, qui l'éloignent mal-à propos des sacremens ; & qui lui ôtant le pain de vie, la laissent sans onction, sans consolation, sans force.

On n'en voit que trop, qui pour dominer sur les esprits, & se rendre toûjours necessaires à leurs penitens, les assujettissent comme par voye d'obeïssance à leur caprice, qui dans un ménage voudroient qu'ils fissent ce qu'on fait dans les Cloîtres ; qui sans considerer que le corps de la femme n'est pas à elle, mais à son époux, sans prendre garde que le refus d'un devoir legitime, attire quelquefois dans une famille, des adulteres, ou des aversions mortelles font naître à leurs penitentes de grands scrupules où il n'y en a point, & sous pretexte d'un bien apparent,

font cause ou que la femme se damne en faisant ce qu'elle croit ne pouvoir faire sans peché, ou qu'un mary rebuté & méprisé s'abandonne aux derniers desordres.

Il n'est pas necessaire de descendre dans un plus long détail, fuyés seulement de tels Directeurs qui n'étans pas bons à eux mêmes, ne sont pas bons non plus aux autres, qui au lieu de s'appliquer ce proverbe : Medecin guerissez-vous vous-même, s'ingerent en negligeant leurs besoins personels, dans les plus difficiles de tous les ministeres, & enveniment les playes qu'ils doivent guerir. Choisissez en qui ne flattent point vos maux, mais aussi qui ne les aigrissent pas, qui ne vous donnent pas une fausse securité, dans des cas où vous avez de raisonnables scrupules, mais aussi qui ne vous alarment pas mal-à propos: sur des chefs où vous n'avez rien à apprehender.

Vous ne pouvez les choisir de vous-mêmes ces Directeurs, & comme c'est à Dieu seul à vous les donner, dites-lui dans vos embarras, & dans vos accablemens, ce que lui disoit le Roi Prophéte : *Redde mihi latitiam salutaris tui, & spiritu principali confirma me.* Donnez-moi, Seigneur, la joye non du monde, ce n'est qu'une joye passagere & fausse, non de la chair, ce n'est qu'une joye animale & impure, mais de vôtre grace salutaire, qui est une joye veritable, solide, spirituelle, chaste, éternelle. Je l'ai euë autrefois dans ces heureux momens, où ma conscience étoit en repos ; mais je l'ai perduë, ou bien je ne la sens plus : rendez-la, Seigneur, à cette ame desolée, qui ne cher-

che qu'à vous servir, & à vous plaire : *Redde mihi lætitiam salutaris tui.* Loin de moi cet esprit embarassé, flottant, inquiet : fortifiez-moi par cet esprit de courage & de magnanimité, qui me soûtenant dans mes langueurs, & me determinant dans mes doutes, m'attache inseparablement à vous, & dans le temps, & durant toute l'éternité, *& spiritu principali confirma me.* Je vous la souhaite, &c. *Amen.*





DISCOURS EN FORME DE PRÔNE, POUR LE XVII. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

De ceux qui n'ont point assez des Scrupules.

Accesserunt ad Jesum Pharisæi, & interrogavit eum unus ex eis legis Doctor tentans eum : Magister quod est mandatum magnum in lege ? *Matth.* 22.

Les Pharisiens s'approcherent de Jesus-Christ, & l'un d'eux qui étoit Docteur de la loi, lui fit pour le tenter, cette question : Maître quel est le grand commandement de la loi ?

JE continuë M. le sujet que je commençai la derniere fois ; & aprés vous avoir representé la foiblesse, & le dangereux état de ces ames qui ont trop de scrupules, il est important que je vous montre l'égarement, &

le malheur de celles qui n'en ont point assez. Outre que cette matiere étoit trop vaste, pour être renfermée dans un seul discours, j'ai trouvé dans mon Evangile, une circonstance assez favorable pour vous en parler.

Nous y voyons un homme distingué parmi les Phariſiens ; qui tente Jesus-Christ par la priere qu'il lui fait, de lui dire precisément quel est le grand commandement de la loi. A regarder les choses par les seules apparences, on croiroit que c'est un homme dont la conscience est fort timide;un homme, qui touché du desir de son salut, s'informe de ses principaux devoirs, afin qu'il y soit fidele, & qui dans cette veuë, pouvant faire à Jesus-Christ toute autre question, se contente de lui demander quel est le grand precepte d'une loi qu'il veut accomplir. *Magister quod est mandatum magnum in lege ?*

Mais à considerer le veritable esprit de ce tentateur, on trouvera qu'il est de la nature de ceux, dont on n'en voit aujourd'hui que trop, qui se contentans de sçavoir en general, & par forme d'une pieuse curiosité, ce qu'il faut qu'ils fassent, ne veulent pas entrer dans la discussion de leurs obligations particulieres;qui ne regardans la loi que dans quelques-uns de ses principaux chefs, pour se faire honneur de la fidelité avec laquelle ils l'observent, ne s'embarrassent pas de descendre dans un détail où ils trouveroient de quoi se faire de justes reproches ; & qui enfin au lieu de marcher dans cette voïe étroite qui conduit au salut, se frayent des chemins spacieux, par la fausse & large conscience qu'ils se font.

Car voilà le grand malheur de la plûpart des Chrêtiens de nos jours. Je me plaignois il n'y a pas long-temps, de la foiblesse de ceux qui ont trop de scrupules, mais j'ai à me plaindre bien davantage de la malice de ceux qui n'en ont point assez. Dans ceux là, c'est une conscience bonne & troublée : dans ceux-ci, c'est une conscience mauvaise & tranquille. Ceux là apprehendent les plus petits pechez ; ceux-ci commettent sans remords, les plus gros. Les scrupules demesurez de ceux-là servent à Dieu pour les corriger, les humilier, les tenir dans la crainte, & dans le respect : Les scrupules étouffez de ceux-ci, servent aux Demons pour regner sur eux sans inquietude, les perdre & les damner sans ressource.

Division. Quand j'ai cherché les causes d'un si grand malheur, j'en ai découvert trois : La passion, l'exemple, la morale. Ils font mal, mais ils ne croyent pas mal faire ; c'est la violence de leurs passions qui les aveugle. Ils font mal, mais ils ne font pas ce que font les autres ; c'est la contagion du mauvais exemple qui les corrompt. Ils font mal, mais ils s'en tiennent à ce que disent des gens plus habiles qu'ils ne sont ; c'est le relâchement de la morale qui les perd. Si dans une infinité de choses qui devroient faire naître de justes scrupules, on n'en a presque point : attribuons en tout le desordre à ces trois malheureux principes.

I. Point. Le cœur de l'homme est un étrange abîme ; abîme plein d'ordures & de corruption, il est mauvais, *pravum* : Abîme dont on ne peut

pour ſonder le fond, ni penetrer les mouvemens ; il eſt caché & impenetrable, *inſcrutabile* : Qui le connoîtra demande le ſaint Eſprit, *quis cognoſcet illud* ? Mais comment le connoîtroit-on, puiſque ſouvent il ne ſe connoît pas lui-même ?

La loi, & la conſcience ſont les deux voyes par leſquelles ce pecheur pourroit ſe connoître. La loi qui lui enſeigne ce qu'il doit faire ; la conſcience qui lui dit interieurement ce qu'il a fait, ou ce qu'il n'a pas fait. La loi qui lui marque ſes devoirs ; la conſcience qui lui montre l'obſervance, ou l'infraction de ſes devoirs. La loi qui eſt ſainte, parce qu'elle vient de Dieu : *Lex Domini immaculata* : la conſcience qui eſt fidelle, parce qu'elle tient la place de Dieu : *Teſtimonium Domini fidele.* La loi qui parle en Dieu ; la conſcience qui parle en Dieu. Sans la loi nous vivrions comme des bêtes, ſans la conſcience nous mourrions comme les bêtes. Sans la loi, Dieu tout maître qu'il eſt, ne nous feroit pas connoître toute l'étenduë de ſon ſouverain domaine; Sans la conſcience, Dieu tout juſte qu'il eſt, ne nous feroit pas ſentir tous le poids de ſa juſtice. C'eſt la loi qui nous gouverne, c'eſt la conſcience qui nous juge ; avec cette difference neanmoins, que la loi étant eſſentiellement droite, & nous conduiſant toûjours par des voïes tres-ſeures, nous ne pouvons jamais nous égarer en ſuivant ſa lumiere, au lieu que la conſcience étant ſujette à être aveuglée, ſeduite, corrompuë, nous pouvons nous tromper, & nous perdre en écoutant ſes déciſions, & ſes arrêts.

Ce qui commence cette illusion & cet aveuglement, c'est la passion qui se met entre cette loi, & cette conscience. Elle a toute l'ardeur du feu : mais comme elle n'en a pas la lueur, elle nous empêche de voir le soleil de la verité : *Supercecidit ignis, & non viderunt solem.* Elle nous enflamme, & elle nous aveugle tout à la fois : comme elle ne peut corrompre la loi, elle déregle la conscience : comme elle ne peut nuire à l'unité & à l'indivisibilité de la loi, & que malgré cette passion, celui qui la violera en un seul article, sera censé coupable de tous les autres : elle ne fait voir cette loi que par de certains endroits qui la flattent ; & étouffant les remords d'une ame timorée, elle lui cache, ou par aveuglement, ou par malice tous les autres.

De là ce peu de scrupule que l'on se fait de leur infraction : de là cet oubli volontaire de ses principaux devoirs, & cette apprehension de s'éclaircir sur de certains faits qu'on ne souhaite pas de developper. Je ne puis, ce me semble, vous donner une plus juste idée de ce desordre, qu'en me servant de la pensée, & des expressions de saint Pierre.

2. *Petr.* 2. Il compare ceux que la passion aveugle, à Balaam dont ils suivent les traces, & dont ils imitent les égaremens : *Derelinquentes viam rectam erraverunt secuti viam Balaam.* Balaam, comme nous remarquons dans le livre des Nombres, avoit les yeux ouverts, & fermez tout à la fois. Il estoit si éclairé, qu'il voyoit & qu'il entendoit ce que vouloit le Tout-puissant, & il étoit si aveugle, qu'il ne voyoit pas l'Ange que voyoit l'ani-

mal sur lequel il étoit monté. Il étoit si éclairé, qu'il prédisoit au peuple de Dieu les avantageux succés qui devoient lui arriver, & il étoit si aveugle, qu'il ne prévoyoit pas les malheurs dont il étoit menacé lui même. Il étoit si éclairé, que charmé de la vie innocente que menoient les Israëlites, il souhaittoit de finir la sienne par une aussi heureuse mort que la leur: & il étoit si aveugle, que menant une mauvaise vie, il se soucioit peu de la corriger, dans l'esperance d'une sainte mort.

Ces pecheurs que la passion domine, sont éclairés en quelque chose comme Balaam, mais ils sont comme lui aveugles en beaucoup d'autres. Ils voyent quelque chose de la loi de Dieu, mais ils ne la voyent point dans toute son étenduë. Ils connoissent quelques-uns de leurs devoirs, mais ils ne les connoissent pas tous. Ils voudroient bien mourir comme lui de la mort des justes, mais il ne veulent pas non plus que lui, s'attacher à l'observance de tout ce qui pourroit la rendre sainte. Ils disent comme Balaam, qu'ils écoutent la parole de Dieu avec respect; *Dixit auditor sermonum Dei*, heureux s'ils accomplissoient tout ce qu'elle leur prescrit, mais ils sentent bien l'aversion qu'ils ont de certaines veritez, dont l'éclaircissement leur feroit de la peine; malheureux de ce qu'ils tombent comme lui les yeux ouverts: *qui cadens apertos habet oculos*, & que malgré les inspirations de Dieu, ils étouffent le témoignage de leur conscience.

Ils disent comme lui: *videbo, je verrai*, mais ils ajoûtent aussi-tôt avec lui, que ce

ne sera pas presentement, *sed non modò* : Ils disent comme lui : *intuebor*, je regarderai, mais ils ajoûtent aussi-tôt avec lui, que ce ne sera pas de près : *sed non propè*, ou s'ils ne le disent pas, c'est neanmoins ce qu'ils font.

Vivent-ils dans un commerce criminel ? Comme ils ne voudroient pas mourir dans cet état, ils étouffent les remord de leur conscience, par la pensée de laquelle ils se flattent de quitter un jour le sujet de leur peché ; & quelques coupables qu'ils soient leur prétenduë conversion future les met en repos, & les laisse presque sans scrupule.

Ont-ils du bien d'autrui ? Comme ils sont convaincus qu'il faut le restituer, la passion qui se met entre la loi & la conscience, leur fait croire qu'ils n'en ont pas, & à force de le croire, ils vivent & ils meurent tranquillement dans la paisible joüissance de leurs injustices. Qu'on leur dise qu'on ne peut détourner les effets d'une succession au préjudice des creanciers ; qu'il n'y a ni interêt de famille, ni consideration d'enfans qui puissent justifier un témoignage rendu contre la verité, qu'en se conservant le droit de repeter le principal quand on voudra, il n'est pas permis d'en tirer comme ils font de gros interêts, que sous apparence de faire plaisir à autrui, il leur est défendu de le ruiner ; qu'au reste la plus grande partie de leurs biens n'est acquise que par ces mauvaises voyes, & que s'ils veulent se sauver, ils doivent en faire une exacte discussion: Qu'on leur represente toutes ces choses, ils répondent qu'ils n'ont que faire d'entrer dans ce

détail, qu'ils verront mais non pas de si prés ; que cette recherche les embarrassoit trop, & que dans ce labyrinthe d'affaires, ils se feroient à toute heure, des scrupules mal à propos.

Maudite passion les aveugleras tu toûjours, & sera-t-il dit que ceux mêmes qui paroissent les plus intelligens & les plus habiles, tomberont par là dans les derniers desordres?

Le Prophéte Roi dit à Dieu une parole qui renferme un grand sens, quand il le prie de le conduire dans sa voye, & qu'il lui proteste en même tems qu'il entrera dans sa verité. *Deduc me in via tua, & ingrediar in veritate tua.* La voye de Dieu & la verité de Dieu sont la même chose. l'homme doit être conduit dans cette voye, sans cela il s'égarera toûjours, mais l'homme de son côté doit entrer dans cette verité ; sans cela il ne laissera pas de se perdre.

Estre conduit, voilà qui dépend d'autrui : marcher & entrer, voilà qui dépend de soi. C'est à Dieu à nous conduire, à nous prévenir, à nous éclairer ; c'est à nous à suivre ces graces de direction, de prévention, de lumiere. Mais pour les suivre que faut-il faire ? Est-ce assez de voir la verité, & de la sçavoir ? Non sans doute, & tandis qu'on en demeurera à ces premieres notions de l'entendement, on n'aura pas sur mille choses les scrupules qu'on doit avoir ; il faut entrer dans la pratique de la verité, dans la discussion des circonstances particulieres de la verité ; & c'est-là ce que la passion nous empêche de faire.

La verité grossierement connuë nous dit

qu'il ne faut usurper ni retenir le bien de personne, mais la pratique de la verité, ou si vous voulez son exacte discussion, nous dit que par les prests usuraires, & par le délai qu'on apporte à payer ses dettes, on usurpe & l'on retient le bien d'autrui, verité dans laquelle la passion ne veut pas que nous entriōs.

La verité grossierement connuë nous dit, qu'il ne faut pas pousser nos vengeances aux dernieres extremitez, que les meurtres, les poisons, les violences, nous sont défenduës, mais l'exacte discussion de la verité nous apprend, que rendre sourdement un mauvais service à un ennemi, refuser de le voir dans l'occasion, être ravi de son malheur, & contribuer par son conseil à ses disgraces, c'est effectivent s'en vanger, & le haïr; verité dans laquelle la passion ne veut pas que nous entrions, & si nous n'y entrons pas, n'est-il pas certain que nous étouffons presque tous nos scrupules, & tous les remords de nôtre conscience? Voilà la premiere raison pour laquelle il y en a aujourd'hui si peu. Venons à la seconde que j'ai attribuée à la contagion des mauvais exemples.

II. Point. Rien n'est plus propre pour nous former une bonne conscience, que de considerer la conduite des gens de bien, dit saint Gregoire Pape. Pendant cette vie nous avons besoin de l'exemple des SS. dans l'autre cet exemple nous sera inutile. Pendant cette vie nous avons besoin de modeles sur lesquels nous nous reglions, & comme nous sommes naturellement portez à imiter nos semblables, quand nous avons le bonheur de frequenter ceux qui craignent Dieu, & qui le servent selon

les regles de l'Evangile, nous nous formons peu à peu à la pieté, à leur imitation. Plus nous considerons leur temperance dans leur repas, leur bonne foi dans leur negoce, leur recueillement dans leurs prieres, leur patience dans leurs afflictions, leur douceur dans leurs injures, leur humilité & leur modestie dans leurs actions, & dans leurs discours; plus aussi rentrans au dedans de nous-mêmes, nous nous representons nos moindres fautes, & confus de ne pas mener la vie qu'ils menent, nous condamnons, & nous nous reprochons les vices dans lesquels nous tombons: *Bonorum vitam quantò subtiliùs pensando discutimus, tantò severius in nobis omnia iniquè gesta reprobamus.* D.Greg. lib. 24. mor. 6. 10.

Mais par la loi des contraires, rien ne contribuë plus à nous faire une fausse conscience, & en étouffer les remords, que les mauvais exemples que nous voyons. Quelque vicieuse & corrompuë qu'ait été nôtre nature par le peché, il lui est cependant resté queque chose de la premiere innocence dans laquelle elle avoit été créée. Le desordre n'a pas été si grand, ni si universel, qu'elle n'ait gardé au milieu de ses dereglemens, de certains restes de sa premiere droiture, & de la sainteté de son origine.

C'est ainsi que j'appelle l'horreur qu'elle a du vice, & l'inclination à la vertu; les remords qu'elle ressent quand elle s'est renduë criminelle; & la paix qu'elle goûte quand elle est fidelle à ses devoirs. C'est ainsi que j'appelle la honte & la crainte qui accompagne le peché, honte que saint Chrysostome dit être le frein de tous les vices, & Hom. 16. in Mat.

ce qui nous empêche d'y tomber : *Pudor frænum est vitiorum*. Crainte que saint Ambroise regarde comme un bon & sage maître, qui nous avertit sans cesse de nos devoirs, & qui ne manque jamais de nous reprendre, dès que nous y avons manqué : honte & crainte que Tertullien appelle le témoignage d'une ame naturellement chrêtienne, & la marque d'une conscience qui n'est pas encore entierement corrompuë. Or ce qui ôte cette honte & cette crainte à une ame, & par consequent ce qui ne lui laisse plus de scrupule, c'est la contagion du mauvais exemple. On fait ce que les autres font : voilà, ce me semble, de quoi se disculper. On vit comme les autres vivent, & souvent en ne menant pas une vie si dissoluë & si libertine, l'on se fait une espece de merite de ses vices mêmes.

Car de quoi n'est-on pas capable quand on se conforme à des gens vitieux, & qu'on suit le torrent de la coutume ? On n'a plus ni d'apprehensions de Dieu, ni d'égard pour les hommes. On s'abandonne sans scrupule à la rapidité de ses passions, & à la brutalité de ses desirs. Bien loin de rougir des fautes dans lesquelles on tombe, peut être a-t on l'effronterie de les publier, & de s'en vanter. Bien loin de rentrer dans son devoir par les remords d'une conscience agitée, on les étouffe par une monstrueuse effronterie. On s'endurcit contre les reproches d'autrui, afin de perseverer sans inquietude dans son libertinage, & l'on tombe peu à peu dans le fond de cet abîme, où dès que l'on est descendu, on méprise tout.

Il y a dans la vie deux états bien differens qui rendent une conscience tranquille, dit saint Bernard. Le premier est celui d'une charité parfaite, le second est celui d'une malice consommée. Le premier est celui des grands Saints ; le second est celui des grands pecheurs. Ceux-là ne craignent rien, & ne se reprochent rien, parce qu'ils ont un amour accompli ; ceux-ci ne craignent rien, & ne se reprochent rien non plus, parce qu'ils ont une malice qui est arrivée à son terme : dans les uns c'est la charité, dans les autres c'est l'aveuglement qui leur donne cette assurance, *illis charitas, his cœcitas dat securitatem.* Les uns tâchant d'imiter ce qu'il y a de plus parfait, se consolent de ce qu'ils ne se sentent coupables d'aucun vice ; & les autres se reglant sur ce qu'il y a de plus imparfait, se regardent comme des gens qui doivent demeurer en repos, parce que souvent ils ne sont pas si méchans que les autres.

L'Evangile nous en fournit une preuve bien sensible dans la personne de ce fameux Pharisien dont il est parlé chez saint Luc. C'étoit un homme rempli de pechez, dit S. Bernard, & qui cependant ne s'en reprochoit aucun. C'étoit un homme vuide des vrayes vertus, & qui cependant s'imaginoit, & se flattoit de les posseder toutes. C'étoit un homme qui s'appercevoit bien n'être pas aussi juste qu'il le devoit être, mais qui se consoloit de ce qu'il y en avoit plusieurs autres qui ne l'étoient pas autant que lui. Chose étrange, dit saint Bernard : il ne se reprochoit aucun peché quoiqu'il fût coupable de plusieurs, parce qu'examinant la vie de

ses freres, des crimes desquels il se croyoit exempt, il s'en faisoit un fatal repos de conscience. Je ne suis pas, disoit-il, comme le reste des hommes ; ils sont adulteres, voleurs, avares, concussionnaires, & je ne le suis pas. Si je me donne quelque liberté avec le sexe, cela ne va pas jusqu'à la fornication & au scandale ; si je prête mon bien à usure, si j'en tire de gros interêts, je n'ai garde de faire les mêmes injustices, & les mêmes concussions que le Publicain : Je vis comme quelques-uns, mais graces au Ciel mes dereglemens ne vont pas à ces excès que je reconnois dans les autres. Tant il est vrai, mes freres, que ce qui arrête ces scrupules, & ce qui étouffe ces remords de la conscience, est la contagion du mauvais exemple.

O monde ! ô mauvais exemple ! dereglera tu toûjours le cœur humain, étoufferas-tu toûjours cette voix interieure qui ne peut souffrir le peché ? Seras-tu toûjours cause qu'on demeurera tranquillement assis dans son aveuglement sans en demander, ou sans en obtenir le remede ? Vous sçavez ce qui arriva à l'Aveugle de Jericho.

Il avoit perdu l'usage des yeux, & aussi le long du chemin qui conduit à cette ville, il demandoit l'aumône. Ayant appris que Jesus-Christ passott, il se mit à crier : Jesus-fils de David ayez pitié de moi, mais ceux qui alloient devant Jesus-Christ se fâcherent de ce qu'il se tourmentoit si fort, & lui dirent qu'il se tût. Voilà un grand mystere, dit saint Augustin. Cet aveugle sentoit son mal, & connoissoit bien le besoin

D. Aug. serm 18. de verbis Domini.

qu'il avoit de recouvrer la veuë : mais la foule du monde qui passoit, l'empêchoit de crier & de se plaindre.

Quand nous tombons dans le peché, & que nous violons la loi de Dieu, il est presque impossible que nous ne sentions nôtre mal. La conscience qui est nôtre accusatrice & nôtre Juge, nous avertit de tems en tems de nos desordres, nous reconnoissons bien, que nous sommes dans un mauvais état, ou du moins nous nous en doutons. Mais que font les mauvais Chrêtiens, & ceux que saint Augustin appelle des Chrêtiens tiedes ? Ils empêchent, dit-il, ces cris de nôtre cœur ; ils arrêtent ces scrupules, & étouffent ces justes remords de nôtre conscience, en nous representant, qu'ayant autant de soin de leur salut, que nous pouvons en avoir du nostre, ils ne voudroient pas se damner ; que nous pouvons en seureté de conscience suivre leurs exemples, & que sans nous embarrasser de vains scrupules, nous n'avons qu'à faire ce qu'ils font.

Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui se défient de ces pieges, & qui n'y tombent pas. Convaincus que chacun portera son fardeau, que ni la coutume, ni l'exemple ne peuvent jamais prescrire contre la loi de Dieu ; que l'Evangile & les severes maximes, sont independantes de ce que font les bons ou les mauvais Chrêsiens, & que le libertinage du siecle a prévalu contre les saintes ordonnances de l'Eglise : Que font-ils ? ils veillent sans cesse sur eux-mêmes, de peur qu'une opinion vrai-semblable ne leur impose, que des paroles adroites & étudiées ne

les trompent, & que les tenebres de quelque erreur ne les empêchent de connoître la verité, & qu'à force de s'en rapporter aux exemples, & aux discours d'autrui, ils ne prennent enfin le bien pour le mal, & le mal pour le bien *Vigiliis continuis excubant : ne opinio verisimilis fallat, ne decipiat sermo versutus, ne se tenebræ alicujus erroris offundant, ne quod bonum est malum, quod malum est bonum esse credatur.*

D. Aug. lib. 2. de Civit. Dei cap. 23.

Mais si vous exceptez un fort petit nombre, tout le reste donne dans ce piege. Ce qui est public semble être permis, ce que font plusieurs ne donne plus de scrupule aux autres. Tel qui s'est formé sur le modele d'autrui, devient dans la suite modele à son tour : Il sort du monde comme du vaste cloaque, une odeur de mort, dont on se laisse empoisonner d'autant plus volontiers, que chacun y trouve ce qu'il y a apporté d'ordures.

Pour se faire une bonne conscience, il faudroit avoir la pureté dans le cœur, la verité dans la bouche, la regularité & la droiture dans les actions. Il faudroit que l'ame fût si pure, que Dieu ne lui imputât ni aucun peché personel, parce qu'elle n'en auroit point fait, ni aucun peché étranger, parce qu'elle n'en auroit point approuvé, ni aucun peché de negligence, parce qu'elle ne se seroit pas tû en voyant celui des autres, ni aucun peché de scandale, parce qu'elle n'en auroit donné occasion à personne.

Tout le contraire arrive dans le monde, le cœur y est sans pureté, la bouche sans

verité, les actions sans de bons exemples: & c'est aussi la raison pour laquelle il est presque impossible qu'on ne se fasse une mauvaise conscience, qu'on ne se laisse corrompre, & qu'on ne corrompe son prochain sans scrupule.

D'abord on se sent le poids du peché peu à peu on le trouve moins lourd, de là on commence à le porter avec plus de facilité, ensuite on s'en fait une habitude: cette habitude se change en nature; & comme ce qui est naturel ne fait point de peine: autant que l'on se faisoit de scrupule, & que l'on avoit de repugnance à le connoître, autant trouve-t-on de difficulté, & je l'ose dire, d'impossibilité à s'en abstenir. On tombe par ce moyen de Jerusalem à Jericho, d'une conscience troublée à une conscience douteuse, d'une conscience douteuse à une conscience erronnée, d'une conscience erronnée à une conscience paisible, & tranquille.

A qui attribuërons-nous ce grand mal? à la corruption du monde, au torrent de la coutume, à la force du mauvais exemple, à la molle complaisance qu'on a pour les pecheurs, à l'apprehension de les chagriner, au desir de leur plaire, aux pernicieux moyens dont on se sert pour calmer les remords, & les inquietudes d'une ame, par une morale commode, & relâchée. Car voilà, selon S. Bernard, la principale raison pour laquelle il y a dans le Christianisme tant de pechez, & si peu de scrupules. On fait mal, mais on ne croit pas mal faire; c'est l'aveuglement où la passion jette la plûpart des hommes; on fait mal, mais on fait ce que

font les autres, c'eſt l'effet du mauvais exemple ; on fait mal, mais on s'en tient à ce que diſent des gens plus habiles qu'on n'eſt pas, c'eſt le malheur que cauſent le relâchement de la morale.

III. Point. Ce malheur eſt d'autant plus grand, qu'on s'en défie moins, & que ſouvent on travaille ſoi-même à ſe le procurer. Quand on a conſulté quelque Caſuiſte, & pris l'avis d'un Confeſſeur, on en demeure là, & quelque peché que l'on commette, on ne croit pas devoir s'en allarmer davantage. Encore la paſſion n'aveugle-t-elle pas toûjours : malgré ſes emportemens, & l'aſcendant qu'elle a pris ſur la raiſon, la conſcience crie de tems en tems, *non licet*, ce que tu fais n'eſt pas permis. Encore la corruption du monde, la force de la coutûme & du mauvais exemple, n'authoriſent-elles pas toûjours le peché. On ſçait que le monde eſt mauvais, on entend dire ſans ceſſe que tout y eſt corrompu, on ſe plaint ſoi-même de l'infidelité, de l'avidité, de l'impureté, de l'orgueil, de la perfidie, des inimitiez de ce monde : & quelquefois les reflexions que l'on fait ſur les deſordres d'autrui, rappellent une ame à ſon devoir.

Mais quand on a pris l'avis d'un Confeſſeur ſur de certaines choſes, où l'on avoit tout ſujet de craindre qu'on ne fit mal, quand pour arrêter ſes ſcrupules, & faire ſans inquietude ce que l'on veut, on a conſulté quelque Caſuiſte : on en demeure là, on n'y penſe plus ; quelques remords qui viennent, on charge de toutes les mauvaiſes ſuites, celui dont a ſuivi les deciſions. Qu'il ſoit habile ou non, deſintereſſé ou non, qu'on

lui ait expliqué ou non, des circonstances essentielles qui peuvent changer l'espece, on croit en avoir assez fait.

Ce que j'y trouve encore de pire, c'est que parmi ces Casuistes & ces Directeurs,on affecte de s'adresser à ceux qu'on connoît plus doux, plus commodes, plus propres à flatter les passions, que les autres. Comme souvent les hommes ne peuvent plus souffrir la saine doctrine, & que nous sommes arrivez à ces malheureux tems prédits par l'Apôtre, où ils ont une extrême demangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils ont recours à une foule de Docteurs propres à satisfaire leurs desirs; fermans l'oreille à la verité, ils l'ouvrent aux contes, & aux fables qu'on leur dit. *2.Tim.* 4.

Ils voudroient bien entrer dans le Ciel, mais ils voudroient qu'on leur élargît la porte, & que la voye qui y conduit, ne fût pas si étroite. Ils voudroient bien s'éclaircir de leurs doutes, mais ils voudroient y trouver l'adoucissement, & le temperament qu'ils y cherchent; & pour y reüssir que font-ils Ce que font quelques plaideurs qui prévoyans que s'ils tombent entre les mains d'un Juge severe, incorruptible & habile dans sa profession, ils pourront perdre leur cause, le prennent à parti, & lui imposent de faux faits, pour decliner sa jurisdiction; je veus dire qu'ils declament impunément contre la morale de ces Casuistes, & de ces Directeurs severes qui disent la verité afin d'en trouver de plus doux dont ils puissent recevoir des jugemens plus favorables.

A Dieu ne plaise, que dans une instruc-

tion Chrêtienne on ait dessein de faire entrer une critique piquante, & qui regarde qui que ce soit en particulier. Mais il n'est que trop vrai de dire, qu'il est arrivé dans la morale, & dans la conduite des consciences, un changement dont on ne peut assez déplorer les fâcheuses suites. Ceux qui y ont donné quelque occasion, ne les ont pas préveuës. Ils avoient trop de pieté, de religion d'équité, d'inclination à procurer la gloire de Dieu, & le salut des ames, pour leur rendre volontairement des pieges: mais ne pourroit-on pas dire qu'ils sont tombez d'une extremité à une autre, que de peur d'allarmer mal à propos les consciences, par des opinions excessivement severes, ils ont étouffé presque tous leurs scrupules par une morale trop relachée ; & que sans prendre garde que les pecheurs cherchent moins les vrais remedes qui les guerissent, que des soulagemens qui les flattent, ils les ont quelquefois rendus comme insensibles à leurs maux, & incapables d'en jamais guerir ?

D. Aug. lib. 2. de adulterinis conjugiis. c. 4.

Ils ne l'ont pas crû de la sorte : mais ne souffriront-ils pas, qu'on leur dise ce que disoit saint Augustin : *Hoc quidem vos non sentitis, sed hac sequuntur illa qua sentitis ; mutate ergo antecedentia si vultis cavere sequentia.* Si une opinion moins probable, & moins severe, peut-être, sans peché preferée à d'autres plus probables, & plus severes ; si le sentiment d'un particulier, quoique faux, peut en conscience l'emporter sur les decisions raisonnables & sages d'une infinité d'autres ; si ce qui est vrai semblable peut-être permis, si la raison humaine quoi qu'aveuglée par le peché, est une bonne regle de ce que

l'on doit faire : Où sera le pecheur qui se formera des scrupules ? Que deviendront ses agitations, ses doutes, ses remords ? Les usures, les simonies, les confidences, les infidelitez, les impuretez, les vengeances, les parjures, les faux témoignages seront en assurance soûs ce malheureux azile, & l'on sera fort tranquillement ce qui devroit donner de l'horreur : comme si Dieu declaroit innocens ceux qu'une opinion problable & fausse absout ; comme si le jugement d'un particulier pouvoit l'emporter sur celui des Peres & des plus fameux Theologiens, comme si le Christianisme étoit devenu un pyrrhonisme, où tout fût inconstant, douteux, sujet au changement & à la reforme.

Le meilleur avis en cette occasion, est celui qu'un grand homme, chef d'une illustre compagnie, donnoit à de sçavans hommes. Soit que l'on enseigne, soit que l'on écrive, il faut faire ensorte de ne se servir jamais dans le choix d'une opinion, de cette regle : on peut la soûtenir, elle est probable, elle a son autheur. Il faut prendre au contraire celles qui sont les plus sûres, qui ont les suffrages des Docteurs qui sont en plus grand nombre, & de plus grand poids ; celles qui tendent davantage à l'établissement des bonnes mœurs, & qui, bien loin de détruire la pieté, ne servent qu'à l'entretenir, & à l'augmenter.

Omni studio perficiant ut qui docent scribuntve minimè hac regulâ & normâ in delectu sententiarum utantur : tueri quis potest, probabilis est, authore non caret. Ad eas sententias succedant quæ tutiores, quæ graviorum, majorisque nominis doctorum suffragiis sunt frequentatæ, quæ bonis moribus conducunt magis, quæ denique pietatem alere, & prodesse queant, non vastare, non perdere.

Mutius Vitellescus literis ad PP. Societatis Iesu missis 4. Ianu anni 617.

O vous qui avez des scrupules raisonnables, que ne vous attachez-vous vous-mêmes à ces regles, & que ne consultez-vous des Directeurs qui les suivent! Vous devriez pour marcher plus seurement dans la voye qui conduit au Ciel, prendre la même précaution que prit Tobie, quand il voulut envoyer son fils au païs des Medes. *Inquire tibi virum fidelem, stantem, præcinctum, & quasi paratum ad ambulandum.* Informez-vous d'un guide fidele, d'un homme de bien qui soit debout, & qui ait les reins ceints, comme s'il alloit partir. Il en trouva un qu'il reconnut à toutes ces marques, mais il ne laissa pas de lui demander s'il sçavoit bien la route qu'il falloit tenir, pour aller au païs des Medes.

C'est-là ce que vous devez faire. Si vous cherchez un Directeur qui soit ou mauvais, ou lent à resoudre vos doutes, & plus propre à vous embarrasser, qu'à vous encourager à partir: Si vous en cherchez un qui soit ou ignorant, ou qui manque d'experience, & qui ne sçache pas le vrai chemin; si vous en cherchez un qui soit ou interessé, ou trop complaisant, & plus capable de flatter vos passions, que de les retenir dans les justes bornes; arriverez-vous jamais au Ciel, à ce païs éloigné & inconnu, ou vous aspirez? Cherchez-en qui soient fideles, actifs, vigilans, desinteressez, & qui sçachent vous détourner de vos mauvaises voyes. Cherchez-en qui vous disent nuëment la verité, qui entrent dans tout le détail de vôtre conduite, qui mortifient vos passions prédominantes, qui vous separent de vos habitudes, &

des occasions prochaines; qui vous montrent les écueils & les precipices qu'il faut que vous évitiez, en quoi vous offensez Dieu & le prochain ; en quoi vous pouvez reparer ce que vous avez fait au préjudice de l'un & de l'autre.

Mais j'apprehende que de tels guides, & de tels Directeurs ne vous déplaisent. Vous en voulez qui vous flattent, vous en voulez qui vous disent, paix où il n'y a point de paix, vous en voulez qui vous donnent une pernicieuse securité, vous en voulez, *qui mangent vos pechez*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Jerôme, qui condescendent à vos desordres ; vous en voulez qui *lechent vos playes, comme les chiens lechoient celle de Lazare*, c'est-à-dire au sentiment de saint Gregoire Pape, qui lavent exterieurement & qui nettoyent des ulceres profonds qu'ils devroient guerir. Vous les aurez ces Directeurs & ces Casuistes, puisque vous le voulez tels, mais prenez garde de ne pas perir avec eux : rien n'étant plus funeste à une ame, dit S. Augustin, que cette liberté qu'elle se donne, de debiter des erreurs, ou de les suivre. *Nulla pejor animæ mors, quàm libertas erroris.*

D. Hieron in c. 4. Osée.

D. Greg. hom. 4. n. Evang.

D. Aug. epist. 166.

Je vous avertis du danger auquel vous vous exposez, c'est à vous à le prevenir: mais comment le previendrez-vous ? Je pourrois vous en marquer plusieurs moyens, mais l'avis que vous donne sur ce sujet saint Cesaire d'Arles, les renferme tous. Gouvernez vôtre cœur, dit-il, comme vous cultivez vôtre champ, ayez soin de vôtre ame comme vous avez soin de vos vignes, & de vos maisons. Vous couppez de vos vignes & de vos arbres

Quomodo gubernas agrum tuum, guberna & cor tuum.

les jets superflus coupez de même, & ôtez de vos ames tant de superfluitez qui les gâtent, tant de passions qui les maîtrisent, & qui les corrompent.

Vous arrachez les mauvaises herbes qui croissent à l'entour de vos plantes, & l'ivraye qui vient dans vôtre champ, de peur qu'elles n'étouffent le bon grain, & qu'elles n'emportent la graisse de la terre dont elles ont besoin pour leur nourriture: Separez-vous de ces mauvais exemples, de cette corruption publique, de ces pernicieuses societez qui étouffent les remords de vos consciences, & qui épuissent tout le suc de la pieté dont vos ames devroient se nourrir.

Vous avez soin de prendre d'habiles Vignerons, des Laboureurs, & des Jardiniers qui sçachent leur métier, de peur que laissant croître les mauvaises herbes, & les superflues, ils ne perdent en peu de temps vos plantes & vos arbres. Faites-en de même en matiere de morale & de salut, prenez les plus habiles, les plus integres, les plus experimentez dans la conduite des mœurs, afin que ne vous laissant ni trop, ni trop peu de scrupules, ils vous montrent la vraye voye qui conduit au Ciel, & que je vous souhaite. *Amen.*

Quomodò colis vineam tuam, & cole animā tuam. Quomodò superfluos palmites tolles de vite tua, sic malos affectus tolle de anima tua. Præcidis de vita tua quod malum est, incide de anima tua quod iniquum est. Quomodò aut in vite tua totos superfluos palmites amputas duos aut tres qui sunt legitimi derelinquis, sic in anima tua, omnia desideria quæ res alienas male respiciunt, &c. *Cæs.Arel.hom.*20.

DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE;
POUR
LE XVIII. DIMANCHE
d'aprés la Pentecôte.
DU MURMURE.

Quidam de scribis dixerunt intra se : hic blasphemat. Et cùm vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ? *Mathæi* 9.

Quelques-uns des Docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blaspheme, & Jesus-Christ qui connoissoit leurs pensées, leur dit : Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs ?

SEra-t-il dit, mes freres, que les plus sensibles faveurs d'un Dieu seront exposées

au plus grand murmure, que ce qui devoit attirer l'amitié, le respect, l'admiration des Juifs, servira de matiere à leurs soupçons, à leurs plaintes, à leurs jugemens temeraires, à leurs censures? Oublier le bienfait d'un ami, c'est pecher contre la reconnoissance de nier, c'est ajoûter à une lâche ingratitude un injurieux mensonge: mais le faire servir pour diffamer celui dont on l'a reçû, c'est la derniere de toutes les malices.

Je ne dis rien ici que les Juifs n'ayent fait, rien dont je n'aye d'évidentes preuves dans l'Evangile. Jesus-Christ vient de guerir un Paralytique couché dans son lit; & comme ses pechez lui ont attiré cette paralisie, il lui en accorde par un surcroit de bonté, le pardon: *Mon fils aye confiance, tes pechez te sont remis.* Tout autre que ce malheureux eût rendu grâce à JESUS-CHRIST d'une si prompte, & si parfaite guerison. Tout autre qu'eux eût dit: Suivons ce faiseur de miracles, il y a quelque chose d'extraordinaire en sa personne, écoutons & faisons ce qu'il nous ordonnera. Rien de tout cela n'entre dans leur pensée. Ils connoissent Jesus-Christ, ils ont vû plusieurs miracles qu'il a déja faits; tantôt ils les oublient ou ils les nient, tantôt ils se servent de cette miraculeuse guerison, pour murmurer en eux-mêmes, & dire que c'est un blasphemateur. *Hic blasphemat*: Il n'appartient qu'à Dieu de dire aux pecheurs, que leurs pechez leur sont remis; cet homme le dit à un Paralytique qu'il a gueri, c'est un blasphemateur.

Quelle ingratitude, quelle malice, quelle fureur, s'écrie là dessus saint Bernard? O

vipereum affectum ! odisse hominem qui hominum & corpora sanat, & animas salvat. D. Bern. serm. 60. in Cant.
O parole ! ô rage de vipere ! haïr un homme qui guerit les corps des autres, & qui sauve leurs ames. Ce peché vous fait horreur, mes freres, mais menez-vous une vie si innocente, que vous n'en soyez pas coupables ?

Les Juifs ont murmuré contre Dieu en deux sortes de rencontres, quand il ne leur a pas accordé ce qu'ils souhaitoient pour satisfaire leurs passions, & quand il a differé à leur accorder les secours qu'ils lui demandoient dans leurs afflictions. Ils souhaitoient des biens des honneurs, des plaisirs en abondance ; ils tâchoient même de se les procurer independamment de Dieu : & quand il s'opposoit à leurs desseins, ils éclatoient en plaintes, & en murmures. Ils lui demandoient de prompts secours dans leur pauvreté, leur faim, leurs maladies, & dans les persecutions qu'ils souffroient de leurs ennemis ; & quand il paroissoit ne les pas écouter aussi-tôt qu'ils l'eussent souhaité, ils murmuroient insolemment contre lui.

Voilà ce que Dieu leur a reproché en une infinité d'endroits, mais je remarque avec douleur, qu'il n'y a encore aujourd'hui que trop de Chrêtiens qui les imitent. Il n'y en a que trop qui sont mécontens de Dieu quand il ne satisfait pas leurs desirs ; il n'y en a que trop qui se plaignent de Dieu, quand il ne les tire pas promptement de leurs miseres. L'impieté de ceux qui murmurent contre Dieu, quand il ne satisfait pas leurs passions: Division.
L'impatience de ceux qui murmurent contre

lui, quand il ne les livre pas assez-tôt de leurs afflictions : nous combattons l'un & l'autre de ces murmures, dans les deux parties de discours.

I. POINT. Pour connoître combien est grand le peché de ceux qui murmurent contre Dieu, lorsqu'il ne leur donne pas ce qu'ils souhaitent, il faut en considerer le principe. Ils voudroient se conduire eux-mêmes, se gouverner eux-mêmes, être eux-mêmes les arbitres, & les dispensateurs de leur bonne fortune ; joüir de tous les plaisirs, & de toutes les commoditez de la vie, qu'ils croyent leur être propres, s'attirer les honneurs, & se voir placez dans les postes avantageux qu'ils souhaitent d'occuper : & comme Dieu s'oppose à leurs desseins, & qu'il renverse les foibles projets de leur orgueil, ils le regardent comme leur ennemi, & murmurent.

Or voilà ce que j'appelle un tres grand peché. Car si vous y prenez garde, il vient d'un fond de rebellion & d'independance, d'un esprit qui voudroit ce que Dieu ne veut pas, qui croit meriter davantage que ce qu'il lui donne, & qui se plaint de la conduite qu'il tient à son égard ; & quand on en est venu là, n'est-ce pas l'outrager dans l'endroit qui lui est le plus sensible, & dans la perfection dont il est le plus jaloux ? Cette perfection, c'est sa souveraineté, sa toute-puissance, sa volonté. Il est nôtre maître, il dispose de nous comme il lui plaît, il veut ce qu'il fait, & il fait ce qu'il veut. Ce qui est separé dans les autres, est un & indivisible en sa personne. Sa seule volonté lui tient lieu de

toutes

toutes choses, elle est son conseil, son cœur, son idée, son bras. Ce que nous appellons par des noms qui nous trompent, & qu'une superstitieuse grossiereté met en usage : ce que nous appellons necessité, destinée, sort, fortune n'est autre chose, à parler chrêtiennement, & même raisonnablement, que son bon plaisir.

Cette necessité est dans ses immuables decrets, cette destinée dans son entendement, ce sort dans ses mains, cette fortune dans l'œconomie de sa providence. Si c'est une necessité que les corps legers s'élevent, que les pesans s'abaissent, que le soleil fournisse tous les jours sa carriere par un mouvement regulier & uniforme ; c'est la volonté de Dieu qui agit avec ses êtres necessaires, qui les regle, qui les determine. Si selon l'erreur populaire, c'est une destinée, que les uns soient élevez, les autres abaissez; que ceux qui étoient dans la poussiere, montent sur le trône, que ceux qui étoient sur le trône, descendent dans la poussiere ; c'est sa volonté seule qui fait tous ces prodigieux changemens.

Le sort tombe sur Achan, & il est lapidé ; sur Saül, & il est élevé à la Royauté, sur Mathias, & il est mis au nombre des Apôtres : mais l'Ecriture sainte nous apprend, que c'est Dieu qui remuë, qui tempere, qui applique ces sorts. *Sortes mittuntur in sinum, sed à Domino temperantur.* C'est sa volonté qu'Achab meure, il mourra ; que Saül regne, il regnera ; que Mathias soit Apôtre, il le sera.

C'est un coup de fortune, dites vous, qu'on gagne des batailles, qu'on prenne des Villes,

qu'on surmonte des ennemis apparemment insurportables, & qu'on soit vaincu par d'autres qui étoient plus foibles. Parlez mieux, dites que c'est un coup de la souveraine & absoluë volonté de Dieu, qui pour cet effet s'appelle le Dieu des armées, & le maître des batailles, qui fait passer les Juifs tantôt de la gloire à l'infamie, tantôt de l'infamie à la gloire, qui aujourd'hui les rend victorieux de leurs ennemis, & qui demain les en rendra les esclaves.

Comme cette volonté est inseparable de sa puissance, rien ne l'affoiblit, rien ne la borne, rien ne l'arrête. Pharaon dit qu'il tiendra toûjours soûs sa domination le peuple de Dieu : & Dieu plus assuré que lui de l'évenement, dit qu'il sortira de ses Etats, & qu'il emportera les richesses. Saül dit qu'il fera mourir David ; & Dieu qui sçait & qui veut le contraire, dit qu'il mourra lui-même, & que cet homme selon son cœur, regnera aprés lui. Que Pharaon éclate en injures, & en maledictions ; que Saül murmure, & qu'il creve de dépit, il n'en sera rien moins : ces deux Princes en seront plus coupables par leur rebellion, mais Dieu en sera plus glorieux par l'infaillible execution de ses desseins.

Nabuchodonosor dit aux trois enfans qu'il a fait jetter dans une fournaise ardente, que personne ne les en délivrera, pas même Dieu; cependant malgré la violence des flammes, & l'effroyable quantité de poix & de soulphre qu'on jette dans cet abîme de feu, ces enfans en sortent sains & saufs. Malgré la ridicule independance, & l'inutile rebellion

de Nabuchodonozor, il est reduit dans la derniere humiliation, je veus dire à la condition des bêtes, &. à la pâture des animaux, Vous l'avez dit, ô mon Dieu, vous l'avez voulu, vous le ferez: Qu'on s'en plaigne, qu'on en murmure, vôtre bon plaisir vous tient lieu de toutes choses, & autant que vous étes jûste dans vos desseins, autant vous étes immuablement resolu de les executer.

Ce que devroient faire les hommes dans cet état, seroit de rentrer en eux-mêmes, d'adorer une volonté superieure qui les domine, d'obeïr avec joye à ses saints decrets; de se dire, qu'il est juste, que tout homme mortel soit soûmis à Dieu, & qu'il faut que le pot demeure en la place où le met le potier qui l'a fait, soit dans les lieux bas & obscurs, soit dans les endroits élevés & honorables de sa maison.

Mais ce n'est pas là ce qu'ils disent, ou s'ils le disent en general, ce n'est pas là ce qu'ils pensent devoir se faire. Ils veulent avoir une fortune à part, des places à part, des distinctions à part, selon les differens degrez de leur ambition, & de leur orgueil: sans reconnoissance, lorsque Dieu favorise leurs desseins; sans soumission, lorsqu'il les renverse; sans le remercier, lorsqu'il les éleve; sans se taire, lorsqu'il les humilie: sans baiser la main qui les caresse, sans s'humilier soûs celle qui les frappe, croyans qu'ils meritent les benedictions temporelles que Dieu répand sur eux, & se plaignans comme d'une injustice qu'il leur fait, dés qu'il cesse de les répandre.

Tel a été le crime des Juifs que Dieu traite si souvent d'aveugles, d'ingrats, de rebelles, de seditieux, d'apostats d'endurcis qui le tirent, qui l'outragent, qui lui sont à charge, qui l'aigrissent par leur soulevement & leurs murmures. Quoiqu'il fasse ou pour eux, ou contre eux, ils en deviennent plus immortifiez dans leurs actions, plus temeraires dans leurs plaintes, plus insolens dans leurs blasphêmes, plus orgueilleux dans leur prosperité, plus incorrigibles dans leur adversité. S'il les tire de la servitude de Pharaon, ils méconnoissent la bonté qu'il a euë pour eux; s'ils leur envoye du Ciel une miraculeuse nourriture, elle leur semble insipide, & ils lui préferent les oignons d'Egypte: S'il les abandonne pendant quelque tems aux incommoditez de la faim, & de la soif, ils éclatent en imprecations & en blasphêmes; ni flattez par les promesses, ni intimidés par les menaces, ni plus circonspects dans leurs paroles, ni plus composez dans leurs actions, ni moins ardens à travailler à l'excution de leurs desseins, quelque injustes qu'ils soient, ni moins ambitieux, & entreprenans quand il les renverse.

Vous reconnoissez-vous, mes freres, à quelques uns de ces traits? Je passe ici sous silence ces impies de profession, & ces insignes blasphemateurs, qui avec leurs bouches sacrileges, outragent insolemment celui devant qui les Demons tremblent: Ces impies déclarés, qui rejettent sur Dieu non seulement la cause de leur malheur, mais celle de leurs pechés mêmes, qui disent, tantôt que les enfans d'Heli se moquerent des salutaires

instructions de leur pere, parce que Dieu étoit resolu de les faire mourir ; tantôt qu'Amasia avoit méprisé les bons conseils qu'on lui avoit donnez, parce qu'il devoit tomber entre les mains de ses ennemis ; tantôt que Roboam n'a commis tous ces crimes dont il est parlé dans l'Ecriture, qu'à cause que le Ciel le haïssoit ; tantôt que Pharaon ne s'étoit endurci que parce que Dieu avoit positivement endurci son cœur : murmures scandaleux, blasphemes diaboliques dont je ne vous crois pas capables.

1. Reg. 2.

2. Paral. 23.

Je ne parle pas non plus de ces desesperés, qui dans le tems d'une disgrace qui leur est arrivée, semblent se consoler de leur malheur, par une imprecation contre le Ciel, à peu prés comme ces abominables soldats de Timothée, qui se voyans assiegez dans leur forteresse, par le vaillant Judas Machabée, & prêts à tomber entre ses mains, maudissoient le Seigneur qu'il adoroit. Quoiqu'il s'en trouve encore plusieurs dont les murmures vont jusqu'à cette horrible impieté, je n'en dis rien, je les regarde comme des gens reprouvez dés ce monde, qui commencent déja par avance ce qu'ils continueront dans les Enfers ; & qui vomissans en vain contre Dieu, des maledictions qui n'ont nul effet, en ressentiront bien tôt d'efficaces, s'ils ne s'en corrigent de bonne heure.

Suprà modum maledicebant, & nefandos sermones jactabant. *Machab 10.*

Je parle de ces ambitieux, qui se faisans une providence aveugle, injuste, officieuse, & comme assujettie à leurs mauvais desirs, l'outragent insolemment lorsqu'ils la sentent oposée à leurs desseins criminels,

qui ne pouvans empécher que ce qu'elle a resolu n'arrive, se scandalisent de ce qu'elle l'a resolu, qui au lieu de regler leur volonté dépravée sur celle de Dieu qui est essentiellement bonne & droite, veulent corriger sa volonté sur la leur; qui ayans l'esprit & le cœur également gastés, ne peuvent comprendre les desseins qu'il a sur eux, s'abandonnans à tous les mouvemens de leurs passions, n'ayans pour toute regle que leur ambition, & leur caprice.

Je parle de ces temeraires, qui pleins d'eux-mêmes, se retirent de la conduite de Dieu, comme s'il n'y avoit point de Dieu, qui l'adorans & le reconnoissans au dehors, mais négligeans de suivre ses inspirations, & d'écouter ses conseils, se disent comme Joseph
1. Math. 5. & Azarie: *Faciamus nobis nomen, & eamus pugnare adversùs gentes.* Faisons-nous un grand nom dans le monde, & allons combattre les nations; qui présumans de leurs forces, se flattent qu'ils viendront à bout de tout, *existimantes fortiter se facturos*, mais qui abandonnés de Dieu, & succombans lâchement, murmurent contre lui, au lieu de s'accuser & de se corriger eux-mêmes.

Je parle de tant de Chrêtiens qui, soit que Dieu les afflige, soit qu'il les épargne, soit qui leur donne du bien, soit qu'il leur ôte celui qu'ils ont, ne sont jamais contens de lui. *Si astus est de ariditate causantur, si pluvia de inundatione conqueruntur*: S'il fait une trop grande chaleur, ils se plaignent de la secheresse; si les pluyes sont trop frequentes, ils murmurent contre le débordement des eaux. *Si infœcundior annus est*,

accusant sterilitatem, si fœcundior vilitatem. Si l'année est mauvaise, une trop grande sterilité les incommode ; & si elle est bonne, ils se fâchent de ce que l'on donne le vin & le bled à trop vil prix. *Adipisci abundantiam cupiunt, & eandem adepti accusant.* Ils souhaitent d'avoir tout en abondance, & quand ils l'ont, ils n'ent sont pas plus contens. N'ont-ils point de bien ? ils accusent la providence de dureté. En ont-ils ? à moins qu'elle ne leur en donne davantage, ils se plaignent de mediocrité. Leurs grandes richesses leur sont même à charge, & comme leur cupidité ne dit jamais, c'est assez, ils ne cessent jamais de murmurer, & de se plaindre.

Or rien ne me paroît plus criminel que ce procedé, dit Salvien dont je viens de vous rapporter les paroles. Premierement, en ce qu'ils ne se contentent pas de Dieu, qui suffisant seul à tous les hommes, ne leur suffit pas, qui gouvernans séul tous les hommes, n'est pas à leur sens capable de les gouverner quand cette espece de gouvernement ne s'accommode pas à leurs foibles lumieres, ou qu'elle est opposée à leurs interêts. Esprits bizeares, critiques, malins qui trouvent à redire à tout, qui se choquent, & qui se scandalisent de tout, qui comme les Juifs appellent superstition, folie, & quelque chose de pire, la vie austere que l'on mene ; relachement, mollesse, gourmandise, quand cette vie leur paroît plus douce, & plus commode. Quand saint Jean est venu au monde, & qu'ils se sont apperçûs qu'il ne mangeoit & qu'il ne beuvoit pas comme les autres,

ils ont dit qu'il étoit possedé du Demon : & quand ils ont vû Jesus-Christ qui mangeoit & qui beuvoit avec les publicains & les pecheurs, c'est un yvrogne. Comment les contenter, puisque même ils ne se contentent pas de Dieu ?

Esprits jaloux, inquiets, chagrins, envieux, qui regardans l'élevation des autres, comme une élevation contraire à leur établissement; semblent condamner Dieu d'aveuglement, d'injustice dans la distribution de ses faveurs. La parabole des Vignerons me revient ici dans l'esprit. Le pere de famille les avoit loués pour aller à sa vigne, & s'étoit engagé de leur donner ce qui seroit raisonnable. Ils y allerent,& quand, il fut question de les payer de leur journée,ceux qui avoient travaillé dés la pointe du jour,& qui croyans meriter davantage que d'autres qui étoient venus aprés eux, se plaignirent de la prétenduë injustice qu'on leur faisoit, de ne leur pas donner une plus grande recompense *Accipientes murmurabant adversùs patrem familias*: Ces derniers, dirent-ils, à ce pere de famille, en murmurant contre lui,n'ont travaillé qu'une heure, & vous leur avés donné, autant qu'à nous qui avons porté le poids du jour & de la chaleur. *Hi novissimi unâ horâ fecerunt, & pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei, & æstus.*

Reproches injurieux, murmures crimiuels, qui sont encore de nos jours sinon dans la bouche, du moins dans le cœur de la plûpart des Chrêtiens. Entêtez de leurs merites, enflés de leur capacité pretenduë, enyvrés

de leur propre estime, ils croyent devoir être distingués des autres par des emplois plus honorables, & sans considerer que Dieu ne leur doit rien, & que ce qu'il leur donne aussi bien qu'à d'autres, vient de sa pure & gratuite bonté ; ils murmurent contre lui, de ce qu'il y en a beaucoup qui avec moins de talens naturels, moins d'assiduité au travail, moins d'intelligence & de penetration dans les affaires, ont cependant une fortune égales ou superieure à la leur : *Pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei, & astus.* Et c'est en quoi ils sont tres-criminels dans leur murmure.

Secondement, ils le sont en ce qu'ils s'en prennent non pas aux creatures, mais au Createur même : Createur à qui ils imputent le mauvais succés de leurs affaires, qu'ils blâment d'avoir rompu les mesures qu'ils avoient prises, qu'ils chargent de tous les blasphemes qu'ils ont vomis, comme s'il se les étoit attirés par un deffaut de protection & de bonté : Createur au mépris duquel, ils adorent d'autres Dieux qui leur soient plus favorables, & qui previennent même leurs desirs dereglés : *faciamus nobis Deos qui præcedant nos*, aimans mieux dans leurs cœurs qu'il n'y ait point de vraye divinité, que de voir qu'elle s'applique à renverser leurs projets, ou à les partager si mal : ce qui en un seul est le plus grand de tous les libertinages, & la plus dangereuse de toutes les impietés.

Troisiémement, en ce qu'ils se font une contreprovidence, se déplaçant selon les differents interêts de leurs passions, se déran-

geans, & se retirans de l'ordre où ils doivent être; ce que saint Augustin appelle une espece de schisme, d'infidelité, d'apostasie. Ta place, ô homme, est d'être au dessous de Dieu, de dépendre de Dieu, de ne rien faire que conformément aux ordres de Dieu. C'est là la situation où il veut que tu sois; & comme ton crime fait que tu te déranges, en te dérangeant, tu te plains. Je n'en suis pas surpris, il est en quelque maniere, impossible que tu ne te plaignes, & que tu ne murmures; en voici une belle raison.

Tout être dérangé n'est jamais en repos; il gemit, dit saint Paul, & il crie comme une femme qui est en couche. Le feu qui est arrêté cherche à se faire mille ouvertures, & sortant du lieu qui le renferme, il éclate par le renversement de ce qu'il y a de plus solide. La pierre qui est suspenduë, & hors de son centre, est dans un mouvement continuel, & fait assez connoître par la rapidité de sa chute, l'état violent où elle étoit. Un os qui est disloqué cause des douleurs extrêmes, le malade en souffre, il s'agite, il se tourmente, il s'en plaint, il jette de hauts cris.

Vôtre place, ô hommes, est celle où Dieu vous met, c'est à lui à vous la marquer; & autant de tems que vous y demeurez par la conformité de vôtre volonté à la sienne, autant de tems vous vivez heureux & tranquiles. Mais quand vous venez à vous déplacer par vôtre orgueil, quand par d'impetueux efforts, & un desir d'independance vous vous dérangez, & que vous sortez du lieu où vous deviez être, vous n'êtes jamais contens, & ne

n'étans pas, il est impossible que vous ne vous plaigniez, & que vous n'éclatiez en murmures.

Vous vous sanctifieriez par la resignation de vôtre volonté aux ordres de Dieu : & vous vous damnez par vôtre rebellion. Vous vous sauveriez par une aveugle obeïssance : & vous vous perdez par une ridicule independance. Vous reconnoîtriez Dieu tel qu'il est, en lui disant qu'il fasse de vous ce qu'il lui plaira : & vous l'outragez par l'endroit auquel il est le plus sensible, en voulant faire ce qui vous plaît. Vous vous procureriez une veritable paix en demeurant dans l'état où il souhaite que vous soyez : & en vous en éloignant, vous vous attirez une source infinie de douleur, & de chagrin qui produisent vos plaintes, & vos blasphemes.

Vous ressemblez à des malades dont les os sont déboités, & étans malgré vous dans une situation contrainte, vous pleurez, vous vous tourmentez, vous gemissez, vous vous troublés. Vous parlés de vôtre malheur à tous ceux qui vous voyent, vous déplorez vôtre sort, vous poussez de hauts cris ; & trouvans le tems de vôtre guerison trop long, vous vous abandonnez à une morne tristesse, à l'abbattement, & à l'impatience ; seconde circonstance de vos murmures.

Nous sommes impatiens de Dieu, dit Tertullien, nous ne le pouvons souffrir quand il nous afflige, ou du moins si nous témoignons pendant quelque tems, nôtre patience dans nos disgraces : nos murmures éclatent II. Point.

bien, tôt quand nous n'y trouvons pas de prompts soulagemens.

Il n'en faut pas davantage pour faire connoître nôtre injustice. Nous sommes des criminels ; nous naissons tous dans le peché, & à ce peché involontaire de nôtre origine nous en ajoûtons volontairement une infinité d'autres : A-t-on jamais oüi dire qu'un criminel fût l'arbitre de sa peine; qu'il eût droit de dire à son Juge ; Je ne veus souffrir que tant de tems ; & comme il me plaira ?

Nous sommes tous malades ; nous nous sommes attirés nous-mêmes nos plus fâcheuses maladies : les gouttes, les gravelles, les paralisies sont les suites naturelles de nos impuretés, & de nos débauches ; nos veilles immoderées dans les divertissemens & dans le jeu, sont punis par nos fluxions, & nos migraines : A-t-on jamais oüi dire qu'un malade disposât comme il lui plaît, de sa goutte, de sa paralisie, de sa fiévre, qu'il reglât & qu'il déterminât à sa phantaisie, la longueur, ou la brieveté de ses accés ?

Il y a dans les maux qui nous arrivent, quelque chose de l'homme, & quelque chose de Dieu ; il y a quelque chose qui dépend de nous, il y a quelque chose qui n'en dépend pas. Ce qu'il y a de l'homme, sont nos murmures, ou nôtre resignation ; ce qu'il y a de Dieu, c'est la dispensation de nos maux, de nos adversités, de nos persecutions, de nos maladies par rapport à leur violence, à leur nombre, à leur durée, à leurs suites. Ce qui dépend de nous, est de nous resigner aux ordres de Dieu ou de nous soûlever contre ces ordres : ce qui ne dépend pas de nous, est

d'éduler ces ordres, ou de souffrir à telles conditions & en tel tems que nous en voudrons. Bon gré, malgré que nous en ayons Dieu fera sa volonté, ou avec nous, ce qui fait nôtre bonheur & nôtre paix, ou malgré nous, ce qui produit nos plaintes, & nos murmures.

Si dans cet état nous nous conduisons comme hommes, selon les regles de la raison & du bon sens; si comme Chrêtiens nous suivions les mouvemens de la grace, & les maximes de l'Evangile, nous le louërions de tous les évenemens bons & mauvais qui partagent le cours de nôtre vie, nous nous mettrions entre ses mains comme un vase d'argile qu'un potier manie, & tourne comme il lui plaît; & convaincus qu'il ne fait rien ni à l'aveugle, ni injustement nous nous déchargerions sur lui de nos embarras, & de nos soins.

Nous prenons peut-être d'abord ces resolutions, mais quand nos maux sont violens ou longs nous nous relâchons incontinent, & l'impatience nous fait perdre tout le fruit de nos bons propos. Nous aimons les afflictions quand elles sont éloignées, nous les haïssons quand elles sont proches, nous les aimons dans les autres, nous les haïssons dans nos personnes. Nous nous faisons dans les tems de prospérité, un phantôme de patience, que nous prenons pour quelque chose de réel; & dans ceux de l'adversité, ce n'est plus un phantôme avec lequel nous nous apprivoisons, c'est un monstre qui nous effraye, & que nous ne voulons plus approcher.

Nous nous imaginons avoir une force de lion, pour combattre le mal quand il viendra, & à peine nous a-t-il attaqué, nous fuyons, & nous avons la timidité d'un cerf. *In pace leones, in bello cervi.* Du moins nous voulons faire avec Dieu cette espece de composition, qu'il nous affligera, mais que ce ne sera pas si long-tems; qu'il nous envoyera quelque maladie, mais qu'elle ne sera pas si opiniâtre; qu'il permettra à nos ennemis de nous susciter de mauvaises affaires, mais qu'elles se termineront aussi-tôt à nôtre avantage: & comme nous nous appercevons qu'il ne reçoit pas cette composition, & qu'il semble ne pas écouter nos prieres; tout ce que nous faisons en de si fâcheuses extrêmitez, est de nous impatienter, & de murmurer contre lui.

Quelle injustice? quelle folie? Je dis injustice: Est-ce à nous à marquer précisément à Dieu le tems, & le jour auquel il faut qu'il nous donne le secours que nous attendons de sa pure bonté, comme Judith le represente avec tant de force aux habitans de Bethulie?

Cette genereuse veuve ayant appris que ses concitoyens, ennuyez de voir que Dieu ne leur donnoit point de prompt secours contre Holopherne qui les tenoit assiegez, avoient resolu de lui rendre la Ville dans cinq jours, leur reproche hautement leur lâcheté, & leur impatience. Qu'est-ce que j'entends dire, que vous voulez livrer Bethulie aux Assyriens, si dans cinq jours, il ne vous vient point de secours? *Qui estis vos qui tentatis Dominum? non est iste sermo qui misericor-*

diam provocet, sed potiùs qui iram excitet, & furorem accendat. Qui étes-vous qui tentez le Seigneur ; & qui murmurez contre son adorable Providence ? Parler de la sorte, ce n'est pas le moyen de vous attirer sa misericorde, c'est au contraire l'irriter davantage, & allumer sa juste fureur. *Posuistis vos tempus miserationis Domini, & in arbitrium vestrum, diem constituistis ei.* Vous avez marqué à Dieu le jour auquel il faut qu'il vous donne du secours, vous l'avez assujetti à vôtre choix, & à vôtre caprice : ce tems expiré ; vous n'esperez donc plus en lui, vous l'abandonnerez, vous souffrirez que des nations incirconcises viennent porter leurs idoles, & leurs abominations dans le lieu saint. *Judith. c. 8.*

C'est Dieu qui veut vous éprouver, & vous étes assez lâches & assez injustes, pour lui promettre de ne lui être fideles que jusqu'à un certain tems ; encore pouvez-vous lui étre fideles, dans cette défiance où vous étes de sa providence, dens cette attente inquiete, & cette impatience qui vous fait murmurer contre le delai qu'il apporte à vous accorder une grace qu'il ne vous doit pas ?

Souvenez-vous (ajoûtoit cette pieuse veuve) de la patience d'Abraham, qui n'a merité la qualité d'ami de Dieu, qu'aprés avoir soûtenu par une longue perseverance toutes les differentes épreuves ausquelles il a été exposé. Souvenez-vous de l'invincible constance d'Isaac, de Jacob, & de Moïse, dont la fidelité n'a été reconnuë qu'aprés plusieurs disgraces au dessus desquelles ils se sont élevés. Mais souvenez-vous aussi de

tant d'autres qui ont été si severement châtiés pour leur impatience, leurs plaintes, & leurs murmures contre le Seigneur; les uns ayans été frappés de mort par l'Ange exterminateur, & les autres tués par les serpens: *Qui impatientiam suam, & improperium murmurationis suæ contra Dominum protulerunt, exterminati sunt ab exterminatore, & à serpentibus perierunt.*

Appliquons de si sages reflexions à nôtre sujet, car voilà ce que l'on peut dire de plus fort, pour arrêter l'impatience de tant de Chrêtiens, & leur faire voir l'injustice de leurs murmures. Ils marquent à Dieu le tems auquel il doit les secourir: S'il ne les assiste donc pas dans ce tems, il cessera à leur égard d'être leur Dieu, ils cesseront de se reposer sur lui, & de lui être fidelles. Ils ajoûtent qu'ils attendront jusques au cinquiéme jour, auquel ce secours esperé n'étant pas venu, ils abandonneront leur Ville aux Assyriens, je veus dire leur ame aux Demons ennemis de leur salut, à la violence de leus passions, à une morne tristesse, à une criminelle défiance, à un murmure accompagné d'impatience, & suivi de desespoir. Qui d'eux ou de Dieu y perdra davantage?

C'est pourquoi j'ai ajoûté, qu'autant qu'il y avoit d'injustice, autant il y avoit de folie. Murmurer contre Dieu, c'est commettre un tres grand peché: mais qui plus est, c'est le commettre en vain, sans consolation sans fruit, sans même aucune resource, ni un moindre rayon d'esperance selon le monde; raison principale pour laquelle le sage nous

dis d'étouffer ces murmures qui dans le fond ne nous servent de rien. *Custodite vos à murmuratione quæ nihil prodest.* *Sapient.* 1.

Dans les autres pechez, il y a de certains attraits qui quoique faux, ne laissent pas d'y engager les pecheurs. La joye de se voir distingué dans le monde, & d'y posseder les premiers rangs, flatte l'ambitieux; une fragile beauté, & la presence d'un charmant objet, aveugle l'impudique; la satisfaction de tirer raison d'une injure, enflamme un vindicatif, la delicatesse des viandes & des vins exquis, donne du plaisir à un gourmand; l'éclat de l'or & de l'argent éblouït les yeux d'un avare: Foibles & malheureux pretextes qui ne les justifieront jamais devant Dieu; pretextes neanmoins, qui en un sens, les rendent moins coupables, que ceux qui l'offensent gratuitement sans consolation, sans plaisir, tels que sont ceux qui murmurent contre lui, & à qui l'impatience arrache des imprecations & des blasphemes: *Custodite vos à murmuratione quæ nihil prodest.*

Il y a long-tems que vous vous plaignez de la conduite de Dieu, & de la dureté de son abandon dans vos disgraces; il y longtems que vous murmurez, & que vous étes mécontens de lui: mais depuis tant de plaintes & de blasphemes, vous étes vous senti soulagez en la moindre chose? Les douleurs de vos gouttes, & de vos migraines ont-elles été moins aiguës, les persecutions de vos ennemis moins violentes, & moins frequentes? Pendant tout le tems de vôtre chagrin, vos procés ont-ils été mieux conduits, & vos imprecations ont-elles changé

l'esprit de vos Juges ? Enfin vos impatiences & vos emportemens ont ils obligé Dieu de vous donner une grace, qu'il avoit paru refuser à vôtre patience ? Vous reconnoissez vous mêmes qu'ils ne vous ont servi de rien. Je parle mal, je dirois mieux si je disois avec un Pere, que vous ayans été inutiles pour vôtre consolation, ils ont servi à vôtre reprobation, & à vôtre perte. *Murmuratio nihil prodest, & multùm nocet.*

Gilbertus in Cantica. serm. 14.

O folie, ô extravagance, ô fureur, ô rage diabolique! d'offenser Dieu gratuitement, d'augmenter sa peine en ce monde, & d'avancer son malheur éternel pour l'autre. Il est tems que vous rentriez en vous-mêmes, & que profitans du salutaire avis que vous donne le Prophete Roi, vous leviez pendant les tristes nuits de vos disgraces, vos mains vers le Ciel ; & que vous benissiez le Seigneur de toutes choses. *In noctibus attollite manus vestras in sancta, & benedicite Dominum.*

Dans ces nuits fâcheuses où la mort vous arrache du sein une femme un mari, des enfans, & ce que vous avez de plus cher ; *In noctibus*: Dans ces nuits obscures où vos affaires étans en desordre, un voleur & un chicaneur, vient à la faveur de ces tenebres, vous enlever la meilleure partie de vos biens: Dans ces nuits orageuses où les vents de la médisance & de la calomnie, soufflent contre vous de toute part: Dans ces nuits de crise, où la colique, la goutte, la gravelle & d'autres maux violens, ne vous donnent presque point de relâche: Dans ces nuits de trouble & de guerre ; où les taxes, les subsides

les tailles les impôts, maux necessaires pour en prévenir de plus grands, vous reduisent à la pauvreté & à la disette : c'est alors que vous devez lever les mains au Ciel, & benir le Seigneur de la conduite qu'il tient à vôtre égard : *In noctibus attollite manus vestras in sancta, & benedicite Dominum.*

Il est bien aisé de parler de la sorte, me direz-vous : de tels conseils se donnent fort tranquillement par ceux qui ne ressentent aucun de ces fleaux : mais si depuis-long tems ils étoient malades, persecutez, abandonnez, exposez aux incommodités de la pauvreté & de la disette, ils seroient les premiers à s'impatienter, & à murmurer contre Dieu. Oüi s'ils n'étoient pas sages, mais pour peu qu'ils eussent de raison & de pieté, ils concluëroient ce que vous devez conclure ; que ces impatiences bien loin d'obliger Dieu à changer de conduite, ne servent qu'à l'irriter davantage ; c'est la plus grande & la plus criminelle de toutes les folies, d'éclater en imprecations, & en murmures. *Murmuratio nihil prodest, & multùm nocet.*

Faut-il que pendant que le soleil, la lune, les étoiles, & tous les élemens obeïssent à cette loi superieure qui fait de tous les étres ce qu'elle veut, l'homme qui est la plus noble de toutes les creatures, soit le seul qui resiste à la toute puissante volonté de son Createur? Si vous aviez mis vôtre vaisseau à la voile, vous iriez non pas où vous voudriez aller, mais où les vents vous pousseroient; & étans exposez sur la mer ora-

geuse du monde, vous refuserés d'agir au gré de cet esprit universel, qui mene & qui gouverne toute la terre ? C'est cependant en vain que vous le refusez ; vous suivrez son mouvement, & vous en serez entraînez ; ses immuables decrets auront sur vous toutes leurs forces, soit que vous le vouliez, soit que vous ne le vouliez pas.

Vous vous mocqueriez d'un homme qui ayant attaché son batteau à un roc, & tirant sa corde de toute sa force, voudroit attirer ce roc à lui, & non pas s'en approcher lui-même. Mais permettez-moi de vous dire que vous meritez encore plus qu'on se mocque de vous ; de vous, dis je, qui attachez au roc immuable de la providence de Dieu, faites tous vos efforts pour l'attirer à vous en lui resistant, au lieu de vous approcher d'elle en lui obeïssant. Si vous étes sages, suivez-en le mouvement, respectez en les ordres ; & vous resignant en toutes choses à sa volonté dites-lui avec le saint homme Job : Dieu m'avoit donné le bien & les enfans que j'avois, Dieu me les a ôté ; il ne m'est arrivé que ce qui a plû au Seigneur ; que son saint nom soit à jamais beni.

Il est vrai que pour lors *il déchira ses habits qu'il se mit tête nuë, & qu'il se jetta contre terre.* Mais bien loin que ce fut là un effet de son impatience & de ses murmures, ce fut, selon la belle reflexion d'Origene, la plus grande marque de sa parfaite resignation aux ordres de la providence qu'il adoroit.

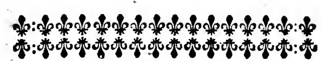
Il se dépouilla de ses habits comme pour dire à Dieu, Seigneur frappez par tout où il vous plaira. Si ce n'est pas assez d'avoir perdu mes troupeaux & ceux qui les gardoient ; si ce n'est pas assez que le feu du Ciel ait tué mes brebis & mes agneaux, si ce n'est pas assez que les Chaldéens ayent enlevé mes chameaux, & mes serviteurs : si ce n'est pas assez de me voir privé de mes propres enfans qui ont été accablez soûs les ruines de ma maison, que des vents impetueux ont renversée : ne m'épargnez pas Seigneur, voilà mon corps nud, tout prest à recevoir les coups, dont vôtre adorable main voudra le frapper : choisissez tel endroit que vous jugerez à propos, chargez-le de telles playes qu'il vous plaira, je les souffrirai de bon cœur, pourvû que vous me donniez cet esprit de patience, qui vient uniquement de vous.

Sine mora se præparans ad plagas. *Origenes lib.* 1. *in Job.*

Je vous la demande, ô mon Dieu, cette grace de patience & de resignation, si necessaire pour étouffer nos plaintes & nos murmures dans ces tems difficiles, où le bras de vôtre justice s'est étendu sur nous pour nous punir : Dans ces tems de guerre, où la cessation du commerce, la misere des Provinces, la pauvreté de la campagne, la sterilité & la disette des choses mêmes necessaires à la vie ; nous reduiroient aux plus fâcheuses extrémitez, sans le secours de vôtre infinie misericorde. Pardonnez Seigneur, pardonnez, à ce peuple que vous avez racheté de vôtre precieux Sang, il ne veut plus vous offenser

par ses murmures : moins malheureux, ou plus patient, il vous servira avec une inviolable fidelité, que vous aurez la bonté de recompenser dans toute l'éternité bienheureuse. *Amen.*





DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE,
POUR LE XIX. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES COMMUNIONS INDIGNES.

Amice quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem ? Ligatis pedibus, & manibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores. *Math.* 23.

Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir la robbe nuptiale ? Liés lui les pieds & les mains, & jettez le dans les tenebres exterieures.

UN Roi qui prépare un magnifique festin, des conviez qui refusent d'y venir, d'autres personnes qui prennent leurs places, un malheureux qui s'y trouve sans avoir la robbe nuptiale, & qui pour sa temerité est condamné à de rigoureux supplices: voilà ce que l'Eglise nous propose dans l'Evangile

Heureux, mes freres, heureux ceux qui profitent du refus de ces barbares, & de ces ingrats : Ils sont appellez aux nôces de l'agneau, & ils y viennent : Le Roi des Rois les invite d'entrer dans la Salle du festin, & ils y accourent de toute part. La table du Seigneur est remplie de conviés ; & tandis que ce Prince emû de colere, envoye ses armées pour exterminer ces meurtriers, & brûler leur Ville, ceux qui ont l'honneur d'être à sa compagnie, reçoivent des graces en abondance ; que dis-je ? l'autheur même, & le consommateur de ces graces.

Mais comme l'épouse dont il est parlé dans l'Apocalypse, eut soin de se preparer à recevoir son époux, quand elle s'aperçut que le tems des nôces approchoit ; malheureux ceux qui viennent à ce festin sans y avoir apporté les dispositions necessaires : malheureux celui qui s'y trouva sans être revêtu de la robbe nuptiale, & qui pour le châtiment de sa precipitation, & de son audace, fut condamné à être jetté dans les tenebres exterieures.

Que puis-je tirer de toutes ces circonstances, mes chers auditeurs ? Vous parlerai je de la bonté & de la magnificence de Jesus-Christ, qui vous invite à son festin, qui vous fait dire que tout est prest, qui ravi de s'unir à vous & de demeurer au dedans de vous, ne vous donne rien moins que son humanité, sa divinité, son ame, son corps, tout ce qu'il est, & tout ce qu'il a : Vous entretiendrai-je de la repugnance que tant de Chrêtiens ont de venir à la table de leur

Dieu, de cette tiedeur, & de cette negligence qui les privent des graces & des secours spirituels attachez à ce Sacrement. J'aime mieux, puisque j'ai déja traitté ces matieres, vous parler de ceux qui en approchent indignement, & dont je trouve une triste figure, dans la personne de ce malheureux qui vint au festin de son Roi, sans y apporter la robbe nuptiale.

Vous sçavez tous que cette robbe nuptiale, n'est autre que la charité & la grace, & que communier sans en être revêtu c'est faire une communion sacrilege : Mais sçavez-vous tous jusques où va l'énormité de ce crime, & qui sont ceux qui en sont effectivement coupables ? Ces reflexions me paroissent d'autant plus importantes, qu'il y a peu de Chrêtiens qui les fassent. Les uns ne comprennent pas assez le malheur, & le peché qu'il y a de communier indignement ; & les autres qui le connoissent, se flattent mal à propos qu'ils n'en sont pas effectivement coupables.

Division. Ces deux considerations me font avancer deux grandes veritez qui font tout le partage de ce discours. Vous croyez que c'est un peché peu considerable de communier indignement, & moi je vous dis que c'est un peché tres-énorme, & tres rigoureusement puni. Vous vous flattez que c'est un peché qui ne vous regarde pas ; & j'ajoûte, qu'il est tres-difficile que vous n'en soyez souvent coupables. Rien de plus criminel, ni de plus funeste à un Chrêtien, qu'une communion sacrilege, voilà ma premiere proposition :

Rien cependant de plus commun & de plus ordinaire, voilà ma seconde proposition: Commençons par la premiere.

Dire Aprés l'Apôtre saint Paul, que celui qui communie indignement *se rend coupable du Corps & du Sang de Jesus Christ, qu'il mange & qu'il boit son jugement*, c'est sans doute, renfermer en peu de paroles l'un des plus énormes crimes dont l'homme soit capable; & l'un des plus grands malheurs qu'il puisse jamais s'attirer: *Reus erit Corporis & Sanguinis Domini*: voilà son crime, *judicium sibi manducat & bibit*: voilà son malheur. I. POINT.

Je dis son crime, *en se rendant coupable du Corps & du Sang de Jesus-Christ lorsqu'il communie indignement.* Comment cela? c'est, répond l'Ange de l'école saint Thomas, en ce qu'il commet un peché qui attaque directement, personnellement, immediatement cet homme Dieu. Ce ne sont pas de simples creatures qu'il offense, c'est son Createur même; ce ne sont pas des personnes éloignées qu'il outrage, c'est un Dieu present, un Dieu qui lui est intimement uni par les especes Eucharistiques. Quel attentat! quel crime! quel sacrilege! quel Deicide! *D. Th. lectione 7. in cap. 11. 1. ad Cor.*

Toutes les fois que l'on peche on viole la loi, dit saint Cyprien: mais toutes les fois que l'on communie indignement, on outrage l'auteur, & le promulgateur de cette loi. Toutes les fois que l'on peche, on méprise l'autorité de Dieu: mais toutes les fois que l'on communie indignement, on foule aux *D. Cyp. de Cœna Domini.*

pieds le Corps & le Sang d'un Dieu : le mépris en est par consequent plus sanglant, & le crime plus énorme.

Aussi s'il y a quelque chose qui puisse satisfaire la rage du Demon, c'est particulierement en cette rencontre. Jesus-Christ attaché par les especes Eucharistiques, à peu prés comme il le fut autrefois par ses liens à la colomne, est exposé aux insultes de cet ennemi, comme il le fut autrefois au mépris, & aux railleries des Juifs.

Ce Demon pour imiter la Divinité en quelque chose, & se venger des humiliations qu'il souffre, a voulu avoir aussi-bien que Dieu, ses Prêtres, ses Temples, ses adorateurs, ses sacrifices: mais ce qui contente plus son orgueil & sa rage, si jamais elle pouvoit être satisfaite, & lorsqu'il se voit, pour ainsi parler, tête à tête avec Jesus-Christ dans un cœur corrompu par le peché. C'est là qu'il a le crûel plaisir de pouvoir lui dire : je ne suis pas venu au monde comme vous pour les pecheurs, je n'ai ni travaillé, ni prêché. ni jeuné, ni souffert pour eux les humiliations & la mort que vous avez endurées:& cependant ils n'ont pas pour vous la même fidelité le même respect, le même attachement, la même soûmission qu'ils ont pour moi.

Or qu'est-ce qui donne lieu à cette insolence du Demon ? c'est toi malheureux qui le reçoit indignement ; c'est toi qui le livre comme Judas, par un baiser ; c'est toi qui le crucifierois derechef si son état d'immortalité & de gloire ne le rendoit impassible ; c'est toi qui lui crache au visage, & qui le trouvant voilé des especes Eucharistiques,

le frappes inhumainement, & lui dis : *Devines qui t'a frappé.*

Un crime si énorme merite aussi un châtiment tout particulier : & quel supplice seroit assez grand pour punir, selon toute la severité des loix, un si abominable attentat? saint Paul se contente de le renfermer en quatre paroles, en disant que celui qui reçoit indignement le Corps & le Sang de son Dieu, boit & mange son jugement : *Judicium sibi manducat & bibit* ; ce qui me paroit le plus grand de tous les malheurs.

J'ai bien oüi dire que l'on écrit dans les registres des Cours Souveraines & d'autres Justices subalternes, les Arrêts de mort qu'on a prononcés contre le criminel, aprés que leur procez est fait, & parfait : J'ai bien oüi dire qu'il y a quelquefois des crimes si énormes, qu'on en jette au feu les informations, avec ceux qui en sont coupables, afin d'en ôter la connoissance au peuple : mais je n'avois jamais ni entendu ni lû chez aucun Autheur, que chez saint Paul, qu'on donnât à manger, & à boire son jugement à qui que ce fût.

Il est vrai que je trouve chez Ezechiel, un commandement que Dieu fait à ce Prophete, *de manger un livre plein de lamentations & d'anathemes.* Il est vrai que je remarque dans l'Exode, que Moïse ayant brisé, & pulverisé le veau d'or, en fit avaler la poudre à ce peuple idolâtre : mais tout cela n'est rien en comparaison du malheureux état d'un pecheur, qui recevant indignement son Dieu, mange & boit son jugemẽt. Ce n'est pas un livre comme celui que l'on presenta

à Ezechiel, c'est le corps vivant & animé de son Dieu qu'il mange. Ce n'est pas une eau dans laquelle on a détrempé un peu de poudre, c'est le sang de son Juge qu'il boit; Disons mieux, c'est son jugement & sa condamnation. On peut effacer & rayer d'un livre un arrêt de mort: mais ce qui s'insinuë dans toutes les parties du corps, ce qui se mêle avec nôtre substance, ce qui devient comme un autre nous-mêmes, ne s'efface & ne se raye jamais! Vôtre seule misericorde, ô mon Dieu, est capable de biffer ces traits mortels, en rendant à un ame sa premiere innocence.

Ici je me represente quelque chose de semblable, à ce qui est remarqué dans le livre des Nombres. Quand la mauvaise conduite d'une femme donnoit lieu à son mari de croire qu'elle étoit tombée en adultere, il la menoit au Temple devant le Prêtre, qui prenoit de l'eau benite dans un vase de terre avec un peu de poussiere du pavé qu'il y mêloit. Il offroit dans cette triste ceremonie, de la farine d'orge sans huile & sans encens; & cette femme étant devant lui tête nuë; il tenoit des eaux tres ameres, sur lesquelles aprés avoir fait plusieurs imprecations, il lui disoit: Voilà les eaux que tu vas boire; si tu es innocente de l'adultere dont on te soupçonne, elles ne te feront aucun mal, quelques ameres & maudites qu'elles soient: mais si tu en es effectivement coupable, je prie le Seigneur qu'il te frappe d'anatheme, que ces eaux maudites entrent dans ton ventre, qu'il s'enfle, qu'il creve; que ton foye, & tes entrailles tombent en pourriture. *Det te Domi-*

nus in maledictionem, ingrediantur aquæ maledictæ in ventrem tuum, & utero tumescente putrescat femur. Num. 5.

Là chose arrivoit effectivement selon le desir, & la prediction du Prêtre. Ces eaux chargées de maledictions, faisoient enfler peu à peu le ventre de cette femme adultere, son foye se gastoit, & ce fatal breuvage corrompant toutes les parties nobles, on pouvoit dire qu'elle beuvoit son jugement, & qu'elle avaloit sa condamnation. *C'estoit* Ibid. dit l'Ecriture, *un sacrifice de jalousie, une oblation & une eau qui recherchoit, & qui punissoit son adultere. Sacrificium zelotipiæ est, & oblatio investigans adulterium.*

Il se passe au sujet que je traite, quelque chose qui me paroît encore beaucoup plus terrible. Il y a dans la loi nouvelle un sacrifice de jalousie, une oblation pure & sans tache, qui consacre, qui conserve, qui augmente la pureté des Vierges, mais qui examine qui recherche, qui punit de mort le peché des adulteres, *oblatio investigans adulterium.* Ouï des adulteres, car n'en est-on pas veritablement coupable, quand on viole la foi qu'on doit à Jesus-Christ chaste époux des ames fideles, pour s'engager au Demon & le recevoir dans son cœur.

Aussi dans la primitive Eglise, le Prêtre avant que de donner la communion, s'écrioit comme un Heraut, d'un ton de voix que S. Chrysostome appelle un ton terrible. *Les choses saintes ne sont que pour les Saints*, avertissant par là ceux qui étoient en état de peché, de ne point s'approcher de la sainte Table; que ce sacrifice de jalousie, qui

donne qui augmente la vie ſpirituelle aux juſtes, avanceroit leur mort, qu'il rechercheroit leur adultere qu'il s'inſinueroit comme un myſterieux breuvage, dans toutes les puiſſances de leur ame, que leurs parties nobles ſe corromproient de plus en plus, & que ſi par un châtiment viſible ils ne crevoient pas comme Judas, ils ſouffriroient inviſiblement la peine que meritent ceux qui boivent & qui mangent leur jugement.

Peuples aveugles & cruels, vous demandâtes autrefois, que le ſang du Juſte que vous alliez répandre, tombât ſur vous & ſur vos enfans; mais vous ne le demandâtes pas en vain. La deſolation pe vôtre ville pillée, ſaccagée, & abandonnée à la fureur des Romains; la ruine de vôtre Temple conſumé par le feu, & reduit en cendres, la guerre, la famine, & le glaive de l'ennemi, dont vous avez été frappez ſans miſericorde: voilà l'étrange aſperſion de ce ſang, qui a rejailli ſur vous & ſur toute vôtre poſterité. L'on diroit que les playes de Jeſus-Chriſt que vous avez mis à mort ſaignent encore, vos maudits enfans ſouffrans tous les jours la peine de vôtre Deïcide, par la vie errante qu'ils menent, par le mepris & l'averſion qu'on a pour eux, par une malediction auſſi viſible qu'eſt celle de n'avoir ni maiſon, ni patrie, ni autels, ni loi, ni ſacremens, ni Dieu: *Sine patria, ſine lege, ſine aris, ſine Deo.* Tant il eſt vrai qu'on n'offenſe jamais Dieu impunement, que principalement les pechez qu'on commet directement contre ſa perſonne, retombent comme autant de traits ſur ceux qui les lancent; que ſon Sang répandu

ſur la Croix, ont reçû dans une ame par une communion ſacrilege, eſt un ſang de jalouſie, qui donne la mort à ceux qui le boivent, & ſur leſquels ils s'en fait une fatale aſperſion.

O ſi nous avions les yeux de la foi aſſez perçans, pour voir les differens malheurs que s'attire une ame qui reçoit ce Corps & ce Sang en état de peché, nous y découvririons mille choſes qui nous feroient horreur, diſent les Peres : Une nouvelle poſſeſſion du Demon qui ſe fortifie dans cette ame, qui s'y retranche, qui en garde les avenuës, & qui lui ferme toutes les voyes du ſalut : Une complication de tenebres, au travers deſquelles il ne paroît plus qu'une foible lueur & un faux jour plus propre quelquefois à conduire un pecheur dans le precipice, qu'à l'en détourner ; Un ſurcroît d'ingratitude, de mépris, de malice, de perfidie, d'hypocriſie, de ſacrileges : Une violente precipitation à faire le mal où l'on ſe ſent porté, une lenteur & une averſion du bien qu'on connoît & qu'on ne veut pas : Une dureté d'un cœur incirconcis, qui n'eſt ni reconnoiſſant des bienfaits, qu'il a reçûs, ni ſuſceptible des avis qu'on lui donne, ni touché des bons exemples qu'il void, ni ſenſible aux remontrances qu'on lui fait, ni effrayé des ſupplices qu'on lui prepare. En dis je trop ? Judas nous en fournit un triſte exemple, & hors ſon impenitence finale, & ſon deſeſpoir ; qu'eſt ce qui s'eſt paſſé en la perſonne de ce ſacrilege, qui ne ſe paſſe quelquefois dans ceux qui communient indignement ?

Dés que Judas eut mis dans ſa bouche le

pain trempé que Jesus-Christ lui presenta, le Demon entra dans lui, & se saisit de sa personne : *Post buccellam introivit in eum Sathanas*, premiere circonstance. Jesus-Christ lui dit de faire au plûtôt ce qu'il avoit dessein de faire, *Quod facis fac citiùs* : seconde circonstance. Il se retira de la compagnie des Apôtres, & sortit de table pour trahir son Maître : *Cùm accepisset buccellam continuò exivit* ; troisiéme circonstance. Ce fut pendant la nuit qu'il se retira, & qu'il executa son mauvais dessein, *erat autem nox* quatriéme circonstance : elles meritoient toutes de longues reflexions, mais je les abrege, pour vous faire voir que ce sont en quelque maniere, de semblables malheurs, que s'attirent ceux qui mangent, & qui boivent leur jugement.

Dés qu'on a reçu indignement le Corps & le Sang de Jesus-Christ, on donne au Demon un nouveau droit, non precisément sur son corps, comme il arrivoit autrefois dans les possessions corporelles, mais sur son ame, pour lui laisser faire tout le mal qu'il veut. Auparavant le Demon ne tente les hommes, pour ainsi parler, qu'au dehors : mais quand ils ont reçû en mauvais état le Corps de Jesus-Christ, cet esprit malin s'empare d'eux, & se fortifiant dans la place qu'il a conquise, il y exerce toute sorte de violences, dit saint Jean Chrysostome.

D. Chrys. tom. 7.

Cette possession du Demon est si intime, qu'il ne fait en quelque maniere qu'une même chose avec eux ; & c'est autant au Demon qu'à eux, que Jesus-Christ permet d'executer ce qu'il veut : Jusques là que saint

Cyrille a crû que ce fut au Demon que Jesus-Christ parla, quand il dit! *Quod facis fac citius:* Tu as dessein de me faire mourir, fais au plûtôt ce que tu es resolu de faire. *Cyril. lib. 9. c. 17.*

Le Demon étant entré de la sorte dans leurs ames, & y dominant avec tant de pouvoir, ils s'éloignent de Jesus-Christ; & quoique les especes sacramentelles restent quelque-tems dans leur estomach, & par consequent ce Dieu avec elles, son esprit, & ses graces n'y sont plus. Ce sont des Judas excommuniez & retranchez, sinon du corps, de l'Eglise; du moins des faveurs & des benedictions. *Aliud est sacramentum, aliud est virtus sacramenti, &c. D. Aug tract. 26. in Joan.*

Ce sont des Saüls, qui ne retiennent Samuël que par un morceau de sa robe, qui leur est restée entre les mains, & qui est comme la marque de leur reprobation. Le Demon qui apprehende qu'ils ne se convertissent, les observe sans cesse, les traite en esclaves, leur ôte la connoissance & de leur peril, & de leur devoir, les engageant dans une affreuse nuit qu'il répand autour d'eux, & dont il les enveloppe.

Tantôt il les laisse sans conseil, sans direction, sans remords, pour les rendre plus attachez au monde, plus esclaves de leurs passions, plus endurcis, & plus incorrigibles que jamais, *erat autem nox* Tantôt il ne leur fait voir les choses, que dans un faux jour; leur representant les pechez les plus énormes, comme de legeres fautes; les conduisant peu à peu comme Judas, par un projet, & un phantôme de penitence, dans une veritable impenitence. Peut-on s'imaginer de plus

grands malheurs, & en se rendant coupable du Corps & du Sang d'un Dieu, ne mange & ne boit-on pas son jugement ? Mais peut-être que ces pechez si enormes, & si severement punis, sont fort rares. Rien, moins que cela, mes freres, ils sont tres frequens ; & vous devez craindre par le détail que j'en vais faire, que vous n'en ayez été quelquefois coupables.

II. Point. Nous lisons dans saint Jean, que dez que Jesus-Christ eut dit à ses Apôtres, qu'un d'eux le trahiroit, ils se regardent les uns *Joan.* 13. les autres, ne sçachans de qui il parloit: *Aspiciebant ab invicem hæsitantes, de quo dice-* *Marci* 14. *ret.* Mais saint Marc ajoûte que cette parole les jetta dans une si grande consternation, que chacun d'eux lui demanda : Est ce moi, Seigneur, est-ce moi ? *Cœperunt discipuli contristari, & dicere singulatim : Numquid ego ?*

Si Dieu a donné quelque force à mes paroles, je me persuade, mes freres, qu'aprés avoir entendu ce que je viens de vous dire, vous êtes dans une même inquietude que ces Apôtres. Le Seigneur en soit beni ; & bien loin que je tâche d'arrêter ces salutaires émotions, je vous loüe par avance de cette pieuse crainte, & de cette humble défiance de vous mêmes.

Il y a, dit saint Basile, de certaines maladies que souvent on ne ressent pas par une espece de stupeur, mais dont on commence à apprehender d'être atteint, quand on entend les Medecins qui en remarquent les simptômes. Il y a de même certains pechez, dont

une conscience qui ne reflechit pas sur elle, se croit innocente, & dont cependant elle craint d'être coupable, à mesure qu'elle fait de serieuses reflexions sur ce qu'on lui dit. Telle fut en partie, l'inquietude des Apôtres quand Jesus-Christ les avertit que l'un d'eux les trahiroit : & telle doit être avec plus de sujet, la vôtre, quand on vous dit, que quelque enorme que soit le peché d'une communion sacrilege, il y en a cependant plusieurs qui en sont coupables, & qu'on vous explique en combien de manieres on y tombe.

Saint Paul semble les comprendre toutes, quand il dit, que s'il y en a qui reçoivent indignement le Corps de Jesus Christ, c'est parce qu'ils ne font pas de cet auguste Corps le jugement & le discernement qu'ils en devroient faire : *Non dijudicans corpus Domini.* Car qu'est-ce que ne pas faire le discernement du Corps de Jesus-Christ ? C'est ne se pas preparer à le recevoir, par la reformation de ses mœurs, par la mortification de ses passions, par un esprit & par des œuvres de penitence, répond saint Cyprien. C'est ne pas honorer ce Corps, par une vie toute sainte, par une volonté dégagée de toute affection au peché, & resoluë de n'en plus commettre.

Or combien y en a-t il, qui sans prendre garde s'ils sõt en bon ou en mauvais état, sans se mettre en peine de reformer leurs mœurs, de combattre leurs passions, & d'expier leurs desordres par une penitence salutaire : Combien y en a-t il, qui sans avoir la charité, qui est cette robbe nuptiale dont il est parlé dans nôtre Evangile, sans concevoir une vraye

le recevoir le plus dignement que vous pouvez, & de la maniere avec laquelle il témoigne vouloir être reçu : & comme il proteste qu'il ne demeurera jamais dans une ame corrompuë, ni dans un corps sujet au peché, c'est à vous à vous purifier, avant que vous le receviez. Mais le faites vous ? rentrez en vous mêmes, & rendez vous justice.

Si vous le faisiez, dit saint Chrysostome, vous examineriez serieusement vôtre conscience, & gemissant interieurement devant Dieu, vous diriez en vous-mémes : Quelle passion ai-je jusques ici vaincuë ? de quel vice me suis - je corrigé? Quelle tentation ai je repoussé ? quelle penitence me suis-je imposée de quelle occasion dangereuse me suis-je éloigné ? Quelle violence me suis-je faite pour renoncer à ces plaisirs pour quitter cette compagnie, pour rompre cette societé & ce commerce ? Quand j'aurois mortifié quelque passion, les ai-je mortifié toutes ? Quand je me reconnoîtrois innocent de quelques pechez, n'en ai-je aucun qui blesse mortellement mon ame ? Quand je me suis imposé quelque penitence, a-t-elle été proportionnée à mes desordres? Quand j'aurois resisté à quelque tentation ; quand même je les aurois toutes vaincuës, n'ai je pas succombé à la plus delicate de toutes, qui est une vaine estime de moi-même, & une secrette complaisance dans mes pretenduës vertus.

Si vous le faisiez, ajoûte le même saint Chrysostome, vous regarderiez, & vos communions passées, & vos communions futures, comme autant de motifs & d'engagemens à mener une vie sainte devant Dieu ;

& exempte de reproche devant les hommes. En vain seriez-vous tentez ou de dire des paroles deshonnêtes, ou de faire quelque injustice, ou de vous abandonner aux mouvemens de vôtre passion, & aux desirs de vôtre chair : Jesus-Christ, répondriez-vous, m'a fait l'honneur de demeurer au dedans de moi, & j'espere de recevoir encore de lui, de pareilles graces : Serois-je donc assez malheureux, & assez ingrat de faire descendre dans une ame impure, vindicative, impatiente, amollie par le plaisir, ou bouffie d'orgueil, un Dieu qui est la chasteté, la douceur, la patience, la mortification, & l'humilité même ?

La veneration que j'ai pour mon Prince, & le discernement que je fais de son auguste personne, me tient tellement dans le devoir, que non seulement je n'oserois le recevoir dans une maison mal propre, mais même toucher ses habits avec trop de familiarité : Serois-je donc assez temeraire, pour recevoir avec incivilité le Corps de mon Dieu, qui est infiniment élevé au dessus de tous les Rois de la terre ? Le Soleil voyant cet adorable Corps attaché à la Croix, en a detourné ses yeux : le voile du Temple s'est dechiré, les pierres sont brisées, les tombeaux se sont ouverts, la terre a tremblé, quand on lui a confié ce precieux dépôt : Avec quelle impudence recevrois-je donc ce même Dieu, dans une ame soüillée par le peché, noircie par les fumées de ses passions, entrainée au mal par ses longues habitudes, esclave de la chair & du monde ?

Mais helas ! on ne fait pas de cet auguste

Corps le discernement que les êtres déraisonnables en font : & de là vient ce nombre effroyable de communions sacrileges.

Les uns s'approchent de ce redoutable mystere avec des pechez qu'ils gardent volontairement dans leurs cœurs. Cette fille avec ce commerce infame qu'elle entretient, & qu'elle n'oseroit declarer à personne, pas même à son Confesseur. Cet homme avec cette inimitié inveterée, & ce desir de se venger de son ennemi, quand il en trouvera l'occasion. Celui-ci avec ses usures & ses injustices, dont il ne veut pas se faire instruire, de peur que l'éclaircissement qu'on lui en donneroit, ne l'obligeât de faire des restitutions qu'il n'a pas dessein de faire. Celui-là avec cette profession criminelle qu'il exerce, & qu'il est resolu de ne pas quitter, quoiqu'il sçache qu'il ne peut y faire son salut.

Quelque attachez & liez que soient les uns & les autres à leurs pechez, ils ont cependant l'impudence de s'approcher de nos redoutables mysteres ; tantôt pour sauver les apparences, & pour ne point paroître tout-à fait impies aux yeux du monde;tantôt pour faire servir les Sacremens d'apologie, & de voile à leur méchante vie, & surprendre plus aisément la bonne foi de leur prochain ; tantôt pour obeïr exterieurement aux loix de l'Eglise, faire ce que les autres font, ou pour ne point passer certains jours, qu'ils ont marquez pour leurs communions.

O sacrileges ! ô Deïcides ! Que la terre ne s'ouvre-t-elle pour les engloutir ! Ils sont plus criminels que Coré, Dathan & Abiron. Qu'une pluye de souffre & de feu ne

tombe t elle du Ciel pour les reduire en cendres ! ils sont plus abominables que les habitans de Sodome & de Gomorthe. Vous

Gen. 18. disiez, ô mon Dieu, *que vous descendriez, & que vous verriez si les pechez de ces peuples répondroient au cri qui s'étoit élevé jusqu'à vous :* Mais ici vous êtes descendu, & vous voyez de prés les horribles outrages qu'on vous fait : Que sont donc devenuës vos vengeances ?

Les autres (& le nombre en est plus grand) communient, & peut-être communient souvent, parce qu'ils se sont fait une fausse conscience, par une conversion projettée, dont cependant jusques ici ils n'ont donné aucune veritable marque. Ils croyent être veritablement marris d'avoir offensé Dieu & neanmoins ils demeurent toûjours dans son inimitié, portans aux pieds de nos Autels une demie volonté pour le bien, & une volonté entiere pour le mal, voulans se convertir, & ne se convertissans jamais ; payer leurs dettes, & ne les payant jamais, restituer ce qu'ils ont injustement acquis, & ne le restituant jamais ; paroissans émûs & attendris, & étans toûjours endurcis en effet : ayans comme dit l'Apôtre, les apparences exterieures de pieté, & avec tout cela n'en ayans ni le merite, ni l'esprit.

Plût-à-Dieu ! ô plût-à Dieu qu'ils fissent du Corps de Jesus-Christ le discernement qu'ils doivent en faire ! Ils n'opposeroient pas, comme il arrive souvent, une vertu imaginaire, à un corps réel ; une simple idée d'une vie reguliere, à la sainteté par essence, une conversion apparente, à un Dieu qui

sonde les cœurs & les reins, qui examine & qui juge les justices mêmes. Mani-
C'est aussi par un deffaut de ce discernement, qu'ils pechent mortellement, & qu'ils commettent un horrible sacrilege : Comment cela ? en voici une raison que je n'ai trouvée que dans saint Thomas, & qui pour subtile qu'elle paroisse, n'en est pas cependant moins solide. C'est que celui qui n'étant pas veritablement converti, ni absous de ses pechez, reçoit Jesus-Christ avec de simples apparences de conversion, commet une grande fausseté par la participation du Sacrement, & fait passer Jesus-Christ même pour un faussaire. festū est quod quicū̃ que cum peccato morali hoc sacramentum sumit, falsitatem in hoc

Vous sçavez tous que c'est le vrai Corps & le vrai Sang de Jesus-Christ qu'on reçoit dans l'Eucharistie. Jesus Christ qui est la verité même l'a dit en termes formels sans ambiguité, & sans équivoge ; Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang. Mais que fait un homme qui ne porte à la participation de ce redoutable mystere, que des figures & des signes de conversion ? Il fait croire dit l'Ange de l'Ecole, que tout s'y passe en figure & en signe : Il fait croite ce que les Heretiques pretendent faussement, que ce n'est que l'image, & comme ils disent, le type du Corps de Jesus-Christ. Il fait passer pour faussaire ce Dieu qui a dit, que celui qui le mange, vivra pour lui, & qu'il aura la vie éternelle : Et enfin il semble que ce faux penitent le prend pour tel, en n'aportant à des mysteres réels, que des fictions & des phantômes. sacramento committit ; & ideò incurrit sacrilegium, tanquā̃ sacramenti violator, & propter hoc mortaliter peccat. *D.Thom. q. 80. a.*

Malheureux s'il en étoit ainsi, tu ne pe- 4.

cherois du moins que contre le signe & la figure du Corps de Jesus-Christ : Du moins tu ne porterois que de foibles coups contre l'ombre de la chair de Jésus-Christ : Du moins tu ne répandrois qu'un calice, où est la representation du Sang de Jesus-Christ : Mais tu es doublement coupable ; je veus dire, & de ce que tu outrages inhumainement ce Corps immolé,& ce Sang versé pour ton salut ; & de ce que par ta fausse conversion tu donnes quelque lieu au libertinage, & à l'herésie de faire passer ton Dieu pour un faussaire. O qu'il y a de Chrêtiens coupables de ce peché ! O qu'il y en a qui n'apportent au Sacrement que des projets,& des apparences de conversions ! Qu'il y en a qui au lieu de s'excommunier pour ainsi dire eux-mêmes, par un esprit d'humilité & de crainte, en s'éloignant des sacrés mysteres, jusques à ce qu'ils ayent changé de vie, & fait une vraye penitence ; extorquent des absolutions precipitées, & passent de la table du Demon à celle de Jesus-Christ ?

Peut-être interrompent-ils pour quelques jours leurs plaisirs ; peut-être s'éloignent-ils de corps des compagnies, où leur cœur est toûjours attaché ; peut-être calment-ils pendant quelques intervalles,les impetueux mouvemens des passions qui les dominent : Mais Dieu se satisfait-il de ces interruptions, & de ces éloignemens que le Demon & l'amour propre sçavent si adroitement ménager ?

Ces passions vives & animées, s'arrêtent peut-être aux aux approches de l'arche de la nouvelle alliance, comme les eaux du Jourdain s'arrêterent autrefois, pour faire passa-

ge à celle de l'ancien Testament : mais quand cette arche est passée, quand ces jours de communion sont écoulez, ces passions arrêtées reprennent leurs cours, & ces eaux suspenduës coulent comme auparavant dans leur lit. *Fluebant aquæ sicut antè consueverant.* C'est la même immodestie dans les habits, le même emportement dans les discours, la même sensualité dans les repas, la même infidelité dans le commerce, la même joye de médire dans les compagnies, le même empressement de se faire distinguer dans les assemblées, le même dégoût pour la priere, la même indifference pour son salut, la méme aversion pour l'humilité & la mortification chrêtienne. *Fluebant sicut antè consueverant.* *Josue* 4.

Enfin il y en a qui negligeant les remedes absolument necessaires, pour la satisfaction de leurs pechez, & sortans des tribunaux de la Confession, viennent precipitamment à la table du Seigneur. Aprés avoir commis des crimes, dont le moindre eût esté autrefois condamné à une penitence de plusieurs années, se contenter de reciter quelques Pseaumes, ou de dire quelques prieres. Quel abus ? Est-ce là discerner le Corps du Seigneur ? Est-ce là communier dignement ?

Je n'en dis pas davantage ; apprehendez, mes freres, de ne pas grossir le nombre de tant de mauvais Chrêtiens, de tant de faux disciples, & de sacrileges. Venez à la bonne heure à la table du Seigneur, mais souvenez-vous d'y apporter la robbe nuptiale ; souvenez-vous de l'excellence de ce Sacrement,

& de la redoutable majesté du Dieu qu'il contient ; souvenez-vous d'y venir avec une devotion sincere, une charité fervente, un esprit de penitence, un amas de bonnes œuvres, afin que l'ayant dignement reçu en cette vie sous les voiles du Sacrement, vous le possediez un jour en l'autre, sans voile dans sa bien-heureuse éternité.





DISCOURS EN FORME DE PRÔNE,

POUR LE XX. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

De l'extrême-Onction.

Domine descende priusquàm moriatur filius meus. Dicit ei Jesus : Vade filius tuus vivit. *Joan.* 4.

Seigneur, venez chez moi avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jesus, vôtre enfant se porte bien.

COmme il n'y a rien qui ne puisse contribuer à nôtre perte, il n'y a rien aussi qui ne puisse servir à nôtre salut, dit saint Augustin. Si le Demon empoisonne les meilleures choses, Jesus-Christ sanctifie celles qui paroissent les plus mauvaises. Si le Demon se sert de la recompense des vertus, pour détruire les vertus mêmes, Jesus-Christ se sert de la peine même du peché

pour en prévenir les fâcheuses suites : & entre les mains de ce divin Medecin, les playes qu'il fait, & les maladies qu'il envoye, sont comme autant de principes de santé, & de vie : *Percutiam & ego sanabo.*

Qui n'eût crû digne de compassion, & le pere, & le fils dont il est parlé dans nôtre Evangile ? Un Officier tres-consideré de son Prince, soûs les ordres duquel il commande en Galilée, à un enfant qui faisoit toute son esperance ; & cet enfant se meurt. Les Medecins, soit par ignorance, soit par impuissance se sont retirez, on a épuisé toutes les ressources de l'art, la maladie plus opiniâtre que les remedes, est enfin devenuë incurable; on n'en attend plus rien, il se meurt, *incipiebat mori.*

Les choses neanmoins se passent tout autrement. La reputation que Jesus-Christ s'est acquise, fait naître à cet Officier le desir de le voir, & de le prier de guerir son enfant. Il lui demande cette grace avec beaucoup de soûmission, & de confiance. *Allez*, lui répond Jesus-Christ, *vostre fils se porte bien.* Le pere le croit sur sa parole, les serviteurs qui viennent au devant de lui, l'avertissent effectivement de l'heure, & du moment de sa guerison ; ce malade desesperé, recouvre la santé par miracle, le pere, le fils, toute sa maison reçoivent la foi : *Credidit ipse & domus ejus tota.* Quelles graces ! quels miracles ! quelles leçons, & quelles instructions pour nous ?

Quoique Jesus-Christ ne soit plus sur la terre, il ne s'interesse pas moins à la guerison, & au soulagement de ceux qui implorent

rent sa misericorde dans les derniers momens de leur vie. Au defaut de sa presence sensible, il a laissé dans son Eglise une source de graces, & de protection pour les mourans, je veus dire le sacrement d'Extrême Onction, qui les fortifie dans leurs langueurs, qui les rassure dans leurs craintes, qui les console dans leurs maux, qui les anime dans leurs combats, qui les remplit de force, de patience, de resignation, de confiance, dans ces tristes & derniers momens, où il faut passer de la vie à la mort, de la mort au jugement, du jugement à l'éternité.

Ce que vous pouvés, & ce que vous devez donc faire, M. quand vous vous trouverez en danger de mort, est de solliciter la misericorde de Jesus-Christ, & de lui dire pour vôtre soulagement personnel, ce que lui disoit cet Officier pour celui de son fils : Seigneur, ayez la bonté de venir chez moi avant que je meure. Peut-être prolongera-t-il vôtre vie, comme il prolongera celle de ce malade : Mais si vous l'invoquez avec ces sentimens de foi, d'esperance, & de charité que la Religion vous inspire, je ne doute pas que vous ne receviez, pour la santé spirituelle de vôtre ame, toute la vertu de ce Sacrement. C'est pourquoi ne separons pas ces deux choses qui sont si étroitement unies, je veus dire la necessité, & les effets du sacrement d'Extrême-Onction, c'est la premiere. Les dispositions avec lesquelles on doit le recevoir ; c'est la seconde : J'en vais faire le sujet de ce discours. Division.

I. Point.

Etre environné des douleurs de la mort,

ſe voit aux priſes avec les plus redoutables de tous les ennemis, attendre le plus exact & le plus rigoureux de tous les jugemens, c'eſt ſans doute être reduit à une extreme neceſſité ; & ſi jamais on a beſoin de ſecours, c'eſt dans des circonſtances ſi affligeantes.

Si celui qui ne voyant dans une pleine ſanté la mort que de loin, ne laiſſe pas de l'apprehender ; convaincu qu'il eſt qui doit mourir tôt ou tard : quelle eſt ſa conſternation, ſa frayeur, ſon trouble, quand il combat avec elle, quand il la voit deprés, quand il ſent que ſes forces diminuënt, ou qu'on lui dit d'un accent plaintif, de mettre ordre à ſes affaires, que dans peu il ne ſera plus en vie ?

Si celui qui connoît la ruſe, la malignité, l'opiniâtreté, la rage des Demons, les regarde comme les ennemis declarés de ſon ſalut & ſe défie à tout moment de leurs tentations: Que ſera-ce, lorſque ces tentations & ces attaques venant à augmenter, & n'ayant plus cette preſence, & cette liberté d'eſprit neceſſaires pour reſiſter à toutes, il ſe voit comme en proye à leur fureur ?

Enfin, ſi les jugemens de Dieu doivent être apprehendez en tout tems, parce qu'en tout tems ce Juge ſevere peut nous ſurprendre : Que ſera ce lorſqu'il faudra lui rendre bien-tôt compte, de toute nôtre vie paſſée ? lorſque ſentant approcher ce jour terrible, nous nous verrons déja comme cités aux pieds de ſon tribunal, & que nôtre conſcience inquiete nous reprochera tant de pechés que nous aurons commis, & dont peut-être nous n'aurons jamais été veritablement abſous ?

Avoüons, mes freres, que jamais il ne peut y avoir de plus grande, ni de plus juste frayeur, par consequent, que dans de si pressantes extremités nous n'aurons jamais plus besoin de secours. Ils ne peuvent venir que de Dieu, & son infinie bonté ne nous les a pas refusez : *Inducat Presbyteros Ecclesiæ, & orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini, & oratio fidei salvabit infirmum.* *Jacobi 5.* Qu'il fasse venir les Prêtres de l'Eglise, afin qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, & cette priere pleine de foi sauvera le malade.

Sur ces paroles, faisons je vous prie, trois importantes reflexions avec les Peres. La premiere, qu'il y a dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, un sacrement que nous appellons l'Extrême-Onction ; Sacrement institué par Jesus-Christ, & annoncé par saint Jacques son Apôtre : Sacrement veritable, qui n'est ni une fiction humaine, ni une pure ceremonie reçûë & approuvée des Peres, mais un signe visible d'une grace invisible donnée aux hommes dans les dernieres extremités de la vie : Car c'est de la sorte que le saint * Concile de Trente s'en est expliqué dans l'une de ses Sessions.

La seconde, que l'Eglise gouvernée par

* Si quis dixerit Extremam-Unctionem non esse verè & propriè sacramentum à Christo Domino institutum, & à beato Jacobo Apostolo promulgatum, sed ritu tantum acceptum à patribus, figmentum humanum, anathema sit. *Concilii Trid. sess. 14. de Extrema-Unctione.*

l'Esprit de Dieu, a toûjours reconnu ce Sacrement, que la foi en est passée de nos peres jusqu'à nous, que ce n'est pas comme le croit faussement Luther, une ceremonie de la primitive Eglise, par laquelle on faisoit de miraculeuses guerisons ; telles que sont celles dont il est fait mention dans le chapitre 6. de saint Marc ; que ce n'est pas un Sacrement imaginaire ; que les prieres qui s'y disent, & les onctions qui s'y font, ne sont pas des actions de Bâteleurs, comme Calvin encore plus impudent que Luther qui l'a dit : Qu'au contraire l'usage de donner l'Extrême-Onction aux mourans, est aussi ancien que l'Eglise, & que si dans les cinq ou six premiers siecles, on n'en a pas toûjours fait une mention expresse, & si les exemples en sont plus rares ; il n'en faut attribuer la cause qu'à l'apprehension qu'on avoit de découvrir nos mysteres, & la sainteté de nos Sacremens, à des Idolâtres qui s'en seroient moqués. Origene en parle dans son homelie seconde sur le Levitique, saint Chrysostome dans son livre troisiéme du Sacerdoce, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Gregoire le Grand & une infinité d'autres en font une mention expresse, rapportant tous mot pour mot, ces fameuses paroles de saint Jacques, ordonnans que ce sacrement fût conferé dans de dangereuses maladies voulans même souvent qu'on l'administrât avant que de donner le viatique, par cette seule raison que l'Extrême-Onction étant comme la consommation de la penitence, c'étoit la disposition la plus prochaine pour recevoir l'Eucharistie.

La troisiéme reflexion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Jacques, regarde la vertu particuliere de ce sacrement, qui consiste, disent les Peres du Concile de Trente, dans ces trois choses que je vous ai marquées d'abord, à consoler un malade dans la violence de son mal, & les frayeurs de la mort, l'animer dans son dernier combat, pour resister aux tentations du Demon, à le fortifier contre l'excessive crainte des jugemens de Dieu, en lui inspirant une grande confiance en son infinie bonté. *Ægroti animam alleviat, & confirmat magnam in eo fiduciam divinæ gratiæ excitando, qua infirmus sublevatus & morbi incommoda, & labores leviùs fert, & tentationibus dæmonis calcaneo insidiantis faciliùs resistit.*

Je vous l'ai déja dit, mes freres, & il est important que vous y fassiés de serieuses reflexions, puis que tôt ou tard vous en ferez une sensible experience en vos personnes; de toutes les frayeurs il n'y en a point de plus grande que celle où la proximité de la mort jette une ame.

Si les creatures inanimées & deraisonnables avoient du sentiment & de la raison, elles se plaindroient toutes, des rigueurs de la mort, & elles l'apprehenderoient comme le plus grand de tous leurs maux, dit un Ancien. Les bâtimens se plaindroient quand on les détruit, les statuës quand on les brise, les arbres quand on les coupe, les plantes quand on les arrache. L'homme qui a ce sentiment & cette raison, ne peut, par ce principe, regarder qu'avec une extrême frayeur, la mort qui va le démolir comme un bâtiment rui-

neux, le briser comme une statuë qui tombe par pieces, le couper comme un arbre dont la seve est toute retirée, l'arracher comme une plante qui ne tient plus à la terre, que par quelques fibre.

Mais que lui serviroient cette frayeur & ces plaintes, sinon à l'accabler davantage, & qu'il seroit heureux. s'il trouvoit pour lors quelque puissant secours qui le rassurât: mais où le trouvera-t-il? Sera-ce dans ses amis? ils l'abandonnent quand ils lui sont infideles, ils le plaignent, & ils le pleurent quand ils lui sont fideles. Sera-ce en lui-même? il n'y trouve aucune source de consolation: la violence de son mal, & la crainte naturelle de la mort, seroient plus capables d'avancer la dissolution de son ame d'avec son corps

Psal. 101. que de la retarder. *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus.* Que le Seigneur l'assiste sur ce lit de sa douleur où il est couché: lui seul peut lui donner la consolation qu'il attend. Retirez-vous femme, amis, enfans, vous aigrissez son mal par vôtre presence, & par vos larmes; vôtre pitié l'inquiete, vôtre assiduité l'incommode, vôtre affliction le fatigue: le monde qu'il va quittes, cette douce societé dont il va ére separé, les violens accés d'une opiniâtre fievre, tristes avantcoureurs d'une mort prochaine, le troublent.

Que faire dans cette fâcheuse extrémité?

Ibid. *Ego dixi Domino: miserere mei, sana animam meam quia peccavi tibi.* Je vous l'ai dit Seigneur, dans une parfaite santé mais dans ce lit de douleur je vous les dis encore d'une voix languissante & foible, ayez pitié de

moi ; *miserere mei.* Je n'eus jamais plus besoin de vôtre secours : Si vous le jugez à propos, rendez-moi la santé, mais sur tout guerissez mon ame. S'il m'est avantageux que je reste encore quelques tems sur la terre, disposez de moi comme il vous plaira ; mais la santé de mon ame m'est encore plus precieuse que celle de mon corps ; & la guerison de mes maladies interieures, me touche plus que celle de mes infirmitez que je souffre. Je crains la mort comme homme, mais je la crains encore plus comme pecheur ; c'est contre vous que j'ai peché, Seigneur, *peccavi tibi* : calmés mes frayeurs, en m'accordant par la participation du sacrement que je vais recevoir, ces graces de consolation & de pardon qui y sont attachées. *Sana animam meam quia peccavi tibi.* Vous étes également le maître de toute ma vie, puisqu'il n'y a aucun moment qui ne vous appartienne : mais il semble que vous vous soyez reservé un droit special sur celui de ma naissance, & sur celui de ma mort. Je suis né dans le peché, je dois mourir par le peché : mais vous avez voulu que comme le Baptême a purifié ma naissance, l'Extrême-Onction me disposât à une sainte mort. Elle m'effraye cette mort, mais ce Sacrement servira à calmer mes frayeurs : Elle me jette dans de terribles inquietudes, mais ce sacrement servira à les adoucir.

Il les calme, & il les adoucit en effet ; Premierement, en ôtant les causes qui les produisent, je veus dire les pechés veniels, par une vertu qui lui est propre, & quelquefois les mortels par accident. Secondement,

en augmentant la grace habituelle, & donnant au malade des graces actuelles qui le consolent, & qui les fortifient.

Aussi sa matiere est d'huile d'olive benie par l'Evêque Car comme l'huile a certe proprieté naturelle de se répandre aisément, de penetrer bien avant dans les playes, d'appaiser la douleur, & de fortifier les parties malades; aussi l'onction du Saint Esprit dans ce sacrement, se répand doucement dans l'ame du malade, pour adoucir ses craintes, lui rendre son mal plus supportable, & le fortifier contre les apprehensions de la mort: Quelle en est la raison? La voici.

Chaque Sacrement a des effets interieurs qui lui sont propres, & qui nous sont representés par d'autres effets exterieurs qui frappent nos sens. Si nous n'avions point de corps, dit saint Jean-Chrysostome, Dieu nous donneroit ses graces sans les revêtir d'aucun signe sensible: mais comme nôtre ame est renfermée dans un corps, il nous les donne par le moïen de certaines marques qui paroissent, & qui y ont quelque convenance. De là vient que quoique ces signes soient arbitraires & tellement instituez de Dieu, qu'il pouvoit y en emploïer d'autres: Cependant il a toûjours choisi les plus propres à nous representer la nature, & la difference des graces qu'il nous accordoit dans ses Sacremens.

Hom. 83 in Mathaum & homil. 60. ad populum Antiochenum.

Celui du Baptême efface le peché d'origine: quoi de plus propre pour representer cette grace que l'eau, qui en est la matiere? Celui de l'Eucharistie nous unit à Dieu, & nous nourrit de Dieu? Quoi de plus propre

que le pain & le vin qui s'incorporent dans nôtre substance, & qui sont nos alimens ordinaires ? Celui de l'Extrême-Onction adoucit la violence de nos maladies, nous rend la mort moins redoutable, & les ennemis de nôtre salut moins puissants : Quoi de plus propre que l'huile, qui s'insinuant doucement dans nos playes, en appaise la douleur ; & qui ayant autrefois servi aux Athletes, pour donner moins de prise sur eux à leurs adversaires, produit aussi invisiblement le même effet contre les Demons qui nous attaquent ?

Ils ne sont jamais plus redoutables, ni plus furieux que dans ce dernier combat. Ils n'épargnent rien dans ces jours de crise, pour la perte & la reprobation d'une ame. Est-elle timide ? ils la jettent dans le desespoir. Assurée? ils la remplissent de presomption. A-t-elle vécu dans le desordre ? ils lui en retracent les dangereuses idées. A-t-elle mené une vie sainte ? ils lui inspirent une fatale complaisance pour elle-même. A-t-elle de l'érudition ? ils la jettent dans des curiosités inutiles, ou dans des doutes au sujet de la foi. N'en a-t-elle point ? ils la plongent dans un aveuglement lethargique, & dans une fatale stupidité. En un mot, une armée entiere de Demons rode pour lors autour d'elle, l'effrayant, la troublant lui faisant voir d'horribles spectres, lui reprochant ses plus petits pechés, & ses plus legeres ignorances. *Quarit animam exercitus ille horribilis incutiens timores, formas mutans, delicta improperans.* *Hugo heritr. de animarum regressu. c. 91.*

Que les forces sont inégales ! Une armée

de Demons contre une ame ſeule, une legion d'eſprits actifs, vigilans, envieux, immortels, artificieux, implacables, contre une ame affoiblie, par la debilité de ſes organes, battuë par mille differentes penſées qui la partagent, préte à paſſer du tems à l'éternité, & du monde qu'elle va quitter, à une region inconnuë, conſternée à la vûë de ſes pechez, & toute abandonnée à elle-même ?

Je me trompe, M. ce delaiſſement n'eſt pas univerſel : Le ſacrement d'Extrême-Onction, & les prieres que l'on fait pour les mourans, viennent à leurs ſecours, & les fortifient contre ces redoutables ennemis de leur ſalut. On demanda dans le douziéme ſiecle, ſi ce Sacrement pouvoit ſe reïterer. Yves de Chartres, Geoffroy de Vendôme, & pluſieurs grands hommes crûrent, que comme l'on ne reïteroit jamais l'onction du Baptême, de la Confirmation, & de l'Ordre, il falloit ſuivre cette même regle dans celle de ce Sacrement ; mais Pierre de Cluni, & le maître des Sentences qui ont été ſuivis de tous les Theologiens, ſoûtinrent qu'il falloit appliquer cette derniere onction aux malades, autant de fois qu'ils en auroient beſoin dans les infirmitez extrêmes, & preſque deſeſperées, dans leſquelles ils pouvoient tomber.

Premierement, parce que l'Apôtre ſaint Jacques n'a jamais ſpecifié ni une premiere, ni une ſeconde, ni une troiſiéme onction, mais qu'il s'eſt contenté de dire indefiniment : ſi quelqu'un de vous eſt dangereuſement malade, qu'il faſſe venir les Prêtres de

l'Eglise, afin qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur.

Secondement, parce que ces trois autres Sacremens, impriment un caractere qui ne se perdant jamais, ne doit pas aussi se reïterer, au lieu que celui de l'Extréme-Onction n'en imprime point.

Mais la troisiéme raison qu'ils apporterent fut celle ci. Si un homme qui s'est tiré d'une maladie apparemment mortelle, n'avoit plus d'ennemis à combattre : Si dans une autre fâcheuse extremité, où il faut que tôt ou tard il se trouve, les Demons étoient si fatiguez & si confus de leur premiere defaite, qu'ils ne vinssent plus l'attaquer ; s'il ne tomboit pas dans de nouveaux pechés, par lesquels il leur donnât un nouveau pouvoir sur lui ; peut-être pourroit-on dire qu'il n'auroit plus besoin d'un Sacrement qui lui conferât des graces propres pour leur resister. Mais ces Demons sont des ennemis infatigables qui ne se rebutent jamais ; des ennemis rusés, qui n'aïant pas reüssi dans une attaque, esperent toûjours de reüssir dans une autre ; des ennemis jaloux & pleins de rage, qui n'abandonnent pour un tems leur proye, qu'afin qu'ils s'en saisissent mieux par une artificieuse retraite. Il faut par consequent leur opposer toûjours dans de si fâcheuses extremités, les mêmes forces, employer la même onction, & se servir des mêmes armes pour les combattre ; rien n'étant plus efficace pour les faire retirer avec honte, que ce sacrement des mourans,

Quel est leur trouble & leur rage, quand on fait tant d'onctions en forme de croix,

quand on la met cette croix entre les mains, & sur le chevet du malade, croix qui a été l'instrument de leur defaite, le principe de leur confusion, l'objet de leur fureur, l'étendart de nôtre religion, le signe & la marque de nos victoires ?

Saint Pierre Chrisologue remarque fort judicieusement, que Jesus-Christ a toûjours pris plaisir d'attaquer les plus méchans de tous les Demons, de les confondre, de les exterminer, par sa presence. L'un d'eux étoit entré dans le corps d'un possedé, & quand il lui demanda comment il s'appelloit, il lui répondit qu'il s'appelloit *legion*, c'est à dire qu'il étoit seul aussi fort que pourroit être une legion entiere, qui parmi les Romains, étoit composée de *6666.* combattans; mais ce fut pour cela même que Jesus-Christ l'attaqua, & qu'il le força de sortir de ce corps; malgré ses hurlemens & ses resistances.

Petr. Chrysol. serm. 17.

Quelques cruels & redoutables que soient ces esprits, aurez vous sujet de les craindre, conclud de là ce même Pere; quand les onctions sacrées seront faites en forme de croix sur vos sens, & sur les differentes parties de vôtre corps: quand on exposera cette croix à vos yeux, quand avec vos foibles & tremblantes mains vous l'embrasserez, & la baiserez, comme pour faire voir que vous voulés mourir dans le baiser de Jesus crucifié, qu'ayant reçu le signe de sa croix au Baptême, vous voulez l'avoir jusqu'au dernier moment de la vie; que vous souhaités qu'on l'imprime sur vos corps, avant que de les mettre en terre, comme on met les

armes des soldats sur leurs corps, avant qu'on les porte au tombeau.

Si heureusement pour vous, ce sont là vos dernieres dispositions, demeurez dans une humble confiance : les Demons avec toute leur rage ne pourront rien contre vous. S'ils vous attaquent, ils ne vous abattront pas ; s'ils vous portent au murmure, & au desespoir, ils ne vous y feront pas succomber. Ils vous diront que les jugemens d'un Dieu que vous avez tant de fois offensé ; & devant qui vous allez rendre compte de toutes vos actions, de toutes vos paroles, de toutes vos pensées, de toutes vos omissions, & de toutes vos negligences, sont des jugemens terribles : ils auront raison de le dire, mais comme ils ne vous le diront, qu'afin de vous en donner une excessive crainte, qui se termine à un cruel desespoir ; vous resisterés d'autant mieux à cette tentation, que le propre effet du sacrement d'Extrême-Onction, est d'encourager une ame dans ce dernier combat, & de moderer ses frayeurs, en lui inspirant dans ces tristes momens, une grande confiance en l'infinie bonté de son Dieu. *Ægroti animam alleviat & confirmat, magnam in eo fiduciam divinæ gratiæ excitando.*

Je dis son propre effet, car il faut raisonner des besoins de l'ame, & des differens états où elle se trouve, comme nous raisonnons de ceux du corps, dit l'Ange de l'Ecole saint Thomas. La vie corporelle commence par la naissance, elle augmente par l'accroissement, elle se fortifie par la nourriture, elle se rétablit par la diette, elle se

D. Th. 3. part. q. 65. art. 1.

délivre des dangers de la mort par les remedes.

Il en est de même de la vie spirituelle : Elle commence par le Baptême qui est sa naissance; elle s'avance par la Confirmation, qui est son accroissement ; elle se fortifie par l'Eucharistie, qui est sa nourriture ; elle se répare par la Penitence, qui est sa diette;& elle s'affranchit des dangers de l'Enfer , & des funestes suites des jugemens , par l'Extrême-Onction. Comment cela ? C'est , répond-il , que ce Sacrement étant le dernier que le Chrêtien reçoit, il consomme en quelque maniere , & assure toute sa guerison spirituelle. *Hoc sacramentum ultimum est , & quodammodò confirmativum totius spiritualis curationis.*

D. Th. lib. 4. contra gentes c. 3.

Ce qui rend mortelles les maladies d'un homme quant à son ame , sont les crimes dans lesquels il est tombé : Crimes qui lui attirent toute la severité des jugemens de Dieu , qui seront éternellement punis en l'autre vie : s'ils ne sont remis en celle-ci. Ce qui rend la guerison de cet homme imparfaite , sont les pechez veniels qu'il a commis , & les restes de ses autres pechez qui n'a pas encore expiés.

A l'égard des mortels , l'Extrême-Onction ne les efface pas par elle-même , c'est au Baptême & à la Penitence que cette remission est attachée : mais outre que quelquefois elle peut incidemment , & par un second effet les remettre , c'est que ce Sacrement suppose qu'un mourant s'est mis en bon état qu'il s'est confessé de ses pechez, & qu'il en a une vraie douleur.

Ainsi comme il y des pechez veniels, & certains restes de pechez ausquels il faut satisfaire ; & comme d'ailleurs un homme, soit par sa propre negligence, soit par la brieveté du tems, soit par ses differentes occupations, soit par violence de son mal, n'en est pas entierement gueri, le sacrement d'Extrême-Onction vient à son secours ; & à proportion qu'il se trouve disposé à le recevoir, cette guerison s'opere en sa personne, & peut quelquefois être si parfaite que rien ne l'empêche en sortant de ce monde, de joüir de la gloire à laquelle uniquement il aspire.

Voilà, mes freres, ce qui doit vous encourager dans cette derniere agonie, & ce qui peut adoucir la severité des jugemens de Dieu. Voilà ce qui peut vous donner une sainte & humble confiance en sa misericorde, en ce jour terrible, où d'ailleurs vous avez tout à craindre. Car si le Baptême est un sacrement de foi, la Confirmation, un sacrement de force ; l'Eucharistie, un sacrement d'amour ; la Penitence un sacrement de justice ; l'Ordre, un sacrement de puissance ; le mariage, un sacrement de temperance ; l'Extrême-Onction, est un sacrement d'esperance, disent les Peres Esperance fondée sur la remission des pechés par la penitence qui l'a precedée ; sur les infinis merites de Jesus-Christ, par l'application qui s'en fait ; sur les onctions & les prieres de l'Eglise, par la vertu qui leur est propre. Esperance fondée sur la sanctification d'une ame qui s'étant faite par la grace, comme par une cause formelle, & par la mort de Jesus-Christ, comme par une cause efficiente, se consomme par la

beatitude éternelle ; comme par sa fin, & par son terme.

Le sacrement d'Extrême-Onction nous la promet cette beatitude, puisqu'il est tout à la fois un signe qui démontre une chose presente, un signe qui renouvelle la memoire d'une chose passée, & un signe qui marque & qui prédit une chose future. Il demontre une chose presente, je veus dire la grace qui lui est particuliere, & qu'il confere. Il renouvelle la memoire d'une chose passée, je veus dire la mort de Jesus-Christ, dont il retrace le souvenir par les onctions faites en forme de croix, & l'image d'un Dieu crucifié. Il marque & il prédit une chose future, & même il la marque de prés, je veus dire la gloire des Saints, qui est promise à tous ceux qui sortiront de ce monde, en état de grace.

II. POINT. Il est par là fort aisé de voir, combien il importe à un Chrêtien touché des devoirs de sa religion, & du desir de son salut, d'apporter toutes les dispositions necessaires, pour profiter des graces attachées à ce sacrement. Il y en a qui précedent sa reception, il y en a qui l'accompagnent, il y en a qui la suivent. Je dirai peu de choses des unes & des autres, afin de laisser à vôtre pieté, de quoi mediter sur le reste.

Les dispositions qui précedent l'administration de ce sacrement, sont la pureté de conscience, l'empressement de le recevoir. La pureté de conscience : Car comme dit Hugues de saint Victor, il faut songer à la santé de l'ame, avant même que de penser à

Hugo à Sancto

celle du corps. Ce corps n'est affoibli que pour châtier les desordres de cette ame, il faut par consequent remonter jusqu'à la source du mal : & la premiere chose qu'un malade qui se sent extraordinairement attenué, doit faire, est de purifier sa conscience par une confession bienfaite. Jusques-là, qu'il est expressément ordonné aux Medecins qui voyent des personnes dangereusement malades, de les avertir d'appeller à leur secours, d'autres Medecins qui travaillent à leur guerison spirituelle.

Victore lib. 2. erudit. Theolog. de sacra. part 15. c. 3.

* L'empressement de recevoir ce sacrement: il est la derniere perfection de la penitence, comme la Confirmation l'est du Baptême ; & se soucier peu de le recevoir par une espece de mépris, ce seroit un grand peché. Sans le sacrement de Penitence, cette derniere onction bien loin d'étre utile à un mourant, lui seroit tres-nuisible ; & sans cette onction, cette penitence n'auroit pas toute la consommation qu'elle pourroit avoir: Mais ces deux Sacremens joints au saint Viatique, lui attirent toutes les graces, & les secours dont il a besoin : † ce qui a obligé un grand homme qui vivoit dans le septiéme siecle,

* Si de peccatis pœnitentiam non egit, ista unctio non solùm nihil ei prodest, sed etiam multum obest. *D. Anselmus in elucidatorio.*

† Orationibus & consolationibus Ecclesiasticis, sacrâ cum unctione olei armati secundùm statuta sanctorum Patrum communione Viatici reficiuntur. ***Theodor. Cantuar. in decr.***

de vouloir qu'il cherchât sa reconciliation dans la Penitence ; sa consolation dans l'Extrême-Onction ; & sa force dans l'Eucharistie. Il faut avoir la liberté, l'agilité, & les forces necessaires, pour faire un aussi grand voyage qu'est celui du tems à l'éternité : Il trouvera cette liberté dans le sacrement de Penitence qui le déliera ; cette agilité dans celui de l'Extrême Onction qui l'oindra ; cette force dans celui de l'Eucharistie qui le soûtiendra.

Déplorons ici l'aveuglement & le malheur de la plûpart des Chrêtiens de nos jours. Souvent on meurt sans avoir reçû aucun de ces sacremens. Celui qui en a besoin ne les demande pas, ceux qui prennent soin de lui ne lui en parlent pas. C'est negligence, oubli, tiedeur, le dirai-je ? impenitence & endurcissement dans l'un ; c'est une fausse pitié, & une cruelle compassion dans les autres.

Vous ne voulez pas, dites-vous effraïer un malade en l'exhortant à recevoir ses sacremens ; Vous voulez donc contribuer à le damner, & peut-être à vous damner vous-même. Vous apprehendez que cette nouvelle ne le trouble ; mais le sera-t-il moins, par la proximité de la mort qui va l'étouffer, par les dangers de l'Enfer qui l'environnent, par les tentations du Demon qui le jetteront dans le desespoir, par la veuë d'un jugement prochain & malheureux qu'il va subir ? au contraire peut-il joüir d'une plus profonde paix, que lorsqu'il a mis ordre à sa conscience, & qu'il s'est muni des sacremens ?

Saint Bernard dit de S. Malachie, qu'ayant

crû qu'une femme par sa negligence, étoit morte sans avoir reçû l'Extrême-Onction, en eut tant de douleur, qu'il en pleura toute la nuit, & qu'il en eût été inconsolable, si Dieu touché de ses larmes ne lui avoit rendu la vie : On ne se reproche plus à present cette negligence, ou si l'on se la reproche, c'est en vain, & sans pouvoir y apporter aucun remede.

Mais n'est-ce pas au malade à demander ce sacrement ? *Inducat Presbyteros Ecclesiæ :* N'est ce pas à lui à prier ces Medecins spirituels de venir l'assister dans ses plus pressans besoins ? Il a tant de soin d'en appeller d'autres. Il a tant d'empressement de sçavoir en quel état il est. Est-ce que son ame lui est moins chere que son corps ? Est-ce qu'il apprehende que l'Extrême-Onction ne precipite la fin de sa vie, & qu'un sacrement qui contribuë quelquefois méme au recouvrement de sa santé, ne finisse plûtôt ses jours par un éfet qui lui est tout contraire ? Aveugles & insensibles que vous étes, au lieu de reconnoître la grace que Dieu vous fait; grace qu'il a refusée à un million d'autres : vous differez non plus damnées en années, ni de mois en mois, mais de jours en jours, & d'heures en heures à vous procurer un soulagement si necessaire ; la mort vous surprendra, & vous mourrez d'autant plus criminels, que vous aurez rebuté un secours qui vous étoit si liberalement offert.

Mais quand cette sainte, & derniere onction s'appliquera sur les principales parties de vôtre corps, dans quelles dispositions faut il que vous soyez ? dans celle de

vous unir à l'intention de l'Eglise, & de demander à Dieu qu'il écoute ses prieres & les vôtres. Quand le Prêtre s'approchera de vôtre lit, pour vous appliquer les saintes huiles, & que la premiere onction se fera sur vos yeux avec ces paroles, *Per istam unctionem, & suam piissimum misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid peccasti per visum*, Demandez la même grace à Jesus-Christ, & dites lui dans l'amertume de vôtre ame : Je suis marri, adorable Sauveur, de vous avoir si souvent offensé, par la liberté que j'ai donnée à mes yeux ; de regarder tant d'objets qui m'étoient deffendus & de ne les avoir pas élevez vers vous. Je crois, ô mon Dieu, & je vous en rends d'humbles actions de graces, que vous avez mis vos infinis merites dans cette huile sacrée dont mes yeux doivent être oints, & j'espere de vôtre misericorde, que cette sainte onction me guerira de tant de pechez que j'ai commis contre vous par ce sens. *Les yeux de tout le monde esperent en vous*, mon Sauveur ; les miens n'y ont pas moins de confiance : éclairez-les afin qu'ils ne tombent jamais dans un assoupissement mortel. Loin de moi tant d'objets profanes & criminels, qui ont seduit mon cœur ; si vous me rendés la santé, je ferai de ce sens, un meilleur usage que je n'en ai jamais fait. Agréés à present ma bonne volonté, & que vôtre tres-pieuse misericorde m'accorde par cette onction, le pardon que je vous demande.

Ayez, mes freres, les mêmes sentimens, quand on appliquera les saintes huiles sur

les autres parties de vôtre corps ; sur ces oreilles qui ont tant entendu de médisances, de railleries des choses saintes, de paroles scandaleuses, d'airs lascifs, & de chansons dissoluës ; sur cette bouche qui a commis tant de pechés, par ses discours, & par son intemperance ; sur ces mains, qui ont fait tant d'actions mauvaises ou inutiles, qui se sont sallies par tant d'attouchemens criminels qui ont écrit tant de billets, ou galands, ou usuraires, qui ont retenu tant d'argent, dont il falloit faire une ample distribution aux pauvres : sur ces pieds, qui ont fait tant de pas qui ne devoient pas faire, & qui lorsqu'ils devoient vous transporter dans des lieux de pieté, & des assemblées de charité, ont été comme immobiles, Ayez, dis-je, les même sentimens, & priez l'infinie misericorde de Jesus-Christ, de vous appliquer les merites de cette patience, avec laquelle ses chastes oreilles entendirent vomir contre lui tant d'imprecations & de blasphemes, le merite de ce jeûne qu'il a gardé dans le desert, & de ce fiel qu'on lui presenta à la Croix, pour expier la delicatesse de vôtre goût, le merite de tant de saintes actions qu'il a faites, & de tant de miracles qui a operez par ses divines mains ; le merite de tant de pas & de voyages qu'il a faits, pour vous ramener à la bergerie comme un bon Pasteur, jusqu'à se fatiguer en courant aprés vous, & être obligé de s'asseoir, pour vous attendre.

O l'excellente pratique ! ô qu'elle vous sera avantageuse, si lorsqu'on vous appliquera les saintes huiles, vous vous entrete-

nez de ces pensées ; si vous priez avec l'Eglise le Seigneur, de vous remettre par ces onctions sacrées, & par sa tres-pieuse misericorde, tant de pechez que vous avez commis par tous ces sens.

Je finis en vous disant, que la derniere disposition dans laquelle vous devez être, consiste dans une parfaite resignation à la volonté de Dieu, dans un entier oubli du monde, dans un renoncement total à vous mêmes, dans un sacrifice universel de vos personnes, dans une libre & genereuse acceptation de la mort, invitant vôtre ame de sortir de cette terre d'exil, au nom du Pere qui l'a créée, du Fils qui l'a rachetée, du Saint Esprit qui l'a sanctifiée, & de toute la Trinité sainte, dont vous attendez la recompense que je vous souhaite. *Amen.*





DISCOURS EN FORME A DE PRÔNE,

POUR LE XXI. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES L'OBLIGATION DE PAYER ses dettes.

Redde quod debes. *Matth.* 18.

Payez ce que vous devez.

LE sujet dont je pretends vous entretenir aujourd'hui, vous paroîtra sans doute extraordinaire & nouveau ; mais c'est par cette raison même que j'espere, qu'il vous sera d'autant plus utile, que n'ayant jamais entendu parler de cette matiere, vous y découvrirez des veritez essentielles à vôtre salut, & sur lesquelles vous n'avez peut-être jamais eu le moindre scrupule de conscience. Ce sujet est l'obligation, qu'a un homme engagé envers ses creanciers, de payer ses dettes : *Redde quod debes.* Payés ce que vous devez.

Un dur & ingrat serviteur, dont il est parlé dans nôtre Evangile, le dit à un de ses confreres qui lui devoit de l'argent, & ne se souvenant plus d'une remise considerable, que leur maître commun venoit de lui faire, il prit ce malheureux à la gorge, & lui dit: Payes ce que tu me dois; *redde quod debes.*

Mais sans excuser ces violences si indignes d'un homme d'honneur, si contraires à la compassion & à la charité, c'est ce que je puis dire aujourd'hui à une infinité de debiteurs qui s'engagent de tout côté, & qui se soucient peu de se délivrer de leur engagement, qui prennent à toute main, & qui ne rendent qu'aprés de longues poursuites; qui diligens & hardis à demander, n'ont pas la même diligence à s'acquiter de leurs promesses; qui pour entretenir leurs dépenses, reparer leurs mauvaises affaires, contractent sans scrupule dettes sur dettes, & ne s'en font aucun de ne les pas payer *Redde quod debes*; Payez ce que vous devez. Vous devez, & vous ne voulez pas payer, *debes*; C'est là vôtre peché: rendez & payez, *redde*, ce sera là vôtre justification. Ce sont les deux reflexions les plus naturelles que l'on peut faire sur ces trois petites paroles, & ce que je pretends de vous faire voir dans les deux parties de ce discours.

Division.

I. POINT. Est-il donc vrai que devoir, & ne pas payer ses dettes, c'est un peché; Ouï, Chrêtiens, dans l'espece & les circonstances que je vais vous marques; elles vous surprendront peut-être, peut-être même vous dirai-je des choses

ses que vous ne serez pas bien aises d'entendre: Mais pourquoi vous flatter dans une matiere si delicate, où vous ne vous flattez que trop ?

Je parle de ces mauvais payeurs, qui ayans du bien, & ne voulans pas se dépouiller de ce qu'ils ont, de peur de tomber dans la pauvreté, cherchent tous les moyens, & toutes les évasions possibles pour ne pas satisfaire leurs creanciers; qui sous pretexte que le tems est mauvais, ou qu'ils ne peuvent se faire payer de ce qui leur est dû, croyent qu'il sera permis de faire aux autres la même injustice qu'ils souffrent eux-mêmes, comme si le peché d'autrui les rendoit moins coupables; comme si ce leur étoit une raisonnable excuse, de se servir de la dureté de leurs debiteurs, pour s'acquiter de leurs devoirs.

Je parle de ceux qui prévoyans, que selon toutes les apparences, ils mourront insolvables, & que sans un coup extraordinaire, ils ne pourront jamais s'acquitter de leurs dettes, ne laissent pas cependant d'en contracter toûjours de nouvelles pour entretenir leur maison, & prévenir leur chute prochaine; laissans à des enfans à démêler leurs affaires aprés leur mort, cachans une misere réelle sous de beaux dehors, engageans ceux qui leur ont prêté des sommes modiques, à leur en prêter de plus grosses, pour ne pas s'exposer à perdre entierement leurs avances; se soucians peu de ruiner plusieurs familles, pourvû que la leur subsiste, & de se décharger sur leur prochain, des embarras qu'ils seroient fachez de souffrir.

Je parle de ceux qui abandonnant leurs biens à leurs creanciers, cachent & détournent leurs principaux effets, qui rachetent de leur argent, & sous des noms supposés, ce qui a été vendu sur eux à vil prix, qui font paroître des ventes & des échanges qui n'ont jamais été; qui par des antidates, & des dettes imaginaires, cherchent à éluder les justes prétentions de ceux dont ils ont reçu de l'argent;qui donnent pour seureté,des terres qui ne leur appartiennent pas, ou qui sont déja engagées à d'autres;qui ayans mangé avec une femme le bien d'un homme, le payent tout d'un coup par une separation qu'ils ont faite avec elle;qui ne voulans rien retrancher de leur table, de leur luxe, ou de leur jeu, aimènt mieux ruiner leur prochain, que mener un autre vie que celle qu'ils menent.

Je parle de ceux qui font des banqueroutes frauduleuses, pour ne payer qu'une partie de leurs dettes, comme nous le dirons dans la suite : qui retiennent les gages & le salaire aux domestiques qui les servent, & aux artisans qu'ils employent : qui sous ombre de quelques pertes, dont ces malheureux sont innocens, les renvoient avec injures, ou les font long-tems languir aprés leur dû:qui se font chicaner sur ce qu'ils sçavent raisonnablement devoir ; & qui prévoyans bien qu'ils perdront leur procés, aiment mieux que la Justice mange tout, que faire leurs efforts pour contenter, ou appaiser leurs creanciers.

Je ne finirois jamais, si je voulois entrer dans une plus longue discussion : Je dis seu-

lement que ces mauvais payeurs pechent mortellement ; que quelques bonnes actions qu'ils fassent d'ailleurs elles leur seront inutiles pour leur salut : que contracter des dettes, & ne les pas payer, c'est se damner : que se mettre malicieusement hors d'état de satisfaire ses creanciers, c'est s'engager dans beaucoup de pechez.

Peché d'ingratitude, c'est le premier. Un homme vous a fait plaisir, il vous a tiré de l'embarras où vous étiez, il vous a prêté son bien genereusement, & sans y être obligé : sans lui on vous eût ruiné, ou fait perir dans une prison: vous l'avez dit tant de fois vous-mêmes, vous lui avez témoigné tant de fois l'obligation que vous lui aviez ; & cependant pouvant le payer, vous ne le faites pas ; vous êtes un ingrat,& quelque rang que vous ayez dans le monde, Dieu & les loix civiles ne vous regardent que comme un infame.

En voici un portrait fort naturel dans l'Ecriture. *Donec accipiat osculatur manus dantis, & in promissionibus humiliat vocem suam.* Rien de plus humble, ni de plus dis- *Eccl.*
posé, ce semble, à la reconnoissance qu'un *20.*
homme qui attend quelque secours de son prochain, avant qu'il ait reçû l'argent qu'il lui demande. Ce n'est que civilité, que complaisance, que protestation de service, que marque d'engagement, & de gratitude. Il baise la main de son futur bienfacteur. il tente mille voyes pour en obtenir ce qu'il espere, promesses, humiliations, entrevûës, il n'épargne rien pour faire connoître qu'il a l'honneur en recommandation, & qu'il sera eternellement reconnoissant de la grace

qu'on lui fera : mais quand il a reçu ce qu'il demandoit, & que son creancier repete l'argent qu'il lui a prêté : *In tempore redditionis postulabit tempus & loquetur verba tædii & murmurationis, & tempus causabitur.*

Cet homme auparavant si reconnoissant, change tout d'un coup d'esprit, demandant du tems pour payer, murmurant contre son bienfacteur, se plaignant de sa dureté, le chargeant d'imprecations & d'injures. Auparavant il l'appelloit son ami, son azile, son protecteur : à present il le regarde comme son ennemi, son persecuteur, son tyran. Auparavant il ne pouvoit trouver de termes assez obligeans pour le louër : à present il n'en peut trouver d'assez injurieux pour le déchirer. Auparavant il cherchoit toutes les occasions de le rencontrer à propos : à present il le fuit ; & il le craint tellement, que s'imaginant le voir à toute heure, il n'est pas moins inquiet dans ses resves que dans son réveil. Auparavant il publioit par tout sa generosité & sa bonté : à present il ne parle que de sa cruelle & insatiable avarice : semblable, dit saint Chrysostome, à cet ingrat qui ayant reçû de son maître un talent pour negocier, & se voyant contraint de le lui rendre, le chargea d'imprecations, le faisant passer pour un homme dur, qui vouloit moissonner où il n'avoit pas semé, & recueillir où il n'avoit rien mis : *Durus es, metis ubi non seminasti, & congregat ubi non sparsisti.* A ces simples traits vous vous representez déja tant de mauvais payeurs que vous connoissez qui n'ont que de l'ingratitude pour ceux qui dans l'occasion leur ont rendu de bons services.

D. Chrys. lib. 4. in Genes.

Peché de mauvaise foi, c'est le second. Un homme qui emprunte n'a garde de dire qu'il est déja engagé d'ailleurs, qu'il y a entre lui & sa femme une separation de biens, que ses affaires deperissent, qu'il ne pourra rendre la somme qu'il demande au tems dont il sera convenu, que ses creanciers anterieurs ont déja sur ses biens un privilege acquis, qu'il est d'humeur à s'engager de toute part, & à ne satisfaire qui que ce soit, que pourvû qu'il trouve de quoi fournir à ses divertissemens ou à ses besoins, il se met fort peu en peine, si les autres souffrent de ses friponneries ou non. Au contraire il fait l'homme de conscience, blâmant ceux qui fatiguent la patience de leurs creanciers, faisant monter ses effets au delà de ce qu'ils peuvent valoir, payant de petites dettes pour en contracter de plus grosses, tâchant par une vaine ostentation de pieté, de s'acquerir la reputation d'homme de bien, s'abstenant de certaines dépenses qui feroient éclat, pour dissiper par d'autres qui sont cachées, le bien d'autrui qui ne lui appartient pas; se plaignant de la profusion que font quelques autres, pendant que comme Judas il tient la bourse d'où il ne sort presque rien pour le soulagement des pauvres, du soin desquels peut-être il est chargé, appaisant sourdement quelques-uns de ses creanciers afin de prévenir l'orage qui tomberoit sur sa tête, imitant enfin, comme dit saint Pierre de Chrysologue, la mauvaise foi de cet œconome, dont il est parlé dans saint Luc, qui ayant dissipé une grande partie d'un bien qui lui avoit été confié, au lieu de conserver & de rendre le reste à son maître, ne s'applique qu'à le tromper.

Il eſt trop faineant pour travailler *fodere non valeo* ; il eſt trop orgueilleux pour demander l'aumône, *mendicare erubeſco* : Que fait-il ? il ajoute peché ſur peché, il s'accommode avec ſes debiteurs, il leur relâche une partie de ce qu'ils lui doivent pour avoir le reſte, & ſans ſe mettre en peine de rendre à ſon maître ce qu'il lui doit, il ne cherche que les moyens de diſſiper le peu qui lui reſte. *Non curat unde poſſit ſarcire quod deerat, ſed quod remanſit, quemadmodum minorare poſſit, recogitat.*

D. Chryſ. in c. 16 Luca. Peché d'injuſtice, & de vol, c'eſt le troiſiéme. D'injuſtice; car ſi la juſtice conſiſte dans l'égalité dez que cette égalité eſt violée, on ceſſe d'être juſte, & elle ne manque jamais de l'être, quand on refuſe de rendre à autrui ce qu'il eſt en droit de repeter. De vol ; car remarquez je vous prie avec Salvien, qu'il y a des voleurs de pluſieurs ſortes. Il y en a qui abuſans de leur autorité & de celle du Prince, volent impunément, & qui tirez quelquefois d'une condition ſervile, ne travaillent qu'à faire leur fortune aux dépens d'autrui, pour ſe dédommager par leurs concuſſions, de leur pauvreté paſſée.

Il y en a qui ſous apparence de compaſſion & de charité, dépoüillent leur prochain par de gros interêts des ſommes qu'ils lui prêtent, ou par des procez dans leſquels ils les engagent. Tels ſont les uſuriers & les mauvais Officiers de Juſtice : *Tueri eos vi-*

* Qui omnem ſubſtantiam ſuam vacuaverat diſſipando, vacuando chirographa : quod remanſerat plus evertit, nec curat, &c.

dentur ut spolient, & hac lege defendunt miseros, ut miseriores faciant defendendo, On diroit qu'ils ont pitié de leurs freres en leur prêtant de l'argent, mais ce n'est que pour les engager davantage, & les dépouiller avec plus de cruauté. On diroit que c'est pour les deffendre qu'ils prennent leur cause, mais ce n'est que pour les rendre plus miserables en les deffendant. *Qui enim defendi videntur, defensoribus suis omnem ferè substantiam suam priusquàm defendantur addicunt; ac sic ut patres habeant defensionem, perdunt filii hæreditatem.* Ils engagent à ces charitables voleurs la meilleure partie de leur bien avant qu'ils en tirent aucun secours, & les enfans perdent une succession qu'ils pourroient esperer, dont ils sont privez par l'imprudence de leus peres, & les persecutions de leurs tyrans. *Salv. de guber. Dei lib. 5 p.166.*

Il y en a enfin (car je ne parle pas de plusieurs autres especes de voleurs) qui le sont en refusant de payer leurs dettes, quand ils le peuvent. Ils retiennent le bien d'autrui contre le consentement & les poursuites de son maître, ils le retiennent contre leurs promesses & leurs propres engagemens, ils le retiennent, & souvent ils se mettent malicieusement hors d'état de le rendre; disons-le hardiment, ce sont des voleurs.

C'est pourquoi aux termes de l'Ecriture, l'obligation de restituer, & celle de payer les dettes s'appellent du même mot de *Rendre. Redde quod debes*, parce que manquer à l'un ou à l'autre de ces devoirs, c'est violer l'égalité & la justice, c'est garder & retenir un bien sur lequel on n'a point de droit. Avec cette

difference neanmoins que la restitution suppose toûjours un peché qu'on a commis, & que le payement de ses dettes ne le suppose pas. Vous avez pris par des voyes injustes le bien d'autrui; quelque restitution que vous en fassiez, il sera toûjours vrai de dire que vous avez peché: au lieu qu'en payant vos dettes, on ne peut pas dire que vous ayéz mal fait en les contractant.

Mais à cela prés un mauvais payeur n'est gueres different d'un voleur. Qu'importe à cet homme que son argent lui ait été volé sur les grands chemins, ou que vous l'ayant abandonné, vous le reteniez sans le satisfaire? C'est un argent également perdu pour lui. Qu'importe à ce marchand d'avoir perdu ses marchandises dans une forêt, & par quelque autre accident, ou de vous les avoir venduës sans pouvoir en être payé? Elles ne sont pas moins perduës pour lui. Qu'importe à cet artisan & à ce domestique, dont vous retenez le salaire & les gages, d'être tombez entre les mains des voleurs, ou entre les vôtres? Ils n'en sont pas moins miserables; & qui que vous soyez, je suis en droit de vous dire avec l'Apôtre saint Jacques: *Ecce merces operariorum qui messuerunt regiones vestras quæ fraudata est à vobis clamat, & clamor eorum in aures Domini Sabaoth introivit.* Durs & impitoyables que vous êtes, le salaire que vous faites perdre aux ouvriers qui ont fait la recolte de vos champs, crie contre vous, & leur cri est monté jusques aux oreilles du Dieu des armées, pour en attirer les justes vengeances. Vous perirez, malheureux; vous les

Jacobi 5.

avez condamné, volé, tué sans qu'il vous ayent fait de resistance, vous vous êtes servi de vôtre authorité pour les oprimer, vous avez fait bonne chere à leus dépens, vous leur avez ravi ce qui leur apartenoit, vous perirez: Il faudroit qu'il n'y eut point de Dieu, ou que Dieu ne fut pas ce qu'il est, si ce crime demeuroit impuni. *Vous vous êtes amassé un tresor de colere pour le dernier jour, vous perirez. Addixistis & occidistis justum & non restitit vobis; thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus.*

Saint Augustin parlant de la premiere cause de l'endurcissement, & de la reprobation de Pharaon, l'attribuë à une chose à laquelle tout autre que lui n'eut jamais pensé. Qu'est-ce qui attira cet effroyable malheur à ce Prince que l'Ecriture nous propose comme le modele des reprouvez? Ce fut, selon ce Pere, l'injustice & la dureté avec lesquelles il traitta long-tems les Juifs.

Ces pauvres peuples que le sort des armes, ou plutôt les ordres de la Providence avoient assujetti à ce Prince, devoient en attendre quelque recompense, pour les bons services qu'ils lui avoient rendus, & qu'ils lui rendoient encore tous les jours. Pharaon le sçavoit si bien, que ce fut la raison pour laquelle il ne voulut jamais les laisser sortir de ses Etats, & il avoit l'ame si malfaite, qu'il n'usa que de cruauté envers ceux qu'il étoit obligé de traiter avec beaucoup de misericorde,

* Epulati estis super terram, & in luxu tris enutristis corda vestra in die occisionis *Ibid.*

& de douceur. *Credulitatem exercuit in iis quibus misericordia debebatur.*

Voilà, selon saint Augustin, la cause de la reprobation de ce malheureux Prince. Tu n'as pas eu pitié de ceux qui te servoient, Dieu n'en aura point de toi. Tu n'as rien donné à ceux qui contribuoient à ton luxe, à tes plaisirs, à la magnificence de tes bâtimens ; tu mourras reprouvé & endurci : tu n'as pas rendu justice au peuple de Dieu, tu éprouveras toute sa colere, & toutes ses vengeances.

Vous qui ne payez pas vos domestiques, qui retenez le salaire de ceux qui travaillent pour vous, qui frustrez vos creanciers de ce que vous leur devez, tremblez à cet exemple, tremblez, hurlez, comme dit l'Apôtre saint Jacques, dans le pressentiment des miseres qui vous arriveront un jour, vous qui êtes encore plus coupables que Pharaon. *Plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis.* Encore les Juifs étoient-ils les esclaves de ce Prince ; & le Christianisme ne permet pas que vous en ayez. Encore dans cet état d'esclavage, ils n'avoient rien en propre, tout ce qu'ils faisoient étant pour leurs maîtres : mais la condition de vos domestiques, des artisans, des marchands, de vos creanciers est bien differente ; ils ont un droit special sur vôtre bien, & ne vouloir pas les payer, c'est les voler. Rendez leur donc ce que vous leur devez ; ce n'est pas un acte de liberalité, c'est un acte de justice ; ce n'est pas une pure reconnoissance, c'est une espece de restitution : payez vos dettes, *redde quod debes.*

Payez vos dettes gros Beneficiers qui avec plusieurs mille livres de rentes, ne vivez

presque que d'emprunt, & vous exposez à mourir insolvables. Il ne vous suffit donc pas de ravir aux pauvres, la portion qui leur appartient d'un bien dont vous êtes moins les proprietaires, que les œconomes: Il faut encore que vous reduisiez à la pauvreté des familles entieres, dont l'argent & les marchandises entretiennent tous les jours vôtre luxe & vôtre table. Plus criminels devant Dieu que ce mauvais riche de l'Evangile qui, à la verité, étoit assez dur pour voir Lazare gemir à sa porte, sans lui donner aucun secours; mais qui, comme remarque S. Chrysostome, vivoit de son propre bien, & n'emporta en mourant celui de personne: *Redde quod debes.*

Payez vos dettes faux devots & fausses devotes, vous qui par une pretenduë integrité, imposez si souvent à autrui, qu'on croit ne pouvoir confier plus seurement, son bien, qu'en le mettant entre vos mains; vous qui par ce seul titre d'une devotion hypocrite, tâchez d'ôter à vos freres, le moindre soupçon qu'ils pourroient avoir de vôtre mauvaise foi, dont ils ressentent dans la suite les pernicieux effets: Vous dont la mesquinerie & l'avarice retranchent sans scrupule, d'un memoire ce qui appartient legitimement à ceux que vous avez employez à vôtre service; vous qui peut être volez les pauvres dans la distribution de leurs aumônes, à peu prés comme Antiochus qui ne feignit de vouloir adorer la Deésse Nanée, qu'afin d'entrer dans son Téple, & d'en élever les tresors. *Redde quod debes.*

Payez vos dettes, grands Seigneurs, vous qui faites faire tant de corvées à vos pauvres vassaux, vous qui dans un Royaume libre,

les traitez comme s'ils étoient vos esclaves, ou comme si l'horreur qu'ils ont de vous servir, devoit leur tenir lieu de recompense, vous qui souffrez que vos Intendans les renvoyent avec des imprecations, & des menaces ; vous qui intimidez les uns, qui faites emprisonner les autres, & qui croyez faire un acte de charité, quand vous payez au pauvre Naboth la moitié de ce que vaut sa vigne : *Redde quod debes*.

Payez vos dettes, vous tous qui avez le moyen de les payer. La reconnoissance vous y oblige ; on vous a fait plaisir. La bonne foi vous y oblige; vous avez tant de fois promis de le faire. La justice & l'équité naturelle vous y obligent ; pourquoi retiendrez-vous ce qui ne vous appartient pas ? Pourquoi refuserez-vous à vos creanciers un payement que vous voudriez qu'on vous fit si vous étiez à leur place ? Vôtre interêt temporel vous y oblige ; sans cela vous vous ruinerez, & écoutans les pernicieux conseils de vos Procureurs & de vos gens d'affaires, vous vous appauvrirez pour les enrichir. Dieu vous y oblige ; sans cela vous vous damnerez. Jusques ici vous l'avez offensé en ne payant pas vos dettes; si vous voulez ne les plus offenser, payez-les : *Redde quod debes*. Un malin refus a fait vôtre peché ; un payement accompagné des circonstances que je vais vous marquer, fera vôtre justification.

III. Point. Quelque faute que l'on ait commise, il y a toûjours des moyens établis de Dieu pour l'expier, dit saint Bernard, & comme l'exacte observance des Commandemens rend une

vie exempte de peché, le salutaire usage des remedes est d'une admirable utilité pour reparer l'innocence qu'on a perduë par le peché. *Præceptis instituitur vita contra peccatum, remediis restituitur innocentia post peccatum.*

D. Bern. tract. de præcepto & dispensatione. c. 13.

Estre fidele observateur de la loi de Dieu, c'est le premier devoir d'un Chrêtien; chercher les moyens necessaires pour satisfaire à Dieu & au prochain quand on a violé sa loi, c'est le second devoir d'un Chrêtien. Il est loüable, quand il s'attache au premier; il est justifié & absous, quand il s'acquite du second: & si vous me demandez, dit ce Pere, qui est celui que je regarde comme un pecheur du salut duquel je desespere, je vous répondrai que c'est celui qui se mettant peu en peine de pecher, & encore moins de satisfaire à son peché, méprise le commandement, & le remede tout ensemble. *Solum censeo prævaricasse qui & præceptum contemnit, & remedium.*

Appliquons ce principe general à l'espece particuliere que nous traittons, & si par les loix civiles un homme qui a satisfait ses creanciers, est déchargé envers eux, & possede à juste titre le bien qu'il leur avoit engagé: Par les loix divines, ce même homme qui paye ce qu'il leur doit, est justifié & absous devant Dieu, quelque peché qu'il ait commis, en s'acquitant envers eux de ce devoir.

Remarquez cependant mes freres, que souvent ceux qui sont déchargez par ces loix civiles, ne le sont pas déja par celles de Dieu, que les hommes qu'on peut tromper ou corrompre, accordent souvent dans le payement des dettes, des delais, & des moderations qu'ils croyent necessaires, & que Dieu qui

connoît les intrigues, & la mauvaise foi des debiteurs,n'approuve pas.Il veut qu'ils payent leurs dettes:*Redde quod debes.* Mais pour être pleinement justifiez, il veut qu'ils les payent sans delai, & sans moderation ; que le payement qu'ils en font soit un payement prompt, premiere circonstance ; un payement entier , seconde circonstance, *Redde quod debes.*

Saint Gregoire Pape étant consulté sur ce que devoit faire un homme qui étoit chargé de dettes , & qui ne vouloit pas payer ses creanciers, repondit que s'il étoit effectivement pauvre, & s'il n'avoit pas de quoi les payer, il en étoit déchargé , mais que s'il avoit quelques effets, il étoit obligé en conscience de leur satisfaire au plûtôt.

En quoi il semble que l'aumône, & la justice demandent une même diligence:N'affligez pas l'ame du pauvre, & ne differez pas à donner à celui qui est abatu de chagrin dit Dieu dans le livre de l'Ecclesiaste. Ne retenez pas le salaire de l'ouvrier jusqu'au lendemain, nous dit-il dans le Levitique. Quand vous pouvez donner l'aumône à un pauvre que vous devez considerer comme vôtre ami & vôtre frere , ne renvoyez pas au lendemain pour la lui donner, dit le Sage dans les Proverbes.Quand vous êtes engagez par vôtre pa-

* Lex habet ut homo pro debito nullatenùs teneatur , si res defuerint quæ possint eidem debito addici , &c. *Epist.l.4.Indict.* 13.*c.*45. *&* 3.*parte Pastoralis* Cor inopis ne afflixeris, & protrahas datum angustianti. *Eccl.*4. Ne dicas amico : Vade & revertere ; cras dabo tibi cum statim possis dare *Prov.*3. Illaqueatus es verbis oris tui,& captus propriis sermonibus,

rôle, & vôtre écrit à un creancier, courez, hâtez-vous,& ne vous donnez point de repos, que vous ne l'ayez satisfait : tirez-vous au plûtôt de ses mains, comme un oiseau, ou une biche qui est entre celles des chasseurs.

Je me trompe, il y a entre l'un & l'autre de ces devoirs,une grande difference à faire. La justice l'emporte toûjours sur la charité, & le droit naturel sur l'aumône. Heureux & sages ceux qui se hâtent de soulager les pauvres de leur bien ; malheureux & insensez ceux qui les soulagent du bien d'autrui Heureux & sages ceux qui leur donnent de prompts secours aprés avoir payé leurs dettes: Malheureux & insensez ceux qui different à payer leurs dettes,pour leur donner de prompts secours dit saint Gregoire Pape. Autre chose est faire misericorde, afin de racheter ses pechez,& autre chose pecher pour avoir de quoi faire misericorde. Autre chose est l'observance de ce commandement ; donnez à celui qui vous demande : & autre chose l'observance de celui ci ; vous ne volerez & ne retiendrez pas le bien d'autrui. L'un de ces commandemens nous oblige plus que l'autre, ajoûte saint Bernard ; & quoique Dieu haïsse les avares qui n'ont point de charité, & les mauvais payeurs qui n'ont point de justice:il ne faut pas douter que celui qui refuse de donner ce qui lui appartient,ne peche moins,que ceux qui font liberalité de ce qui ne leur appartient pas.

* fac ergo quod dico fili mi.Discutere, festina, ne dederis somnum oculis tuis, eruere quasi damula de manu,& quasi avis de manu aucupis. *Prov. 6.*

Il seroit à souhaiter que ceux qui font l'aumône avec joye, & qui ne payent leurs dettes qu'à regret, s'instruisissent d'une si importante maxime ; que cette Dame de qualité qui emprunte à toute main, & qui ne paye qu'avec violence, s'accusât dans le tribunal de la Penitence, non pas tant d'avoir refusé l'aumône à un pauvre, que d'avoir fait languir ses creanciers. Mais qui d'elles fait cette reflexion Qui d'elles se croit coupable devant Dieu, de faire perdre des semaines & des mois entiers à des artisans & à des Marchands, qui à peine ont le necessaire à la vie, & qu'elle remet de jour à autre; tandis qu'elle fatigue un Directeur par ses differens avis bu'elle lui demande, & les bagatelles qu'elle lui propose?

Quand les dettes sont récentes, on demande du tems : quand elles sont vieilles, on les oublie. Cependant on ne laisse pas de frequenter les sacremens, de converser avec les personnes de pitié, d'avoir des heures reglées pour ses prieres & ses autres exercices, de se confesser & de communier souvent: pratiques loüables, si l'on ne faisoit pas d'ailleurs d'injustice, & si des creanciers n'étoient notablement lezés par le delai qu'on apporte à les payer ; mais pratiques prophanes, Confession, & Communion sacrileges, lorsqu'ayant de quoi payer, & se soucians peu de le faire, on est actuellement en état de peché mortel, en retenant le bien d'autrui. Pratiques profanes, Confessions & Communions sacrileges, lorsqu'on laisse gemir de pauvres gens, dont on a eu la peine & les sueurs, dont les cris plus forts que celui des aumônes, demandent à Dieu vengeance du tort qu'on leur fait. Vous n'y

pensez pas, Messieurs & Mesdames ; vous n'y pensez pas. Mais ce delai en de certaines circonstances est seul capable de vous damner.

Rappellerai-je ici pour vous exhorter à ce prompt payement de vos dettes, l'ancien tems de nos peres, & ces siecles d'or où l'on avoit tant de bonne foi & d'empressement à payer ? Un seul exemple tiré de l'Ecriture sainte, suffira pour vous en convaincre.

Tobie avoit prêté à Gabele, qui demeuroit dans une Province fort éloignée, dix talens d'argent, somme pour lors tres-considerable. Le creancier avoit tiré un billet de son debiteur, & s'étoit reposé du reste sur sa bonne foi ; & le debiteur de son côté, n'avoit garde aussi de manquer de reconnoissance & de justice envers son creancier. Quelques années s'étoient écoulées sans que Tobie repetât son dû, mais voyant qu'il avoit peu de tems à vivre, il fit venir son fils, & lui dit : Je me sens defaillir de jour en jour, il faut que je vous avertisse que j'ai prêté dix talens d'argent à Gabele qui demeure au païs des Medes, j'ai son billet que je vous donnerai, cherchez seulement les moyens de vous en faire payer avant que je meure.

Je ferai ce qu'il vous plaira mon pere, lui repondit Tobie : mais comment pourrai je retirer cet argent ? Je ne connois point Gabele, Gabele ne me connoît pas non plus, je ne sçai ni où le pays des Medes, ni par où il faut y aller, & quand je me presenterai devant lui, quelle marque lui donnerai je pour me faire connoître ? Ne vous embarrassez pas, mon fils, il est honnête homme, dez que vous lui aurez montré sa cedule, il ne manquera pas aussi-tôt de vous compter de l'ar-

gent : *Chirographum illius penes me habeo, quod dùm illi ostenderis, statim restituet.*

Pesez-bien M. toutes ces circonstances. Tobie n'apprehende pas que Gabele s'inscrive en faux contre son propre billet, il n'apprehende pas que pour ne pas payer, il apporte des fins de non-recevoir, ou qu'il dise à son fils d'attendre qu'il ait de l'argent ; (desordres qui ne sont que trop communs de nos jours) Il apprehende encore moins qu'il fasse banqueroute & qu'il cache ses effets sous des noms supposez ; rien de tout cela ne lui entre point dans la pensée ; aucontraire il dit à son fils qu'il ne lui aura pas plûtôt montré sa cedule, qu'il lui comptera les dix talens : Tant étoit grande la bonne foi du debiteur, & la generosité du creancier qui se contenteroit de retirer sa somme, sans en exiger d'interêts.

Aussi Gabele donna la somme qui étoit contenuë dans son billet, dez qu'il le vid : mais à qui la donna-t-il ? non pas à Tobie, mais à un étranger qu'il ne connoissoit pas, & qui n'apportoit aucun mot d'écrit pour se faire connoître.

Raphaël invenit Gabelum, reddidit ei chirographum suum, & recipit ab eo omnem pecuniam. Raphaël compagnon de Tobie qui l'avoit prié de se transporter chez Gabele, le trouva, il lui montra sa promesse, & il reçût dans le tems même ses dix talens. Tout autre que lui eût dit : Je veus voir mon creancier, peut-être est-il mort en chemin, peut-être lui a-t-on volé ce papier : Tout autre que lui eût dit : que ne vous donnoit-il une procuration en forme : voilà mon billet, mais où est ma décharge ? Tout autre que lui eût aumoins dit : puisqu'il me prie

de venir à sa nôce, je lui porterai moi même son argent, & le remercierai de la grace que son pere m'a faite. Mais si Gabele ne manqua pas à ce devoir d'amitié & de reconnoissance de venir voir Tobie, & de le remercier, il eût crû manquer à sa parole de ne pas rendre sur l'heure même les dix talens qu'on lui avoit prêtez. Il les donna à un homme inconnu ; & comme remarque expréssement le saint Esprit, Raphaël reçût de lui toute la somme, *recepit ab eo omnem pecuniam.* Il fit ce payement sans delai, mais il le fit tout entier.

Vous voyez assez ce que je veus dire, & vous ne connoissez que trop, quelle est pour l'ordinaire l'injustice & la mauvaise foi de debiteurs. Que de banqueroutes frauduleuses, que de dettes supposées, que de pertes imaginaires, que d'antidates & de faussetez, pour s'accommoder avec des creanciers qui apprehendent de perdre entierement ce qui leur est legitimement dû, en abandonnent une partie à des fourbes, & à des chicaneurs qui se relevent bien-tôt de leur pretenduë misere ?

Si les Procureurs & les gens d'affaires, se conduisoient par des principes d'équité & de conscience, entretiendroient-ils comme souvent ils entretiennent par leurs chicanes, la mauvaise foi de ces voleurs, & leur donneroient-ils des avis pour se soustraire aux poursuites de leurs creanciers & si les Confesseurs le sçachans faisoient leur devoir, leur donneroient ils l'absolution, à moins qu'ils n'eussent reparé de leur propre bien, le tort qu'ils ont fait à autrui par leurs detestables conseils.

Mais ces mauvais payeurs ne s'apperçoivent-ils pas bien que convenir frauduleuse-

ment avec leurs creanciers, & leur imposer une espece de necessité de se relâcher d'une partie de leurs droits pour avoir le reste, c'est effectivement les voler? Que ce que l'on fait par crainte ou par violence, est involontaire & que rien au monde ne prevaudra jamais contre cette inviolable loi de la justice chrêtienne, qui veut que l'on paye exactement, & à la rigueur tout ce que l'on doit? Car s'il n'est par permis de frustrer le pauvre d'une partie de l'aumône qu'on lui donne;
Eccles. 4. *Eleemosynam pauperi ne defraudes*: S'il est deffendu de se servir de ruses & de détours, pour se dispenser de le soulager autant qu'on
Deut. 15. est obligé, dans sa misere: *Non ages quidquam callidè in fraternis necessitatibus sublevandis.* Croira-t-on que dans une obligation qui est de droit naturel, & où ce n'est plus charité, mais justice, on pourra ôter à un creancier une partie de ce qui lui est dû?

D. Asterius hom. in postol. Petr. & Paulum, p. 842. Je vois que saint Pierre a gueri une infinité de personnes, & qu'il n'en a jamais puni que trois, dit un ancien Pere, Simon le Magicien qui vouloit donner de l'argent pour recevoir le Saint Esprit, Ananie & Saphire qui de concert avoient détourné quelque chose du prix d'un fonds de terre qui leur apartenoit, & qu'ils avoient vendu. Or si cet homme & cette femme furent frappez de mort, pour n'avoir
Act. 5. pas apporté aux pieds des Apôtres tout l'argent de ce fonds, dont ils étoient les maîtres: Quelle sera la vengeance que Dieu tirera de tant de fourbes qui ne payent qu'une partie de leurs dettes, & qui retiennent frauduleusement des effets qui ne peuvent leur appartenir, qu'aprés avoir satisfait leurs creanciers?

De tout ceci je tire deux grandes consequences. La premiere, que c'est en vain que l'on prétend se dispenser de payer entierement toutes ses dettes, sous pretexte que l'on seroit contraint de retrancher beaucoup de choses que l'on croit necessaires pour soûtenir sa qualité. Un homme de qualité comme moi, dites-vous, doit avoir bonne table, entretenir un grand train, être proprement, & magnifiquement habillé; & si je paye toutes mes, dettes, je ne trouverai plus rien pour toutes ces dépenses.

Un homme de qualité comme vous? Mais quelle est vôtre qualité? Si c'est celle de trompeur & d'usurpateur, je n'ai rien à vous dire: si c'est celle de Chrêtien, elle vous ordonne de retrancher mille dépenses qui sont superfluës, & dont le retranchement vous donnera de quoi payer vos dettes. Est-il juste, par exemple, que vous perdiez de grosses sommes au jeu, pendant qu'une veuve desolée & de pauvres enfans languissent? que vous ayez un grand nombre de valets que vous nourrissez aux dépens de ceux à qui vous ôtez le pain Que des gens qui vous ont fait plaisir attendent, jusqu'à ce que vous n'ayez plus de qualité à soûtenir? Ceux qui vous connoissent oberé, se mocquent de vous, ceux dont vous mangez le bien, & dont vous avez emprunté les marchandises, vous maudissent. Ce n'est pas vôtre pain que vous mangez, c'est le nôtre, disent-ils; ce n'est pas vôtre argent que vous jouez, c'est le nôtre; ce n'est pas de vos habits que vous vous parez, c'est des nôtres & si on les pressoit fortement, on en verroit sortir nôtre sang qui crie vengeance contre vous.

Un homme de qualité comme vous? Mais

j'ai à vous dire de la part de Dieu, & ce dont il vous menace vous arrivera ou à vos en-„ fans. J'ai à vous dire de sa part que vous „ deviendrez vous-même comme la fable „ des peuples qui vous insulteront par ces „ sanglantes railleries : Malheur à celui qui „ soûtient sa maison aux dépens d'autrui, & „ qui amasse ce qui ne leur appartient pas. „ Jusqu'à quand amassera-t-il contre lui-mê-„ me des monceaux de bouë ? Des gens „ qui vous mordront, & qui vous déchireront „ s'éleveront tout d'un coup contre vous, & „ vous en deviendrez la proye. Comme vous „ avez dépouillé les autres, ceux qui seront „ restez, vous dépouilleront à leur tour. Vous „ avez voulu mettre vôtre nid le plus haut „ que vous avez pû, vous imaginant qu'il „ seroit à couvert de l'orage, mais vous n'a-„ vez travaillé qu'à augmenter la honte de „ vôtre maison, les pierres de vos murailles „ crieront, & le bois qui sert à lier vos bâti-„ mens rendra témoignage contre vous. Je „ n'ajoûte rien, M. à ces paroles du Saint „ Esprit chez le Prophete Habacuc ; & l'ex-

Numquid non omnes isti super eum parabolam sument, & dicetur: Væ ei qui multiplicat non sua. Usquequò & aggravat contrà se densum lutum numquid non repentè consurgent qui mordeant te, & suscitabuntur lacerantes te, & eris in rapinam eis ? Quia tu spoliasti gentes multas, spoliabunt te omnes qui reliqui fuerint de populo. Cogitasti confusionem domus tuæ, concidisti populos multos, & peccavit anima tua ; quia lapis de pariete clamabit & lignum quod inter juncturas ædificiorum est, respondebit. *Habac.* 2.

„ perience de tous les siecles nous fait con-
„ noître, quels sont les malheurs qui s'attirent
„ les mauvais payeurs, par les procès où ils
„ s'engagent, par la ruine prochaine de leurs
„ familles, & leur propre reprobation.

La seconde consequence que je tire, est que la pauvreté où l'on se trouveroit reduit, si l'on payoit toutes ses dettes, n'est pas quelquefois une excuse legitime pour s'en dispenser. Je dis quelquefois, car si en se dépouillant de tout son bien, on manquoit du necessaire, ensorte que l'on tombât dans une extrême necessité, il est certain qu'on peut se dispenser d'en payer toutes ses dettes, peut-être d'en payer aucune, pourvû qu'on forme veritablement la resolutiõ de faire humainement la resolution de faire humainement ce que l'on pourra pour satisfaire, quand on sera en état, ses creanciers. Mais lorsque cette necessité n'est pas extrême, & qu'il ne s'agit pas d'une ruine totale, mais de plus ou de moins, il est certain qu'on est obligé de satisfaire. Je vous en ai déja dit les raisons; mais voici quelque chose de singulier que j'ajoute, & qui fera peut-être quelque impression sur l'esprit de tant de mauvais payeurs.

Nous lisons dans le chapitre 5. du second livre d'Esdras, qu'il y avoit une grande famine dans toute la Judée, & que ce fut la raison pour laquelle plusieurs cacherent ce qu'ils avoient ramassé de bleds, afin de s'exempter de payer la dixme, & de satisfaire ceux à qui ils devoient. Mais Dieu reçût-il cette misere publique, & cette indigence des familles particulieres pour excuse? Ecoutés comme il s'en explique chez Malachie: car, selon S. J. ce fut à cette occasiõ qu'il fit dire à son peuple par ce Prophête, *Ne cesserés-vous jamais de m'outrager*

comme vous m'avez outragé en ne payant pas les dixmes & les premices qui me sont deuës? Vous croyez vous excuser sur la pauvreté & les miseres où vous êtes reduits, mais sçavez-vous bien que vôtre mauvaise foi vous les a attirez, & *que vous avez été maudits & frappez d'indigence, parce que vous m'avez outragé? In penuria maledicti estis, & me vos configetis.*

Malachie c. 3.

La raison pour laquelle vous vous croyez dispensez de payer toutes vos dettes, est la misere du tems & l'incommodité particuliere que vous en ressentiriez : & vous ne prenez pas garde que c'est par là méme que vous vous rendez plus miserables. A Dieu ne plaise que j'approuve la dureté de tant d'impitoyables creanciers, qui comme ce serviteur de nôtre Evangile, vous tiennent les pieds sur la gorge, & vous disent ; *Redde quod debes* ; Quel autre traitement peuvent-ils attendre de la justice divine, que celui que reçût ce barbare serviteur de son maître, qui le fit precipiter dans les tenebres exterieures ? Mais sçavez-vous bien aussi, que Dieu permet souvent qu'ils vous persecutent, & qu'ils vous fassent les dernieres violences, pour vous punir de vôtre mauvaise foi, de vos banqueroutes, de vos faussetez, & de tant de voyes deffenduës, dont vous vous servez pour cacher vos meilleurs effets ?

Si vous disiez en vous-mêmes; Il n'est pas juste que ceux qui m'ont fait plaisir, souffrent de mes dissipations; que je donne à mes divertissemens & à mon intemperance, ce qui leur appartient; que pour entretenir mon luxe & ma table, je me fasse chicaner ; & que pour éluder leurs poursuites, je mette mali-

cieusement

cieusement tout mon bien à couvert : Au contraire si quelqu'un doit se ressentir de ma mauvaise conduite, c'est moi même & non pas eux : Si, dis-je, vous faisiez ces reflexions, & si vous vous mettiez selon vôtre pouvoir en état de les payer, je ne doute pas que Dieu ne répandît sur vous & sur vos familles quelques-unes de ces benedictions, qu'il promit à son peuple de répandre sur lui, chez le même Prophete.

Satisfaites à vôtre devoir, lui dit il, & je vous ouvrirai toutes les sources du Ciel, pour vous donner du bien en abondance. Les insectes qui mangeoient vos fruits, ne les mangeront plus, vos vignes qui étoient steriles, ne le seront plus ; toutes les nations vous appelleront un peuple heureux, & vôtre terre deviendra une terre de delices. Mais quand vous ne recevriez pas ces benedictions temporelles en ce monde, comptez-vous pour rien d'en avoir de plus grandes & de plus abondantes en l'autre ? Je vous les souhaite. *Amen.*



DISCOURS
EN FORME DE PRÔNE,
POUR LE XXII. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DE LA FLATERIE.

Pharisæi consilium inierunt, ut caperent ut Jesum in sermone; & mittunt ei discipulos suos cum Herodianis, dicentes: Magister, scimus quia verax es, & verbum Dei in veritate doces. *Matthæi* 22.

Les Pharisiens tinrent conseil entr'eux, pour surprendre Jesus-Christ dans ses paroles, & lui envoyerent leurs disciples avec les gens d'Herodes, lui dire: Maître nous sçavons que vous étes sincere, & que vous enseignés la parole de Dieu en verité.

QUe peut-on trouver de plus veritable en effet, ni de plus obligeant en apparence, que le compliment que les disciples des Pharisiens font à Jesus-Christ de la part

de leurs maîtres? Bien loin de lui donner des loüanges suspectes & incertaines, ils avoüent qu'ils sçavent bien à qui ils parlent, & le merite de celui à qui ils rendent de si favorables témoignages. Bien loin de lui donner des louanges outrées, il en merite encore de plus grandes, & l'on pecheroit plûtôt en s'abbaissant au dessous de la grandeur de son sujet, qu'en relevant par de trop magnifiques paroles, les rares qualitez qu'il possede. Ils lui disent, *qu'il est sincere*; mais il est la sincerité même: Qu'il n'impose à personne; mais il est incapable de dissimulation, & de fourberies: *Qu'il enseigne la parole de Dieu telle qu'elle est*, mais il est lui-même cette parole: *Que nul égard humain ne peut lui faire trahir sa pensée, comme s'il avoit quelque consideration pour les uns qu'il n'eût pas pour les autres*; mais il est le Maître absolu de tous les hommes, qu'il conduit, qu'il gouverne, qu'il fait agir & parler selon les immuables decrets de sa sagesse.

D'où vient donc, me demandez-vous, qu'il paroît par la suite de nôtre Evangile, que Jesus-Christ qu'on traite avec un air si plein de religion & de respect, reçoit si mal un compliment de cette nature? C'est, répondent les Peres, que tout y est dissimulé, hypocrite, malin, captieux, flateur. Ce n'est pas un compliment de quelques particuliers: *tous les Phariſiens s'assemblent & tiennent conseil*, pour en suggerer les paroles. *Pharisæi consilium inierunt.* Ce n'est pas un compliment d'amitié & de bienveillance: ils meditent la ruine de celui à qui ils le font,

& en lui montrant une piece de monnoye, ils tâchent de lui attirer l'indignation de Cesar, pour peu qu'il témoigne qu'on peut se disposer de lui payer le tribut : *Ut caperent Jesum sermone.* En un mot, ils croyent que ce que leurs médisances, & leurs conspirations ouvertes n'ont pû faire, leurs flateries adroitement ménagées le feront; semblables, dit saint Chrysostome, à ces oiseleurs qui ne pouvans prendre d'oiseaux ni par le battement de leurs mains, ni par les pierres qu'ils leur jettent, font servir à leurs desseins d'autres oiseaux, qui par une douce melodie les font tomber dans les pieges qu'on leur a tendus.

Nemo adulantem se, neque adulandum cuiquã exhibeat; alterum enim callidi tatis est, vanitatis alterum. *Lib.* 1. *offic. c.* 47.

Cruel ministere des flateurs qui corrompent ce qu'il y a de plus chaste, qui flétrissent ce qu'il y a de plus beau, qui empoisonnent ce qu'il y a de plus sain, qui seduisent les ames, & les perdent par l'endroit où elles sont plus ouvertes & plus sensibles ! Vous la repoussâtes ô mon Dieu, cette flatterie par ces aigres reproches que vous fîtes à ces tentateurs, & à ces hypocrites : *Quid me tentatis hypocritæ?* Mais si l'on suit en beaucoup de choses la mauvaise conduite des Phariſiens : Qui de nous imite la vôtre ? On veut flatter, on veut être flatté ; deux grandes causes des principaux desordres qui arrivent dans le monde, dit excellemment S. Ambroise, dont la pensée va faire tout le fond de cet entretien. On veut flatter, c'est une marque de malice, & de fourberie; on veut être flatté, c'est une marque de vanité & d'orgueil.

Division.

Le peché de ceux qui flattent, sera le sujet de mon premier point ; le peché de ceux qui

aiment à être flattés, sera la matiere du second ; & tout le partage de ce discours.

La langue qui de toutes les parties du corps, paroît l'une des plus petites & des plus stupides, est cependant, au sentiment de l'Apôtre saint Jacques, l'une des plus necessaires, quand elle se porte au bien, l'une des plus dangereuses, & des plus funestes, quand elle se tourne au mal. Semblable au gourvernail d'un vaisseau, elle remuë cette masse flotante & quelque grosse qu'elle soit, elle la jette ou vers le port, ou vers les écüeils. Semblable à une petite rouë, elle fait jouër plusieurs machines, n'y ayant point de corps si pesant qu'elle n'enleve, de si immobile qu'elle ne remuë, de si tardif qu'elle n'agite, de si paisible qu'elle n'ébranle. Heureuse & sage, quand la verité & la charité l'animent ; malheureuse & indiscrette, quand l'interêt ou d'autres passions la font agir. Voulez-vous sçavoir en general ce que c'est que la langue d'un méchant homme ? Voici sa definition, *universitas iniquitatis*, c'est *une academie d'iniquité*, c'est une échole où l'on apprend toutes sortes de vices, qu'on enseigne ensuite, & qu'on communique aux autres. I. POINT.

Si l'impureté veut corrompre & empoisonner les ames, c'est de la langue qu'elle se sert : demonstrations d'amitié, paroles tendres & engageantes, chansons dissoluës & efféminées vous contribués à ses desseins. Si l'intemperance veut se satisfaire, c'est la langue qui prépare ses plaisirs, qui juge du bon ou du mauvais goût de ses mets, de l'ex-

quise delicatesse de ses vins, de la finesse ou de la groissereté de ses repas. Si le faux témoin veut faire en justice, ou le médisant en secret, d'injurieuses dépositions à la vie, à la reputation, ou à la fortune du prochain, c'est la langue qu'il emploïe à ce fatal ministere : cruelles & injustes accusations, vous decidés de la ruine ou de la mort des innocens. Si la flatterie veut parvenir à ses fins, & paroître revétuë des livrées de la verité & de l'amitié qui sont ses ennemies, c'est de la langue qu'elle se sert : Termes étudiés, respectueux, modestes, humbles, sinceres, & desinteressés en apparence, vous lui servez à ce fatal ministere. Car voulez-vous sçavoir en particulier quelle est la definition d'une langue flatteuse : *Universitas iniquitatis*, c'est une academie d'iniquité : Voulez vous connoître quel est le caractere d'un flatteur ? c'est un homme qui dans un peché seul, en rassemble plusieurs autres, qui feignant d'être sincere & bon ami, *n'est qu'un hypocrite & un tentateur. Quid me tentatis hypocritæ ?* Examinons ces deux caracteres de malice, que Jesus-Christ même lui donne dans nôtre Evangile.

Un flatteur est un hypocrite : hypocrite de paroles, hypocrite d'actions, hyprocrite d'intention. Hypocrite de paroles, souvent il pense le contraire de ce qu'il dit, loüant ce qui merite d'être blâmé, blâmant ce qui merite d'être loüé, approuvant ce qu'il connoît mauvais, & combattant son propre jugement, pour satisfaire aux inclinations, & aux passions d'autrui,

Vous dirai-je que c'est là une grande bas-

ſeſſe d'ame, & une diſſimulation bien honteuſe? Ce que la nature nous a laiſſé pour nous expliquer les uns aux autres, dans cette difficulté preſque incroyable de nous connoître, eſt la parole & l'action. Comme nous ne pouvons ſonder l'interieur de nôtre prochain, & que nôtre cœur lui eſt fermé, il ſemble que la nature, pour ne pas laiſſer les membres d'un même corps dans une continuelle méfiance, a employé exprés des ſignes exterieurs, qui fuſſent de fideles interpretes de ce que nous penſons, & de ce que nous ſommes.

Auſſi lorſque ces ſignes qui paroiſſent au dehors, répondent aux ſentimens que l'on conçoit au dedans, la nature eſt arrivée à la fin qu'elle ſe propoſe, parce qu'elle ſe trouve, dit S. Auguſtin, dans cette premiere candeur & ingenuité où elle a été créée. Mais quand il n'y a nul rapport entre les uns & les autres; quand des hypocrites prennent des figures & des formes toutes contraires à ce qu'ils ſont, & à ce qu'ils penſent en effet, c'eſt alors qu'ils deshonorent cette nature, & qu'ils ſe deshonorent eux mêmes par leurs fourberies, & leurs menſonges. La nature toûjours ſimple & toûjours ſincere, ne montre qu'une veritable image, & une marque ingenuë de ce qu'elle eſt; & ces fourbes negligeans, & abandonnans la verité, ne ſe ſervent de ces ſignes que pour impoſer à la ſimplicité, ou tromper la bonne foi de leurs freres. *Nihil aliud oſtendit ſentienti quàm ſpeciem ſuam, & tamen animas fallunt relicta & neglecta veritate.*

D. Aug. lib. de vera religione c. 36.

Vous commencés déja à voir, M. pour

quelles raison Jesus-Christ a appellé les flateurs des hypocrites. Ils veulent paroître sinceres, & ils ne le sont pas; ils affectent de parler comme des gens qui ont le cœur sur les lévres, & leur ame n'est pleine que de fourberies & d'impostures, dit le Prophete. Leurs expressions semblent libres, ingenuës, pleines de paix & de bienveillance: & une malice cachée dans leurs cœurs se déguise en mille figures, suivant les differentes

Psal. 27 passions qui les animent: *Loquuntur pacem cum proximo suo, mala autem in cordibus eorum.*

De là cette inégalité & cette bizarerie qu'on remarque dans leurs actions, & dans leurs paroles. De là, ce soin de se gesner & de se contraindre en mille choses, pour ne pas déplaire à ceux ausquels ils ont tout interêt de plaire: gais avec les enjoüés, quelque fond de melancolie, & quelque sujet de chagrin qu'ils ayent d'ailleurs; tristes avec les affligés, quelque raison qu'ils croyent avoir de se réjoüir; composans leur exterieur au gré d'autrui, retenus avec les sages, effrontés avec les impudens, taciturnes avec les serieux, railleurs avec les médisans, temperans avec les sobres, parasites & insatiables avec les yvrognes; prests à dire une plaisanterie ou à se taire, à prendre des libertés deshonnêtes ou à se moderer, à loüer ou à blâmer, à pleurer ou à rire, par rapport à l'unique fin qu'ils se proposent, de faire de leur flaterie, un avantageux commerce qui par les fruits qu'elle leur procurera, les dédommage de la violence qu'ils se font.

Je passe sous silence tant d'aveugles & de

ridicules complaisances, tant de flatéries grossiéres & badines, qui ne font que trop connoître, de quel genie elles viennent, & dans quelle intention on les dit. Tel est stupide, dont on louë le bel esprit sur quelque petit mot qui lui aura échappé sans reflexion, & qu'on releve magnifiquement, pour faire admirer comme il a bien rencontré. Telle n'a aucune marque de beauté, qu'on fait passer pour une belle personne, & à qui l'on dit tant de fois qu'elle est belle, qu'à la fin elle commence elle-même à le croire. Tel a des enfans ignorans, mal élevez, incorrigibles qui void des flatteurs grossiers, les baiser, les caresser, faire passer leur stupidité pour une maturité de jugement, leur indocilité pour une liberté de l'âge, dignes enfans d'un si brave pere, à qui l'on fait payer bien cherement l'encens dont il veut bien qu'on l'entête.

Je passe sous silence ces flatteries badines, & ces indignes complaisances qu'on a pour les Dames, jusqu'à se mêler des choses les plus basses, jusqu'à leur preparer leurs ornemens, jusqu'à prevenir leurs desirs ou leurs besoins, jusqu'à manier comme Hercule le fuseau auprès de leur Omphale, jusqu'à entrer dans leurs passions & dans leurs querelles, ne regarder que negligemment les autres, pour avoir leurs yeux sans cesse attachés à leurs idoles, louër leur sotte vanité, leur bizearerie, leurs folies, leurs pechés mêmes : Miserables, lâches, & impurs adorateurs; disoit un ancien, qui les regardent non par rapport à leurs deffauts qu'ils voyent, mais à leurs vertus imaginaires qu'ils ne voyent

pas non par rapport à la beauté de leurs ames, ou à d'autres avantages de la nature, mais aux ornemens exterieurs qui les parent, comme des murailles qui ne sont belles que par les tapisseries qui les cachent: *Miseri, sordidi turpes non quâ occurrunt parte, sed quâ latent, vident, ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culta.*

Lib. de Provid.

Je parle de certaines flateries moins grossieres mais qui étans plus spirituelles, viennent aussi d'une plus delicate & d'une plus ingenieuse hypocrisie; d'un raffinement de complaisance par lequel sans paroître se contraindre, on condescend adroitement à toutes les passions d'autrui: on ne dit rien qu'aprés y avoir bien pensé, on ne fait rien à contre-tems, on n'entreprend rien mal-à-propos. Tantôt on hazarde des paroles équivoques, dans la resolution de n'en plus dire si elles déplaisent, mais de les pousser plus loin si on les reçoit de bonne part. Tantôt on tâche de faire lire dans ses yeux, dans son geste, ce que l'on a dans l'ame, & par un modeste silence que l'on compose finement, on ne parle & on n'en dit que trop. Ce sont là, comme autant d'amorces que l'on jette aux yeux & à l'avidité des personnes que l'on flatte; à peu prés comme ces peschéurs, qui sçachans que tous les poissons n'aiment pas les mêmes choses ont l'adresse de les changer par rapport à leur goût: L'occupation des flatteurs n'étant que d'étudier le genie d'un homme à qui ils veulent plaire, afin que dés qu'ils auront connu ce qu'il aime ou ce qu'il a en aversion, ils lui jettent finement comme un appas, ce qu'il

trouvera de plus agreable. *Deprehenso hominis ingenio quibus rebus deliniatur, & à quibus ab..orreat, quod illi gratissimum esse intel.igunt, hoc potissimum captant.*

Ils ressemblent, dit saint Basile, à un certain poisson de mer qui a l'adresse de se coller contre un rocher, dont il prend la figure, & en imite l'immobilité, afin que les poissons qui ne s'apperçoivent pas de ce piege, venans à s'en approcher, en soient engloutis: Tant leur fourberie est ingenieuse, subtile, maligne, interessée, dangereuse, fatale à l'innocence & aux bonnes mœurs.

C'est pourquoi Jesus Christ ajoûte à ce peché d'hypocrisie si naturelle aux flateurs, celui de tentateurs & de corrupteurs. *Quid me tentatis hypocritæ? Hypocrites pourquoi me tentez-vous?* Le premier de tous les tentateurs a été un flateur, & la flaterie a été le premier piege que le Demon a tendu à nos parens.

Il prit, dit Tertulien, la figure d'un serpent qui par la bigarure de sa peau, ses sinuosités frequentes, & ses continuelles tortuosités n'est jamais le même, & ne demeure jamais dans une même place. Il dit à Eve trop credule: *Mangez de ce fruit; qu'apprehendez vous? vous n'en mourrez pas, nequaquàm moriemini; vous serez Adam & vous comme des Dieux qui connoîtrez le bien & le mal.*

Une tentation si delicate & qui, malheureusement pour nous, lui a si bien reüssi, est celle qu'il a toûjours emploïée comme la plus propre à ses desseins; c'est à ce funeste usage, flateur que tu lui sers, c'est à ce cruel

Non omnes pisces eandem amant escam, sed alius alia delectatur: inde piscatores gnari quam quisque maximè appetat, fallunt eâ potissimum objectâ: Ita adulatores deprehenso homini, &c. *Plinius.* *D. Basilius hom. 7. in Hexamer.*

ministere qu'il t'employe, pour faire par toi secours ce qu'il ne pourroit si bien faire par lui-même. C'est toi, dit Tertullien, qui es son agent, son ministre, son serviteur, son homme d'affaire *Procurator Domini, & servus.* Veut-il porter une fille à l'impureté, & lui ôter les justes scrupules qu'elle pourroit avoir sur les libertés qu'elle se donne ? C'est de toi flatteur qu'il se sert pour lui dire: vous êtes bien faite, agreable, née pour le beau monde, vous faites la joye des compagnies, on loüe vôtre enjoüement, ces manieres libres, & cet air dégagé & ennemi de bigoterie, vous attirent les suffrages de tout le monde : que craignés-vous ? aimez & souffrez qu'on vous aime, vous n'en mourrez pas. *nequaquàm moriemini.*

Veut-il endurcir un avare & un concussionnaire ? c'est de toi flateur qu'il se sert, pour admirer son esprit à trouver des ressources dans un temps de miseres, pour loüer son insatiable avidité, pour étouffer en lui le peu de charité & d'équité qui lui restoit, pour lui dire : Que craignez-vous ? Qu'on crie, qu'on murmure ; faites vôtre maison : tant d'autres qui vous ont precedé, ont établi la leur, ils étoient moins charitables & moins tendres que vous : vous n'en mourrez pas ; *nequaquàm moriemini.*

Veut-il porter un autre au luxe, à la bonne chere, & à d'excessives dépenses, c'est de toi qu'il se sert pour lui dire ; que c'est par là qu'un homme de qualité se distingue, qu'en vain auroit-on du bien, & de la naissance, si l'on ne se fait remarquer par le nombre de ses valets, par la magnificence de son

train, par la sumptuosité de ses meubles, par la delicatesse de ses repas.

Vous expliquer sur ce sujet, quel est le peché des flateurs, de tenter si malignement leur freres, de leur ôter la crainte & la honte de mal faire, d'étouffer en eux toutes les semences de la pieté & de la vertu, de calmer les plus justes remords de leurs consciences, & de les endurcir aux crimes les plus enormes, de loüer en eux ce qui merite d'être blâmé, & de blâmer ce qui meritetoit d'être loüé, de corrompre leurs esprits par de faux principes d'empoisonner leurs ames; & comme dit Pierre de Blois, de leur presenter le calice de Babylone, pour les enyvrer du vin de ses fornications, de sa mollesse, de ses injustices, de ses vengeances; ce seroit traiter une matiere presque infinie.

Ce seroit vous dire avec les Peres, que commettans tant de pechés dans un seul, ils meriteroient plusieurs éternitez de chatimens s'il pouvoit y en avoir; que faisans en ce monde l'office des Demons, ils auront part en l'autre à leurs supplices, qu'ils sont regardés de Dieu comme les homicides & les meurtriers de leur prochain, qu'ils souffriront dans les Enfers de nouveux surcroits de peines & pour leurs pechés personnels, & pour ceux des autres; que si l'on est digne de la gêne du feu pour n'avoir pas repris quand on l'a pû, ses freres de leurs pechés, ou ne leur avoir pas témoigné par sa froideur qu'on les improuvoit; on merite bien d'autres châtimens, lorsque sur des crimes enormes on leur donne son suffrage, & qu'à moins de reparer par une prompte & severe penitence

le mal qu'ils ont fait leur éternelle damnation est infaillible. Encore quel moyen de faire cette reparation & cette penitence ? Qui des flateurs la fait ? Qui des flateurs y pense même, & s'en accuse ? Qui des flateurs est nonseulement dans la resolution, mais quelquefois dans le pouvoir de la faire ?

Les Magiciens de Pharaon, pour plaire à leur Prince, purent bien par leurs enchantemens changer en serpent, les baguettes qu'ils tenoient entre leurs mains, dit Origene, mais ils ne purent jamais par d'autres enchantemens, changer ces serpens en la premiere figure de leurs baguettes : Veritable symbole des flatteurs, qui, selon ce Pere, peuvent bien par leurs paroles enforcellées, faire perdre à une ame sa premiere innocence, mais qui à moins d'une grace toute particuliere du Ciel, ne peuvent par d'autres paroles lui rendre cette premiere figure qu'ils lui ont fait perdre.

Aussi quelle foule de maledictions s'attirent-ils ? *Malheur à vous hypocrites, malheur à vous tentateurs, malheur à vous autheurs de scandale, & causes de chute ; il vaudroit mieux qu'on vous eût precipité dans le fond de la mer, avec une meule de moulin au coû.*

Je trouve dans le Temple de Jerusalem, des vases de toute sorte de matiere ; il y en a d'or, il y en a d'argent, il y en a de cuivre & d'airain : mais je n'y en vois point de verre. Je remarque que Dieu vouloit qu'on lui offrît en sacrifices, des animaux de plusieurs especes ; mais je ne vois pas qu'on lui ait jamais offert des renards : Pourquoi cela

c'est que le verre prend toutes les differentes couleurs des liqueurs qu'on y verse, tantôt c'est du blanc, un moment aprés, c'est du noir : c'est que les renards ne sont bons que pour la bouffonnerie, & la trahison : images fort naturelles des flateurs, qui prennent toute sorte de couleur comme le verre, qui ne servent qu'à bouffonner, ou qu'à trahir, & à corrompre comme les renards. C'est à vous, Chrêtiens, à vous en défier : Ne pas flatter, c'est là vôtre premiere obligation; ne pas écouter volontiers les flatteurs, c'est la seconde. Vous venez de voir l'hypocrisie, la duplicité, la malice des flateurs : Que dirons-nous à present de ceux qui aiment à être flattez ?

Ce que nous en dirons, M. Ce que les Peres en ont dit ; qu'aimer à être flatté, c'est une passion naturellement aveugle, toûjours criminelle, souvent tres-mal satisfaite ; qu'il n'y a en elle ni raison, ni religion, ni satisfaction ; que c'est grande foiblesse d'esprit, deffaut par consequent de raison ; une foiblesse qui va jusqu'à l'idolatrie, deffaut par consequent de religion ; une idolatrie qui s'attire moins d'honneurs & de respects, que de railleries & de mépris, deffaut par consequent de satisfaction. II. POINT.

Nous aimons presque tous à être flattés, dit saint Jerôme, & à écouter volontiers ceux qui nous flattent ; *Naturali ducimur malo, & adulatoribus nostris libenter favemus.* Quelque modestie que nous fassions paroître à rejetter les loüanges qu'on nous donne, nous les recüeillons interieurement

avec plus de plaisir : nous rougissons de les entendre, & à nous voir l'on croiroit que nous n'en sommes pas satisfait ; mais nôtre cœur dément ces dehors trompeurs, & il n'est que trop vrai de dire, que ces favorables témoignages qu'on nous rend de nos prétendus merites nous réjouïssent, *& quamvis callidus rubor ora perfundat, ad laudes tamen nostras intrisecùs lætamur.*

En vain témoignons-nous ne les pas meriter, nous nous faisons une espece de merite de nôtre modestie : En vain les recevons-nous froidement, nous sommes ravis de n'être pas seuls de nôtre opinion, & de ce que nous pensons de nous-mêmes ce que les autres en pensent. Peut-être ne parle-t-on pas avantageusement de soi, ce seroit une trop sotte vanité : mais on est bien aise qu'on en parle. Peut-être dit-on de soi un peu de mal ; mais c'est afin que d'autres en disent beaucoup de biens : tant on est bouffi d'orgueil, entêté de ses merites & affamé de loüanges.

On les veut pures, ces louanges ; si l'on étoit blâmé d'un côté, & loué d'un autre, ce mélange de reproches & de flatteries déplairoit. On les veut universelles ces louanges. Un seul Mardochée qui méprise Aman, irrite son indignation & sa fureur. On les veut quelquefois outrées & particulieres : Un autre qui les partageroit dans un même degré, en diminuëroit le plaisir.

Or voilà, mes freres, ce que j'appelle le plus pitoyable de tous les aveuglemens. Comme hommes, vous ne devriez être occupés que de la pensée de vôtre neant &

de vôtre misere, & vous l'éloignés pour ne vous entretenir que d'une chimerique grandeur. Comme Chrêtiens, vous ne devriez avoir en partage que les humiliations, & la Croix d'un Dieu : & vous ne cherchez que le plaisir de la loüange, & la loüange dans le plaisir.

Comme hommes, de quoi voudriez-vous qu'on vous flattât ? De vôtre naissance, & de vos emplois ? Vous pouviés naître d'un Berger, comme d'un grand Seigneur, dit un sage Païen : Vous êtes venus au monde par sort, & la Providence balance à toute heure, vôtre bonne & vôtre mauvaise fortune, preste à vous élever, preste à vous abaisser quand il lui plaira.

De vos biens ? Vous êtes ou les heritiers d'un avare, ou avares vous mêmes, dit saint Jerôme : Encore de quels biens ? que l'injustice vous a peut-être procurez, qu'un accident imprevû, ou du moins la mort vous ravira. De vôtre magnificence ? On plaint vos folles dépenses, ou l'on vous reproche vos concussions. De vos vertus ? en avez-vous? si vous en avez, viennent-elles de vous? si elles ne viennent pas de vous, pourquoi souhaitez-vous d'en être loüés ? & par quel titre vous glorifiés-vous d'un bien sur lequel vous n'avez nul droit ? De vôtre autorité, & de vôtre credit ? La même main qui vous a élevez aux plus hautes dignitez, vous fera peut-être dés demain rentrer dans vôtre premiere roture ; aujourd'hui dans la faveur, demain peut-être dans la disgrace. De vôtre reputation ? Elle est si fragile, si mal soûtenuë, balancée avec tant d'incertitude &

d'inégalité, qu'elle chancelle déja, & que vous tomberez bien-tôt avec elle : *Malè libratus vacillabis ac brevi corrues.*

Ainſi quand vous ſouhaités qu'on vous louë, & qu'on vous admire, ſçavez-vous bien ce que vous faites, & ce que vous étes? Vous reſſemblés à ces marmouzets ridicules, qui expoſez ſur le haut des édifices, paroiſſent d'autant plus petits & riſibles, qu'ils ſont élevés : je ne parle qu'aprés un Payen dont la penſée devroit vous confondre. Vous reſſemblez à ces ſinges qui étans richement habillés, ne ſervent qu'à divertir une compagnie, & à lui donner de quoi rire. Vous reſſemblez à ces petits enfans qui font parmi eux des Rois & des Reines, ſur les têtes deſquels ils mettent des couronnes de papier, ou à ces Comediens qui ſe croiroient étre grands Seigneurs, à cauſe qu'ils en font le perſonnage ſur le theatre, & qu'on leur rend de profonds reſpects.

Mais quel déreglement de conduite, ſi vous vous regardez comme Chrêtiens ? c'eſt-à-dire comme diſciples d'un Dieu qui meritant toute ſorte de loüanges, les a rejettez avec tant d'indignation, & de mépris, juſqu'à impoſer ſilence aux Demons qui vouloient le loüer, juſqu'à deffendre à ſes Apôtres de reveler le myſtere de ſa Transfiguration, juſqu'à appeller *Sathan, & cauſe de ſcandale*, l'un d'eux qui s'étoit choqué des humiliations qu'il avoit ſouffertes, & de celles qu'il devoit ſouffrir, juſqu'à repouſſer avec imprecations les paroles flateuſes des Phariſiens, qui cependant ne lui diſoient rien que de vrai ?

Si quis ſtatuas parvulas atque ridiculas baſibus magnificis ſublimibuſque imponeret, multò minores ad aſpectum proponeret, multò magiſque ridendas. Ita qui indignos dignitate & honore, abſque virtutis merito puſillos, in ſublime laudibus ex-

L'imitez-vous cette conduite, esprits avides de loüanges qui n'en meritez aucune? Quelle comparaison d'un Dieu à vous? Je rougis d'en faire voir la difference. Confondez-vous cendre, & poussiere, qui n'avez que le neant & le peché en propre; confondez-vous, & prenez garde que toutes les passions l'une des plus criminelles, est celle que vous avez pour les flatteries, & les loüanges.

tollit. *Plutarchus in commēt, & lib. de doctr. princip.* Eò deformior, quò illustrior paret simia, in tecto, sive palàm posita irrisioni, & ludo objicitur, insipiens & honore indignus irrisioni & contumeliis subjacet *D.Bern. lib. 2. de Consider.*

Premierement, parce qu'elle est l'ennemie capitale de toutes les vertus, la source & la mere d'une infinité d'autres pechés, dit saint Gregoire. La colere est opposée à la patience, l'envie à la charité, la gourmandise à la temperance, l'impureté à la continence, l'avarice à la liberalité, la vengeance à la douceur, le vol à la justice, la temerité à l'imprudence, le blasphéme à la religion: mais la vaine gloire, & l'amour dereglé d'étre loüé, & flatté, attaque, & combat generalement toutes les vertus. C'est, dit ce saint Pape, comme une maladie contagieuse qui se repand sur tout le corps de l'homme Chrétien, pour énerver ce qu'il y a de plus fort, étouffer ce qu'il y a de plus vif & de plus animé, perdre presque sans ressource ce qu'il y a de plus innocent & de plus saint. C'est un mal subtil, c'est un venin caché qui altere les vertus, qui corrompt la sainteté, qui aveugle l'esprit, qui empoisonne le cœur, par le mauvais usage des remedes mêmes qui devroient le guerir.

Secondement, parce que cet amour dereglé va jusqu'à l'idolatrie. Les autres pechés, dit le même Pere, n'attaquent Dieu qu'indirectement, mais celui-ci l'attaque en face,

celui-ci leve insolemment la tête comme lui, veut en quelque maniere lui ravir la couronne, s'attirer des respects, & des adorations qui ne sont deuës qu'à la veritable divinité. Vous témoignés par tout, mon Dieu, que vous êtes jaloux de vôtre gloire, *& que vous ne la donnerés à personne*; mais on veut vous la ravir, on veut être flatté d'un bien qu'on n'a pas, ou qui venant uniquement de vous, n'est donné qu'afin qu'on vous en rende un tribut de reconnoissance, & de loüange. Que dit là dessus Salomon ? Ses paroles, devroient vous faire trembler.

Maudite est l'idole qu'on a faite, maudit est l'ouvrier qui l'a faite, dit-il, dans le livre de la Sagesse: *Per manus quod fit idolum maledictum est, ipsum & qui fecit illud.* Maudit est celui qui a fait l'idole, c'est l'ouvrage de ses mains, *operatus est illud*; maudite est l'idole elle même. Ce n'étoit qu'un bois fragile, & on l'a appellé un Dieu. *Cùm esset fragile Deus cognominatus est.* L'impie qui a fait l'idole, & l'impieté qui est son ouvrage sont également en horreur à Dieu. *Similiter odio sunt Deo impius & impietas ejus.* L'un & l'autre sont exposés aux mêmes maledictions, l'ouvrage & celui d'où il vient souffriront tous deux les mêmes peines. *Quod factum est cum illo qui fecit tormenta patietur.*

Bouches flateuses qui répandés l'encens de vos fausses loüanges devant cette creature, aux pieds de laquelle vous vous prosternés comme aux pieds de vôtre idole; bouches mercenaires & sacrileges qui lui rendés vos assiduités, vos respects, vos adorations, com-

me à une divinité que vous vous étes faite ; vous perirés, *maledictum ipsum & qui fecit illud.* Mais toi vaine & ridicule idole, qui reçois ces louanges avec plaisir, qui vois fumer autour de toi un encens profane, qui regardes avec complaisance ces aveugles adorateurs de ta beauté, ou de ta fortune ; tu periras aussi, *quod fit idolum maledictum est,* tu n'as que de faux traits, que de fausses vertus, que de faux & de fragiles charmes ; & cependant si tu ne porte pas le nom de Dieu, tu souffres qu'on te rende plus de respect qu'à Dieu. *Cùm esset fragile Deus cognominatus est*, tu periras.

Troisiémement, parce qu'un homme qui aime la flatterie & les louanges, s'en remplit si fort l'esprit, & s'en empoisonne tellement le cœur, que quelque vicieux qu'il soit, il ne peut plus ni connoître son peché, ni s'en corriger : C'est une autre raison de saint Augustin. Les langues des flatteurs, dit-il, sont comme des liens qui attachent ceux qu'ils flattent, aux pechés qu'ils ont commis ; nul moyen presque de s'en débarrasser Ils ne peuvent s'imaginer qu'ils soient autres en eux-mêmes, que ce qu'ils sont dans la pensée d'autrui ; ils se flattent les premiers, & reflechissant sur ce qu'on leur dit, l'opinion qu'ils ont de leur merite ; s'accorde naturellement avec ces témoignages étrangers : & pour lors quelle apparence de conversion & de penitence ? Que deviennent ses scrupules & ses remords ; & par quelle voye prétend-il que Dieu le sauve, puisqu'il se ferme à lui-même toutes les avenuës de la grace, en méprisant les salutaires avis qu'on pourroit

lui donner d'ailleurs, & s'occupant uniquement de la fausse idée qu'on lui fait concevoir de sa personne ?

Honte du peché, crainte de Dieu, secrets reproches, aigres remontrances, allarmes d'une conscience timide & inquiete, qui faites rentrer tant d'autres pecheurs en eux-mêmes, pour se corriger de leurs desordres, vous ne pourrés jamais rien sur l'esprit ni sur le cœur de ce malheureux, tandis qu'il s'enyvrera de ce vin des flatteries humaines. Qu'il vive bien ou mal aux yeux de Dieu ; ce n'est pas là ce qu'il examine : il se represente seulement pour qui il passe devant les hommes, dit saint Gregoire, ou plûtôt il veut reformer la severité des jugemens de Dieu qui l'effraieroient, sur l'indulgence & les favorables témoignages des hommes qui lui applaudissent.

Ils lui applaudissent, il est vrai; mais en est il plus satisfait ? C'est ici une troisiéme consideration sur laquelle je vous prie de reflechir, d'autant plus attentivement, que vous ne trouvez souvent rien moins, que ce que vous cherchez dans cette insatiable faim de flatteries qui vous tourmente. Vous cherchés à être estimez & loüez, & j'ai à vous dire, qu'une passion si aveugle & si criminelle, est presque toûjours tres mal satisfaite. Vous cherchez à être estimez & loüez, mais c'est en cela même que vous trouverez une source inépuisable de railleries, & de mépris.

Car qui sont ceux qui vous loüent, & à quelle fin vous loüent-ils ? Si je regarde leurs personnes ; ce sont des ames mercenaires & serviles, des esprits bas & lâches, des

parasytes & des amis de table ; des hommes qui, au jugement des Payens mêmes, ont toûjours passé pour infames : Or quel honneur y a-t-il d'être loüez & preconizez par de telles gens ? Si vous cherchez de favorables témoignages sur lesquels vous puissiez compter, cherchez des hommes de merite & de probité, des hommes d'une reputation bien établie, des hommes desinteressez & sinceres, des hommes qui apprehendent autant de loüer le vice, que de blâmer les vertus ; mais fuïez comme la peste, ces fourbes qui veulent vous endormir du lait de leurs flateries, ces fourbes qui vous loüant en vôtre presence, ne vous entretiennent que de fables & de sottises, ou plûtôt vous font passer vous mêmes pour la fable de tout le monde. *Longè sint à te blandi ac fraudulenti lactatores qui cùm in faciem te benedicunt, orbis tibi fabulam pariunt, imò te fabulam orbi.* *D Bern. epist. 78.*

Si je considere leurs qualités, ce sont selon vous, vos amis & des gens attachez à vos interêts ; & selon moi, ou pour mieux dire au jugement de Dieu même, ce sont vos ennemis, & vos plus dangereux seducteurs. Ils vous aiment, dites-vous, parlez mieux, dites qu'ils vous haïssent. Car n'est-ce pas vous haïr, que de souhaiter de vous voir toûjours tels que vous étes aveugles, indolens, entêtés de leurs folies, charmés, enyvrés de leurs complaisances : Ils vous aiment, mais c'est comme ces femmes prostituées aiment de jeunes étourdis qui s'attachent à elles, & à qui elles souhaitent toute sorte de prosperitez, hors l'esprit & la sa-

Anthis-gesse. *Ut meretrices bonaomnia prater mentes intem suis amatoribus precatur, sic adulatores* Stobæo *vobiscum agunt.*

serm.12. Ils vous aiment, dites-vous, mais c'est comme le liere aime l'arbre qu'il embrasse pour s'élever, & dont il épuise l'humidité & la séve. Ils vous aiment, mais c'est comme Dalila aimoit Sanson, pour sçavoir son secret, & profiter de sa simplicité. Il vous aiment, mais c'est comme les vautours aiment la proye autour de laquelle ils rodent; ils attendent la charogne, peut-être vôtre Seneca mort pour s'enrichir. *Vultures sunt, cadaver* epist.69. *expectant.*

Ils vous aiment, dites-vous, & cependant ils seront les premiers à vous tromper, & à se mocquer de vous. *Popule meus qui te bea-* Isaia 3. *tum dicunt, ipsi te decipiunt. Crois moi, mon peuple,* dit Dieu chez Isaye, *ceux qui t'appellent bien heureux sont ceux là même qui te trompent.*

Vous qu'une fortune precipitée, & un coup de hazard a rendu riches & puissans; vous avez au tour de vous des flateurs, qui relevent par de magnifiques loüanges vos prétendus merites, qui s'épuisent pour vous en respects, en services, en éloges : mais en êtes vous plus estimés? L'attachement que vous paroissés avoir à ces ames venales, fait qu'on vous observe de plus prés, qu'on remonte jusqu'à vos ancestres, qu'on dit de qui vous êtes descendu, ce qu'étoit vôtre pere, ce que vous avez fait de bassesse ou d'injustice, pour monter avec tant de rapidité au faiste de la grandeur. Vos flateurs mêmes vous en estiment-ils davantage? ouy devant vous

vous, mais vous êtes leurs duppes en secret; ouy quand vous avez de quoi les recompenser, ou quand ils attendent de nouvelles faveurs : Mais vous arrive-t-il quelque disgrace ? leurs loüanges tombent avec vôtre fortune. Ils ne vous loüoient que par hypocrisie, ils vous blâment par sincerité ; ils n'étoient attachez à vos personnes que par interêt, ils vous abandonneront par lâcheté, ils étoient à vos gages, tandis que vous étiez heureux, dez que vous ne l'êtes plus, ils se mocquent de vous: *Qui te beatum, dicunt ipsi te decipiunt.*

Vous qu'une fragile beauté rend l'idole de tant de gens ; vous vous voyez environnée d'une troupe d'esclaves qui ne cherchent qu'à obeïr à vos passions, ou à les irriter, vous écoutez avec une secrete joye les fades complimens qu'ils vous font, vous recevez d'un air moitié serieux, moitié complaisant, leurs soûmissions & leurs loüanges : Ils vous disent que vous êtes heureuse d'avoir tant d'avantages, & vous regardent comme leur divinité : mais croyez-moi, ils se mocquent de vous. *Qui te beatam dicunt, ipsi te decipiunt.* Ils connoissent vôtre foible, ils remarquent vos deffauts, ils s'en divertissent à vôtre absence ; & si vous n'êtes pas la victime de leurs railleries, vous donnez à rire à une infinité d'autres qui ont plus de raison, & de bon sens.

Vous enfin, qui que vous soyez, qui donnez aveuglément dans ce piege de flateries humaines, sçachez que ceux qui vous loüent, vous trompent ; *Ipsi te decipiunt* : Pourquoi ? Parce qu'ils vous disent, non ce que vous

êtes, mais ce que vous devriez être. Ils vous appellent prudens & sages, quand vous avez moins de prudence & de sagesse, liberaux quand vous mangez vôtre bien, zelez quand vous êtes cruels; humbles & honnêtes, quand vous faites des bassesses, vigilans, quand vous êtes precipitez & étourdis; portez à servir vos amis, quand vous commettez des injustices; severes à reprendre le vice, quand vous éclatez en injures; desinteressez & genereux, quand vous êtes prodigues. C'est à l'ombre de vous-mêmes qu'ils rendent ces avantageux témoignages, ils se mocquent de vous, quand ils vous applaudissent; leurs loüanges vous piquent, les ornemens de leur flatteuse éloquence vous blessent, *per ornamenta feriunt.*

Seneca lib.4. natural.qui

Puissiez-vous, mes chers auditeurs, rompre ce charme, reflechir sur ces importantes veritez, ne vous plus regarder vous-mêmes, ni ceux qui vous approchent dans un si faux jour. Vous reconnoîtrez bien-tôt la difference infinie qu'il y a, entre un veritable ami, & un flateur. Celui-là vous reprend dans un esprit de charité, celui-ci vous flatte par un principe d'impieté. Celui-là veut vous guerir, celui-ci cache ce qui devoit être gueri; celui-là aime vôtre personne, celui-ci vôtre fortune; celui-là cherche vôtre avantage, celui-ci les siens; celui là vous donne dans vôtre santé de quoi prévenir vos maladies, celui-ci dans vos maladies vous fait croire que vous êtes en pleine santé; celui-là vous parle de bonne foi, celui-ci vous amuse & vous trompe.

Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt.

Dans une affaire qui regarde non seulement vôtre reputation, mais qui plus est, vôtre salut : fuyez ces flateurs comme vous fuiriez le plus dangereux de vos ennemis, & faites à Dieu la même priere que lui faisoit David: *Confundantur & revereantur simul qui quærunt animam meam, ut auferant eam, ferant confestim confusionem suam qui dicunt mihi : Euge, euge.* Faites, Seigneur, que ceux qui cherchent mon ame pour me l'ôter, soient couverts de confusion & de honte. Que ceux qui me flattent, & qui me disent : courage, courage, tombent aussi dans la confusion. Psal. 39.

Ce saint Roi, dit saint Bernard, implore la misericorde de Dieu, & la prie de le délivrer, mais de qui ? Ce n'est ni des Moabites qui envient sa gloire, ni des Egyptiens qui sont ses ennemis declarez, ni des Caldéens qui lui suscitent souvent de mauvaises affaires, ni des descendans de Saül qui voudroient le perdre, ni des des Philistins qui n'ont pas oublié ce qu'il a fait contre eux, ni d'Absalon qui le persecute, ni de Semeï qui le maudit : De qui donc ? des flateurs qui veulent corrompre son innocence, de ces ames venales dont les Cours des Princes sont pleines, de ces tentateurs & de ces hypocrites qui enhardissent les Grands au peché, & qui leur disent ; *courage, courage*, quand ils font mal.

C'étoient là les plus dangereux ennemis de David, ce doivent être aussi les vôtres. Ils vous flatent, c'est-là leur peché ; si vous écoutez volontiers leurs flateries, ce sera

auſſi le vôtre : corrigez-les par vôtre autorité, fuyez-les par vôtre modeſtie, & vous regardans toûjours comme des ſerviteurs inutiles, quelques bonnes actions que vous ayez faites, renvoyez en la gloire à Dieu, dont vous attendez à la fin de vôtre vie, la recompenſe. *Amen.*



DISCOURS
EN FORME
DE PRÔNE,
POUR
LE XXIII. DIMANCHE
d'aprés la Pentecôte.

Du delai de la Penitence.

Domine, filia mea modò defuncta eſt, ſed veni, impone manum tuam ſuper eam, & vivet. *Matth. 9.*

Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez, mettez vos mains ſur elle, & elle vivra.

QUand je reflechis ſur la conduite de ce pere, dont il eſt parlé dans mon Evangile, je ne ſçai, mes freres, ſi je dois blâmer ſa negligence, à recourir à Jeſus-Chriſt pendant la maladie de ſa fille, ou ſi je dois loüer ſon empreſſement à prier cet Homme-Dieu, d'impoſer ſur elle ſes mains miraculeuſes, dez qu'elle eſt morte, afin qu'il la reſſuſcite.

il la voit malade, & s'arrêtant à de vaines promesses que lui donnent des Medecins ignorans, il ne se souvient pas de celui qui est le maître de la vie, & de la santé. Pierre s'empresse pour le soulagement de sa bellemere, dez les premiers accez d'une violente fiévre. Quand Jesus-Christ passe, on expose à son passage tous les malades des Villes, afin qu'il les guerisse : des lépreux courent de loin au devant de lui, & ceux que la paralisie a rendu immobiles, se servent de la charité ; & des bras d'autrui pour obtenir leur guerison. Cet Officier est seul insensible à la maladie de sa fille : elle languit, elle agonize, elle meurt, il ne pense à Jesus-Christ qu'aprés sa mort : Etrange figure de tant de Chrêtiens qui pouvans prevenir, par leurs prieres & leur vigilance, la mort spirituelle de leurs ames, se sentent défaillir peu à peu, sans chercher chez ce Medecin celeste les remedes necessaires à leurs maux.

Mais si ce pere manque de prévoyance en cette rencontre, la grandeur de la perte qu'il vient de faire, le rend plus sage, & plus empressé. Il n'attend pas comme la veuve de Naïm qu'on porte son enfant en terre, pour prier Jesus-Christ de lui rendre la vie ; il attend encore moins que ce Dieu se transporte à l'endroit où il sera inhumé, afin qu'il le ressuscite, comme Lazare mort depuis quatre jours. Dez qu'il s'apperçoit que sa fille est morte, tandis qu'il y a encore quelque reste de chaleur dans son corps, qui n'est pas entierement refroidi, il n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle soit ressuscitée. Seigneur, ma fille vient de mourir, ayez la bonté de vous

transporter chez moi, le seul attouchement de vos mains lui rendra la vie. Bel exemple qui devroit bien instruire, & rendre vigilans tant de pecheurs, qui, comme dit saint Cyprien, portent long tems la mort dans leur sein, sans qu'ils s'en apperçoivent, qui tous les jours assistent vivans, aux funerailles d'une ame morte ; qui insensibles au plus grand de tous les malheurs, & remettans leur conversion à un temps fort éloigné, ne s'empressent jamais de dire comme ce pere vigilant & sage : Seigneur, ma fille vient de mourir, mettez vos mains sur elle, & elle vivra.

Cependant en remettant, comme ils font, leur conversion & leur penitence, quelle perte ne font-ils pas, quels dangers ne courent-ils pas ? Deux reflexions qu'ils devroient faire sur leur indolence, & leur lethargie. En differant leur penitence, ils font la plus grande de toutes les pertes : En differant leur penitence, ils s'exposent au plus grand de tous les malheurs. Vous l'allez voir dans les deux parties de mon discours. Divisió.

I. Point.

Estre hors de la grace & de l'amitié de Dieu, voir perir le merite, & le fruit de ses bonnes œuvres ; si c'est là ne rien perdre, consolez-vous pecheurs, vous ne perdez rien en differant vôtre penitence : Mais si c'est en cela que consiste la plus grande, & la plus funeste de toutes les pertes, tremblés pecheurs, & soyez persuadez que c'est cette perte que vous vous attirez, par le delai de vôtre penitence.

Il est certain, & il n'y a point de pecheur

qui n'en convienne, que tout peché mortel attire à ceux qui le commettent, la haine & l'inimitié de Dieu. Ils se détournent de Dieu, Dieu se détourne d'eux; ils ont un grand froid pour Dieu, Dieu a un grand froid pour eux; ils font divorce avec Dieu, Dieu fait divorce avec eux; ils ne reconnoissent plus Dieu pour leur Roi, Dieu ne les reconnoît plus pour son peuple; ils ne regardent plus Dieu pour leur pere, Dieu ne les regarde plus pour ses enfans: leurs pechez sont comme des murs qui les separent l'un de l'autre. Ils haïssent Dieu, & Dieu les hait, ou pour mieux dire, aimant encore leurs personnes, il hait leu s pechez, & souffrant avec patience ce qu'il a fait, il ne peut se reconcilier avec ce qu'ils ont fait eux mêmes. Il haït le peché qui est leur ouvrage, & il le hait necessairement, puisqu'il ne peut s'empêcher de le haïr, il hait le peché qui est leur ouvrage, & il le haït infiniment, puisqu'il le haït de toute l'étenduë de sa substance, & l'infinité de ses perfections: Il haït le peché qui est leur ouvrage, & il le haït éternellement, puisque tandis qu'il subsistera il le punira sans jamais cesser de le punir.

Que les pecheurs conviennent en general de cette étrange verité, il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne se l'appliquent pas en particulier, ne prenant pas garde qu'elles en sont les funestes suites, puisqu'il n'en faudroit pas davantage pour les obliger de retourner à lui, par une prompte & sincere penitence. Car s'ils ont tant de sensibilité pour d'autres pertes qui les affligent s'ils sont inconsolables de la mort d'un enfant, de l'éloi-

gnement d'un puiſſant protecteur, de la froideur & de l'indifference d'un ami : leur affliction devroit aller juſqu'à la conſternation, & au trouble, de voir qu'en demeurant dans le peché, ils perdent leur Roi, leur protecteur, leur bienfacteur, leur ami, leur lumiere, leur appui, leur joye, leur pere, & qui plus eſt, qu'ils le perdent non par une violence étrangere, & un malheur qu'ils n'ayent pû détourner, mais librement, de ſang froid, & par leur propre faute.

Les autres pertes ſont pour la plûpart des pertes involontaires,& forcées, mais celle de Dieu ne l'eſt jamais. A moins qu'une ame n'y conſente, rien ne peut lui ôter ce ſouverain bien ; ni la cruauté d'un tyran, ni les fourberies d'un impoſteur, ni les efforts d'un ennemi, ni les ſubtilitez d'un voleur, ni la vie, ni la mort même ne peuvent la ſeparer de la charité de Jeſus-Chriſt. C'eſt moi mon Dieu, c'eſt moi qui me ſepare de vous, c'eſt moi qui vous dis de vous retirer, c'eſt moi qui vous chaſſe de mon cœur, pour y faire place à vôtre ennemi. C'eſt donc à moi à reconnoître au plûtôt ma faute, c'eſt à moi à reſſentir au plûtôt la grandeur de ma perte, à rougir de mon infidelité, & à vous demander inſtamment la grace de rentrer dans vôtre amitié.

Que l'Athée qui ne veut pas vous connoître, que l'Infidele qui n'adore que de faux-Dieux, que l'impie & l'endurci qui ne ſe ſoucie pas de vous, que le deſeſperé qui n'attend rien de vous, ſoient inſenſibles à leur malheur, & qu'il paſſent toute leur vie dans l'aveuglement, & la malice de leurs ames à

Mais pour moi qui suis à toute heure comblé de vos bienfaits, & qui espere tout de vôtre infinie misericorde ; pour moi qui fais profession de vous honorer, de vous servir, de vous aimer, pourrois-je vivre tranquillement dans le déplorable état où je me trouve Non Seigneur, je reconnois ma faute, je sens la perte que je viens de faire; quand reviendrez-vous, ô le bien aimé de mon cœur ? Maudit soit l'argent qui m'a fait consentir à vôtre éloignement, je devrois me contenter de ma pauvreté : sans vous si riche que je sois, je suis miserable ; avec vous si pauvre que je sois, je me tiens trop riche de vous voir, & de vous posseder.

Ainsi parloit la mere de Tobie les larmes aux yeux du moment qu'elle eut reconnu sa faute, d'avoir laissé aller son fils dans un païs éloigné, d'où elle apprehendoit qu'il ne revint pas. Ainsi doit parler un ame touchée d'un vif regret d'avoir perdu Dieu par sa faute, & empressée de rentrer au plûtôt dans son amitié.

Ainsi parloit David dans la violence de sa douleur, s'imaginant entendre à tout moment ses ennemis lui insulter, ou plûtôt comme remarque saint Ambroise, sa propre conscience lui dire : Où est ton Dieu, David, où est ton Dieu, & qu'en as-tu fait ? *Ubi est Deus tuus ?* Reflexion qui, selon ce Pere, fit tant d'impression sur son esprit, & sur son cœur, qu'il ne put demeurer un seul moment dans l'inimitié de son Dieu : *Ne exiguo quidem momento manere penes se delicti passus est conscientiam.* Reflexion qui produiroit en nos personnes les mêmes

Numquam fuisset ipsa pecunia pro qua misisti eũ Sufficiebat enim nobis paupertas nostra, ut divitias cõputaremus, hoc quòd videbamus filiũm nostrũ. *Tobiæ* 5. D.

Amb. in apologia David. c. 2.

effets, si nous avions la même connoissance, & le même sentiment de nôtre perte : *Ubi est Deus tuus.* Où est ton Dieu, impudique qui l'as chassé de tout ton cœur pour un infame creature ? Où est ton Dieu, avare qui l'as vendu comme Judas a prix d'argent ? où est ton Dieu, vindicatif qui l'as sacrifié à ta fureur : où est ton Dieu ? *Ubi est Deus tuus ?* Reflexion qui nous feroit embrasser sans delai tous les moyens propres à nôtre reconciliation, & qui nous rendroit insupportables à nous mêmes, jusqu'à ce que nous fussions rentré en grace avec lui par une prompte & severe penitence.

Quelle est par ce moyen nôtre insensibilité, lorsque souhaitans nôtre conversion & n'y travaillans pas, promettans de nous separer des objets & des occasions prochaines du peché, & ne nous en separant pas, demandans la grace de la penitence ; & montrans par nos delais que nous nous soucions peu d'en profiter, nous souffrons volontairement & tranquillement une si fâcheuse perte ?

Elle est suivie d'une seconde qui est celle du merite de nos bonnes œuvres. Les Theologiens en distinguent de trois sortes, des œuvres mortes, des œuvres vivantes, & des œuvres qu'ils appellent mortifiées. Les premieres sont toûjours vicieuses & mauvaises : non seulement elles sont faites en état de peché ; elles sont elles mêmes des pechez. Les secondes sont toûjours bonnes, puisqu'elles sont revétuës de toutes les conditions que demande une action parfaite : la foi les anime, l'intention les dirige, l'esperance les éleve, la charité les vivifie. Les troisiémes

sont moralement bonnes, mais elles n'ont aucun merite, comme étans faites en état de peché : A la verité elles ne sont pas mauvaises, quoi qu'en disent quelques heretiques ; mais elles sont perduës pour le salut, & ne meritent aucune recompense dans l'éternité : Pourquoi ?

C'est que la charité étant le principe du merite, & le Saint Esprit qui la répand dans nos cœurs demeurant au dedans de nous, pour être, comme dit saint Augustin, l'ame de l'ame même ; dés que le peché mortel l'oblige d'en sortir, il la dépoüille de tout le fruit de ses bonnes œuvres. La charité enrichissoit cette ame, le peché l'appauvrit ; la charité annoblissoit cette ame, le peché la dégrade ; la charité faisoit toute la beauté de cette ame, le peché en fait toute la laideur ; la charité étoit le principe de la fecondité spirituelle de cette ame, le peché est la malheureuse cause de sa sterilité : *Hæc dicit Dominus : scribe istum sterilem.* (Jer. 22.)

Dieu le dit à Jeremie au sujet de Jeconias : Ecris Prophéte, écris, & ce que tu écriras, se trouvera vrai : Ecris que Jeconias est sterile. Mais, Seigneur, il a plusieurs enfans, n'importe, c'est un homme sterile. *Non enim erit de semine ejus vir qui sedeat super solium David.* Quoiqu'il ait beaucoup d'enfans, aucun de sa race ne montera jamais sur le trône de David, sa fecondité ne lui procurera aucun avantage ; je regarderai ses enfans, comme s'ils n'étoient pas à lui, je le regarderai lui-même comme un vase brisé, dont les pieces ne peuvent servir à quoi que ce soit : *Vas fictile atque contritum vir iste Jeconias.*

Je l'ai abandonné & rejetté loin de moi, lui & toute sa race : *Abjecti sunt ipse, & semen ejus.*

Vous concevez déja ma pensée par cet exemple. Les bonnes œuvres que fait un homme en état de peché mortel, sont ses enfans, elles viennent de lui, il en est le Pere. Pere heureux si la grace sanctifiante avoit été le principe de sa fecondité, cette illustre race regneroit à jamais : mais pere malheureux s'il les produit hors de la grace du Seigneur, & en état de peché, c'est un homme sterile : *Scribo virum istum sterilem.* Qu'il ait beaucoup d'enfans, qu'il en ait peu, cette fecondité ne lui servira de rien, ils porteront la disgrace de leur pere : Qu'il fasse beaucoup d'œuvres moralement bonnes, qu'il en fasse peu, les pieces de ce vase brisé ne seront d'aucun usage : *Vas fictile atque contritum vir iste Ieconias.*

Tandis que ce vase étoit entier, & que la grace sanctifiante en unissoit les parties, il faisoit l'ornement de la maison du Seigneur : mais quand il s'est brisé par sa chute, & que les pieces en ont été separées, elles ne sont bonnes à rien, on les jette comme des pieces inutiles, quoi qu'elles ayent encore quelque beauté particuliere Prieres, vous vous éleveriez comme un encens devant le Seigneur, si vous sortiez d'un cœur pur ; aumônes vous feriez descendre du Ciel d'abondantes misericordes ; si des mains innocentes vous distribuoient aux pauvres. Mortification, douceur, patience, desinteressement, vous monteriez jusques sur le trône du Seigneur, si vous l'aviez pour objet, & pour

principe ; mais comme vous êtes des enfans conçûs dans la nuit du peché, comme vous n'êtes plus que des pieces d'un vase brizé, quoique vous ayez quelque merite, & quelque éclat, vous ne monterez jamais sur le trône de Dieu, jamais vous ne serez placez dans les lieux honorables de sa maison, à moins que la charité comme un ciment ne vous réünisse, & que le Saint Esprit donnant une nouvelle fecondité à vôtre pere, ne vous reconnoisse pour ses enfans.

Il vaudroit donc autant, me direz-vous, ne point faire bonnes œuvres, quand on croit être en état de peché mortel, puisque ce sont des œuvres perduës, & qui ne servent de rien à une ame, pour sa bienheureuse éternité, c'est là ce que vous concluez pour l'ordinaire : & moi je tire de cette même raison une consequence toute opposée, que c'est là ce qui doit vous obliger à faire une prompte penitence pour sortir de vos pechez, afin de rendre à ces œuvres le fruit, le merite, & la vie qu'elles n'ont pas. Voyez qui de vous, ou de moi raisonne mieux.

Si je vous disois que quoique vous fassiez, jamais ces bonnes actions ne vous seront d'aucune utilité pour le Ciel, c'est tout ce que vous pourriez conclure pour favoriser vôtre libertinage ; & même quand cela seroit, cette sterilité de ces bonnes œuvres ne pourroit jamais vous servir d'excuse legitime pour n'en pas faire puisqu'en qualité d'hommes vous êtes naturellement obligez de vivre selon la droite raison & les regles de la justice. Mais quand je vous assure que ces œuvres qui paroissent mortes peuvent revivre, qu'avec le

ſecours de la grace,& la vertu de la penitence il ne tient qu'à vous de vous indemnizer de la perte que vous en avez faite, que pourvû que vous retourniez à Dieu de tout vôtre cœur, non ſeulement il oubliera vos pechez paſſez, mais qu'il vous accordera la recompenſe de tant de vertus qui, pour n'avoir pas été revêtuës de toutes leurs circonſtances, ne vous euſſent jamais ſauvé : je ne vois rien qui condamne davantage ce malheureux delai que vous apportez à vôtre converſion, ni qui vous porte plus efficacement à expier vos fautes par un moyen ſi ſalutaire.

Si l'on diſoit à un eſclave, que tandis qu'il ſera en eſclavage, quelque peine qu'il ſe donne, il ne deviendra jamais plus riche, mais que s'il peut en être affranchi, tout ce qu'il aura amaſſé lui ſera rendu : Avec quelle diligence ne travailleroit-il pas aux moyens de ſa liberté ?

Si l'on diſoit à un Marchand que nonobſtant ſon aſſiduité à ſon negoce, & le ſuccez qu'il y trouve, tout ſon bien eſt confiſqué dez qu'il a commis quelque crime de Leze Majeſté ; mais que du moment qu'il en obtiendra de ſon Prince le pardon, il rentrera dans ſon amitié, & joüira avec elle de tout le fruit de ſon travail : Ne ſe reprocheroit-il pas ſa negligence, lorſque pouvant demander & ſe procurer ſon amniſtie, il differe à obtenir une faveur ſans laquelle toutes ſes peines ſeront perduës ?

Tel eſt vôtre état, mes freres, ſans la grace de Dieu rien ne peut vous être d'aucune utilité pour vôtre ſalut, & avec cette grace, les moindres choſes peuvent vous y être d'un

grand secours. Or qui vous rétablira dans cette grace, si ce n'est la penitence. Par consequent que ne perdez-vous pas, quand vous la differez, & que ne gagnez-vous pas, quand vous la faites de bonne heure?

Je ne puis vous rendre cette verité plus sensible, que par ce fameux exemple que le S. Esprit nous propose dans l'Ecriture, de Jerusalem pecheresse, & de Jerusalem penitente. Cette Ville dans l'état de son peché, toute remplie qu'elle paroît de citoyens, est cependant aux yeux de Dieu comme reduite dans une affreuse solitude : *Sedet sola civitas plena populo.* Cette maîtresse des nations soufre une aussi fâcheuse sterilité, qu'une femme veuve qui a perdu son mari, *facta est quasi vidua domina gentium*, & au lieu qu'elle commandoit autrefois à tant de Provinces, elle est assujettie elle-même au tribut, & à la dure loi de ses ennemis. *Princeps Provinciarum facta est sub tributo.*

Mais Dieu l'honoroit autrefois de sa presence, & de sa protection, n'importe ; elle lui avoit autrefois rendu tant d'honneur, & offert tant de sacrifices, n'importe ; toute sa beauté l'a quitté, dés que Dieu l'a quitté. *Egressus est à filia Sion omnis decor ejus.* Toutes ses bonnes œuvres passées ne lui servent plus d'ornement, ses Autels sont deserts, ses Prêtres gemissent, ses Vierges autrefois si charmantes & si magnifiques, sont mal propres & défigurées ; ses Princes autrefois si riches & si puissans, sont devenus comme des moutons maigres qui ne trouvent point de pâturage ; elle est reduite enfin à la derniere misere, & accablée par le poids de sa douleur.

Mais autant que le malheur de cette Ville vous paroît grand dans l'état de son peché, autant son bonheur & sa fecondité vont vous surprendre dans le temps de sa penitence. Rejoüissez-vous, lui dit Dieu, réjoüissez-vous " sterile qui n'enfantez point ; vous qui étiez " abandõnée, chantez des Cantiques de loüan- " ges: vous avez maintenant plus d'enfans que " celle qui avoit un mari. Prenez un lieu plus " grand pour dresser vos tentes, multipliez- " vous à droite & à gauche, vôtre posterité " heritera du bien des nations, & habitera les " villes qui son desertes. Vous avez passé vô- " tre jeunesse dans le desordre, mais ne craig- " nez point vous en oublierez la confusion, " & vous ne vous souviendrez-plus de l'op- " probre où vôtre veuvage vous a jetté : *Confusionis adolescentiæ tuæ oblivisceris, & opprobrii viduitatis tuæ non recordaberis amplius.* Vous serez plus glorieuse & plus fe- " conde que vous n'avez jamais été ; & si je " vous ai abandonnée pour un moment dans " le temps de ma colere, j'ai ensuite com- " passion de vous, & la bonté que j'ai pour " vous ne finira jamais : *n momento indignationis abscondi faciem meam parumper à te, & in misericordia sempiterna misertus sum tui.*

Changez le nom de Jerusalem au vôtre, c'est-là vôtre état, mes chers auditeurs. Dans le temps de vôtre peché vous perdez l'amitié de Dieu, la beauté de vôtre ame, le fruit de vos bonnes œuvres, n'est-ce pas là perdre beaucoup? Dans celui de vôtre penitence vous rentrerez dans cette amitié, vous recouvrerez cette beauté, vous recueillerez le fruit de ces bonnes œuvres ; n'est-ce pas là beau-

coup gagner ? & pouvez-vous par ce principe differer vôtre conversion ? Dans le temps de vôtre peché, Dieu vous abandonne comme une femme qu'il repudie, & dont il ne veut pas reconnoître les enfans : Dans celui de vôtre penitence, il vous prend sous sa protection, & quelques steriles que vous ayez été, il vous donne plus d'enfans que n'en a celle qui a un mari. Hâtez-vous donc de vous convertir, sans cela vous ferez la plus grande de toutes les pertes : Ajoûtons encore quelque chose de plus ; vous vous exposerez au plus grand de tous les malheurs.

Multi filii desertæ magis quam ejus quæ habet virum. *Ibid.*

II. Point.

Avoüons le de bonne foi M. il n'y a point d'état plus malheureux, ni d'aveuglement plus déplorable que celui d'une infinité de pecheurs. Tout les engage au peché, & tout les détourne de satisfaire promptement à leurs pechez. Tout leur porte des coups mortels, & tout les empêche de s'en appliquer les remedes. Leur esprit qui se déregle, leur volonté qui se corrompt, les passions qui les maitrisent, les creatures qui les flattent, la chair qui les amollit, la peine qui les rebute, le Demon qui les trompe, le monde qui les seduit, tant de malheureuses causes qui conspirent ensemble, pour les jetter dans tous les desordres d'une vie criminelle, concourent également à les y entretenir dans l'esperance d'une penitence future, & d'une officieuse misericorde qui sera toûjours prête à les recevoir, quand ils voudront se convertir.

Au lieu de se dire : la vie est courte, nos mauvaises habitudes se fortifient de jour en

jour : plus nous nous attacherons au monde, plus nous aurons de peine à nous en separer; plus nous nous laisserons maîtriser par nos passions, plus nous trouverons de difficulté à les combattre ; plus nous differerons nôtre penitence, plus nous voudrons la differer ; plus nous suivrons les desseins corrompus de nôtre chair, plus aussi nous formerons de chaînes que nous ne pourrons jamais rompre: Au lieu de se dire : Dieu qui ne nous doit rien, sera moins disposé à nous donner ses graces aprés de longs & d'opiniâtres refus, nôtre esprit ne se contentera toûjours que de vains projets, & s'épuisera en d'inutiles pensées de conversion ; nôtre volonté qui nous a déja imposé en tant de rencontres, nous trompera encore une derniere fois ; & pour une vive douleur dont nous aurons besoin, nous nous satisferons d'un vain phantôme, avec lequel nous descendrons dans les Enfers : Au lieu de voir des pecheurs se representer toutes ces choses qui contribuëroient à accelerer leur penitence, ils perseverent dans leurs pechez par des raisons toutes opposées, écoutans le Demon qui leur promet une longue vie ; le monde qui les engage toûjours par de nouveaux objets dans ses plaisirs, la chair & les creatures qui leur demandent encore quelque temps, avant que de rompre avec elles, leur propre esprit qui les entretient d'une conversion imaginaire ; leur cœur qui seduit par d'agréables illusions de l'amour propre, s'imagine déja être à moitié changé, & en état d'achever un jour, & de conduire à sa derniere perfection l'important ouvrage de leur salut.

Vous nous en avez bien averti, ô mon Dieu, que les enfans du siecle étoient en ce point plus prudens, & plus sages que les enfans de la lumiere. Ceux là toûjours attentifs à leur fortune, ne laissent échapper aucune occasion de la faire: ceux-ci toûjours distraits & indifferens à leur salut, laissent tranquillement écouler le temps propre à y travailler. L'ombre d'une petite perte éveille ceux-là, & leur fait prendre toutes les mesures propres à la prevenir : l'évident danger du plus grand de tous les malheurs endort ceux ci, & fussent-ils prêts d'être jettés dans la mer comme Jonas ils sont dans un assoupissement lethargique. Ceux là se précautionnent de bonne heure, hazardent le moins qu'ils peuvent ; ceux-ci trompez par les autres, & par une funeste illusion se trompant eux-mêmes, hazardent & risquent tout. Car n'est-ce pas tout risquer en differant sa penitence, de ne pouvoir s'assurer sur rien, d'avoir sujet de craindre & de se défier de tout ? Je n'ai nul besoin d'employer de grandes raisons pour établir ces deux veritez ; un détail familier, & une trop fatale experience de ce qui s'est passé jusques ici, suffiront pour vous en convaincre.

Sur quoi celui qui differe sa penitence, pourroit-il s'assurer ? Sur des exemples passés ? Pour un homme qui s'est converti à la mort, l'Ecriture sainte & nos histoires, nous en representent un million d'autres qui se sont damnez : Encore cet homme seul étoit-il aux côtez de Jesus-Christ, encore étoit-il accompagné d'un autre qui mourut reprouvé : Encore ce Dieu prêt de mourir lui

avoit dit personnellement, & à l'exception des autres, *tibi dico*, c'est à toi que je parle, c'est une grace speciale, & sans consequence que je veus te faire:tu seras aujourd'hui avec moi dans mon Paradis: *Hodie mecum eris in paradiso*; c'est l'ingenieuse reflexion de saint Jean Chrysostome.

Sur sa jeunesse & la bonté de son temperament? On sçait que la mort n'épargne personne, qu'elle tend des pieges aux jeunes, qu'elle est à la perte des vieillards, que mille accidens imprevûs aneantissent les plus belles esperances, que le Demon qui nous donne des yeux d'aurore, pour parler avec le Saint Esprit chez Job, nous fait voir comme dans l'enfoncement d'une perspective, de longues années ausquelles nous n'arriverons jamais.

Sur les promesses de Dieu? il lui prédit toute sorte de malheurs. Il dit chez Isaïe, qu'il choisira les illusions de ceux qui se sont mocquez de lui, afin de se mocquer d'eux à son tour, *eligam illusiones eorum*, qu'il les abandonnera aux égaremens de leurs cœurs, qu'ils se flatteront d'une conversion future, & qu'au milieu de ces beaux projets, & de ces agreables erreurs il fera fondre sur eux ce qu'ils apprehendoient davantage; *& quæ timebant adducam eis.* Il ajoute que celui qui sera un enfant de cent ans mourra, & que le pecheur de cent années sera maudit; *Puer centum annorum morietur, & peccator centum annorum maledictus erit.* Mysterieuses, mais terribles paroles qui vous apprennent, que si dans nn âge avancé où vous devriez être des hommes parfaits en Jesus-Christ, vous con-

Isaïe 66.

servez encore la stupidité, l'ignorance & les niaiseries des enfans, sans vous soucier de travailler à la reformation de vos mœurs, vous mourrez non pas avec l'innocence des enfans, mais avec la malediction des reprouvez. Il proteste chez Jeremie que pour n'avoir pas voulu l'entendre, quoi qu'il vous ait appellé, il vous rejettera loin de lui; & afin de vous obliger de vous convertir de bonne heure sans differer vôtre penitence, il deffend à ce Prophete de le prier en vôtre faveur, lui disant positivement qu'il ne l'écoutera pas. *Noli orare pro populo hoc, & ne obsistas mihi quia non exaudiam te.* Garde-toi bien de prier pour ce peuple que j'avois appellé dés le matin pour lui faire misericorde, & ne te mets pas entre moi & lui pour m'empêcher de le punir, parce que je ne t'écouterai pas.

Jer. 7.

Sur quoi celui qui differe sa conversion peut-il donc s'assurer? Ce sera peut-être sur le desir qu'il a de la faire, sur les reflexions & les mesures qu'il en a prises: Je vous montrerai dans le discours suivant les malheurs attachez à ces desirs inefficaces, je me contenterai seulement aujourd'hui de vous dire, que cette conversion tant de fois projettée, tant de fois desirée, & cependant jamais entreprise serieusement, ne se fera pas dans le temps que vous meditez. Combien de fois le Demon s'est-il déja joüé de vous? A la sortie de cette dangereuse maladie, aprés avoir heureusement évité un peril, où probablement vous deviez mourir, avez-vous tenu à Dieu la parole que vous lui avez donnée? O si le Seigneur me rend la santé, je

renoncerai pour jamais à mes pechez, & lui ferai éternellement fidele: Vous l'avez dit l'avez-vous fait? C'étoient là des enfans qui étoient prêts de sortir du sein de leur mere, mais elle n'a pas eu assez de force pour les mettre au monde: *Venerunt filii usque ad partum & virtus non est pariendi, & vires non habet parturiens.* Cette mere sera-t elle plus forte dans une derniere maladie, où comme dit un ancien, le bâillement est une marque évidente de mort, à une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement; *Oscitatio in enixu lethalis est.*

Je ne sçai si ce que je dis fait quelque impression sur vos cœurs, il doit aumoins en faire sur vos esprits, & vous convaincre de cette importante verité, que differer de mois en mois, d'années en années sa conversion, dans l'esperance qu'on y travaillera aisement quand on voudra, c'est s'assurer sur rien, & s'exposer au plus grand de tous les malheurs: mais j'ajoûte par surabondance de preuves, que c'est avoir grand sujet de craindre de tout côté, & de se défier de tout.

Du côté de vos graces, ô mon Dieu, ce sont des pluyes volontaires, que vous separez pour ceux qui doivent entrer dans vôtre heritage: les ferez-vous tomber sur ces terres arides, sur ces terres pleines de ronces & d'épines, où le bon grain qui n'y a point pris de racines a toûjours été étouffé? Ce sont de charitables voix qui appellent ces ames dociles qui connoissent & qui suivent le vrai Pasteur: Romprez vous par elles, la surdité de celles qui ont toûjours bouché leurs oreilles, & qui n'ont pas voulu vous entendre?

Vôtre misericorde est infinie, je l'avouë; mais ne doivent-elles pas tout craindre, & ne s'exposent-elles pas au plus grand de tous les malheurs, quand elles s'attendent à un miracle, & qu'elles esperent que ce ne sera pas à leur égard que vous aurez dit : Je vous ai appellé, & vous n'avez pas répondu, je vous ai parlé, & vous ne m'avez pas entendu : ce sera pour cela même, *Pro eo quòd vocavi, & non respondistis: locutus sum & non audistis*; Ce sera pour cela même, que pressez par la violence de vôtre douleur, & par l'accablement de vôtre esprit, vous crierez & hurlerez sans que je vous écoute. *Clamabitis præ dolore cordis, & præ contritione spiritus ululabitis.*

Du côté de la disposition du pecheur. Il est actuellement en état de peché mortel, & il espere d'en sortir un jour. Mais s'il vient à être surpris par la mort, sur quoi Dieu le jugera-t-il? Ce ne sera pas sur sa volonté future, sur ce projet de conversion & d'amendement, sur cette resolution qu'il croit avoir prise de quitter ce commerce, de faire cette restitution, d'aimer cette ennemi, d'abandonner cette infame creature, ce ne sera pas sur cela que Dieu le jugera : Ce sera sur l'état où il le trouvera, sur cette volonté presente qu'il a de ne pas renoncer à ce commerce, de ne pas faire cette restitution, de ne pas pardonner à cet ennemi, de ne se pas separer de cette creature. Cette volonté future & qui n'a point eu d'effet, ne le garantira jamais de la juste colere de son Dieu, il est actuellement son ennemi declaré, il a encore les mains teintes, & fumantes de son sang;

ſang : il perira : Or s'expoſer à ce danger, n'eſt-ce pas un juſte ſujet de crainte, & s'attirer volontairement le plus grand de tous les malheurs ?

Enfin, mes freres, c'eſt à vous-mêmes qui differez vôtre penitence, que je demande juſtice ; ouï j'en appelle à vôtre jugement, & j'eſpere que vous vous condamnerez vous-même, par vos propres paroles. Quand on vous preſſe de retourner à Dieu, & qu'on vous repreſente que ces converſions toûjours differées ont de tres-funeſtes ſuites : Quand par de fortes raiſons, on vous ſollicite de travailler ſans delai à l'ouvrage de vôtre ſalut, & qu'on vous donne tant de ſalutaires avis, pour faciliter & hâter vôtre converſion ; vous dites que c'eſt bien là ce que vous ſouhaités, & ce que vous ferés, mais qu'une affaire de cette importance demande de ſerieuſes reflexions; que rompre ſi bruſquement avec le monde, c'eſt s'expoſer au danger de faire penitence de ſa penitence même ; que ſouvent pour n'avoir pas bien pris ſes meſures, on retourne au ſiecle qu'on avoit quitté avec trop de precipitation : qu'au reſte on ne peut arracher ſi tôt de ſon cœur des habitudes qui y ont jetté de profondes racines, vaincre des paſſions dont on s'eſt laiſſé maîtriſer, ni rompre des liens ſi forts dont on s'eſt malheureuſement embarraſſé.

Vous le dites, & flattés de ces ſpecieux pretextes, vous differez vôtre penitence, mais c'eſt par là même que j'en appelle à vôtre propre jugement, & que je pretends vous convaincre de l'évident malheur auquel vous vous expoſez, en la remettant

ſur un avenir incertain.

L'affaire de vôtre ſalut demande, dites-vous, de ſerieuſes reflexions, il eſt vrai : mais les ferez vous mieux ces reflexions dans un mois, qu'aujourd'hui ? Les ferés vous mieux dans un an que dans un mois, les ferez-vous mieux lorſque vous ſerez tout occupés de vôtre douleur dans une dangereuſe maladie, que lorſque dans une pleine ſanté vous joüiſſés de vôtre liberté, & de vôtre raiſon ?

Quand vous ſerez au lit de la mort, vous ne pourrés penſer aux affaires de vôtre famille qui vous a été extremement chere ; & vous penſerés à celle de vôtre ſalut qui vous a toûjours été fort indifferente ? Dans les affaires qui paroiſſent les plus claires, vous trouvez, quelque précaution que vous ayez priſe, mille nouveaux incidens que vous n'avez pas prévûs : comment dans celle qui eſt tres-embarraſſée d'elle-même, & dont vous avez paru vous ſoucier ſi peu n'y trouverez-vous rien qui vous inquiete, & qui vous allarme ? Aprés avoir compté & recompté, vous vous appercevez ſouvent de erreurs : comment dans le plus difficile de tous les comptes, oſerez-vous vous arrêter ſur vôtre calcul ? Vous ſçavez que ſouvent aprés avoir conſulté d'habiles Avocats, on caſſe des teſtamens à cauſe des contradictions, & des deffauts eſſentiels qu'on y trouve : Comment aprés avoir pris legerement, & à la hâte, l'avis d'un Confeſſeur, ſur une matiere d'où vôtre ſalut ou vôtre reprobation dépend, croirez-vous que Dieu approuvera ce que vous aurez fait ?

Vous ne pouvez, dites-vous, rompre ſi

brusquement avec le monde, & vous apprehendés que pour n'avoir pas bien pris vos mesures, vous ne fassiez penitence de vôtre penitence même: Mais quand vous serez contraints de vous separer de ce monde que vous avez tant aimé, cette separation sera-t-elle plus volontaire? Le quitterez vous par choix & par resignation? n'en sortirez-vous pas par necessité & par violence? Une conversion si tardive sera-t-elle plus sincere? Dieu & sa grace agiront moins en cette rencontre que le Demon & la nature, la vûë d'une mort prochaine, l'effroyable nombre des pechez que vous aurez commis, une crainte purement servile des peines de l'Enfer, vous troubleront, vous feront verser des larmes, & pousser de grands soupirs; on croira de vous ce que vous aurez crû des autres, qui n'ayant donné que ces signes équivoques de conversion ont été damné; & vous aurez malheureusement le même sort.

Vos passions vous dominent, & il faut selon vous, attendre qu'elles soient plus moderées & plus tranquilles: mais vous ne vous appercevez pas que plus vous leur donnerez d'empire, moins vous en serez les maîtres: Vos vices se fortifieront toûjours à mesure que vous avancerez en âge; vous ne ferez que changer de pechez, ou pour mieux dire sans les quitter vous en ajoûterez de nouveaux aux anciens. Aux folies de la jeunesse succederont les fourberies & la malice d'un âge avancé, aux impuretez d'un temperament de feu, succederont les desirs lacifs d'un corps usé: les vices qui paroissent au dehors se retrancheront au dedans, les fail-

lies & les emportemens deviendront des haines & des inimitiez irreconciliables, l'humeur sordide degenerera en une avarice & une dureté invincibles ; & pour me servir de la comparaison que me fournit le S. Esprit, l'homme dans ces differens mouvemens que la difference des âges & des évenemens lui fait faire, est toûjours lié à ses pechés, comme une porte qui s'ouvrant tantôt, & tantôt se refermant, demeure toûjours attachée à ses gonds qui sont scellés bien avant dans la pierre.

Sicut ostium vertitur in cardine suo ita piger in lectulo suo. *Prov.* 26.

Je vous prédis, Chrêtiens, de si grands malheurs, afin que vous les évitiez, pendant que vous en avez encore le tems. Je n'y vois point d'autre remede, qu'une penitence sincere & prompte, qu'une penitence qui commence de bonne heure à crucifier le vieil homme avec ses vices & ses convoitises, qu'une penitence qui ne punissant pas dans la vieillesse les pechés de l'âge viril, mortifie le corps quand il est encore en état de supporter les mortifications : qu'une penitence enfin par laquelle on meure promptement à ses pechez, afin de ne pas mourir dans le peché.

Car remarquez avec S. Augustin, qu'on peut mourir en quatre manieres : mourir par le peché, c'est ainsi qu'Adam est mort, & que nous devons mourir tous ; mourir pour le peché, c'est ainsi que Jesus-Christ seul est mort ; mourir au peché, c'est ainsi que meurent les vrais penitens, & mourir dans le peché, c'est ainsi que meurent les endurcis.

Quoique vous fassiez, vous ne pouvez mourir pour le peché, quoique vous fassiez

vous ne pouvez-vous dispenser de mourir par le peché : mais vous pouvez avec le secours de la grace, ne pas mourir dans le peché ; & pour n'y pas mourir, le seul & grand secret est de mourir au peché.

Adorable Sauveur, par cette infinie bonté que vous avez euë de vouloir mourir pour nous, par ces abondantes graces que vôtre Incarnation, vôtre Naissance, vôtre Passion, vôtre Resurrection nous ont meritées, par ce precieux Sang que vous avez répandu pour nôtre salut sur la Croix, par ces Sacremens que vous avez instituez pour nôtre sanctification, donnez-nous cette grace de penitence & de conversion qui nous est si necessaire, & sans laquelle tout ce que vous avez fait, & souffert pour nous, ne nous servira de rien. Seigneur, nôtre ame vient de mourir, *filia mea modò defuncta est* : Mais venez, mettez vos mains sur elle : *Sed veni, impone nanum tuam super eam*, & elle vivra, *& vivet*. Je le souhaite de tout mon cœur : au nom du Pere, &c. *Amen.*





DISCOURS EN FORME DE PRÔNE,

POUR LE XXIV. DIMANCHE d'aprés la Pentecôte.

DES DESIRS INEFFICACES.

Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus *Mathæi* 24.

Malheur aux femmes qui seront grosses, & à celles qui nourriront leurs enfans en ce temps-là.

CEtte triste prophetie qui dans le sens litteral, ne marque en particulier, que le malheur de quelques femmes qui à cause de leur grossesse ou de leurs nourrissons, ne pourront s'enfuïr sur les montagnes, pendant la desolation de Jerusalem, nous fait connoître disent les Peres, dans son sens spirituel & moral, un sort bien plus funeste d'une infinité de pecheurs, qui toûjours gros du desir de leur salut, & se nourrissant eux-mê-

mes de specieux projets de conversion, sans se mettre en peine d'y travailler efficacement, se trouveront enfin surpris, lorsqu'ils y penseront le moins.

Ils veulent bien changer de vie, & se convertir ; car qui d'eux voudroit mourir en état de peché mortel ? Ils sentent de tems en tems, des remords d'une conscience agitée qui les troublent : Des accidens imprevûs les frappent, de fortes pensées de conversion leur viennent tout d'un coup ; ils la souhaitent cette conversion, ils la demandent à Dieu, ils en forment quelques projets : mais malheureusement pour eux, ils en demeurent là, toûjours gros de bon desirs, & jamais n'enfantans cet esprit de salut, dont ils paroissent remplis ; toûjours promettans de se défaire de leurs passions, & de leurs mauvaises habitudes, & jamais ne quittans ces maudits nourrissons, & ces funestes fruits de leur iniquité. Agreérés-vous, Seigneur, leur bonne volonté, & vous satisferés-vous de leurs desirs ? Non sans doute, puisque vous protestés vous-même, qu'un jour viendra que *le Soleil de misericorde s'éclipsera sur eux, que vos graces méprisées, tomberont comme autant d'étoiles pour les écraser, que le signe du Fils de l'Homme ne paroîtra que pour les confondre, & que la consternation où ils se trouveront sera si grande, que jamais il n'y en a eu de pareille depuis le commencement du monde, & que jamais il n'y en aura de semblable.*

De si grands malheurs vous regardent ils, mes freres ? Sondés là dessus vos propres cœurs, & afin qu'avec la grace du Seigneur

vous remportiez de ce dernier discours tout le fruit que j'en espere : appliquez-vous aux deux importantes veritez qui en vont faire le partage. Desirer sa conversion & son salut, & en demeurer là, c'est le vrai moyen de se perdre : Je vous en apporterai les raisons dans mon premier point. C'est là cependant l'état, & la mauvaise disposition de la plûpart des Chrêtiens ; je vous en ferai voir les marques, & les caracteres dans mon second point. Tout homme qui n'a que des desirs foibles, vagues, inefficaces de la reformation de ses mœurs, est dans un évident & prochain danger de reprobation : voilà la grande verité dont il faut que je vous convainque. Cependant il n'y a presque point de Chrêtien qui ne soit gros de ces desirs, qui ne s'en satisfasse, & qui ne les nourrisse : voilà la reflexion morale que je vous ferai faire dans mon second point, afin que vous consultans vous mêmes, vous voyiez si ce n'est pas à vous que Jesus-Christ parle quand il dit : *Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus.*

Division.

I. Point.

N'en doutez pas, mes freres, desirer sa conversion, & ne pas rechercher les vrais moyens qui l'operent, la demander instamment à Dieu, & ne se faire aucune violence pour surmonter les obstacles qui s'y rencontrent, la promettre, en faire de beaux projets, en prendre de loin quelques mesures, & avec tout cela, se laisser toûjours dominer par les mêmes passions : N'en doutés pas encore un coup, avoir ces bons desirs, & demeurer dans une funeste lethargie, c'est

effectivement s'aveugler & se perdre. Pourquoi ? Parce que ce sont ces desirs steriles & inefficaces qui trompent, & qui flattent le pecheur paresseux & lethargique, premiere raison. Parce que ce sont ces desirs steriles & inefficaces qui tüent, & qui font mourir le pecheur paresseux & lethargique; seconde raison. Je les trouve toutes deux dans le livre des Proverbes, & fasse le Ciel que je ne diminuë rien de leur force, par la foiblesse de mes expressions, & de mes pensées.

Desiderium impii munimentũ est pessimorũ: radix autem justorũ proficiet. *Prov.* 12.

Ces desirs trompent & flattent le paresseux; il se croit déja à moitié converti dés qu'il souhaite de l'être, & regardant comme une grande marque du changement de son cœur, ce qui n'en est qu'une foible disposition, il tombe dans le dernier malheur, par voïe d'illusion, & de presomption. Ces desirs tuënt & font mourir le paresseux; il compte sur eux, comme si Dieu s'en tenoit satisfait, & conservant avec ces beaux projets une volonté toûjours corrompuë, & mauvaise, il se mocque effectivement de Dieu, & tombe dans le dernier malheur, par voye de punition & de vengeance. Malheur donc à ceux qui sont toûjours gros de ces desirs, & qui les nourrissent: *Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus.* Ce sont les deux plus fortes raisons que les Peres en apportent, lorsqu'ils expliquent ces paroles de mon Evangile.

Desideria occidunt pigrum. *Prov.* 21.

Pour vous faire connoître la force, & la solidité de la premiere, remarqués je vous prie, avec saint Prosper, que ce qui donne quelquefois de fausses allarmes aux justes, ne donne que trop souvent de fausse, & de per-

nicie. ses assurances aux pecheurs. Quelque juste que soit un homme, il n'y en a point de si parfait, qui n'ait quelque pensée du mal; & quelque mechant que soit un pecheur, il n'y en a point de si desesperé qui n'ait quelque desir du bien.

Quoique Dieu par une singuliere protection qu'il accorde à plusieurs Saints, leur donne la grace de persevérer dans la pratique du bien, il ne leur ôte jamais neanmoins ce qu'ils sentent en eux-mêmes de contraire à eux mêmes, *à nullis aufert quod ipsis repugnat ex ipsis. Ils sentent dans leurs membres une loi qui repugne à celle de leur esprit:* Je veus dire avec saint Prosper, que dans l'inclination qu'ils ont de s'unir inseparablement à Dieu, & dans les resolutions efficaces qu'ils forment de ne faire jamais rien qui lui déplaise, ils ne laissent pas de ressentir en leurs ames, le combat de deux desirs qui se choquent l'un l'autre, & qui leur font comme vouloir, & ne pas vouloir une même chose en même tems. *In omnibus studiis eorum, atque conatibus, semper inter se, velle, & nolle decertant.*

D. Prosper lib. 2. de vocat. Gentiū c. 28.

Desir de divertissement, & de plaisirs, c'est là ce qui flatte la loi des membres. Desir de mortification & de penitence, c'est-la ce qu'inspire la loi de l'esprit. Se venger d'une injure, voilà ce que souhaite la partie inferieure: Reprimer tout mouvement de vengeance, voilà ce que souhaite la partie superieure. Retenir par une sordide avarice le bien que l'on a, voilà ce que desire l'homme charnel: Répandre ce bien dans le sein des pauvres, par une liberalité compatissante,

voilà ce que desire l'homme spirituel : Deux hommes tout differens qui sont neanmoins un même homme ; & qui ayans chacun des inclinations, & des desirs opposés, forment un aussi étrange & aussi bizearre combat, qu'est celui de vouloir en même tems, & de ne pas vouloir une même chose. *Semper inter se vel e, & nolle decertant.*

Comme ces Justes, quelques parfaits qu'ils soient, ne se sentent pas purifiés de ces mauvais desirs, ils ne laissent pas d'être, par cet endroit, dans de continuelles allarmes Suis-je bien avec Dieu ? y suis je mal ? Suis-je digne de son amour ? suis je digne de sa haine? Me punira t-il pour ces desirs que je sens? me les pardonnera-t-il ? Etrange combat qui les tient toûjours en haleine : Combat que vous permettés, Seigneur, pour éprouver leurs vertus, quoi qu'elles ne vous soient pas inconnuës combat au quel vous voulez bien les livrer, pour les rendre plus fermes, & plus inébranlables par ces vents contraires, qui paroissans les renverser d'un côté, les relevent d'un autre, pour les conduire plus seurement au port de vôtre bienheureuse éternité, comme des rameurs qui tournans le dos au rivage, ne laissent pas d'y arriver plûtôt.

Or ce que fait ce bizearre mélange de differentes pensées, & de differens desirs dans l'ame des Justes, qui ne sont pas ce qu'ils apprehendent d'être, il le fait par une impression bien opposée dans celle des pecheurs qui se croient être ce qu'ils ne sont pas. Les Justes s'imaginent quelquefois voir en eux des pechez, dont ils ne sont pas cou-

pables, & les pecheurs ne se flattent que trop souvent d'avoir des vertus qu'ils n'ont pas. Dans les premiers l'humilité se fortifie par ce flux & ce reflux de desirs; dans les seconds, l'orgueil & la presomption s'augmentent. Les premiers craignent du côté de leur prétenduë malice: & les seconds s'assurent du côté de leur prétenduë bonté. Les premiers disent comme Job; *Quelques bonnes actions que je fasse j'apprehende de toute part, parce que j'ai affaire à un Dieu severe*; & les seconds comme Eliu: *Quelques vices que j'aye, je fais fond sur la bonne volonté que j'ai d'en sortir, parce que j'ai affaire à un Dieu plein de misericorde.* Heureux les justes qui s'étans si agreablement trompés, sont les amis de Dieu quand ils craignent de l'avoir offensé: mais malheureux sont les pecheurs qui comme ces soldats du Roi de Syrie, se trouvent entre les mains de leur ennemi, quand ils croyent executer les desseins de leur Prince.

Le Demon se jouë d'eux par un semblable artifice: il les aveugle, & les mene à tâton, par des voyes qu'ils croyent droites, dans un païs inconnu; & peut-être n'ouvriront-ils les yeux, que lorsqu'ils se verront au milieu de Samarie. Quels mouvemens interieurs de complaisance & de joye, n'excite-t-il pas pour lors dans leurs ames? & quelle joye n'a-t-il pas lui même, de voir qu'ils s'applaudissent mal à propos, & qu'ils se font un prétendu merite de ce qu'ils n'ont pas! Ils tombent à chaque moment, & ils s'imaginent être bien forts, dans l'esperance de se relever. Ils succombent en toute ten-

contre, à la violence de leurs passions ; & ils se réjoüissent de ce qu'ils se promettent de les vaincre. Ils sont reduits dans la derniere pauvreté : & ils se flattent d'être riches, parce qu'ils se sont mis en tête de le devenir. Jamais illusion ne fut ni plus pitoyable, ni plus dangereuse.

Je dis plus pitoyable : Ce sont des amusemens d'un esprit foible qui se nourrit de ses visions, des efforts d'une imagination blessée qui se repaît de ses songes, des mouvemens trompeurs d'une ame qui se sçait bon gré de ses saillies, de doux breuvages que prend un malade, dont il s'enyvre & s'empoisonne.

Je dis plus dangereuse. Tandis qu'on ne conçoit que des desirs vagues, & qu'on ne forme que des resolutions generales de conversion, les passions vivent toûjours tranquillement, & à leur aise, sans s'émouvoir des menaces qu'on leur fait: A peu prés comme ces enfans indisciplinés, qui entendans toûjours dire qu'on les châtiera, sans qu'on en vienne à l'execution, se soucient peu de quelques emportemens passagers d'un pere, ou d'une mere.

Ce qui allarmeroit ces passions seroit, si les effets répondoient aux paroles ; si détournées des occasions prochaines qui les enflamment, on les obligeoit de demeurer dans leus bornes ; si par un opiniâtre refus de ce qu'elles souhaitent, on les retenoit malgré elles, dans le devoir ; si prises une à une, on s'imposoit actuellement une loi de les combattre ; & si éloignées des objets qu'elles aiment, on leur en substituoit d'autres qu'elles n'aiment pas.

Mais quand on ne determine en particulier aucun moyen propre à leur resister ; quand avec tant de menaces qui viennent d'une chaleur de sang & d'imagination, elles n'en sont ni plus maltraitées, ni moins ardentes : Quand on les ménage par le tems qu'on leur donne, & par une espece de tréve qu'on fait avec elles : Comme elles ne voyent qu'une mortification éloignée & incertaine, & que cent fois, aux reproches des grandes fêtes, on les a menacées d'un mal qu'on ne leur a jamais fait : elles demeurent dans un malin silence, reservées, modestes, taciturnes, jusqu'à ce que ce feu volage & précipité se passe. Le Demon les oblige pour lors de se tenir en repos, sçachant bien que ces foibles resolutions ne leur nuiront pas, que pour une legere contrainte, elles reprendront un plus grand ascendant ; que viendra un tems auquel elles pourront par un empire absolu, se dédommager à loisir, de la servitude à laquelle on feignoit vouloir les reduire.

O si, par la misericorde du Seigneur, vous rentriez un peu en vous mêmes, que vous verriez de bons desirs conçûs, & étouffés ! de resolutions prises, & évanouïes, de pieux desseins formés & avortés ! Aprés dix & vingt ans, vous n'en étes ni plus patiens dans vos afflictions, ni plus humbles dans vôtre prosperité, ni plus sobres dans l'usage de vos plaisirs ni plus fideles & integres dans l'administration de vos emplois, ni plus détachez des biens, des divertissemens, des honneurs, dans toute la conduite de vôtre vie, Combien de fois neanmoins vous

étes vous crûs changez ? Combien de fois vous étes-vous applaudis sur de si belles resolutions ? Combien de fois traçans de riches plans d'une vie reglée que vous avez laissez sans les mettre en œuvre, vous étes-vous sçû bon gré de ce que vous les aviez tracez ? Tant il est vrai que ces bons desirs vous ont flatté, & trompé.

La même chose vous est arrivée qu'aux enfans d'Ephraïm. Ils croyoient avoir du cœur, & ils n'en avoient pas. Ils essayoient leur arc, dans la resolution de combattre leurs ennemis; & ils eurent la lâcheté de fuir devant eux. Ils battoient des ailes comme s'ils eussent volé bien haut & long tems; mais l'esprit malin qui avoit lié ces aîles, les a arrétez tout court nonobstant leurs prétendus efforts. *Ligavit eum spiritus in alis suis. Osee 4.*

Le Demon vous a laissé vos aîles, car c'est ainsi que j'appelle vos bons desirs, mais il les a liées. Vous voulez bien donner l'aumône, mais l'avarice vous a fait demeurer dans vôtre volonté prétenduë. Vous vouliés bien restituer cet argent, & *vous sauver sur les montagnes*; mais l'amour de vos enfans ces chers nourrissons, vous a retenu tout court, *& obligé de rester dans la Judée.* Vous avez tant de fois promis de le faire, vous ne l'avez pas fait: Vous étes liés sans que vous vous en apperceviez : ces desirs inefficaces vous ont trompé, & si vous n'y prenés garde, ils vous tuëront.

Car c'est là un second effet qu'ils produisent : *Desideria occidunt pigrum.* Ce n'est pas l'homme vigilant, laborieux, qui sort de sa lethargie, & qui impatient de se sau-

ver, en cherche tous les moyens, que ces desirs tuënt: c'est le paresseux, c'est celui qui se contente de desirer sa conversion, & qui n'y travaille pas, de demander la mortification de ses passions, & qui ne combat pas ; de promettre la destruction de ses mauvaises habitudes, & qui ne les quitte pas; de souhaiter son retour à Dieu, & qui en demeurant là, se mocque de lui, & en attire les dernieres vangeances.

Dieu est si misericordieux & si magnifique, qu'il agrée nos bons desirs, & les premieres preparations de nos cœurs, dit saint Augustin. Il ne nous demande ni des mortifications exterieures quand nous sommes malades, ni des liberalités & des aumônes, quand nous sommes pauvres, ni des jeûnes & des veilles immoderées, quand nous sommes infirmes : Il se contente de nos bons desirs, & souvent tout steriles qu'ils sont, il les recompense. Mais il est si juste, & si jaloux de sa gloire, qu'il ne veut pas que nous nous en tenions à ces desirs, lorsque nous pouvons les mettre en execution. C'est par sa grace que nous les avons, dit ce Pere, mais c'est par nôtre cooperation à cette grace, que nous pouvons en profiter. Il se contente d'eux, quand ils ne peuvent aller plus loin ; mais il ne s'en contente pas quand ils doivent se terminer à un ouvrage plus parfait.

Tel est celui de nôtre conversion, & de nôtre salut. Dieu ne veut pas l'operer seul, comme s'il nous étoit permis de demeurer dans l'inaction, à l'exemple des êtres dépourvûs de raison, & de sentiment, qu'il conduit necessairement à leur fin. Il prétend

que nous travaillions avec lui ; & que pour l'honnorer en nous sanctifiant, nous rendions par sa grace nos bons desirs, & nos resolutions efficaces.

Et de-là il s'ensuit, mes freres, que lorsque vous en demeurez à ces projets, à ces soupirs, à ces demi volontez, vous vous moquez de lui, & vous attirez le plus grand de tous les malheurs, l'obligeant de vous rendre desir pour desir, volonté pour volonté, projet pour projet,

Nous pouvons distinguer avec les Theologiens, trois sortes de volontez en Dieu. Une volonté generale, une volonté conditionnelle, & une volonté absoluë. La premiere n'opere rien ; la seconde opere sous condition, & la troisiéme opere efficacement. Si Dieu n'a pour nous qu'une volonté generale, jamais nous ne serons sauvez. Il veut par cette volonté le salut de tous les hommes ; & cependant pour un qui sera sauvé, un million d'autres ne le seront pas. S'il a pour nous cette volonté absoluë & efficace nous ne manquerons pas d'être sauvez : ni l'Enfer avec ses tentations & sa rage, ni la terre avec sa corrupion & ses scandales, n'en pourront jamais empêcher l'effet. Mais il a cette volonté continuelle, nous ne pourrons être sauvez que sous les conditions qu'il exige ; qui consistent à unir nôtre volonté à la sienne, & à voir pour nous, par les secours que sa grace nous donne, les mêmes desirs qu'il conçoit de nous par son infinie misericorde.

Il veut nous convertir & nous sauver ; mais c'est à condition que nous le voulions, &

que nous le voulions comme il le veut, non d'une volonté foible & combattuë par une plus forte mais d'une volonté imperieuse & efficace, non d'une volonté timide, que le moindre obstacle renverse, mais d'une volonté hardie que les difficultez mêmés & les perils affermissent; non d'une volonté indeterminée & flotante, mais d'une volonté constante, & absoluë; non d'une volonté generale qui ne conclud rien, mais d'une volonté particuliere qui se termine à une prompte, & courageuse execution; non d'une volonté par laquelle on dit: je ferai, mais d'une volonté par laquelle on dit je vais faire; non d'une volonté semblable à celle d'Herodes, qui touché des remontrances de Jean-Baptiste, se proposoit de faire beaucoup de biens, & qui neanmoins ne quitta jamais son mauvais commerce: mais d'une volonté comme celle de David, qui témoignoit sans cesse à Dieu qu'il étoit prest de faire sans exception, sans delai, sans reserve tout ce qu'il lui ordonneroit; non d'une volonte qui n'aime la vertu qu'en general, & dans un grand éloignement; mais d'une volonté qui l'aime par tout où elle le trouve, qui l'embrasse de prés, & qui s'y attache quoi qu'il lui en coûte.

Audito eo multa faciebat, & libenter eum audiebat, *Marci 6.*

Donnez-moi un homme de ce caractere, dit saint Gregoire, & je vous répondrai de son salut, parce qu'il est impossible qu'ayant la même volonté que Dieu a, il ne soit sauvé. Mais s'il est dans un sentiment tout contraire; s'il n'apporte à son salut qu'une volonté foible & languissante, si avec un grand dessein de s'aquitter de ses devoirs, il aban-

donne, dés le moindre obstacle, son entreprise; si au lieu d'un cœur droit & sincere, il n'a qu'un cœur dissimulé & fourbe, demandant ce qu'il n'est pas bien aise d'avoir à des conditions si rudes & si pesantes, & desirant de faire ce qu'il ne voudroit pas executer si-tôt: J'ai tout sujet de m'écrier qu'il est sur le bord du precipice; qu'il y va tomber, & qu'avant qu'il ait fourni toute sa cariere, il perira. *Antequàm dies ejus impleantur, peribit.*

Il a, ce semble une bonne volonté, il a peut-être commencé à embrasser la vertu, mais s'il ne la veut fortement, resolument, independamment de toute consideration & de toute bienseance humaine, il se relâchera bien tôt, &abandonnera par bizearerie, ou par foiblesse ce qu'il paroissoit avoir heureusement commencé: *Perversè deserit quæ rectè inchoasse videbatur.*

Il se mocquera de Dieu, & Dieu se mocquera de lui: Il n'aura donné à Dieu qu'une volonté foible & languissante, & Dieu n'aura pour lui qu'une volonté de cette nature: Il n'aura desiré qu'imparfaitement & generalement son salut: Dieu n'aura pour lui, si l'on peut ainsi parler, qu'un desir general, & imparfait. Il n'aura eu sa conversion, & sa sanctification que dans sa tête: Et *Dieu brisera ces têtes de ses ennemis qui se promenent dans leurs pechez: Confringet capita inimicorum suorum perambulantium in peccatis suis.*

Courir dans les voïes du peché, sortir hors des voïes du peché, s'empêcher d'entrer dans les voyes du peché, & se promener dans

Quia etsi quid boni fortassè cœpit agere, priusquàm in eo per longitudinem temporis convalescat ad exteriora relabitur, & perversè deserit, quæ rectè inchoasse videbatur. *Lib. 12. mor. c. 11.*

Psal. 67

Ab omni via mala prohibui pedes meos. *Psal.* 118.

les voyes du peché, sont des choses bien differentes. Courir dans les voyes du peché, c'est la fureur des libertins : sortir hors des voyes du peché, c'est le bonheur des penitens: s'empecher d'entrer dans les voyes du peché, c'est la perfection des justes, se promener dans les voyes du peché, c'est la folie & la presomption des inconstans.

Difficilement arrête-t-on un homme qui court de toute sa force: Malheureux qui vous abandonnez à toute la violence de vos passions, difficilement vous sauverez vous; craignez que Dieu ne vous arrête pas. On soulage par pitié un homme qui ayant pris un mauvais chemin, où il s'est fatigué, le quitte: Penitens qui sortez de celui du peché, où vous vous êtes lassez, Dieu est prêt à vous recevoir, & à vous donner le soulagement dont vous avez besoin. On loüe la prudence & la sagesse d'un homme qui ne s'engage jamais dans de mauvais chemins; réjoüissez-vous justes qui avez toûjours pris la bonne voïe de sa loi, & qui vous êtes détournez de celle de l'iniquité; Dieu vous louëra & vous recompensera à jamais.

On n'a que du mépris & de l'indignation contre ceux, qui étans dans un mauvais chemin, & se promettant toûjours d'en sortir, se contentent de s'y promener, faisans quelques démarches pour le quitter, & revenans aussi-tôt sur leurs pas, marchans toûjours & n'avançants jamais. Faux penitens qui vous promettez si souvent de quitter les voyes du peché; & qui nonobstant ces promesses, ces resolutions, ce desirs, vous contentez de vous y prmener; tremblez, Dieu

vous perdra si vous n'y mettez ordre de bonne heure, & brisera ces têtes pleines de tant de résolutions, & qui jamais n'en executent aucune : *Confringit Deus capita inimicorum suorum perambulantium in delictis suis.* C'est là le malheur de tous ceux qui sont gros de bons desirs, & qui les nourrissent sans en prévoir les fâcheuses suites : *Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus.* J'apprehende même que ce ne soit le vôtre, puisqu'il y en a tres-peu qui, en matiere de conversion & de salut, ne se reposent sur les desirs inefficaces qu'ils en ont.

II. POINT. Si l'on ne connoissoit quelle est la duplicité & la lâcheté des hommes, dans une occasion où il leur est moins permis d'être dissimulez & lâches, il seroit assés difficile de se persuader, qu'ils ne voulussent pas effectivement ce qu'ils témoignent au dehors vouloir, & ce qu'ils croyent eux-mêmes desirer, & demander à Dieu de bonne foi.

Je ne comprenois pas, disoit autrefois saint Augustin, comment il se pouvoit faire que l'ame fut si differente d'elle-même, dans les mouvemens qui lui sont les plus interieurs, & sur lesquels elle devroit avoir plus d'empire. Que cette ame commande au corps, ce corps lui obeit aussi-tôt : ses yeux s'ouvrent, ses pieds marchent, ses mains agissent. Faut-il avancer ? il avance S'arrêter ? il s'arrête. Donner ? il donne. Retenir ? il retient : *Imperat animus corpori, & paretur statim* Mais que cette ame se commande à elle-même, & qu'elle s'oublie de mettre en execution, ce qu'elle se dit à elle même qu'elle veut, &

qu'elle desire: elle n'y trouve pas cette prompte & fidelle obeïssance.

D'où vient cela ? C'est qu'elle croit vouloir ce qu'elle ne veut pas, premiere raison. C'est qu'elle ne veut pas les moyens qui doivent la conduire à la fin qu'elle voudroit, seconde raison. C'est qu'elle ne veut pas surmonter toutes les difficultez qu'il faudroit qu'elle surmontât, pour obtenir ce qu'elle se propose : troisiéme raison.

Or je remarque aprés ce grand homme, que par rapport à ces trois choses, il n'y a presque point de Chrêtiens dans l'ame desquels le desir de leur conversion, & de leur sanctification ne soit sterile & infructueux, point par consequent à qui on ne puisse appliquer ces étranges paroles de Jesus-Christ : *Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus.* J'ai déja touché la premiere de ces raisons ; venons aux deux autres.

Vouloir la fin & ne pas vouloir les moyens, c'est ne rien vouloir. Je veus ma santé, & je ne veus pas les remedes qui sont absolument necessaires pour me la procurer, & sans lesquels je n'en jouïrai jamais : ce n'est pas ma santé que je veus. Je desire mon établissement dans un poste avantageux, & je neglige de prendre les mesures propres à m'y faire reüssir : Ce n'est pas mon établissement que je desire.

Telle est la disposition de la plûpart des Chrêtiens, au sujet de leur sanctification. Il y a des moyens que Dieu y a attachés; moyens essentiels, & sans lesquelles elle ne s'operera pas ; moyens uniques, indispensables, & hors desquels ils ne se sauveront jamais : & ce-

pendant c'est à ces moïens qu'ils refusent de s'assujettir ; trop contens d'eux-mêmes, de ce qu'ils s'en tiennent à de simples projets, & que leur volonté leur paroît bonne.

Fut ce ainsi qu'en agit autrefois ce fameux Corneille, dont il est parlé dans les actes des Apôtres ? Il n'étoit pas encore Chrêtien, mais il vouloit effectivement l'être, il n'étoit pas encore dans la voye du salut, mais il vouloit effectivement y marcher. Se contenta t-il pour cet effet d'un simple desir ; & voulant la fin, refusa-t-il d'accepter les moyens qui l'y devoient conduire ? Ecoutés ce que saint Luc vous en dit, & instruisez-vous par son exemple. *Religiosus ac timens Deum cum omni domo sua, faciens eleemosynas multas plebi, & deprecans Deum semper.* Il avoit la pieté en recommandation, il faisoit beaucoup d'aumônes, il prioit Dieu toûjours; & ayant sans cesse les yeux sur ses domestiques, il les empêchoit de tomber dans le desordre. Estes-vous dans les mêmes dispositions, mes freres ? Consolez-vous, tout ira bien avec la grace du Seigneur ; mais comme j'apprehende que vous n'en ayez de tres-opposées : tremblés, & convainquez vous de cette étrange verité, qu'il y en a tres-peu qui ne meurent avec ces desirs inefficaces de leur salut. Toutes ces circonstances sont trop belles, pour ne nous y pas arrêter.

Il n'étoit pas encore Chrêtien, cependant il avoit cette crainte de Dieu qui est la marque d'un Chrêtien, & le commencement de la vraye sagesse, *timens Deum.* Vous avez profané, & perdu tant de fois cette grace qui

vous a fait Chrêtiens, & vous n'êtes pas encore convertis : Mais avez-vous cette crainte filiale de la quelle vôtre conversion dépend ?

Il avoit un grand nombre de domestiques; & comme il étoit persuadé, qu'en vain il travailleroit à sa sanctification personnelle, s'il souffroit qu'ils offensassent celui qu'il craignoit, il voulut qu'ils le craignissent avec lui: *Cum omni domo sua*. Vous avez des enfans, de l'éducation desquels Dieu vous a chargez ; vous avez des serviteurs & des servantes, du salut desquels n'avoir point de soin, c'est étre pire qu'un infidele : Elevez-vous ces enfans dans la crainte du Seigneur, & arrestez-vous comme lui, par vôtre authorité & vos bons exemples, les desordres de vos domestiques ?

Il desiroit ardemment la grace dont il avoit besoin ; & comme une priere assiduë est le vrai moyen de l'obtenir, il prioit Dieu sans cesse. *Deum deprecans semper*. Vous n'en avez pas moins besoin que lui : mais où sont les prieres que vous faites pour l'acquerir ? J'en trouverai pour le gain d'un procés, pour la santé d'un enfant, pour le bon succez d'une affaire ; mais pour vôtre salut & vôtre conversion, qu'elles sont rares ! qu'elles sont courtes, & qu'elles vous ennuyent !

Sçachant que l'aumône est le vrai moyen de racheter ses pechez, il en distribua & d'abondantes & en grande quantité : *Faciens eleemosynas multas plebi* : Vous étes convaincus de la même verité ; & cependant où sont ces charités copieuses & frequentes ? Dés que l'Ange lui eut ordonné d'envoyer à Joppen, où il trouveroit Pierre qui lui diroit de la

de la part de Dieu ce qu'il faudroit qu'il fit, il apella aussi-tôt deux de ses domestiques, & les y envoya : *Cùm discessisset Angelus qui loquebatur illi , vocavit duos domesticos suos, & militem metuentem Dominum.* Avez vous la même diligence , la même exactitude, la même ponctualité à obéir aux inspirations de Dieu ?

Il ne se contenta pas de cela. *Cum introisset Petrus , obviam venit ei.* Il alla au devant de Saint Pierre , tant il avoit d'impatience , & la premiere chose qu'il lui dit, fut celle-ci : *Omnes nos in conspectu tuo adsumus , audire omnia quacunque tibi precepta sunt à Domino.* Nous venons pour vous écouter , & pour observer exactement tout ce que vous nous ordonnerez de la part de Dieu.

Voilà , mes freres, ce que j'apelle une volonté absoluë , & un desir éficace de sa sanctification : En est il ainsi de vous ? Avez-vous cette ardeur , cette docilité , cette promte & aveugle obéissance ? Je vous marque ce que fit cet illustre Catechumene , & ce que vous devez faire à son exemple : le faites-vous ? Il ne sçavoit ce qu'on alloit lui dire, quelle loi on alloit lui imposer , à quels devoirs on alloit l'engager , de quels plaisirs on alloit le priver : cependant l'impatience de se sauver, l'obligea de se resoudre generalement à tout ce qu'on lui ordonneroit de la part du Seigneur. Nous ne sommes venus que dans cette intention ; parlez , nous vous écouterons ; commandez , nous vous obéirons : C'est asses que le Seigneur vous ait envoyé ; nous écouterons ce que vous nous di-

rez de sa part, comme s'il nous parloit lui-même. *Omnes nos in conspectu tuo adsumus, &c.*

Vous sçavez, mes freres, ce qu'il faut que vous fassiez pour vôtre sanctification ; les moyens de vôtre salut ne vous sont pas inconnus, & il s'agit moins aujourd'hui d'éclairer vos esprits, que de toucher vos cœurs : Mais bien loin d'embrasser ces moyens comme Corneille, je vous trouve souvent dans une même disposition qu'étoient les Capharnaïtes.

A juger selon les aparences, on eût dit que ces peuples avoient un vrai desir de profiter de la presence, & des instructions de Jesus-Christ. C'étoit chez eux qu'il prêchoit, & sa doctrine leur paroissoit si charmante, qu'ils en étoient ravis, & comme extasiez. *Omnes stupebant in doctrina ejus.* Pour peu qu'il s'éloignât d'eux, ils s'affligeoient de son absence, ils l'alloient chercher dans les solitudes les plus reculées ; lorsqu'ils avoient le bonheur de le posseder, ils en étoient si jaloux, qu'ils ne vouloient pas qu'il les quitât. *Turba requirebant eum, & retinebant ne discederet ab eis.* Il mangeoit, & il beuvoit avec eux, ils l'avouent eux-mêmes, & ils s'en font un grand sujet de distinction & de merite : *Manducamus coram te & bibimus.* Et neanmoins nonobstant toutes ces faveurs & ces privileges, nous ne voyons point dans l'Ecriture de menace plus terrible que celle que ce Dieu leur fait : *Et ti. Capharnaum quæ usque ad inferos demergeris.* Capharnaum tu t'es élevée jusqu'au ciel, & tu seras precipitée jusques dans l'enfer. Corozaïm & Bet-

zaïde sont criminelles, Tyr & Sidon n'éviteront pas la rigueur de mes jugemens ; mais si ces villes avoient vû les miracles que tu as vûs, si de pareilles faveurs leur avoient été faites, elles n'en auroient pas abusé comme toi : aussi toutes coupables qu'elles sont, elles soufriront moins que toi.

Arrêt terrible qui doit faire trembler tous les Chrétiens, mais principalement ceux qui en demeurent à leurs bons desirs, & qui comme les Capharnaïtes témoignans de la joië d'être honorez de la presence de Jesus-Christ, ne cherchent pas les moyens d'en profiter. Ils connoissent les veritez de nôtre religion, ils sont instruits de nôtre morale, ils sçavent que preferablement aux Payens & aux Heretiques, Jesus-Christ demeure avec eux ; ils témoignent même vouloir le retenir : mais quand leur esprit se nourrit de ces pensées, leur cœur par des sentimens tout oposez le chasse, & la moindre dificulté qu'ils trouvent dans la vertu, les rebute.

C'est dequoi Saint Bernard ne pouvoit assès s'étonner. Vous êtes si prompts, si ardens, si avides, si disposez à faire ce dont vous avez formé le dessein : il n'y a que pour Dieu & pour vôtre salut que vous soyez paresseux, languissans, tiedes. Quand il s'agit de l'execution d'un projet, rien ne vous fait de la peine, rien ne vous retarde, rien ne vous rebute : ni la complaisance pour vos amis, ni l'amour du divertissement & du repos, ni l'atachement à la bonne chere & aux femmes, ni la violence qu'il faut vous faire pour le succès de vôtre entreprise ; & à l'égard de

vôtre salut que vous dites vouloir, le moindre obstacle vous retarde, ou vous en fait perdre le dessein.

Quand il s'agit d'un plaisir ou d'un interêt temporel, vous avez tant d'empressement, d'inquietude, de prévoyance ; il n'y a que lorsqu'il s'agit de vôtre bonheur éternel, qu'on connoît que vous êtes lent, stupide, lâche. Vous voudriez, dites vous, ne pas aimer le monde ; & pour ce monde vous soufrez tout : vous desirez d'aimer Dieu, & pour l'aquisition de ce Dieu, vous ne voulez-vous priver de quoique ce soit, vous gêner & vous mortifier en quoique ce soit.

Vous aimez & vous louez la vertu en general ; mais c'est lorsque vous la voyez de loin : S'aproche-t-elle de vous ? elle vous paroît si austere & si humiliante, que vous ne pouvez la soufrir. Elle vous paroît dans une grande distance, comme ces statuës qui étant placées sur des lieux élevez dans leur juste proportion se font admirer, mais qui étans vûes de près, font peur.. Avoir de la patience dans ses maladies, de la tranquillité dans ses pertes, de l'indiference pour sa prosperité, de l'amour pour ses ennemis : que cela est grand ! Que cela est beau, quand on le voit de loin ! mais quand il s'agit de s'aprocher de ces vertus par une pratique fidelle, de se resigner à Dieu dans ces maladies, de se priver par une rigoureuse abstinence, de ces bons repas, d'embrasser par une aveugle soumission ces croix, d'ofrir au Seigneur ces pertes, de ne pas user des avantages que cette prosperité procure, d'étoufer tous les sentimens d'inimitié & d'aversion qu'on a pour

ses ennemis : Que cela est dificile, fâcheux, reburant, insuportable ! Ces vertus ne sont belles que lorsqu'elles paroissent de loin, du moment qu'on s'en aproche, elles rebutent, & la dificulté qu'on y trouve, étoufe les desirs naissans qu'on avoit eu de se les procurer.

Pour en concevoir de veritables, & qui contribuent à vôtre sanctification, il faudroit surmonter tous ces obstacles qui vous empêchent d'aquerir tant de vertus, dont les rigueurs ou les humiliations vous rebutent; il faudroit pour bien marcher dans les voiës du salut, que vous eussiez le courage & l'intrepidité du lion, la vitesse, & la vigilance du coq, la force & la resistance du belier. Ne vous choquez pas de ces comparaisons, c'est le Saint-Esprit qui me les fournit au livre des Proverbes. *Prov.* 10.

Trois choses, dit-il, marchent bien. Un lion qui est le plus courageux de tous les animaux, & qui va par tout sans rien craindre. *Leo fortissimus bestiarum ad nullius pavebit occursum.* Un coq qui est toûjours prêt de courir & de combatre : *Gallus succinctus lumbos.* E un belier qui par la dureté de sa tête, se fait chemin par tout, & à qui la force même des Rois ne resiste pas : *Et aries; non est rex qui resistat ei.*

Voilà, Chrétiens, ce que vous devriez être, des lions par vôtre intrepidité, des coqs par vôtre vigilance, des beliers par vôtre force. Des lions pour ne rien craindre de ce qui éfraye, & de ce qui rebute tous les autres, des coqs pour veiller sans cesse à vôtre conservation, & atirer sur vous les influences

des aſtres, je veux dire les impreſſions du divin Eſprit. Des belliers pour aller tête baiſſée contre le torrent de la coûtume; la corruption du ſiecle, la tyrannie des bienſeances, les railleries des libertins, les menaces ou les promeſſes des grands. Par ce moyen vos deſirs ſeroient éficaces & heureux, vos démarches courageuſes & ſaintes, vos reſolutions fermes, hardies, conſtantes, agreables à Dieu: mais ſi les moindres dificultez vous rebutent, que deviendrez-vous avec vos vains deſirs, dont vous êtes gros, & que vous nourriſſez. *Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus.*

Je finis par un important avis, & une excellente reflexion de Saint Auguſtin. Ou vous voulez reſolument, & abſolument travailler à vôtre ſanctification, ou vous ne le voulez pas. Ou vous deſirez vôtre converſion, comme vous deſirez tant d'autres choſes, ou vous ne la deſirez pas. Si vous ne la voulez, & ne la deſirez pas, malheur à vous, je n'ai plus rien à vous dire, que ce que dit le Prophete Roi; que vous tomberez dans le precipice, que vous vous ſerez creuſé; & que ces foibles deſirs periront avec vous. Je n'ai rien à vous dire que ce que vous dit Jeſus-Chriſt même, quand il prononce anathême ſur ces ames qu'il ſurprendra groſſes de ces deſirs, & ocupées à les nourrir aux jours de ſes vengeances. *Væ pugnantibus, & nutrientibus in illi diebus.*

J'aurai au moins cette fatale conſolation, de vous avoir dit la verité, & de vous avoir fait connoître vous-mêmes à vous mêmes. J'aurai du moins cette triſte joïe; de vous

avoir ouvert les yeux comme malgré vous, en vous montrant, non-seulement que tout homme qui n'a que des desirs foibles; vagues, & indeterminez de sa conversion, est dans un peril évident de reprobation, mais encore en vous faisant assés comprendre, par les signes & les marques que je vous en ai données, que c'étoit de vous que je parlois.

Mais comme la charité m'oblige de croire que vous voulez sincerement vous convertir, & qu'il n'y a rien que vous ne soyez resolus d'employer pour y travailler de toutes vos forces; je n'ai qu'un avis à vous donner: Prenez soin de sortir de vôtre peché. *Curam gere pro peccato tuo.* Ces cinq petits mots vallent tout un discours. Car qu'est-ce que prendre ce soin? c'est faire tous vos éforts pour vous guerir de vôtre peché, c'est vous chagriner de ce que vous n'avez pas pris serieusement & sans relâche, tous les moyens que vous deviez prendre pour quiter vôtre peché. C'est avoir cette pieuse *sollicitude* que demande l'Apôtre, *& ce desir plein d'indignation & de vengeance*, pour éfacer, & expier vôtre peché. Vous le pleurez de jour en jour, mais peut-être quand vos larmes coulent de vos yeux, si vous ne faites plus de mauvaises actions; vous n'en faites pas aussi de bonnes. Chagrinez-vous donc pour vôtre peché, & ne vous donnez aucun repos que vous n'ayez fait ce que vous pouvez faire pour en sortir. *Curam gere pro peccato tuo.*

On donnera un nouveau jour à cette pensée dans le Panegyrique de Saint Pierre.

Connoître son peché, confesser son peché, se souvenir de son peché, pleurer son peché, c'est bien quelque chose, mais ce n'est rien si l'on n'a ce soin & cette sollicitude que je

demande. Dans la connoissance du peché, c'est l'esprit qui agit ; dans la confession du peché, c'est la bouche ; dans le souvenir du peché, c'est la memoire ; dans les larmes versées pour le peché, ce sont les yeux : mais dans la douleur du peché, & dans la recherche des moyens qui peuvent le détruire, c'est la bonne volonté. Connoissance, confession, souvenir, vous êtes inutiles, si cette sollicitude ne vous acompagne. Saül connoît & confesse son peché, *peccavi* ; Antiochus s'en souvient : *Reminiscor malorum quæ feci* ; Esaü le pleure jusqu'à une espece de rugissement : *Irrugiit clamore magno consternatus* : Avec tout cela Saül, Antiochus, Esaü, ne laissent pas d'être damnez. Tant de témoignages exterieurs, tant de confessions & d'acusations, tant de vastes projets, & de pieux desseins, tant de resolutions, & de belles promesses qu'il vous plaira : ils sont tous precipitez dans l'enfer.

Que ne puis-je, mes chers auditeurs, vous ouvrir *ces portes tenebreuses* de cet éfroyable abîme ! vous le veritez remplis d'une infinité de damnez qui y sont descendus, gros de ces bons desirs. Vous y verriez cet ami de la mort duquel vous vous consoliez, parceque quelque-tems avant que de mourir, il avoit formé le dessein de se separer de ses engagemens criminels. Vous y verriez cette femme que vous regardiez comme une sainte, parcequ'elle ne parloit que d'austeritez & de mortifications, & qu'elle témoignoit vouloir quiter la vie peu chrétienne qu'elle menoit.

Vous y verriez celui-ci qui vouloit restituer le bien qui ne lui apartenoit pas, & qui

en avoit chargé ses heritiers dans le tems de sa maladie. Vous y verriez cet autre qui s'étoit fait un plan de la solitude où il alloit entrer, & qui en ayant communiqué le dessein à ses meilleurs amis, n'en avoit diferé l'execution, que par quelques raisons de bienseance, sans en quiter sa volonté.

Mais ces antres obscurs, & impenetrables vous sont fermez : Un peu de foi & de soumission, pour écouter Jesus-Christ qui vous menace d'un semblable malheur, si vous ne vous rendez sages à leurs dépens : *Væ prægnantibus, & nutrientibus in illis diebus.* Défiez-vous de cette pernicieuse grossesse, & ne ressemblez jamais à ces arbres qui employent toute leur seve à croître & à se nourrir, & qui ne portent jamais de fruit. *Faites en de dignes*, de ces bons desirs que Dieu vous inspire de vôtre conversion, & qu'il ne manquera pas de recueillir, & de renfermer dans son Paradis. *Amen.*

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE
DES MATIERES,

Contenuës dans ce cinquiéme Tome des Prônes.

A

TABLE DES MATIÈRES.

C

E

F

G

H

I

L

M

N

S

T

V

FIN.

⚜:⚜⚜⚜⚜⚜:⚜⚜⚜⚜:⚜⚜⚜⚜

PRIVILEGE DU ROI.

Portant permission d'imprimer le cinquiéme volume des Discours Moraux en forme de Prônes & continuation de Privilege des onze autres Volumes desdits Discours Moraux, à compter du jour de l'écheance des Privileges en vertu desquels ils ont été imprimez.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Oficiers & Justiciers qu'il apartiendra. Salut, nos bien amez Jean Couterot & Louïs Guerin Libraires & Imprimeurs à Paris, Nous ont fait remontrer qu'ils ont imprimé en vertu de nos Lettres de Privileges, un Livre intitulé, *Discours Moraux sur les Evangiles de tous les Dimanches de l'année, avec des Exordes & Introductions pour un Avent & un Carême ; sur les Misteres de Nôtre-Seigneur & de la Sainte Vierge, en forme de Prônes pour un Avent sur les Commandemens de Dieu, pour toutes les Feries du Carême, sur les Evangiles des Dimanches de l'année depuis le premier de l'Avent jusqu'au quatriéme d'après la Pentecôte* ; & qu'il reste à imprimer pour parfaire ledit Ouvrage, *un cinquiéme Volume desdits Prônes sur les Dimanches*, depuis le quatriéme après la Pentecôte jusqu'au-

premier de l'Avent ; que les Privileges en vertu desquels ils ont imprimé ledit Livre étant sur le point d'expirer, & les Suplians se trouvant chargez d'un grand nombre d'Exemplaires dudit Livre qu'ils n'ont pû debiter, parceque les Libraires & Imprimeurs de Lyon leur ont contrefait, & ont debité six à sept Editions contrefaites, ce qui leur cause une tres grande perte, & d'autant plus considerable, que le seul achat de la copie de ce Livre, en l'état où il se trouve, a coûté aux Suplians près de quinze mille livres: Ils Nous ont tres-humblement suplié leur vouloir acorder nos Lettres de continuation & de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter lesdits Exposans, Nous leur avons permis & continué, permettons & continuons par ces Presentes, d'imprimer, faire imprimer lesdits *Discours Moraux* : Ensemble le cinquiéme Volume des Prônes qui reste à imprimer pour parfaire ledit Ouvrage, icelui vendre & debiter par tout nôtre Royaume, en tels volumes, marges & caracteres, & autant de fois que bon leur semblera, pendant le tems & espace *de huit années* entieres & consecutives, à commencer du jour de l'écheance des Privileges en vertu desquels ils ont imprimé ledit Livre : Et pour le cinquiéme & dernier volume des Prônes, du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Faisant tres-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, ni d'en vendre de contrefaits sous quelque pretexte

que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, de traduction en langue Latine, & d'impreſſion étrangere, d'en faire des Extraits ou Abregez, ni ſous pretexte de l'écheance des premiers Privileges en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, ſans le conſentement deſdits Expoſans, ou de leurs ayans cauſes, à peine de ſix mille livres d'amendes, payables ſans deport par chacun des contrevenans, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & autres marchandiſes qui s'y trouveront jointes, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge d'en mettre deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un autre en celle de nôtre Cabinet des livres de nôtre Château du Louvre, un en celle de nôtre cher & feal Chevalier, Commandeur de nos Ordres le Sieur Boucherat, Chancelier de France: Comme auſſi de faire imprimer ledit Livre ſur de bon papier, & en beaux caracteres, ſuivant les derniers Reglemens de la Librairie & Imprimerie, que l'impreſſion en ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs; & de faire enregiſtrer ces Preſentes ſur le Regître de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le tout à peine de nullité des Preſentes: le contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire jouir leſdits Expoſans, & leurs ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ceſſant, & faiſant ceſſer tout troubles & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, l'Extrait des Preſentes; elles ſoient tenuës pour dûement ſignifiées, & qu'aux copies collationnées

par l'un de nos Amez & feux Confeillers Secretaires foi foi ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent fur ce requis, faire pour l'execution des Prefentes tous Exploits, Significations, & autres Actes de Justice neceffaires, fans demander autre permission. CAR tel eft nôtre plaifir. Donné à Paris le deuziéme jour d'Octobre mil fix cens quatre-vingt treize : Et de nôtre Regne le cinquante-uniéme.

Par le Roi en fon Confeil.

Signé, BOUCHER.

Regiftré fur le livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 20. *Octobre* 1693. P.AUBOUYN, Syndic.

L'impreffion de ce cinquiéme Volume des *Difcours Moraux en forme de Prônes*, a été achevée pour la premiere fois le 25. Janvier 1694.



